

L'ESPION
ANGLOIS,
OU
CORRESPONDANCE-SECRETE
ENTRE
MILORD ALL'EYE
ET
MILORD ALL'EAR.

Singula quæque notando. HOR.

Nouvelle Edition, revue, corrigée & considérablement augmentée.

TOME TROISIEME.

* * *

* *

*

A LONDRES,
Chez JOHN ADAMSON.
M D C C L X X V.



LETTRES

Contenues dans ce troisieme Volume.

- L**ETTRE XXV. *Sur les Insurgens, sur leurs relations avec la France. Probabilités pour ou contre une guerre prochaine avec elle.* P. 1
- LETTRE XXVI. *Suite du même sujet.* 25
- LETTRE XXVII. *Réception de M. de Boisgelin, Archevêque d'Aix, à l'Académie Française, du Jeudi 29 Février 1776.* 36
- LETTRE XXVIII. *Lit de justice du 12 Mars 1776: événemens qui l'ont précédé & suivi.* 72
- LETTRE XXIX. *Sur le Jubilé. Ecrit à cette occasion.* 101
- LETTRE XXX. *Sur Monsieur Fréron. Quelques anecdotes sur sa vie. Sa mort. Son épitaphe.* 111
- LETTRE XXXI. *Sur l'isle de Noirmoutier; description curieuse de ce Marquisat; utilité dont il pourroit être à l'Angleterre.* 138
- LETTRE XXXII. *Concernant la suite des opérations de M. le comte de Saint-Germain.* 154
- LETTRE XXXIII. *Suite du même sujet.* 176
- LETTRE XXXIV. *Eptre aux calomnieurs de la philosophie.* 198
- LETTRE XXXV. *Sur l'opéra. Révolution arrivée à ce spectacle. Eptre dédicatoire à une fameuse courtisane.* 213
- LETTRE XXXVI. *Retraite de M. Turgot & de M. de Malesherbes. Détails, anecdotes, pieces & faits relatifs à ce double événement.* 242
- LETTRE XXXVII. *Sur une requête singulière, adressée au roi, par les membres expulsés du parlement de Navarre.* 277

T A B L E.

LETTRE XXXVIII. <i>Réflexions d'un magistrat sur la requête au roi des particuliers expulsés du parlement de Pau & souscrite de dix-huit d'entr'eux.</i>	303
• LETTRE XXXIX. <i>Sur un poëme plaisant, intitulé : Parapilla.</i>	317
LETTRE XL. <i>Sur diverses pieces pour & contre M. Turgot.</i>	332
LETTRE XLI. <i>Etat de la Marine de France. Portraits de ses principaux Officiers.</i>	367
LISTE générale des Vaisseaux & autres bâtimens du Roi, au Port de Toulon, en 1771. Planches I. & II.	416

Fin de la Table.

L'ESPION ANGLAIS.

LETTRE XXV.

Sur les Insurgens, sur leurs relations avec la France. Probabilités pour ou contre une guerre prochaine avec elle.

Vous êtes si satisfait, Milord, des morceaux du journal l'*Iris*, dont je vous ai envoyé la traduction dans ma **XIV^{me}** Lettre, que vous souhaitez d'avoir celle des paragraphes suivans, concernant nos divisions avec les colonies. Vous êtes curieux de voir la façon de penser de l'Allemagne sur cet événement intéressant, & vous croyez pouvoir mieux en juger d'après les réflexions d'un philosophe impartial, ne cédant qu'à l'impulsion naturelle de son ame, que d'après les gazettes de ces contrées, répétant les nôtres, ou parlant suivant les insinuations qu'elles reçoivent. Pour vous obéir, j'ai eu recours à Madame Geofrin, qui m'a procuré ce que vous desirez. Je commence par ces extraits, d'autant qu'ils servent de préliminaires à ce que j'ai à vous dire ensuite. Ils embrassent un espace de neuf mois, c'est-à-dire, depuis Janvier jusqu'en Octobre 1775.

A N G L E T E R R E.

» Du 1^{er}. Avril 1775..... La division élevée entre les colonies Angloises & la métropole , bien-loin de s'appaiser par l'entremise du nouveau parlement, ne fait que s'accroître. Elle est sur le point d'éclater en une rupture ouverte , & peut-être en une guerre sanglante. Depuis la révolution des Pays-Bas , l'humanité , n'a point eu de spectacle aussi intéressant. Il fixe l'attention de l'Europe & du monde entier. Les papiers Anglois annoncent un esprit de vertige répandu sur le conseil de S. M. Britannique pour se porter à une extrémité qui pourroit avoir les suites les plus funestes. Ils déclament encore plus contre la corruption des représentans actuels de la nation , qui ne sentent pas que c'est en Amérique qu'on va forger les fers que leur prépare tôt ou tard le despotisme. Ils leur reprochent d'avoir eu la lâcheté d'adopter l'adresse au roi projetée par le lord North , *afin de supplier S. M. de faire exécuter à la rigueur les actes passés par le dernier parlement au sujet des colonies.* Ils exaltent le patriotisme des 18 pairs qui ont eu le courage de protester publiquement contre une adresse entraînant la déclaration d'une guerre civile au mépris du vœu général des négocians de Londres & autres intéressés , demandant à être entendus avant qu'on passât outre aux voies de rigueur projetées. »

» Le parti de l'opposition a tenté inutilement de faire craindre que les puissances ri-

vales & voisines ne se prévalussent des circonstances pour frapper quelque coup imprévu sur l'Angleterre durant ses querelles intestines. Les ministres ont rejeté ces insinuations comme des terreurs chimériques : ils ont prétendu, au contraire, que jamais occasion n'avoit été plus favorable pour assurer enfin la supériorité de la législation Britannique sur les colonies ; ils ont poussé l'audace jusques à certifier qu'on pouvoit faire face à tous les événemens. »

» La cour cherche en outre à calmer les frayeurs de la nation , en insinuant que les colonies ne feront aucune résistance , que toutes leurs démarches ne sont que des préparatifs inutiles & illusoires pour arrêter l'activité du parlement , & gagner , s'il est possible, quelque chose de leurs prétentions ; mais qu'au premier coup de canon elles sentiront la nécessité de se soumettre & de prévenir les horreurs de la guerre. Pour mieux aider ces rumeurs , on répand dans Londres une multitude de caricatures , où l'on tourne en dérision la nouvelle milice des colonies , on présente ces soldats sous toutes sortes des formes ridicules , afin d'habituer ainsi le peuple à s'en moquer , & les troupes à les mépriser. Cette politique pourroit être vaine & même nuisible en produisant un effet tout contraire ; elle pourroit décourager ces mêmes troupes si , au-lieu de personnages fantastiques , de balourds grotesques , elles trouvoient qu'il n'est point de meilleur soldat que l'homme ennemi de l'oppression , enthousiaste de la liberté. »

» En effet c'est sous ce point de vue qu'il faut envisager les Bostoniens & les colonistes réunis. La sagesse de leurs dispositions en donne la plus haute idée , l'éloquence de leurs Philippiques fait passer dans l'ame des lecteurs les plus indifférens une horreur invincible de la tyrannie. Quel effet ne doivent-elles pas produire sur un peuple libre , menacé de l'esclavage ? Ils deviendroient plus vils que leurs oppresseurs , si , après avoir établi leur innocence avec autant d'authenticité , ils alloient au devant de leurs chaînes & refusoient de répandre leur sang pour une aussi belle cause. *Croyons dont plutôt , comme l'a dit un écrivain philosophe (1), que cette défense produira des actions qui étonneront nos petites ames , & qui effaceront par leur éclat tout ce qui s'est jamais fait de plus grand parmi nous pour la défense des droits & des privileges naturels de l'homme. »*

» 1^{er}. juillet 1775..... Le discours du roi au parlement , que les colonies ont appelé *une sentence de mort* , loin de les effrayer n'a fait que les aigrir. Elles continuent sans relâche leurs préparatifs de défense avec une activité tempérée par une sage modération. De son côté , le ministère , toujours prépondérant dans le parlement , fait beaucoup de menaces , & semble craindre cependant d'en venir aux voies de fait , ce qui fait croire encore à bien des politiques que cette scission ne dégénérera point en guerre civile. Au surplus , en attendant avec impatience ce que le Congrès géné-

(1) Dans la gazette de Clèves.

ral de Philadelphie , indiqué au 10 Mai dernier , aura décidé , la cour a fait tous ses efforts pour l'empêcher , & ce seroit effectivement un coup de parti pour elle si elle en venoit à bout. En tout cas , elle se flatte que ses réquisitions auprès des puissances maritimes pour les empêcher de laisser donner par leurs sujets aucun secours de vivres & de munitions de guerre aux Insurgens (c'est ainsi qu'on appelle aujourd'hui le parti patriotique dans les colonies) produiront leur effet , en les privant de tout ce dont ils auroient besoin pour résister aux forces qu'elle y envoie. »

» Il paroît que ce gouvernement a fait une grande faute en politique , en faisant passer un bill pour restreindre le commerce & la pêche des colonies septentrionales sur le banc de Terre-Neuve , comme un moyen de les punir & de les réduire plus promptement. Il est à craindre qu'il ne produise pas cet effet , & qu'il ne serve qu'à exciter l'émulation de la France. En effet , on fait que les négocians des ports de ce royaume ont fait des spéculations d'après cette défense , & qu'ils ont expédié beaucoup plus de bâtimens que de coutume , ce qui , en étendant le commerce d'une nation rivale , augmente sa marine , lui forme des matelots & la réveille de la profonde inaction où elle étoit. »

» 1^{er}. Octobre 1775..... On fait que le sexe , tout timide qu'il soit , aime la valeur & les guerriers. Sans doute le sentiment intime de sa foiblesse est un nouveau motif de lui faire estimer ces derniers , dont il sent qu'il peut

avoir besoin. Nos aimables écolières en politique liront donc avec plaisir les efforts d'héroïsme qu'on auroit cru ne pouvoir plus trouver que dans l'histoire. Elles s'enthousiasmeront, comme nous, au récit des prodiges opérés par le patriotisme & l'amour de la liberté dans les colonies Angloises, qui fixent aujourd'hui les regards du monde entier ; & ne pouvant s'affocier aux femmes sublimes dont nous allons parler, elles feront du moins des vœux pour que leur intrépidité obtienne le succès qu'elle mérite. »

» On écrit de l'Amérique septentrionale que les dames de la Nouvelle-Jersey se sont formées en deux compagnies, & qu'elles s'exercent au maniement des armes & aux évolutions militaires, avec d'autant plus de facilité qu'elles sont presque toutes accoutumées à la chasse. »

» On ajoute que celles de Bristol, dans la Pensilvanie, n'ont pas porté l'héroïsme jusques à s'enrôler, mais qu'elles se sont cotisées pour acheter des tambours & des drapeaux, dont elles ont fait présent au régiment que leve la province, & qu'elles se sont engagées à fournir des fusils à ceux qui n'en auroient pas. Cette démarche, dit un journaliste (1), de la part des Américains, nous retrace le souvenir des siècles de chevalerie, où les femmes armoient elles-mêmes les guerriers & les envoyoit d'un seul mot chercher la victoire ou la mort. »

(1) La Gazette de Cleveland, N^o. 66, pag. 522.

» Il n'est pas jusqu'à la vieilleſſe, dont le ſang glacé ſ'eſt enflammé de cette ardeur guerrière. Les mêmes nouvelles portent qu'il ſ'eſt formé dans Reading, ville du comté de Bark, une compagnie ſous le nom de *compagnie des vieux hommes*, conſiſtant en 80 Allemands, depuis 40 ans & au-deſſus, qui ont preſque tous ſervi dans leur ancienne patrie. Celui qui les a rasſemblés la première fois pour les exercer, étoit un vieillard de 97 ans, qui en a paſſé 40 dans le ſervice, & qui ſ'eſt trouvé à 17 batailles rangées. Le tambour de la compagnie eſt âgé de 84 ans. Au-lieu de cocarde ces vieux hommes portent un crêpe à leur chapeau, comme une marque expreſſive de leur douleur & de leur dévouement à la mort. »

» Enfin les Quakers ou Primitifs de la Penſilvanie ont cru, en faveur d'une auſſi belle cauſe, d'un danger auſſi imminent, de voir déroger à la loi qu'ils ſe ſont faite de ne point prendre les armes & de ne jamais répandre le ſang humain. »

» Tous ces efforts ſont la ſuite des ſages réſolutions priſes dans les différentes aſſemblées des colonies, & de la conduite tyrannique du miniſtère. Celui-ci voyant l'impoſſibilité de triompher des Américains en les diſſolvant, a pris contre eux les meſures les plus violentes & les plus oppreſſives, qui ont enfin dégénéré en une guerre civile. La première affaire, appelée de la *concorde*, à cauſe du lieu où elle ſ'eſt paſſée, n'a point tourné à l'avantage des mercénaires, & les inſurgens

ou provinciaux ont fait inscrire dans les fastes publics les noms des patriotes généreux morts dans cette occasion, comme ceux des premières victimes immolées à la défense de la liberté & des constitutions de leur pays. L'escarmouche du 17 Juin, devant Boston, a été encore plus funeste au parti royaliste. Quoique ce dernier se soit aussi attribué l'avantage, il est constant qu'il a perdu beaucoup de monde, & que, vu la petitesse de l'armée des mercénaires ou réguliers, vu la difficulté de la recruter, il ne faudroit que cinq ou six victoires pareilles pour l'anéantir. Les ennemis même rendent justice à la valeur des Américains & à celle de leur général Putnam, âgé de 72 ans. Mais le trait le plus remarquable & le discours du colonel Anglois Abercromby, qui dit à ses amis avant que de mourir de ses blessures dans cette rencontre : *mes amis, nous avons entrepris la défense d'une mauvaise cause, & déjà un grand nombre d'entre nous en porte la juste peine. Si je me fusse battu contre l'ennemi de la patrie, j'aurois aujourd'hui la consolation de mourir avec honneur ; mais la postérité nous flétrira pour avoir combattu contre nos propres freres.*

Tous ces fâcheux événemens ne peuvent que désoler la cour de Londres & l'intriguer. Le peuple de cette ville a pris fait & cause pour les Américains, mais non encore avec la chaleur qu'on se seroit imaginé. M. Wilkes, aujourd'hui lord maire, qui depuis long-temps s'étoit distingué par une vigoureuse opposition aux projets du ministère, semble se refroidir

& se rapprocher du parti royaliste. Cependant les mesures du gouvernement , pour renforcer l'armée d'Amérique , ont peine à s'exécuter , & l'on est obligé d'employer la presse pour avoir des matelots. »

» D'un autre côté , de nouvelles négociations sont ouvertes , & M. Penn , gouverneur de Philadelphie , l'un des descendans du législateur des Quakers , est arrivé à Londres chargé de la part du congrès de quelques propositions ultérieures d'accommodement , & d'une très-humble requête au roi pour prévenir l'effusion du sang de ses sujets. Il est à présumer qu'il n'y aura point d'action décisive durant cet intervalle , & même que les hostilités seront suspendues jusques à un certain point. »

Vous voyez , Milord , par ce coup-d'œi rapide du journaliste étranger sur l'historique de ce qui s'est passé entre la métropole & les colonies durant cet intervalle , qu'un philosophe ne raisonne pas toujours juste ou plutôt toujours vrai. M. l'abbé Jacobi ne pouvoit s'imaginer que le gouvernement Anglois s'aveuglât sur les intérêts de la nation au point d'opérer une scission absolue. C'est cependant ce que vous me faites envisager par les nouvelles que vous m'envoyez , & sur-tout par l'*acte de confédération ou d'union perpétuelle entre les colonies unies de l'Amérique Septentrionale* , qui doit subsister jusqu'à ce que tous leurs griefs soient redressés. A force de tergiversations , de mauvaise foi , d'injustices , de cruautés , de barbaries , le lord North a donc plus avancé en un an ce funeste ouvrage que nos

ennemis ne l'avoient fait depuis quatre ans ; car on ne peut se dissimuler que c'est le duc de Choiseul , dont le génie infernal a jetté le premier les semences de division qui éclatent aujourd'hui. Le croiriez-vous cependant ? le ministère de France , moins turbulent que cet intrigant , plus sage , plus réfléchi , a longtemps hésité sur le parti qu'il prendroit dans cette occasion , & si l'on accéderoit de bonne foi aux requisiions de la cour de Londres sur la neutralité parfaite qu'elle exige ; ou si , à l'imitation des Hollandois , on permettroit au commerce de s'étendre en cette partie du globe & l'on prêteroit l'oreille aux sollicitations de nos sujets rebelles. Personne , sans doute , ne contestoit l'avantage pour cet état de voir la désunion entre les colonies & la mere-patrie : mais étoit-il prudent de leur laisser donner un exemple , dont les Antilles Françaises pourroient un jour profiter ? de s'embarquer soi-même dans une querelle qui entraîneroit plus tôt ou plus tard une guerre directe ? Ne valoit-il pas mieux laisser se rétablir aujourd'hui une union , toujours mal affermie , & qu'on troubleroit quand on voudroit , lorsqu'on se trouveroit assez fort pour soutenir puissamment les nouveaux ennemis de l'Angleterre ? Telles ont été les questions majeures agitées dans plusieurs conseils , qui ont donné elles-mêmes lieu à d'autres secondaires. Enfin le résultat a été , suivant le génie actuel de cette cour , de se laisser aller aux événemens , de ne point trop prévoir l'avenir , de profiter d'une occasion qui ne se retrouveroit

peut-être jamais aussi favorable , de fomenter nos troubles en donnant de belles paroles à notre monarque , ainsi qu'aux insurgens , & en ne les tenant que le moins possible. En conséquence , des négocians affidés ont passé en Amérique , ont vu les chefs du congrès & leur ont fait entendre qu'il falloit commencer par établir une correspondance régulière entre les deux nations. C'est ce qui a provoqué la résolution de déclarer libres & ouverts tous les ports de nos colonies aux vaisseaux des autres états étrangers qui voudroient y commercer , de leur donner la faculté d'y vendre leurs denrées & les marchandises de leurs manufactures qu'ils y importeroient , sans payer aucun droit , &c. Voilà le premier pas fait de la part des insurgens : on les excite actuellement à en faire un second , c'est-à-dire , à se déclarer libres & dégagés de toute obéissance à la couronne britannique ; on leur donne pour raison de cette démarche nécessaire , qu'on ne peut jusques-là les recevoir ouvertement dans les ports de France & négocier avec eux ; qu'après ce préliminaire , ils seront maîtres d'avoir des agens auprès de la cour de Versailles pour traiter directement de leurs intérêts ; qu'en un mot , jusques-là ils sont réputés rebelles , & qu'il ne convient pas à un roi d'avoir aucune liaison avec eux ; que c'est ainsi qu'en ont usé les Provinces-Unies , & qu'elles ne peuvent suivre un meilleur modèle. On les presse d'autant plus d'en venir à cette rupture , qu'on craint toujours une réconciliation , plus difficile si l'étendard de la révolte

étoit levé. On fait que des fujets ayant une fois tiré l'épée contre leur souverain , ne doivent la remettre dans le fourreau que vainqueur.

Au reste , le plan de la Cour de France n'est pas bien fixe ; il peut changer plus d'une fois sous un gouvernement aussi versatile. J'ai lieu de juger qu'il n'est pas du tout au fait de la situation de nos colonies , de leurs forces , de leurs facultés , de leur commerce , &c. Je fais que , ne voulant pas s'en rapporter à ce qu'elles disent elles-mêmes , ou à ce qu'en dit la mere patrie , il cherche à s'instruire de toutes parts ; qu'on questionne les officiers François , présumés en état de fournir des connoissances sur cet objet. Un mémoire erroné (1) envoyé au ministre de la marine par M. Kerguelen , capitaine de vaisseau , célèbre par ses voyages , ses prétendues découvertes , & sur-tout par ses mensonges , a fait impression sur M. de Sartine , qui en fait encore moins que lui ; & la mauvaise réussite des Provinciaux dans le Canada , malgré toutes les facilités qu'ils sembloient avoir pour soumettre cette province , donne à penser au conseil de Louis XVI. De cette incertitude , ajoutée à celle naturelle de la Cour de Versailles , je conclus que nous n'aurons point de guerre cette année avec elle. Je fais , comme vous , que l'Espagne , plus vindicative , la desireroit ; qu'elle commence des

(1) Il fera , comme trop long , inséré à la suite de la Lettre , & sous la forme que lui a donné depuis l'auteur.

dispositions hostiles : mais je crois qu'elles regardent uniquement le Portugal , & que Sa Majesté Catholique s'en tiendra à profiter de l'embarras de l'Angleterre pour tourmenter son allié & se faire rendre raison d'invasions qu'elle se plaint avoir été faites sur elle dans le nouveau monde par les ordres de la Cour de Lisbonne.

L'annonce d'une escadre d'évolution que doit avoir cette année la France dans le golfe de Gascogne , l'élévation de M. le Duc de Chartres au grade de chef d'escadre (1) , l'ordonnance d'amnistie en faveur des déserteurs de la marine , la nombreuse promotion dont on parle à faire dans ce corps , tout cela ne doit point vous inquiéter. Il est tout simple que dans les circonstances actuelles où les mers vont être couvertes de nos vaisseaux , l'on prenne ici quelques précautions pour empêcher que le commerce n'en souffre , qu'on n'insulte le pavillon de la nation. Loin que la nouvelle certaine que le Duc de Chartres fera cette campagne & commandera une division de l'escadre , soit de mauvais augure , elle doit nous rassurer : comptez qu'on ne commettrait pas un Prince du Sang s'il y avoit quelque risque , sur-tout avec une aussi foible défense ; car , dans la liste des bâtimens à armer , que je

(1) Ce Prince a été fait en même temps Chevalier de Saint-Louis. La croix a été adressée à M. le Duc d'Orléans , son pere , qui la lui a conférée le 5 février , dans son cabinet , avec les cérémonies accoutumées.

vous enverrai lorsqu'elle sera bien constatée, on ne compte que trois ou quatre vaisseaux de ligne. Quant à l'ordonnance que M. de Sartine a fait signer au Roi le 13 Janvier dernier, portant amnistie générale en faveur des soldats qui ont déserté des troupes de S. M. employées au service de la marine & des colonies, c'est encore une prévoyance nécessaire pour ramener dans le royaume des hommes dont on a besoin ; c'est une singerie de celle de M. de Saint-Germain ; car on y établit aussi contre les déserteurs en cette partie les mêmes peines que contre ceux de terre, avec des exceptions qui puissent les exempter du degré d'infamie, auquel sont livrés les galériens actuels dans les ports de Toulon, Brest & Rochefort ; mais elle ne prouve rien. Enfin ne soyez pas plus effrayé de la promotion d'officiers-généraux dans la marine que S. M. se propose de faire : elle en créeroit des milliers comme ceux qui existent actuellement, que vous devriez être aussi tranquille. Il est vrai que des ordres forcés, arrivés dans les ports (1)

(1) *Extrait d'une lettre de Brest, du 19 février....*
Toute la marine est ici dans la désolation. Le ministre a envoyé au commandant une liste très-nombreuse de capitaines de vaisseau qu'il invite à demander leur retraite. S. M. étant disposée à ne les faire jamais officiers généraux. Elle les exhorte à se hâter avant la promotion, afin de s'éviter la douleur de ne s'y voir pas compris.

Ces Messieurs, sur la communication de la dépêche de M. de Sartine, se sont assemblés, & après trois jours de délibération, ont acquiescé à deman-

pour engager nombre de sujets à demander leur retraite, semble annoncer qu'on se dispose à faire des meilleurs choix; mais c'est en réformant la discipline de ce corps, & non pas en changeant les individus qu'on y parviendrait. J'aurai occasion de vous en parler plus au long.

Je remets également à ma prochaine lettre de vous détailler mes raisons plus approfondies.

der leur retraite. On dit que ceux de Rochefort, à qui l'on a fait le même compliment, n'ont pas été aussi dociles. Ce qu'il y a de fort singulier, c'est que M. de Try, actuellement à la mer, & commandant la frégate la *Dédaigneuse*, est compris dans la disgrâce; on ne conçoit pas qu'un officier plein d'activité & employé dans ce moment avec distinction, soit compromis dans le nombre des membres qu'on regarde comme sans capacité, ou comme inutiles.

Extrait d'une lettre de Rochefort, du 24 février.... M. de Sartine a écrit au commandant, en lui envoyant une liste des capitaines de vaisseau pour toujours exclus de l'avancement au grade d'officier-général. Il leur insinue de demander leur retraite pour éviter l'humiliation de n'être point compris dans la promotion, qu'on ne veut pas rendre publique avant qu'ils aient pris leur parti. Ces Messieurs, fort piqués, ont répondu qu'ils croyoient S. M. trop juste pour leur faire éprouver des passe-droits qu'ils n'auroient pas mérité; que, dans tous les cas, ils la supplient d'agréer la continuation de leurs services tant que leurs forces le leur permettront. On ne fait comment le Ministre prendra cette tournure, bien faite pour l'embarrasser.

Extrait d'une lettre de Toulon du 20 février.... Les capitaines de vaisseau de ce port sont partagés sur ce qu'a écrit le ministre relativement aux retraites. Une partie a accepté, l'autre a imité ceux de Rochefort.

dies de ne point craindre une rupture de notre cour avec celle-ci.

Je vous conjure de nouveau , Milord , de faire de votre côté dans le parlement , tout ce qui peut tendre à la réconciliation avec nos colonies , & je m'en rapporte à un excellent patriote comme vous. Mais le parti de l'opposition me semble toujours bien foible !

Maître ,

Virtute esto....

Paris , ce 28 Février 1776.

LETTRE de M. Kerguelen à un de ses amis ,
sur les Colonies Angloises.

Vous desirez , Monsieur , que je vous dise mon opinion sur les troubles qui regnent entre la Grande-Bretagne & ses colonies de l'Amérique , & que je vous donne quelques éclaircissémens sur cette partie du globe qui fixe aujourd'hui l'attention de toute l'Europe : je vais tâcher de répondre à la confiance que vous me témoignez. Une étude réfléchie du commerce des Anglois , à laquelle je me suis appliqué pour connoître les moyens de faire , en temps de guerre , des courses avantageuses ; un voyage que j'ai fait en Angleterre pour cet effet ; un mémoire que j'ai adressé pendant ma détention à Brest , sur toutes les entreprises qu'on peut former pour ruiner le commerce des Anglois ; enfin , une croisière

que j'ai tenue pendant la guerre sur les côtes de la Nouvelle Angleterre , commandant le vaisseau du roi , *le Sage* , de 64 canons , m'ont mis à portée , sans doute , de prendre des connoissances sur ce qui concerne le commerce & les forces de l'Amérique. Mais je vous demande de l'indulgence pour mon style , dont la sécheresse doit naturellement se ressentir de la situation d'un officier malheureux , dont la vie a été empoisonnée juridiquement , & auquel on n'a laissé que ses foibles talens & son honneur. Il faut considérer la nature & l'étendue des terres de l'Amérique , sa population , son agriculture & son commerce. Il n'est pas possible , sans ces connoissances , de porter aucun jugement sur ces colonies. Je ferai le plus laconique qu'il me sera possible.

Les colonies Angloises n'ont pas la sixieme partie de l'étendue qu'on a lieu de leur supposer par l'inspection des cartes ; elles sont resserrées entre la mer & les montagnes , & n'ont guere que 150 milles de moyenne profondeur sur environ 800 milles d'étendue , depuis le 31^{me}. jusqu'au 46^{me}. degré , à-peu-près , de latitude ; ce qui fait environ 120,000 milles quarrés. La Grande-Bretagne contient en ses trois royaumes 105,624 milles quarrés , suivant les derniers calculs : ainsi l'on voit que les possessions de l'Amérique n'ont guere plus d'étendue que l'Irlande , l'Ecosse & l'Angleterre ensemble. Vous serez peut-être étonné de cette réduction des terres du continent ; mais je ne dois compter que celles qui remplissent l'objet des colonies , qui est de nour-

rir les habitans par l'agriculture, & d'employer le surplus des terres en denrées de commerce, pour se procurer des objets d'échange avec la métropole. Or, il n'y a dans l'Amérique que très-peu de terres dans ce cas. Le terrain de ce continent est, en général, mauvais; ce n'est que le long des rivières qu'on voit de bonnes terres, comme dans la Virginie & le Maryland, deux provinces qui sont arrosées d'un grand nombre de rivières. On ne trouve du Nord au Sud de terres bonnes ou qui puissent tourner à l'avantage de la Grande-Bretagne, que depuis le 41^{me}. jusqu'au 35^{me}. degré de latitude; plus au Sud que 35 degrés on rencontre, à mesure qu'on avance, des terres plus mauvaises & qui se terminent en sables brûlans; & plus au Nord que 41 degrés, on ne découvre que des rochers plus ou moins couverts de neiges, à mesure qu'on s'élève en latitude. Suivant les rôles de ceux qui paient les impôts publics, le nombre des blancs étoit en Amérique en 1760, de 2,500,000, & celui des noirs de 430,000. Mais comme il est prouvé que la population double en ces colonies tous les 20 ans, nous pouvons supposer aujourd'hui sur ce continent quatre millions d'habitans, y compris les noirs. Cette population paroît d'abord étonnante; mais on n'en fera pas du tout surpris si l'on examine celle des campagnes en Europe, où le nombre des habitans doubleroit tous les 10 ans sans la navigation, la multiplicité des couvens & des manufactures, les guerres, &c. Le nombre de villes arrête aussi la population. Les

hommes sont comme les plantes : il leur faut de l'espace & une certaine étendue de terrain pour en tirer leur nourriture. Les hommes dans les villes , ainsi que les arbres dans les forêts , se pressent , s'étouffent & s'affament. Dans les colonies , au contraire , les hommes s'étendent librement , & un pere n'y est point effrayé du nombre de ses enfans. L'on voit donc que la population de l'Amérique n'est point merveilleuse ; je suis même persuadé qu'elle seroit plus forte , sans l'intempérie du climat & sans plusieurs situations marécageuses & mal-saines. Ce qui rend ces colonies encore plus pernicieuses , c'est le passage prompt & rapide des chaleurs excessives de l'été , aux froids après de l'hiver. Ajoutez à cela que leur situation entre la mer & les montagnes les soumet à des pluies abondantes. On juge qu'il faut quatre acres en France ou en Angleterre pour y vivre de la maniere dont on y vit généralement ; mais l'expérience prouve qu'il ne faut pas moins de 40 acres pour procurer à un habitant des colonies les nécessités & les agrémens de la vie : cependant , par les observations & l'examen du nombre des colons de l'Amérique & de l'étendue des terres , il paroît que chaque habitant n'a guere que 12 acres ; d'où je conclus qu'une plus grande population ne peut être que préjudiciable. La partie septentrionale de l'Amérique ne produit aucune denrée de commerce & d'exportation. Les villes y sont si nombreuses & si peuplées , qu'elles absorbent la plus grande partie du revenu des terres. Les habitans ne peuvent que

se procurer les nécessités de la vie ; s'ils s'occupoient de quelques autres objets , ils périroient de froid pendant l'hiver. On estime qu'il y a plus de 10 degrés de différence du froid qu'il fait ordinairement à Boston , à celui qu'on ressent à Londres dans les années communes. Les difficultés de l'agriculture dans les colonies du Nord , ont forcé les habitans de s'adonner à la pêche. C'est à elle que la partie septentrionale de l'Amérique doit sa subsistance , & c'est par elle que les colons font des remises à la métropole ; cet objet monte à 250,000 livres sterling. Les envois de bois en Europe n'ont plus lieu , parce que les frais & le fret absorboient le profit ; c'est ce qui engagea , il y a quatre ans , des Américains à exécuter le projet singulier de former deux masses prodigieuses des bois de construction , d'y établir des mâts comme sur des vaisseaux , & de les conduire en Angleterre à travers l'océan.

Le commerce des pelleteries tombe de jour en jour. Il ne produit aujourd'hui que 35,000 livres sterling ; ce qui se calcule par le nombre des chasseurs Indiens , qui n'est plus que d'environ 5,000 , & à chacun desquels on donne sept livres sterling. Les colons du Nord construisent beaucoup de bâtimens , mais on a déjà senti la nécessité de mettre un frein à la consommation de bois. La cession du Canada a porté préjudice au commerce des Bostoniens , en leur donnant des rivaux dans la construction des bâtimens & dans les entreprises des pêches. L'agriculture n'y est pas belle. Comme les hivers sont également durs

& longs , & qu'ils sont suivis de chaleurs excessives , le bled prend peu de racine , croit subitement , s'épuise en paille & ne produit qu'un grain foible & chétif. L'orge & l'avoine y sont sujets aux mêmes incidens ; mais le maïs y croît en perfection , & forme la nourriture des Américains la plus assurée. Les habitans de Boston ou circonvoisins sont commerce avec les Antilles , mais c'est bien peu de chose. On est dans l'erreur de croire qu'ils sont beaucoup d'argent par ce commerce , dont la balance est contre eux. Ils ont beaucoup de bâtimens , mais les cargaisons sont de peu de valeur. J'en ai pris plusieurs pendant la guerre , & je parle d'après l'expérience. Quelques particuliers gagnent sans doute à ce commerce , mais la perte du public est démontrée. Cela ne peut être autrement , car les Américains n'importent que des denrées de consommation & des alimens de luxe , qu'ils paient plus souvent avec des marchandises d'Angleterre , qu'avec des denrées de l'Amérique , d'où il s'ensuit qu'ils s'endettent avec la métropole. Il est prouvé par les états qu'ont fourni les négocians de la Grande-Bretagne , par ordre du gouvernement , que l'Amérique leur doit 6 millions ; cependant le produit des colonies , sans y comprendre ses consommations , monte à 1,500,000 livres ; avec quoi il faut faire face à une balance de 100,000 livres sterling , payer les intérêts de 6 millions , & maintenir 4 millions d'habitans. Il y a très-peu d'argent dans les colonies de l'Amérique , & il y est si rare , qu'en Virginie , la plus riche

des provinces , les colons ont de la peine à en trouver pour payer le papier courant à son échéance. Le peu d'argent qu'il y a dans ce continent y vient par les colonies du Nord , qui le font passer aux colonies du Sud , afin de se procurer des lettres de change sur Londres , attendu que les premières ont peu de denrées à envoyer à leurs marchands ou correspondans à la métropole. Vous voyez , Monsieur , que la balance du commerce des Américains , soit avec les Antilles , soit avec la Grande-Bretagne , est également contre eux ; qu'ils deviennent de jour en jour hors d'état de se servir des manufactures de la mere patrie ; que la population ne fait qu'accroître leurs maux , & qu'enfin ils sont dans la nécessité d'établir chez eux des manufactures. Les Anglois se flattent que la cherté de la main-d'œuvre est un obstacle invincible à l'établissement des manufactures en Amérique. Cependant ils doivent savoir que les habitans de Boston & de la Nouvelle-Yorck sont habillés d'étoffes du pays ; que la manufacture de Darnmouth fait 50 mille aunes de toile par an ; que le village de Lyon fait 30 mille paires de souliers chaque année ; que les laines de l'Amérique sont aussi belles que celles de la vieille Angleterre ; que le mûrier y croît naturellement & qu'on y trouve un ver à soie , dont le cocon est très-gros & la soie très-forte.

La partie centrale de l'Amérique cultive le tabac. Le Maryland & la Virginie ont été jusqu'ici les provinces les plus fructueuses à l'An-

gleterre par la culture du tabac ; mais cette plante dévorante a entièrement épuisé les terres. Les Virginiens & les Marylandois faisoient autrefois trois boucaux de tabac par tête ; ils n'en fauroient fournir un aujourd'hui. Les terres à bled y dépérissent également. Les terres de la Virginie & du Maryland sont d'autant plus faciles à s'épuiser , qu'elles sont légères & peu profondes. La partie méridionale du continent , qui comprend les deux Carolines , la Géorgie & la Floride , est un pays plat & bas ; les terres y sont également peu profondes , & comme il y pleut beaucoup , les eaux n'ayant point d'écoulement , forment des marais très-mal-sains. Ces marais sont ce qu'on nomme les terres à riz , dont la culture coûte bien des hommes chaque année. Ces provinces faisoient aussi le commerce de coton ; mais les colons n'en cultivent plus que pour leur usage : ils le mêlent avec de la laine & en font une bonne étoffe. La Caroline cultive beaucoup d'indigo ; mais il est bien inférieur à celui de Saint-Domingue. Cette denrée demande , ainsi que le tabac , des terres riches & fécondes. La Grande-Bretagne a très-à-cœur l'établissement des vignobles dans les colonies du Sud , mais le terrain ne répond pas aux soins des habitants. Les vignes sont presque toujours noyées par les pluies & détruites par les brouillards. D'ailleurs , comme à la saison des pluies succèdent des chaleurs subites & très-vives , le raisin devient un fruit d'été , & le vin qu'il produit ne se conserve pas. Le gouvernement a cependant établi des prix pour encourager

la culture des vignes sur le continent. J'ai passé sous silence différens petits articles de commerce ou d'agriculture, comme le lin, l'opium, la potasse, la cinamome, la pêche de l'esturgeon, les bois de teinture, l'olivier, l'aloës, le cirier & le thé, que l'amour de la patrie fait préférer à celui de la Chine. D'après le tableau que je viens de tracer, vous pouvez conclure que l'Amérique n'est pas un pays aussi riche que les Anglois se le persuadent; que l'Europe n'a point à craindre qu'il s'y forme d'empire formidable; que les Américains sont dans la nécessité d'établir chez eux des manufactures nouvelles, d'encourager les anciennes, d'étendre l'économie & l'industrie, afin de ne plus contracter des dettes avec la métropole, & de tirer de leur propre fonds toutes les marchandises propres à commercer avec les Antilles; qu'ils doivent animer leur commerce & leur agriculture, à proportion que leur population augmente; que les Anglois doivent, de leur côté, vivre avec la plus parfaite harmonie avec les Américains, les protéger, encourager leur commerce & leurs manufactures, partager avec eux le monopole de la pêche, qui est la pépinière de leurs matelots; qu'ils doivent le plutôt possible prendre des arrangemens pour terminer une guerre cruelle, incertaine, funeste dans ses conséquences, qui n'aboutit qu'à s'épuiser de part & d'autre en dépenses fatales, qu'à ruiner & égorger leurs freres, parens ou compatriotes; qu'ils sont dans la position la plus critique, si quelque marine étrangère bien administrée

ministree les attaquoit, ou si les Américains ouvroient leurs ports à toutes les nations, & qu'enfin la ressource à laquelle ils paroissent forcés, d'appeller des étrangers à leur secours, est bien dangereuse pour une nation inquiète, qui est tourmentée par le génie de la liberté, s'agite en tout sens & n'a d'autre forteresse que ses vaisseaux.

Je suis, &c.

LETTRE XXVI.

Suite du même sujet.

LA connoissance, Milord., que j'ai acquise de cette cour actuelle & du ministère qui la gouverne, me fait regarder la paix comme certaine, tant que nous y voudrons rester nous-mêmes, ou du moins ne pas nous porter à des actes d'hostilités trop manifestes. Je vous assure qu'on est si prudent qu'on nous passera même bien des incartades, pourvu que nous voulions fermer les yeux sur quelques petits manques de foi. Il faut maintenant justifier ces assertions avancées avec tant de confiance.

Vous vous rappelez la consternation où nous fûmes à Londres lors de la nouvelle de la petite vérole de Louis XV. Elle produisit la plus vive sensation, alarma tout le commerce, au point que les actions tombèrent sur le champ, & répandit l'effroi jusques dans no-

tre ministère & à la cour. On desiroit plus sincèrement que les François la conservation des jours de ce monarque, dont on connoissoit les dispositions pacifiques. Elle nous étoit extrêmement nécessaire dans la crise qui commençoit avec nos colonies, d'autant plus qu'il y avoit à parier qu'un jeune prince ardent, belliqueux, avide de gloire, auroit le desir de profiter de nos troubles pour venger sa nation des pertes & des humiliations qu'elle avoit éprouvées durant la dernière guerre.

L'extrait d'une lettre (1) répandue dans les papiers publics après la mort de ce monarque si regretté par nous, redoubla nos alarmes, en ce qu'elle sembloit pronostiquer la vérité de nos conjectures. Heureusement on avoit mal jugé son successeur : ce prince, au-dessus des passions de son âge, ne se laissera point séduire par l'espoir des conquêtes. Il voit déjà les objets avec le calme de la raison ; il a le desir véritable de rendre son peuple heureux, & il n'y auroit à craindre que son extrême défiance de lui-même, qui l'obligeant de s'en rapporter à l'avis d'autrui, pourroit le porter à prendre des conseils opposés à son propre

(1) Datée de Choisi, le 15 mai. Elle portoit : S. M. aime beaucoup à marcher ; elle a fait une promenade à pied hors du château dans la campagne, elle a parlé de choses intéressantes & a déployé des connoissances étendues en fortifications, en génie elle s'est entretenue sur-tout de guerre : ce qui fait craindre que des projets belliqueux ne fermentent dans sa tête ; mais ils seront toujours dirigés par la sagesse & l'équité dont elle fait profession.

caractere. Nous devons être encore rassurés de ce côté par le choix qu'il a fait.

Assurément ce n'est point un vieillard plus que septuagénaire qui soufflera le feu de la discorde. Outre qu'à cet âge on ne cherche que la tranquillité & le repos, c'est que M. le comte de Maurepas, de bonne heure initié aux secrets de l'état (1), même dans la fougue de la jeunesse n'a jamais montré ce génie inquiet & remuant de l'ambitieux. Homme aimable, & véritable Epicurien, il a toujours songé à jouir : il pense que le royaume le plus heureux est, comme chez les individus, celui qui se tourmente le moins des affaires des autres, & ne s'occupe que des siennes. D'ailleurs, on prétend qu'il a beaucoup d'égards aux avis de sa femme, & que celle-ci est dirigée par un abbé de Veri, auditeur de Rote. Or, un sage, une femme & un abbé ne sont pas fort dangereux pour nous.

M. de Vergennes (2) est trop bon politique pour ne pas adopter le système du Mentor du roi. Il fait qu'on obtient plus par les négociations que par les armes. Il cherchera à tirer le meilleur parti possible de notre défunion, en traitant alternativement avec nous & avec nos colonies, ou même à la fois ; mais il n'opinera point pour une rupture qu'il ne soit bien sûr du succès, qu'il ne nous voie hors d'état de résister ou dans l'impossibilité

(1) Il est né en 1701, a été fait secrétaire d'état en 1725, & ministre en 1738.

(2) Le ministre des affaires étrangères.

d'une réconciliation , & avant qu'il ait vu cela , les Américains seront soumis ou séparés de nous à jamais.

L'homme le plus à redouter dans le conseil du roi feroit peut-être M. de Saint-Germain , (1) s'il étoit plus jeune & plus ancré dans la confiance du monarque ; mais il s'est attiré de fâcheuses affaires sur les bras par le bouleversement qu'il a imaginé dans le militaire , par la refonte totale de sa constitution , & il s'est mis lui-même dans la nécessité de desirer la continuation de la paix au dehors , afin de pouvoir tenir tête aux ennemis qu'il se fait & appaiser les troubles du dedans , afin d'avoir le temps non-seulement d'exécuter son plan à loisir , mais de le maintenir & le consolider. Comptez qu'on ne lui auroit pas donné carte blanche , que même on ne l'auroit pas laissé entamer ses opérations , si l'on eût eu quelques projets hostiles.

M. de Sartine (2) est dans le même cas. Il roule de grands desseins dans sa tête ; & rival de Colbert , il veut refondre la marine , ou plutôt la créer sur un nouveau plan. Comme il est tout neuf dans le ministère (3) dont il est chargé , il est trop adroit pour vouloir se commettre dans des opérations de guerre ,

(1) Secrétaire d'état au département de la guerre.

(2) Secrétaire d'état au département de la marine & ministre.

(3) M. de Sartine étoit avant lieutenant-général de police , place qui n'a aucun rapport avec celle qu'il occupe à présent.

où la moindre faute coûteroit fort cher , trahiroit son ineptie , feroit crier contre lui & obligeroit de le renvoyer. Celles qu'il pourra commettre dans les essais qu'il se propose , ne paroîtront pas si promptement , ou seront bientôt couvertes , enfin ne seront jamais si capitales & si funestes. Je conviens que s'étant absolument livré aux militaires de cette partie , ceux-ci exciteront son amour-propre , & lui trouvant plus de génie qu'à ses plus illustres prédécesseurs , feront tous leurs efforts pour l'engager à le déployer en grand & à se couvrir de gloire en saisissant une occasion unique de reprendre l'ascendant sur la marine Angloise & de l'écraser. Mais quelqu'enivré qu'il soit de ces éloges , sa timidité naturelle le préservera de ces conseils pernicieux.

Vous ne croyez pas non plus, Milord , que M. Turgot (1) opine dans le conseil pour nous attaquer. Outre que c'est une espece de Quaker , ennemi de toute effusion de sang , regardant la guerre comme un état contre nature , c'est que , dépositaire & dispensateur du fisc public , de ce nerf de toutes les opérations militaires , il sent mieux que personne la difficulté , & peut-être l'impossibilité , de subvenir à des dépenses extraordinaires , comme celles qu'entraîneroit une rupture avec nous. D'ailleurs , occupé lui-même à réaliser les spéculations de bien public dont il a la tête remplie , à combiner les reviremens , les

(1) Contrôleur - général des finances & ministre d'état.

bouleversemens qu'il veut tenter dans les finances, il en seroit absolument détourné, & ne seroit plus occupé, au contraire, qu'à pressurer la nation pour subvenir à des besoins urgens, qui renaîtroient sans cesse & toujours plus pressés & plus forts.

Restent dans le conseil M. Bertin & M. le maréchal prince de Soubise. Quand même ces deux ministres de la vieille cour n'en auroient pas contracté l'indolence & l'apathie, le premier (1), toujours d'un caractère doux & tranquille, chargé de détails qui ne peuvent se soutenir & fleurir que dans la tranquillité d'une paix profonde, la doit desirer & prêcher : le second a trop bien appris à Rosbach qu'il n'étoit pas propre à la guerre, pour souhaiter qu'elle renaisse.

Reste l'ambassadeur d'Espagne, (2) plein du génie bouillant de son maître, ne respirant que la vengeance & la guerre. Sans doute ses insinuations pourroient faire beaucoup d'effet, suivant l'influence de la cour de Madrid sur celle de Versaille; mais cette influence est heureusement bien diminuée, ou presque nulle, depuis l'expulsion du duc de Choiseul. Je fais qu'on remue ciel & terre pour ramener ce redoutable ennemi de la Grande-Bretagne; mais je fais aussi que c'est le seul point sur lequel le jeune monarque se montre inflexible; qu'il ne peut sans indignation entendre

(1) Secrétaire d'état surnuméraire. Il a les manufactures de porcelaine, les haras, l'agriculture, &c.

(2) Le comte d'Aranda.

prononcer le nom d'un homme contre lequel on lui a donné les insinuations les plus finistres. (1)

Pouvez-vous résister, Milord, à cette foule de probabilités pour la continuation de la paix, tirées du caractère des personnages intéressés à la chose, ou ayant voix pour en décider ? Je vous ajouterai quelque chose de plus ; c'est que parmi tous les princes de cette cour je ne vois que le comte d'Artois qui la desiré, excité par ce tempérament de feu qui le dévore. Mais cette alteſſe royale est obligée de concentrer son ardeur ; elle n'a aucune prépondérance. *Monsieur*, pour qui le roi a une sorte de vénération, est d'un flegme & d'un bon sens trop opposés à l'impétuosité des guerriers. Le duc d'Orléans est dans la dévotion ; le prince de Conti se meurt ; le comte de la Marche a passé l'âge de se distinguer dans les champs de Mars ; le prince de Condé, ainsi que le duc de Bourbon, son fils, sont sans consistance : il n'y a que le duc de Chartres qui semble vouloir suivre le métier des armes ; encore faut-il plutôt attribuer la campagne qu'il a faite & celle qu'il va faire, à son desir de voyager, à son inquiétude naturelle, qui ne lui permet pas de rester en place, à l'espoir de succéder à son beau-père (2), plus

(1) On prétend que le duc de la Vauguyon a dit à son royal élève que M. le duc de Choiseul étoit l'auteur de la mort du feu Dauphin. Je n'approfondis point cette anecdote & laisse à l'histoire à la discuter.

(2) Dans la charge d'amiral qu'a M. le Duc de

qu'à un goût d'héroïsme véritable, à un amour invincible de la gloire.

Enfin , pour faire la guerre il ne suffit pas qu'un souverain en ait le desir, il faut qu'il y joigne les facultés, qu'il s'y prépare d'avance, qu'il ait des munitions, des soldats, de l'argent sur-tout, & la France n'a rien de tout cela à présent. Vous savez le déplorable état de ses finances, qui loin de s'améliorer sous ce regne, ne fait qu'empirer réellement, tandis qu'on se perd en vaines théories, en réformes imaginaires. Ses troupes sont presque en aussi mauvais ordre. On compte tout au plus cent mille hommes effectifs, à cause des désertions innombrables commencées sous M. de Choiseul, & continuées depuis à raison des changemens continuels d'exercice fatigant & dégoûtant le soldat. L'artillerie est dans le plus mauvais état, depuis la division survenue dans ce corps, à raison des deux systèmes qui le partagent, & des réformes qu'a occasionné le nouveau, avidement & aveuglément adopté, suivant le génie françois (1). Les variations du ministre à l'égard des vivres & approvisionnemens concernant les troupes, ont mis cette partie en souffrance, & ont empêché de pren-

Penthievre; mais on veut que le roi ait déclaré à M. le Duc de Chartres qu'au cas où son beau-pere quitteroit, ce seroit un enfant de France, c'est-à-dire, un de ses freres, qui lui succéderoit.

(1) J'aurai occasion d'en parler plus au long, à l'occasion du conseil de guerre tenu aux invalides en 1773, & des suites qu'il a eues & qu'il aura vraisemblablement.

dre des précautions que la prévoyance exige & exigeront mieux encore en cas de mouvemens extraordinaires.

La marine, département le plus essentiel, puisque cette guerre seroit sur-tout une guerre maritime, n'est pas dans un meilleur état. En 1771, il y avoit dans les ports 64 vaisseaux de ligne tous bien conditionnés, à ce que m'a assuré un partisan du duc de Choiseul (1); il est vrai. Aujourd'hui ils sont presque tous pourris (2), ont besoin d'être refondus, ou d'un radoub considérable : les magasins sont sans fournitures, les arsenaux sans munition : on ne commence qu'en ce moment à s'en occuper. Il y a ordre à Brest & à l'Orient d'armer des bâtimens (3) pour aller cher-

(1) C'étoit le duc de Praslin qui étoit alors ministre de la marine, mais sous l'influence de son cousin, & l'on sait que M. de Choiseul vouloit déclarer la guerre à l'Angleterre lorsqu'il a été renvoyé. Méditant ce dessein depuis long-temps il avoit toujours veillé à ce que la partie de la marine fût en bon état.

(2) Il y a dans la rade de Brest des vers qui piquent les vaisseaux & les minent sourdement, sans qu'on puisse y remédier autrement qu'en les faisant naviguer.

Au reste, pour vous donner, Milord, un échantillon de la manière dont se mene cette marine, voici l'extrait d'une lettre de Brest, du 21 janvier.... *L'Indien*, commandé par M. de Troujoli, & dont l'armement pour l'Inde s'avançoit, s'est trouvé hors d'état d'aller à la mer à présent, faisant 12 pouces d'eau en 24 heures. Il a fallu le désarmer & le commandant en a rendu compte au ministre, en indiquant un autre vaisseau pour lui succéder.

(3) Entr'autres deux gabarres de Brest, l'une com-

cher dans le Nord des mâts, des chanvres, du goudron : M. de Sartine sollicite fortement des fonds pour ces fournitures extraordinaires. Comme le retour de ces marchandises est de la plus grande importance, on présume que l'escadre d'évolution, que je vous ai annoncée, sera une escadre d'observation, pour veiller sur nos mouvemens & favoriser le retour de ces approvisionnemens.

Au reste, j'ai ramassé les nouvelles courantes de ce département, dont vous êtes curieux. Le duc de Chartres continue d'avoir tous les matins un comité d'officiers de la marine, avec lesquels ils confere sur cet art, s'instruit & se met en état de développer dans la pratique les connoissances qu'il acquiert avec eux en théorie. Il a choisi pour capitaine de pavillon un officier sage (1), & qui ne lui fera point faire de sottises, s'il s'en rapporte à lui. On est fâché que S. A. en ait pris un autre (2) pour capitaine en second, qui n'est pas de la même trempe. C'est une espece de flibustier, pourvu d'un grand fond d'audace & d'impudence, grand voyageur (3), grand menteur conséquemment, étourdi, sans principes, dévoré d'ambition, & ne répugnant à aucun

mandée par M. de Verdun, & l'autre par M. de la Villéon, qu'on dit destinées pour la mer Baltique.

(1) M. la Motte Picquet, capitaine de vaisseau.

(2) M. de Bougainville.

(3) Il prétend avoir découvert les Isles Malouines & celle d'Otaïti. Il en fera parlé plus amplement en temps & lieu.

moyen de parvenir. On craint que cet homme insinuant , libertin , propre à seconder & à fomenter les passions du jeune prince , ne gagne sa confiance & ne l'emporte sur le premier.

Le commandant en chef de l'escadre est M. Duchaffault de Besné (1) , officier de distinction , très-expérimenté , prudent , réfléchi , bien capable de défendre l'honneur de son pavillon , mais propre en même temps à seconder les intentions de la cour , qui doit lui donner ordre d'éviter toute querelle fâcheuse avec nous , bien-loin d'en chercher. Voici maintenant la liste de cette escadre , & de ceux qui y commandent , bien arrêtée , bien constatée.

PREMIERE DIVISION.

<i>Vaisseaux.</i>	<i>Can.</i>	<i>Commandans.</i>
Le Zodiaque	74	M. Hector , cap. de Pavillon.
La Renommée	28	M. de Monteil , cap.
La Terpsicore	30	M. de Nieuil , <i>Id.</i>
La Sylphide	16	M. de Maurville , lieutenant.
L'Hirondelle	16	M. de Kergariou , lieutenant.

II. DIVISION.

La Provence	64	M. Dahon , chef d'escadre.
La Sultane	26	M. le chev. d'Albert St. Hyppolite , cap.
L'Alcmene	26	M. le baron de Durfort , cap.
La Fleche	18	M. le comte de Forbin , lieutenant.
La Sardine	14	M. Carry Danniers , enseigne.

III. DIVISION.

Le Solitaire	64	M. le duc de Chartres.
La Sensible	28	M. la Porte Vezins , cap.
La Diligente	26	M. le comte d'Amblimont , c.
La Perle	16	M. le chev. de Sillans , lieutenant.
L'Écureuil	14	M. de Sainneville , lieutenant.
Le Moucheron (Cotter)	M. de Chavagnac , enseigne.

(1) Chef d'escadre du département de Rochefort.

Jugez , Milord , s'il y a là de quoi nous faire trembler beaucoup , & si le Lord North n'a pas raison de prétendre dans le parlement qu'on n'a rien à redouter de la France !

Paris , le 4 Mars 1776.

LE T T R E XXVII.

Réception de M. de Boisgelin , Archevêque d'Aix , à l'Académie Française , du Jeudi 29 Février 1776.

JE n'avois pas encore eu occasion de voir l'académie françoise réunie , Milord. M'étant trouvé libre le jour de la réception de M. l'archevêque d'Aix dans ce corps , je me rendis à cette cérémonie , qu'on m'avoit annoncée comme publique. En approchant , j'observai des suisses , une barriere formidable , une garde militaire , en un mot , tout l'appareil d'un lieu entouré avec soin , dont on craint l'invasion. Je remarquai un nombre considérable de gens de toute espece qu'on repoussoit durement. Cependant à l'approche de mon carrosse , je vis la vénération s'emparer des alguazils : la foule s'ouvrit , il me fut permis d'approcher du guichet. On me demanda si j'avois un billet ? Je répondis que non ; que je croyois cette assemblée faite pour tous les curieux. Un suisse me dit dans son baragouin que je me trompois ; qu'elle étoit destinée aux amis du prélat récipiendaire , du prélat directeur , &c

sur-tout de monsieur le secrétaire. J'étois dans l'embarras & j'allois, tout honteux, remonter dans ma voiture, lorsqu'un particulier s'approchant prit part à ma situation, & m'offrit un second billet qu'il avoit. Je me trouvai trop heureux de la rencontre pour ne pas en profiter, & j'entrai avec lui. Je le remerciai beaucoup de son honnêteté, & avec d'autant plus d'effusion que je n'avois pas l'honneur d'en être connu. Cela donna lieu à des propos de sa part, qui me firent comprendre qu'il m'avoit jugé étranger, & avoit eu pitié de mon ignorance des usages & de ma confusion. Nous nous assimes l'un à côté de l'autre, & comme la séance ne commença que long-temps après, qu'il étoit très au fait du local, des académiciens & des spectateurs, il s'ensuivit entre nous une conversation que je vais vous réduire à mon ordinaire en dialogue, pour éviter la multiplicité des répétitions *je demandai ; il me répondit, &c.* & la longueur d'une narration ainsi coupée. Ne sachant pas le nom de mon bienfaiteur, je l'appellerai *le caustique*, parce qu'en effet il n'étoit pas louangeur. Vous en jugerez.

L'ESPION.

Puisqu'on ne peut plus entrer à ces assemblées que par billet, on ne devrait pas les appeller publiques.

LE CAUSTIQUE.

Vous avez raison. C'est l'ancienne dénomination, parce qu'alors elle étoit juste. Je me rappelle avoir assisté à la réception de

M. de Voltaire (1), qui en valoit bien un autre. Tout le monde étoit admis à se présenter ; & moi , qui vous parle , simple écolier , je ne trouvai qu'une foule nombreuse à pénétrer. C'est que jusques-là les secrétaires avoient été de véritables hommes de lettres , ne s'occupant que de leurs travaux. C'étoit alors M. de Miradaud , le meilleur des humains. Mais depuis , les intrigans se sont emparés de cette place , & suivant le caractère de cette espece d'hommes , ils ont cherché à se faire valoir , à se donner de l'importance , & ne pouvant en acquérir dans de grandes choses , ils se sont arrêtés aux minuties.

L'ESPION.

N'est-ce pas aujourd'hui M. d'Alembert ?

LE CAUSTIQUE.

Oui.

L'ESPION.

Et bien ! est-ce qu'un philosophe , comme lui , s'occupe de pareilles miseres ?

LE CAUSTIQUE.

Cette question seule vous déceleroit pour un étranger. On voit bien que vous n'avez connu que de loin ce personnage , illustre , plus qu'il ne le mérite.

L'ESPION.

Pardonnez-moi : je l'ai rencontré souvent chez madame Geoffrin. Mais , en général , j'ai peu de relation avec lui.

1) En 1746.

Je m'en apperçois bien. Si vous l'aviez étudié , vous auriez découvert en lui un excellent géometre , un littérateur médiocre , un sage dévoré de passions , & sur-tout le grand homme le plus petit qu'il soit possible de voir. Vous en allez juger.

Il y a 20 ans , environ , qu'un jésuite , régent de rhétorique à Lyon , crut devoir venger les colleges attaqués dans l'encyclopédie. A la rentrée des classes , il composa *ad hoc* une harangue , où il fit une sortie contre M. d'Alembert , un des éditeurs de ce dictionnaire , & qu'il présumoit l'auteur ou le rédacteur de l'article. En parlant de lui il le désignoit par cette expression : *homo cui nec pater nec res*. Mais il avoit tellement disposé sa phrase qu'elle pouvoit présenter un autre sens , & c'est ainsi qu'il l'avoit écrite dans son manuscrit , prévoyant le scandale qui arriveroit. En effet , les amis du philosophe , instruits du mystère de sa naissance vicieuse , en ce qu'il passoit pour bâtard de Mad. la marquise de Tencin , ne manquèrent pas de relever cette incartade , & d'en instruire l'insulté qui , oubliant en ce moment le stoïcisme dont il faisoit profession , écrivit une lettre fougueuse à la société royale de Lyon , dont le jésuite étoit membre , pour qu'elle lui fit justice. Le régent , plus fin que lui , avoit déjà déposé son cahier chez le prévôt des marchands ; en sorte qu'il s'étoit mis à l'abri de toute inculpation , & que M. d'Alembert ne pût qu'exhaler de nouveau son ressentiment dans une seconde let-

tre. Tous les gens sages blâmerent son caractère trop irascible ! on trouva qu'il auroit été plus prudent à lui de passer l'injure sous silence, que de lui donner de la consistance & de constater ainsi un fait que beaucoup de gens ignoient, dont les autres n'étoient pas même bien sûrs, & qui n'est plus devenu douteux par son ressentiment peu philosophique, puisqu'après tout notre naissance ne dépend pas de nous, & qu'il sembloit ainsi s'affervir aux préjugés vulgaires.

L'ESPION.

Voilà une anecdote vraiment curieuse ! Elle est sans doute, le principe de la haine contre les jésuites qu'on remarque dans ses ouvrages. Mais est-elle bien certaine ?

LE CAUSTIQUE.

Toute la correspondance à ce sujet est imprimée ; mais fort rare (1).

L'ESPION.

Mais, monsieur, quel déluge d'abbés nous arrive ?

LE CAUSTIQUE.

Cela doit être. C'est une engeance qui pullule par-tout, & plus que jamais c'est ici sa place aujourd'hui : le récipiendaire est un archevêque, le directeur est un évêque & l'académicien à remplacer étoit un abbé.

(1) Quelqu'un m'ayant prêté cette correspondance, trop longue à insérer ici en note, je vous l'adresse, milord, à la suite de cette lettre,

L'ESPION.

Vous êtes à-peu-près au fait , à ce qu'il me paroît , de tous les personnages qui viennent à ces séances assez habituellement. Quel est , je vous prie , cet abbé , dont la face , quoique ignoble , est caractérisée par une grande impudence ? Il a de larges épaules ; il semble regarder avec indignation ces fauteuils vuides.

LE CAUSTIQUE.

Je le crois bien. C'est l'abbé *Le Blanc*. Il a pendant quelque temps fait le métier de littérateur : il briguoit une place ici : n'ayant pu y réussir , il a pris le métier plus utile de proxenette , de brocanteur , de marchand de tableaux.

L'ESPION.

Eh ! quels sont ses ouvrages ?

LE CAUSTIQUE.

Ils sont tous détaillés dans une épigramme qu'on fit dans un temps où s'étant initié chez madame de Pompadour , on vit le moment qu'il feroit de l'académie. Elle est peu connue , quoiqu'assez salée. Je crois pouvoir me la rappeler :

J'ai lu les vers de ce plat bel esprit,
Sifflés jadis sous le nom d'*élégies*.
Abençaid (1) , du même ton écrit ,
Me fit vomir , entr'autres maladies.
Ajoutez-y certaines rapsodies (2) ,

(1) Tragédie jouée en 1785.

(2) *Lettres sur les Anglois* , presque toutes adressées à des académiciens , dont il briguoit les suffrages.

Où mon faquin les Anglois barbouilla ?
 D'un fade encens les Quarante soula,
 Si, que plus d'un en a gardé la chambre....
 Mais son mérite enfin?.... Nous y voilà :
 Il f... fix coups.... Oh! c'est un très-bon membre!

L' E S P I O N.

Cela prouve que je n'enviois pas sans raison ce rable épais & quarré. Je n'envifageois qu'un avantage connu de cette conformation. Je ne favois pas qu'elle en eût d'autres, & fur-tout celui d'ouvrir les portes de l'académie. C'est une plaifanterie, au reste.

L E C A U S T I Q U E.

Point du tout. Il y en a plus d'un parvenu de cette maniere, & pour que vous n'en doutiez pas, voici une autre épigramme, faite contre deux étalons du même genre, académiciens aujourd'hui, que je vais vous montrer quand ils arriveront. C'est à l'élection du dernier qu'elle fut composée; elle est restée dans les porte-feuilles, comme la précédente, mais je l'ai dans ma tête aussi.

A Messieurs de l'Académie Française.

Messieurs, déjà *Livie* (1) en votre temple
 Vous a fait recevoir un (2) guerrier sans talents;
 Aujourd'hui même encor, *Julie* (3) à son exemple,
 Pousse un petit collet (4) qu'elle a mis sur les dents:

(1) La marquise de Pompadour.

(2) Le comte de Bissy, reçu en 1750.

(3) La duchesse de Chaulnes, aujourd'hui madame Giac.

(4) L'abbé de Boismon, reçu en 1755.

Prenez garde qu'enfin quelqu'autre *Messaline*,
 Consultant ses seuls intérêts,
 Pour confrere ne vous destine
 Un âne de Mirebalais (1).

L'ESPION.

Voilà un petit abbé fluet qu'on n'accusera pas du même défaut. Il a un air chafouin qui le fait remarquer.

LE CAUSTIQUE.

Celui-là n'élève pas en effet ses prétentions si haut. Il n'est ni homme à bonnes fortunes, ni curieux de renommée. Il vise au solide, à amasser de l'argent. Il est sorti des Jésuites nud comme un ver, & à dix ou douze mille livres de rentes aujourd'hui. Il se nomme l'abbé de la Porte.

L'ESPION.

Il a obtenu quelque bon bénéfice?

LE CAUSTIQUE.

Point. Il a dressé une manufacture de livres; il occupe cinq ou six imprimeries à la fois. Il fait des journaux, des dictionnaires, des voyages, des almanachs; il abrége les longs ouvrages & grossit les petits: il a un talent merveilleux pour faire son thème de cinq ou six façons. Du reste, il vit avec une économie sordide, amasse sols sur sols, prête à usure: en un mot, c'est un frippier de littérature dans toute la valeur du terme.

(1) Province très-renommée pour cette espèce d'animaux.

L'ESPION.

Il parle à un de ses confreres à rouge trogne , qui , je crois , figureroit mieux à table qu'ici.

LE CAUSTIQUE.

Vous avez raison : c'est un faiseur de chansons. Il se nomme *de Lattaissant*. Il y a quelques jolies pieces dans son recueil , trop gros des trois quarts. On ne peut se faire à trouver un couplet , auquel il faut un commentaire d'une page.

L'ESPION.

Parbleu, Monsieur, voilà une perruque qui se démene furieusement : c'est un *Ardelion*, (1) quelque commis, quelque greffier de la compagnie.

LE CAUSTIQUE.

C'est un conseiller au parlement de Metz ; c'est M. *Rigoley de Juvigny*, dont le caractère est celui de l'espece des gens dans la classe desquels vous l'avez rangé, voulant se mêler de tout, sans être de rien ; ayant l'air de faire beaucoup, sans rien faire. M. de la Harpe ne l'a pas mal peint (2) :

Et l'homme à qui *Piron* par son dernier écrit
Légué son porte-feuille & non pas son esprit,
Rigoley, l'éditeur, comment, quel est cet homme ?
Dites-nous quel il est ? Ecoutez, il se nomme.....
Autrement *Juvigny*.... Le connoissez-vous mieux ?
Pas davantage. Eh quoi ? ce critique fameux

(1) *Ardelionum gens*, dit Phedre.

(2) Dans son *Epître à deux de ses Amis*,

Qui mit cette préface & savante & romaine
 Aux tables de *Verdier* & de la *Croix du Maine* ;
 Qui va flatter *Buffon*, sans en être aperçu ,
 Qui médit de *Voltaire* & n'en est pas connu ,
 Qu'on rencontre par-tout & qu'on ne cherche guere ,
 Qui vous parlant toujours , devoit toujours se taire ,
 Grand ami de *Fréron* , grand docteur , bon chrétien ,
 Qui ne feroit pas mal s'il vouloit n'être rien :
 Le voilà trait pour trait ; ami , je vous le jure ,
 L'original , ma foi , ne vaut pas la peinture.

L'ESPION.

Ce monsieur de la *Harpe* est , sans doute ,
 en ce lieu.

LE CAUSTIQUE.

Il n'a garde d'y manquer. Je le vois là bas ,
 auprès du fauteuil où se placera le secrétaire
 de l'académie. Voyez-vous ce petit homme ,
 dont la figure a de la finesse , mais où la fa-
 tuité est empreinte ?

L'ESPION.

Et M. *Dorat* ?

LE CAUSTIQUE.

Il ne se montre guere ici depuis qu'il s'est
 brouillé avec le parti encyclopédique & qu'il
 a perdu l'espoir d'être de ce corps. Attendez ,
 je crois l'entrevoir dans une tribune. Il s'est
 cantonné là derriere madame de *Beauharnois*.
 Voyez-vous ce petit maître élégant en tout ,
 à la figure près , très-commune ?

L'ESPION.

Vous avez raison. Son air de prétention
 aux graces extérieures ne va point avec sa
 physionomie. Mais j'ai lu quantité de choses
 de lui : il a du mérite , & vaudroit , ce me

semble , beaucoup de ceux qui font les difficiles à son égard. Ah çà ! madame de Beauharnois se mêle donc de littérature. Mais elle est jeune & jolie ! Je croyois que vos femmes ne donnoient dans le bel-esprit , que ne pouvant faire mieux.

LE CAUSTIQUE.

Premièrement , les graces de cette beauté commencent à être un peu fanées. D'ailleurs , la mode est changée , & l'ambition du sexe aujourd'hui s'est étendue. Il veut dominer à la fois sur les cœurs & sur les esprits. C'est madame de Pompadour qui a commencé.

L'ESPION.

Ainsi toutes les femmes que j'ai sous mes regards sont à-peu-près du même genre ?

LE CAUSTIQUE.

J'en vois beaucoup. Voilà Madame *Saurin* qui , parce qu'elle couche avec un académicien , se croit de moitié dans le génie de son mari.

L'ESPION.

N'est-ce pas elle à qui est adressée une certaine épître à la tête d'une comédie de cet auteur , qui commence par ces vers ridicules :

Ma femme , qui n'es point ma femme ,
Ou plutôt ma femme qui l'es.....

LE CAUSTIQUE.

Elle-même. Elle est avec Madame *Suard* , qui a plus de prétentions encore ; parce qu'elle couche avec deux.

L'ESPION.

Monsieur *Suard*, &.....

LE CAUSTIQUE.

Oh ! si vous mettez l'époux , cela fera trois ;
car on dit Messieurs *Marmontel* & *la Harpe*.

L'ESPION.

Allons , voilà de la méchanceté.

LE CAUSTIQUE.

En tout cas elle n'est pas de moi , car je
ne fais ces anecdotes que par le public.

L'ESPION.

Et Madame *Necker* , n'est-elle pas ici ?

LE CAUSTIQUE.

Elle y est très-sûrement. Je l'apperçois dans
la tribune du secrétaire. Le goût de celle-ci
pour les lettres , outre qu'il est fondé , n'est
rien moins qu'un air , mais une honnêteté , une
reconnoissance de sa part , puisqu'elle leur doit
sa fortune. Elle apprenoit la langue françoise
aux jeunes Demoiselles de Geneve ; Madame
Tourton (1) la trouva à son gré , l'amena avec
elle à Paris , comme Demoiselle de com-
pagnie. Monsieur *Necker* la vit , en fut en-
chanté ; son esprit ne fit qu'augmenter la sé-
duction & il l'épousa.

L'ESPION.

Qu'entends-je ? quelle rumeur ? On diroit
que vingt femmes entrent à la fois , & je n'en
apperçois qu'une. Tudieu , quelle figure ! est-ce
un homme déguisé ?

(1) Femme d'un banquier.

L E C A U S T I Q U E.

Respectez la gouvernante de ces lieux ; Madame *Marchais*. Au reste , vous n'avez pas tort de la prendre pour le mari , car celui-ci est une espèce d'automate absolument sous l'empire de sa femme. Elle tient un bureau d'esprit très-considérable : elle n'en manque pas elle-même , & à travers sa laideur vous voyez qu'il pétille dans ses yeux. Mais elle est de celles dont Greffet a dit :

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

Elle est d'une pétulance dont rien n'approche. Observez-la pendant toute la séance , & vous verrez qu'elle n'est jamais une minute sans être en mouvement. Elle joint à cela une sensibilité prodigieuse , qui se manifeste de la façon la plus marquée. Je me rappellerai toujours l'avoir vue se pâmer d'aise ici à une certaine lecture qu'y fit M. Thomas de quelques paragraphes de son *Eloge des femmes* avant qu'il fût imprimé.

L' E S P I O N.

Quel est le militaire qui lui donne la main ?
Il semble d'un beau phlegme.

L E C A U S T I Q U E.

Les contraires dans la nature sont ce qui s'amalgame le mieux quelquefois. Ce cavalier est M. le comte d'Angiviller , le directeur & ordonnateur général des bâtimens du roi , jardins , arts , académies & manufactures royales. Il préside avec cette dame aux comités de littérature

érature ou de hautes sciences qui se tiennent chez elle.

L'ESPION.

C'est donc en cette qualité qu'elle a une place gardée & distinguée ?

LE CAUSTIQUE.

Comme gouvernante du Louvre ; ce lieu étant dans l'enceinte du château , il est naturel qu'elle ait quelque privilege lors des séances publiques. Elle se réserve ce qu'on appelle *le banc du gouvernement* , c'est-à-dire , un rang de sieges pour elle & ses amis.

L'ESPION.

Levons-nous. J'entends dire que les académiciens vont entrer , & voilà un suisse qui paroît avec sa hallebarde. Ils vont , sans doute , fortir en corps de cette piece voisine. Nommez-les-moi , je vous prie.

LE CAUSTIQUE.

Très-volontiers. Le premier est M. *de Foncemagne* , digne membre de l'académie des belles lettres , peu fait pour briller à celle-ci.

M. le duc *de Nivernois* le suit , auteur de fables ingénieuses qu'il a composées lui-même.

Cette calotte rouge est le cardinal *de Luynes* , grand bavard , s'exprimant bien , & sur-tout ayant le mérite excellent pour un courtisan de parler beaucoup sans rien dire.

L'ESPION.

Du reste qu'a-t-il fait ?

Tome III.

G

LE CAUSTIQUE.

Rien. Je vois après le marquis *de Paulmy*.
Il est renommé pour sa bibliothèque.

L'ESPION.

Qu'a-t-il fait ?

LE CAUSTIQUE.

Rien. Voilà le comte *de Bissy* si connu par
l'épigramme que je vous ai citée.

L'ESPION.

Qu'a-t-il fait ?

LE CAUSTIQUE.

Rien. En revanche voici un homme de génie ;
que vous connoissez , ainsi que tous les étran-
gers instruits.

L'ESPION.

Oui , j'apperois le comte *de Buffon* & M. *d'Al-
cembert*. Encore un évêque ?

LE CAUSTIQUE.

Dites un archevêque. C'est celui de Lyon ;
le coryphée des Jansénistes.

L'ESPION.

Qu'a-t-il fait comme académicien ?

LE CAUSTIQUE.

Rien. Mais on annonce de lui un mande-
ment formidable contre les incrédules.

L'ESPION.

Ah ! voilà M. *Séguier* : on disoit qu'il ne se
montreroit plus ici.

LE CAUSTIQUE.

C'est un hommage qu'il rend à l'église , dont il s'est rapproché.

L'ESPION.

Qu'a-t-il fait en littérature ?

LE CAUSTIQUE.

Rien. Cet abbé si pimpant est l'abbé de *Boisfont* , autre héros de l'épigramme citée.

L'ESPION.

J'apperçois un vieillard bien courbé , sans doute sous les lauriers académiques.

LE CAUSTIQUE.

Non : mais c'est un savant utile & agréable , c'est M. *la Curne de Sainte Palaye* : il vaut infiniment mieux que celui qui s'affied à côté de lui , sans avoir autant de prétention. Il est des académies de Berlin , della *Crusca* , de *Cor-tone* , de l'Institut de Bologne , honoraire associé libre de l'académie royale de peinture & honoraire de celle d'architecture. Il se nomme *Watelet*.

L'ESPION.

Qu'a-t-il fait ?

LE CAUSTIQUE.

Rien. Mais il est receveur général des finances : il donne d'excellens dîners. Il a composé pourtant un poëme *sur la peinture* , qui , si on lui eût rendu justice , l'auroit fait chasser de tous ces corps , tant il est détestable.

L'ESPION.

Et ce vieux prélat , à la figure larmoyante ,
qu'a-t-il fait ?

LE CAUSTIQUE.

Rien : c'étoit le précepteur des enfans de
France (1) ; & cet abbé au grand nez en étoit
le sous-précepteur (2) , qui n'a pas fait davan-
tage.

L'ESPION.

J'entrevois M. le prince *Rohan de Guemené* ,
le coadjuteur de Strasbourg , qui sûrement n'a
pas mieux opéré. J'apperçois M. *Marmontel* qui
a trop fait ; M. *Thomas* , non moins fécond.
Quel est ce chevalier de St. Louis ?

LE CAUSTIQUE.

M. de *Saint Lambert* , estimé par des poésies
légères , & devenu médiocre , froid , ennuyeux
dans son poëme *des Saisons*.

L'ESPION.

Encore un abbé ?

LE CAUSTIQUE.

Vous en verriez bien d'autres si la compa-
gnie étoit complete. Celui-ci s'appelle *Arnaud*.
C'est un grand charlatan.

L'ESPION.

Qu'a-t-il fait ?

LE CAUSTIQUE.

Je vous le dis : il a jetté de la poudre aux

(1) M. de *Coetlosquet* , ancien évêque de Limoges.

(2) L'abbé de *Radonvilliers* , ex-Jésuite.

yeux, & , quand on a lu ses œuvres, tout le monde se demande comme vous : *Qu'a-t-il fait ?*

L'ESPION.

Vous avez raison. Si ce n'est pas un abbé ; c'est un prélat qui termine la marche. Ah ! je l'ai vu à la cour. N'est-ce pas l'évêque de Senlis ? Je ne le croyois pas homme de lettres.

LE CAUSTIQUE.

Il ne l'est pas non plus. Il n'a jamais rien produit, mais vous allez avoir un échantillon de sa façon, car il est directeur. Affeyons-nous, écoutons. C'est le récipiendaire qui va débiter. Il est dans le costume, ganté de gants blancs, & la tête couverte d'un castor neuf. *M. de Roquelaure* vient de lui donner le signal : il parle. (1)

L'ESPION.

Voilà un des plus mauvais discours que j'aie entendus, c'est beaucoup dire. Est-il possible qu'un homme qui se pique de parler en public ose avancer tant de platitudes avec un air de prétention, dire des choses communes avec tant d'emphase, & devenir intelligible à force de vouloir raffiner des pensées triviales ? Il faut que vous sachiez, Monsieur, que tout candidat a une tâche prescrite pour ces sortes de harangues : l'éloge du cardinal de Richelieu, fondateur ; celui du chancelier de

(1) Ici l'archevêque d'Aix commence, & prononce son discours, que je vous envoie, Milord, imprimé. Après la lecture le dialogue reprend.

Séguier, son successeur à la tête de cette compagnie ; celui de Louis XIV, de Louis XV, de Louis XVI, aujourd'hui, & successivement de tous les rois, à mesure qu'ils viendront : enfin celui de l'académicien auquel il succede. Vous sentez depuis 140 ans combien cette matiere doit être usée. Aussi M. de Voltaire s'est-il affranchi le premier de ces entraves. On a suivi depuis son exemple, on ne dit qu'un mot là-dessus, & l'on traite quelque point de littérature, où l'on s'étend sur le prédécesseur. M. Cuccé avoit sûrement beau jeu : l'abbé de Voisenon, & comme homme de lettres & comme homme de société, lui fournissoit une foule de discussions, de faits & d'anecdotes. Vous avez vu comment il a étranglé son sujet, & à peine dit deux mots d'un écrivain qui valoit cent fois mieux qu'il ne vaudra.

LE CAUSTIQUE.

Votre colere me met bien à mon aise, car je vous avouerai que j'ai trouvé ce discours détestable.

L'ESPION.

Voyons si celui du directeur nous dédommagera. (1)

LE CAUSTIQUE.

Cette réponse n'est point mal. Le directeur est moins asservi. L'usage est qu'il fasse l'éloge

(1) M. de Senlis prend la parole ici. Son discours, Milord, est joint au premier. — L'interlocuteur reprend.

du défunt & du successeur ; ce sont les deux points seuls qu'il soit forcé de traiter & qui soient inhérens à son rôle. Il a grossi prodigieusement le mérite du récipiendaire , mais il falloit bien justifier le choix de l'académie. Il a rendu plus de justice à l'abbé de Voisenon , & a mieux saisi son caractère & son esprit.

L'ESPION.

Que dites-vous de la peinture du *sacre* , de cette phrase..... ” à l'aspect de l'autel , à l'aspect du trône , je ne fais quoi d'auguste & de sacré saisit toutes les ames ; une voix intérieure nous crie : *voilà notre Dieu ! voilà notre roi !*

LE CAUSTIQUE.

La figure est absurde. Il falloit mettre : *voilà notre roi ! voilà notre Dieu !* pour observer la gradation. Mais un courtisan , quoique prêtre , ne voit rien de plus grand que son prince , n'a d'autre divinité que lui. La phrase est dans le costume de son éloquence.

L'ESPION.

Voilà M. Marmontel qui tire un cahier de sa poche. M. de la Harpe fait ce que c'est , sans doute , car il bat déjà des mains.

LE CAUSTIQUE.

Ce doit être un discours en vers sur l'éloquence. (1)

(1) Ici l'académicien entre en lecture & est obligé de s'arrêter , ayant forcé sa voix : on lui passe un verre d'eau.

L'ESPION.

Il est déjà en fureur.

LE CAUSTIQUE.

Il l'a pris sur un ton trop haut. C'est que la multitude a besoin d'être fortement ébranlée par un puissant organe, & c'est une sorte d'éloquence dont il vous donnoit le modele. Il faut qu'il fasse une pause.

L'ESPION.

Mais on rit d'un verre d'eau qu'on lui passe.

LE CAUSTIQUE.

C'est une plaisanterie qui est échappée à quelqu'un. On a dit que c'étoit un verre d'eau d'hypocrène.

L'ESPION.

Voyons, ou plutôt écoutons si la liqueur aura produit effet. (1)

LE CAUSTIQUE.

Il y a de bonnes choses. C'est dans le genre de la poésie moderne : plus de philosophie que d'images, d'idées que de sentimens.

L'ESPION.

Y a-t-il encore quelque chose à lire ?

LE CAUSTIQUE.

Il nous revient du d'*Alembert*.

L'ESPION.

J'en doute, car il paroît résister à ceux qui l'invitent de déployer son rouleau.

(1) Ici M. Marmontel reprend & finit.

LE CAUSTIQUE.

Coquetterie d'auteur : tenez , le voilà qui cede.

L'ESPION.

De quoi va-t-il nous régaler ?

LE CAUSTIQUE.

De l'éloge de quelque académicien défunt. Il s'est chargé de la tâche de mettre à jour cette entreprise des secrétaires , ses prédécesseurs. (1)

L'ESPION.

J'aime beaucoup mieux cet éloge que tout le reste. Il contient au moins des faits , des anecdotes ; il apprend quelque chose.

LE CAUSTIQUE.

Ce philosophe rusé a un autre art : c'est de choisir toujours un sujet où il puisse faire venir quelques détails analogues aux circonstances & fournir des allusions à la malignité des spectateurs. Aujourd'hui , où il savoit que la salle regorgeroit de prêtres & d'évêques , il a préféré de lire l'éloge de l'abbé *Dangeau*. Vous avez entendu comment il a appuyé sur la conscience scrupuleuse de cet ecclésiastique , qui ne lui permettoit pas de posséder plusieurs bénéfices. Il étoit impossible que le public ne fît pas cette méchanceté devant tous ces prélats , accumulant sans pudeur sur leur tête les biens , les dignités de l'église , & ne se trouvant jamais rassasiés de grandeurs & d'opu-

(1) M. d'Alembert lit.

lence. Aussi comme on a ri de leur embarras ,
comme on a applaudi aux sarcasmes du pané-
gyriste !

L' E S P I O N .

Je vous comprends : c'est une adresse qui
tourne toujours au profit de l'amour-propre
du lecteur..... Mais tout le monde entre en
foule dans le sanctuaire que je croyois con-
sacré aux seuls académiciens.

L E C A U S T I Q U E .

Nous pourrons y aller. Les profanes y sont
admis à présent.

L' E S P I O N .

Ah ! vous ne me l'aviez pas dit..... c'est
un panthéon, Voilà tous les dieux de la lit-
térature en portraits.

L E C A U S T I Q U E .

Oui , ce sont ceux de tous les académi-
ciens. Aussi est-ce dans ce cabinet où ils se
plaisent particulièrement , & où ils s'assem-
blent trois fois la semaine régulièrement. (1)

L' E S P I O N .

Qu'y font-ils ?

L E C A U S T I Q U E .

Ils y lisent les gazettes , ils y causent &
sur-tout ils y font la répartition des jettons.

L' E S P I O N .

Qu'entendez-vous par-là ? Est-ce que c'est

(1) Les lundi , jeudi & samedi.

comme aux assemblées de finances, où il y a un salaire au bout ?

LE CAUSTIQUE.

Oui : ce salaire est un jetton pour chaque académicien, de la valeur d'environ 40 sols, & ceux des absens se distribuent entre les présens. L'abbé *d'Olivet*, qui n'a jamais de son vivant manqué à aucune séance, m'a dit qu'il lui étoit arrivé quelquefois de recueillir à lui seul toute la bourse.

L'ESPION.

Mais les grands seigneurs ne prennent pas leur contingent.

LE CAUSTIQUE.

L'amour-propre à cet égard est plus fort que l'intérêt, & l'on trouveroit très-mauvais qu'un académicien, tel qu'il fût, refusât ses honoraires. M. le Comte de Clermont, quoique prince du sang, accepta son jetton la seule fois qu'il assista dans cette académie pour sa réception.

L'ESPION.

Mais ces jettons doivent faire un revenant bon considérable aux membres qui suivent régulièrement les séances.

LE CAUSTIQUE.

Sûrement. Les grands seigneurs ne pouvant honnêtement abandonner ce profit lorsqu'ils sont présens, affectent exprès de s'absenter pour grossir la part des *jettonnaires* ou *jettonniers*.

L'ESPION.

Qu'est-ce que c'est que ce mot nouveau ?

L E C A U S T I Q U E.

Il est très-ancien , car c'est l'abbé *Desfontaines* , journaliste , mort il y a peut-être 30 ans , qui l'a imaginé. Il n'étoit point ami des académiciens & avoit trouvé ce terme méprisant. Au reste , tout cela est bien couvert par la belle devise qui est dessus à l'*immortalité*.

L' E S P I O N.

C'est une adresse à laquelle tous n'arrivent pas , car je lis bien des noms au bas de ces portraits dont je n'ai jamais entendu parler , même en France.

L E C A U S T I Q U E.

Chut ! cela arrivera à bien d'autres dont on parle aujourd'hui & qui nous entourent. Mais la foule s'écoule : mille pardon de mon bavardage ; je vous quitte , ayant un rendez-vous à six heures. "

Telle fut , Milord , notre conversation que je rédigeai sur le champ en rentrant chez moi. Je l'ai gardée quelques jours sans vous l'envoyer , afin de vérifier les faits , les anecdotes & les jugemens. Mes informations s'étant parfaitement trouvées d'accord avec les instructions du Caustique , je vous les adresse.

Paris , ce 11 Mars 1776.

P. S. Demain un fameux lit de Justice.

*Détails plus particuliers , sur l'anecdote de
Lyon , extraits d'une relation venue de
cette ville.*

Ce fut le 31 Novembre 1754, que les jésuites firent l'ouverture de leurs classes. Le pere Tolomas, régent de rhétorique, prononça une harangue latine, selon l'usage, en présence du corps consulaire. Il eut soin de distribuer la veille un programme imprimé, conçu dans ces termes : *adversus encyclopedistas pro scholis publicis dicet alleo rhetorum in aulâ, &c.* Cette menace, ou plutôt cet acte d'hostilité contre les encyclopédistes, attira l'attention de nombre de personnes, surprises néanmoins de la distribution d'un prospectus affiché contre les auteurs & non contre l'ouvrage. Le pere Tolomas soutint d'abord que les encyclopédistes étoient des hommes pervers, qui avoient porté atteinte à l'autorité royale, fappé la religion jusques dans ses fondemens, des gens qui faisoient profession d'être les corrupteurs publics des mœurs. Il y eut un million de lazzis sur la qualité de philosophes, qu'il leur refusoit, qu'il leur accordoit & dont enfin il les mit ironiquement en possession. « L'encyclopédie, dit-il, dans un endroit, ce livre monstrueux & énorme, *qui oneravit mundum, (lapsus linguæ)*, *ornavit*, a été tiré du néant dans lequel d'habiles journalistes, faits pour présider dans la république des lettres, l'a-

voient précipité : je ne fais par quelle fatalité, par quelle. . . mais il en a été tiré : *non nosco hominem*. Ceci concerne M. de Malesherbes. Un autre trait très-insolent est celui qui regarde la naissance de M. d'Alembert. Il n'y a, dit-il, qu'un philosophe, *cui nec pater, nec res*, qui puisse blâmer l'éducation que nous donnons. Les jésuites, pour se disculper d'une impertinence semblable, ont prétendu depuis que ce passage est d'Horace. On leur a répondu que le 248^e. vers de l'art poétique est celui-ci :
Offenduntur enim quibus est equus, & pater & res.

Pourquoi le P. Tolomas a-t-il mis *cui* au singulier, si ce n'est pour mieux désigner M. d'Alembert; & une négation, pour spécifier le lieu de sa naissance? Ils ont avoué que le régent n'avoit usé de cette expression que dans ce sens; c'est-à-dire, que dans les colleges ils parloient aux gens d'une grande naissance ainsi qu'à ceux *cui nec pater est nec res*. Mais *quibus* devoit être préféré au *cui* dans ce cas; & d'ailleurs n'y a-t-il que deux classes d'hommes qui étudient aux jésuites, des gens de qualité ou des pieds-plats?

Enfin, dans le discours dont il s'agit, on a continuellement supposé dans l'article *college* des absurdités qui n'y sont point.

Ce discours ayant fait beaucoup de bruit, les jésuites ont été déposer, trois jours après la prononciation de cette harangue, le cahier du P. Tolomas, chez M. le prévôt des marchands, bien différent de ce qu'il avoit été prononcé. M. d'Alembert, informé de tout

ceci, n'écoutant que sa colere, au-lieu de mépriser de telles invectives, s'est adressé par une lettre du 30 Janvier de cette année à la société royale de Lyon, à laquelle il est agrégé, pour se plaindre du P. Tolomas, qui est aussi de cette société. La société royale de Lyon lui a répondu le 22 Février, & n'a pas voulu se mêler dans cette affaire. Cependant, comme la lettre de M. d'Alembert avoit été lue à une assemblée où étoit le P. Tolomas, ce jésuite s'offrit d'écrire à M. d'Alembert, pour désavouer ce qu'on disoit de son discours, & le P. Béraud, autre jésuite, de la même académie & correspondant de celle des sciences de Paris, se joignit au P. Tolomas pour en écrire à M. d'Alembert, prétendant qu'il n'avoit été rien dit qui l'attaquât personnellement. M. d'Alembert, peu satisfait de ces réparations, s'en est plaint vivement dans une lettre à M. Bourgelat écuyer du roi, du 17 Mars 1755, qu'il a prié de rendre publique, & malheureusement pour lui elle ne l'est que trop. On l'a imprimée, & le ton qui y regne ne décele rien moins qu'un philosophe insensible aux injures. Au-lieu de mépriser toutes ces sottises, il s'est compromis dans tout cela & l'on ne fait pas trop comment il s'en tirera. Il y perd déjà beaucoup, en ce qu'il n'a pas conservé cette modération que tous les gens sensés doivent avoir.

LETTRE de M. d'Alembert , à la Société
Royale de Lyon , le 30 Janvier 1755.

MESSIEURS,

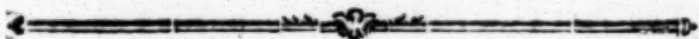
J'APPRENDS de tous côtés par différentes lettres, qu'un régent de rhétorique, dont le nom se trouve écrit parmi les vôtres, a prononcé contre moi le 30 Novembre dernier au college des jésuites de cette ville une harangue très-injurieuse. Je ne puis croire, messieurs, que si le fait étoit vrai, une compagnie aussi équitable & aussi éclairée que la vôtre eût pu garder à cet égard un si long & si profond silence ; néanmoins la nouvelle me revient d'un si grand nombre d'endroits, que je ne fais plus qu'en penser. La philosophie m'a appris depuis long-temps à mettre à des invectives le prix qu'elles méritent : mais l'honneur des lettres, de l'encyclopédie, de ceux qui veulent bien y concourir avec moi, des différentes compagnies dont j'ai l'honneur d'être membre, &, j'ose ajouter, de la vôtre, messieurs, ne me permet pas d'être indifférent sur les outrages publics d'un de vos confreres. J'ose donc espérer de votre équité & de vos lumieres, ou que vous voudrez bien me faire justice publique sur ce sujet, de la manière que vous jugerez le plus convenable, ou que ceux d'entre vous, messieurs, qui ont assisté à cette harangue, voudront bien me faire parvenir un écrit signé d'eux *tous*, & que je pour-

rai rendre public, par lequel ils déclareront que cette harangue, *telle qu'elle a été prononcée*, ne contenoit rien d'offensant ni d'injurieux. C'est un service qu'ils rendront à l'auteur encore plus qu'à moi.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéissant
serviteur, D'ALEMBERT.



Réponse de la Société Royale.

MONSIEUR;

LA société royale voit avec peine, par la lettre que vous lui avez adressée, votre mécontentement contre le P. Tolomas; & le desir qu'elle a de vous obliger, l'engage à vous fournir les éclaircissemens que vous exigez d'elle.

La harangue que ce religieux prononça à l'occasion de la rentrée des classes, est du ressort des colleges. L'académie n'y a point assisté : elle n'en a fait ni la lecture ni l'examen, & n'en peut porter aucun jugement, parce que sa juridiction ne s'étend pas au-delà des bornes de ses exercices.

Pour vous prouver néanmoins, Monsieur, que nous n'ignorons point les égards qui sont dus à votre réputation & à la supériorité de vos talens, que nous sommes même empressés à vous procurer la satisfaction qui dépend

de nous , la compagnie a fait lire votre lettre en pleine assemblée , & en présence de l'académicien dont vous vous plaignez. Il a protesté hautement qu'on l'avoit desservi auprès de vous : qu'il n'a jamais eu l'intention de vous offenser ; qu'il est prêt à affirmer que son discours ne contient aucun trait qui puisse vous regarder personnellement.

Il s'est enfin exprimé sur votre compte en termes si honorables , que l'académie n'a pas cru pouvoir prendre un meilleur parti que de se charger (sur l'offre qu'il en a faite) de vous écrire pour se justifier lui-même auprès de vous.

Voilà, Monsieur, tout ce que je puis vous dire au nom de la société royale sur une affaire qui lui est totalement étrangère , dans laquelle elle n'est entrée que par considération pour votre mérite personnel ; & pour le rang que vous tenez dans le monde savant. Je suis avec respect, &c. &c.

BOLLIOD MERMET,
Secr. de la Soc. Roy. de Lyon.

Lyon , ce 25 Février 1755.

P. S. Ne soyez pas surpris, Monsieur, du retardement de la réponse de l'académie ; votre lettre , datée du 30 Janvier , ne lui a été remise que le 14 du courant.

LETTRE du P. Beraud à M. d'Alembert.

MONSIEUR,

J'ÉTOIS à la séance de notre société lorsqu'on y fit la lecture de votre lettre, dans laquelle vous vous plaignez du discours du P. Tolomas. L'honneur que j'ai d'être correspondant de l'académie des sciences, dont vous êtes un des principaux ornemens, la sincere estime dont je suis pénétré pour votre mérite & vos ouvrages que j'ai lus & que je lis encore avec un nouveau plaisir, m'engagent à vous donner dans cette occasion des preuves de mon zele pour ce qui vous regarde. Je puis donc vous protester, Monsieur, que dans la harangue du P. Tolomas, à laquelle j'assistai, & que j'écoutai attentivement, je ne remarquai rien qui vous attaquât personnellement, rien qui ressentît l'invective, & encore moins l'injure. L'auteur, dans quelques endroits, donne à vos talens & à vos succès les éloges qu'ils méritent : du reste, il s'entint à son sujet. Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien ajouter foi à ce que j'ai l'honneur de vous dire. Si j'avois le bonheur d'être connu de vous, je me flatte que vous m'accorderiez cette grace sans peine ; mais vous avez dans l'académie quelques-uns de Mrs. les académiciens qui ont des bontés pour moi, & j'ose espérer qu'ils voudront bien être,

au moins pour cette fois, les garans de ma parole,

Je suis avec tout le respect possible,

MONSIEUR,

Votre très-humble, & très-obéissant
serviteur BERAUD, jésuite.

Lyon, 21 Février 1755.

LETTRE du P. Tolomas à M. d'Alembert.

MONSIEUR,

ON vous a prévenu contre moi ; j'en suis également surpris & affligé : mais l'opinion que j'ai de votre équité, m'engage à vous adresser à vous-même la justification du discours latin que j'ai prononcé pour la défense des colleges attaqués dans l'encyclopédie. Devois-je imaginer qu'on pût me faire un crime du choix d'un sujet si convenable au lieu & au temps où je parlois ! Je ne me suis aucunement écarté, dans cet acte public, de la modération qu'on doit observer dans le cas même de la défense la plus légitime : aussi à la première nouvelle de quelques plaintes contre mon discours, je me hâtai de le déposer entre les mains de M. le prévôt des marchands, qui y avoit assisté à la tête du consulat ; tant je suis convaincu de mon innocence ! tant elle m'inspire de sécurité ! Et comment d'ailleurs aurois-je pu débiter des personnalités offen-

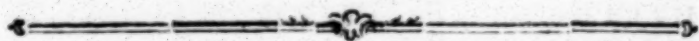
santes , ou quoi que ce soit d'injurieux contre vous , Monsieur , qui ne m'êtes connu que par vos ouvrages & par la haute réputation qu'ils vous ont justement acquise ?

Je suis avec respect ,

MONSIEUR ,

Votre très-humble & très-obéissant
serviteur , TOLOMAS , jésuite.

Lyon , 25 Février 1755.



LETTRE de M. d'Alembert à M. Bourgelat,
Ecuyer du Roi.

JE suis bien étonné , Monsieur , d'apprendre qu'on vous attribue , je ne fais par quelle raison , la lettre que j'ai écrite à la société de Lyon le 30 Janvier dernier. Il étoit , ce me semble , naturel de penser qu'ayant été outragé publiquement , j'en porterois mes plaintes à la compagnie littéraire , qui compte encore aujourd'hui l'agresseur parmi ses membres : mais sans doute , les mêmes personnes qui se croient permis de soutenir que je n'ai point été insulté après l'avoir entendu , se croient permis , à plus forte raison , de soutenir que je n'ai point écrit à la société , parce qu'elles ne m'ont pas vu écrire. Pour moi , Monsieur , qui fais toutes mes actions tête levée , qui n'ai & ne veux avoir de tort avec personne , & qui ne crois pas qu'après des injures atroces qui ont soulevé toute une ville , on doive être quitte pour nier les faits , je ne

dois point souffrir que vous ni personne soyez traités de faussaires à mon occasion , même avec si peu de vraisemblance. Si mes plaintes eussent été supposées , j'aurois , sans doute , répondu à ce que la société m'a fait écrire par son secrétaire : mon silence doit lui prouver que ma lettre étoit de moi , & que je me crois désormais quitte de tout envers elle. J'ai écrit ces jours passés à M. Souflot pour lui demander justice : il a dû envoyer ma lettre au secrétaire de la société , & lui écrire en même temps tout ce qu'il pense de la conduite qu'on a tenue à mon égard. M. Montucla que j'ai vu , & à qui j'ai parlé très-vivement sur toute cette affaire , doit avoir écrit de son côté à M. Mathon. Je me flatte , Monsieur , qu'après toutes ces preuves de la réalité de ma lettre , & après des démarches si publiques , si mesurées & si justes , on voudra bien , si on l'ose , se plaindre de moi , & non pas de vous. Je n'aurois jamais cru , sans cet événement , qu'en Europe , au milieu du dix-huitième siècle , qui n'est pas un siècle de barbarie , & dans une des premières villes de France , pleine de citoyens polis & éclairés , il pût y avoir une compagnie littéraire , qui autorisât chacun de ses membres à outrager , de la manière la plus indigne , un homme de lettres qui n'a jamais insulté qui que ce soit , & qui même dans l'article *college* , objet ou prétexte de tant d'injures , a soigneusement ménagé les personnes , en attaquant les abus. Si l'on a cru que je ne méritois pas moi-même aucun égard , j'en méritois au moins

par les académies vraiment respectables auxquelles j'ai l'honneur d'appartenir, & peut-être aussi par les bienfaits dont un roi philosophe vient tout récemment de m'honorer.

Dans ces circonstances, je vous prie de nouveau & vous conjure, Monsieur, pour votre intérêt & pour le mien, de rendre cette lettre publique par la voie que vous jugerez la plus convenable. Je vous prie aussi de vouloir bien rendre publiques, en même temps & par la même voie, ma lettre à la Société, sa réponse & celle des deux Jésuites. Ceux qui ont assisté à l'insulte, jugeront de la réparation. Je dois au moins ce procédé aux dignes membres de la société de Lyon, qui n'ayant pu me faire rendre justice, & ne voulant point attester que la harangue qu'ils ont entendue ne contenoit rien d'injurieux, ont pris le parti de se retirer. Ma reconnoissance pour eux doit être d'autant plus grande, que je n'ai l'honneur d'en connoître aucun, & qu'assurément leur démarche n'a point été mendiée de ma part. Je vous prie de les assurer que comme j'oublie les bienfaits encore moins que les injures, je ne laisserai échapper aucune occasion de leur donner des marques de mes sentimens & de mon estime. J'ai l'honneur d'être avec toute la considération & toute l'amitié possible,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur, D'ALEMBERT.

Paris, le 17 Mars 1755.

 LETTRE XXVIII.

*Lit de justice du 12 Mars 1776 : événemens
qui l'ont précédé & suivi.*

C'EST quelque chose d'incompréhensible ; Milord , que le seul ministre vertueux qu'ait eu la France depuis un siècle , c'est-à-dire désirant sincèrement le bien public , vraiment enthousiasmé de cette grande & noble passion , soit précisément celui qui éprouve les plus violentes contradictions de la part du parlement , d'un corps fait pour réclamer par essence ce même objet , pour contrarier les administrations qui ne le remplissent pas , & pour fatiguer le roi de remontrances , jusqu'à ce que son zèle patriotique ait produit son effet. Sans m'arrêter au motif secret (a) que m'en a donné

(a) Le motif secret de l'animosité du parlement contre M. Turgot , c'est que ce ministre , très-royaliste , a été de la chambre royale en 1753 en qualité de maître des requêtes qu'il étoit alors ; tache qu'on lui a reprochée lorsque son frere , le président à mortier , a voulu lui céder sa charge ; ce qui l'a empêché de l'obtenir. On se doute bien qu'une exclusion pareille laisse un ressentiment durable. Les nouvelles mortifications que lui a donné la compagnie ne l'ont pas affoibli , & l'on prétend que ce ministre ayant trouvé dans les papiers secrets du contrôle général les notes des sommes & graces répandues dans le parlement par ses prédécesseurs , pour faire passer divers édits , il en a fait part au roi & a montré à S. M. par quels moyens on faisoit entendre raison aux chefs d'émeute.

un des ennemis de cette cour (1), j'aime mieux attribuer sa résistance à l'asservissement que cette compagnie a & doit avoir à ses principes, quelquefois même aux anciens préjugés. Le système d'innovation qu'a développé ou se propose de développer M. Turgot dans toutes les parties de l'administration, l'a effarouchée ; mais comme le ministre peut s'égarer dans ses vues, quelque pures qu'elles soient, soit par un défaut de lumières, soit par une confiance trop aveugle en ceux qui le dirigent, le parlement peut encore mieux se tromper, parce que tout s'y décidant à la pluralité des voix, le grand nombre doit être nécessairement celui des gens bornés, timides, des vieillards accoutumés à la routine & s'en départant difficilement. C'est ce qu'on a vu à l'égard de la liberté du commerce des bleds, dont on semble reconnoître enfin généralement la nécessité, & dont on sent l'avantage par la réduction soutenue du prix de cette denrée.

Un des autres points d'administration du contrôleur-général actuel qui ait été combattu avec le plus d'acharnement, c'est celui concernant la suppression des corvées. Pour préparer les esprits à cette révolution il avoit fait, suivant sa méthode, précéder l'édit par plusieurs écrits sur cette matière, & sur-tout par un (2),

(1) Un magistrat qui avoit été aussi de la chambre royale. Cette chambre remplaçoit alors le parlement exilé, comme l'a fait depuis le conseil, *par interim*, avant la création du parlement *Maupéou*.

(2) Sans titre, commençant par ces mots : *bé-*
nissons le ministre, &c.

devant faire beaucoup d'impression à raison de son auteur illustre (1). Il fut dénoncé comme contenant des principes erronnés en politique , en législation & contraires au droit naturel , puisqu'ils attaquoient les propriétés. Afin de faire plus d'éclat on choisit un jour où les pairs étoient assemblés (2), un jeune magistrat (3) plein de feu & d'éloquence, d'ailleurs ennemi juré des économistes (4), s'étoit chargé de commencer la fermentation, par un discours véhément, où le ministre n'étoit pas épargné : un grand prince (5) l'appuya , & déjà 27 voix avoient voté pour brûler l'innocent pamphlet : mais le grand nombre opina simplement à le supprimer & à ne point donner d'éclat à cette affaire. On jugea même par le réquisitoire entortillé , vague & croqué de l'avocat général Séguier (6), qu'il

(1) M. de Voltaire , ou M. de Condorcet.

(2) Le 30 Janvier.

(3) M. d'Epréménil , conseiller au parlement.

(4) A raison de la destruction de la compagnie des Indes , où ce magistrat jouoit un rôle.

(5) M. le prince de Conti.

(6) Discours de M. Séguier aux chambres assemblées le 30 Janvier , les princes & pairs y séant..... Nous avons pris communication du récit & de l'imprimé que la cour vient de nous faire remettre. Il étoit déjà parvenu à notre connoissance , & nous l'avions jugé plus digne de mépris que de censure. Les réflexions que cet auteur anonyme présente au public , les objections qu'il se fait à lui-même pour les combattre , les différentes classes de citoyens qu'il semble vouloir attaquer , l'espece de cri séditieux avec lequel , en finissant , il cherche à soulever les peuples , tout y annonce le fanatisme , plutôt que la

étoit difficile d'asseoir raisonnablement de justes qualifications sur l'ouvrage à censurer : il a recours aux expressions triviales d'oubli, de mépris, &c.

On ne dut pas être surpris après cette explosion, si l'édit de suppression concernant les corvées (1) fut la matière des remontrances arrêtées, & comme on les remplaçoit par un impôt, elles portoient sur une crainte de cette compagnie difficile à résoudre & trop fondée malheureusement en expérience : c'étoit que l'impôt une fois passé ne restât, & qu'au premier changement de contrôleur-général, le successeur ne rétablît les corvées sans qu'on pût l'en empêcher ; qu'en un mot ce projet ne fût une tournure insidieuse pour grever la nation d'une nouvelle charge.

M. le prince de Conti, qui suivit assiduellement les assemblées des commissaires pour la rédaction de ces remontrances, y avoit fait établir un autre objet plus aisé à réfuter, quoique fondé sur la maxime vraie & frappante : *qu'il est dangereux de laisser introduire la confusion des états*, croyant appercevoir que la corvée est un trait caractéristique qui sépare les dernières classes du peuple des supérieurs ; il en avoit fait conclure que supprimer la cor-

raison. Nous ne nous arrêterons pas à détruire le peu d'impression que cet écrit a pu faire sur les esprits : c'est en démontrer la futilité que de le condamner à l'oubli dont il ne devoit jamais sortir.

(1) Présenté à l'assemblée des chambres, le mardi 3 Février.

vée, la remplacer par un impôt général, étoit effacer cette ligne de démarcation, c'étoit abolir la différence des rangs, & conséquemment la plus dangereuse des illusions que pût inspirer une commisération indiscrete.

Ç'auroit été sans doute une chose trop longue que de réfuter ces remontrances & d'esfuyer ensuite les discussions qu'auroit éprouvées la réfutation. D'ailleurs la chose pressoit; M. Turgot avoit eu l'imprudence de supprimer toujours les corvées avant que d'avoir pourvu à la maniere de les remplacer. Les ingénieurs des ponts & chaussées se plaignoient & représentoient que pour peu que cela durât, les chemins dépéreroient considérablement & exigeroient une dépense énorme. On a donc été obligé d'avoir recours à l'extrémité toujours fâcheuse d'un lit de justice. Il devenoit d'autant plus nécessaire qu'il étoit encore question de faire recevoir d'autres nouveaux points d'administration. En effet, de tout ce qui avoit été adressé au parlement (1), le seul édit concernant la suppression de la caisse

(1) Voici les actes de législation proposés.

1°. Edit de suppression des corvées & remplacement d'icelles.

2°. Suppression de la caisse de Poissy, conversion & modération des droits.

3°. Suppression des jurandes & communautés des arts & métiers.

4°. Suppression des offices sur les-ports, quais, halles, marchés & chantiers de la ville de Paris.

5°. Déclaration qui supprime tous les droits établis dans la ville de Paris sur les bleds, méteils, seigles, farines, pois, fèves, lentilles, riz, &c. & modere

de Poissy (1), avoit passé, & non sans beaucoup de difficulté des deux parts; c'est-à-dire, le parlement y avoit opposé *une modification raisonnable* (2); mais le contrôleur-général la regardant comme une chicane injurieuse à son zèle du bien public & aux bonnes intentions de S. M. avoit fait entendre au roi que ses volontés ne devoient recevoir aucun obstacle, aucune gêne; qu'il falloit faire supprimer une clause qui sembleroit annoncer quelque défiance du prince & de son ministre, capable d'inspirer par la suite aux peuples ce sentiment insultant pour tous deux. Il y avoit eu des ordres à l'imprimeur du parlement de suspendre l'impression de l'édit: enfin le premier-président ayant négocié avec la cour, ayant fait sentir l'impossibilité de défaire un enregistrement sacré, les circonstances exigeant que l'édit parût avant le mercredi des cendres, il avoit été publié le mardi gras.

Ces pointilleries ne mettant que plus d'aigreur dans les esprits, M. Turgot, instruit par ce petit échec, s'étoit bien proposé de n'en

les droits qui subsistent sur les autres graines & granaillles.

6°. Lettres patentes portant conversion & modération des droits sur les suifs.

(1) Edit du Roi portant suppression de la caisse de Poissy, conversion & modération des droits. Donné à Versailles au mois de Février 1776, enregistré en parlement, le 9 dudit mois.

(2) Elle porte : à la charge que l'imposition représentative de la caisse de Poissy ne sera perçue que jusqu'au premier jour de carême de l'année 1780.

plus souffrir. Mais pour mettre dans ce combat toute la modération dont il se piquoit, il avoit fait consentir le roi à recevoir les remontrances de son parlement. S. M. y avoit fait par son conseil une réponse assez étendue, pleine de sagesse & de douceur, mais ferme & absolument négative (1). Pour lui donner

(1) Voici cette réponse : j'ai examiné avec la plus grande attention les remontrances de mon parlement. Elles ne contiennent rien qui n'ait été prévu & mûrement réfléchi, avant que je me sois déterminé à lui envoyer mes édits & déclarations : mon parlement a dû voir que toutes ces loix ont pour objet d'affurer l'abondance dans ma bonne ville de Paris, de délivrer le commerce d'une gêne qui lui étoit préjudiciable, & de pourvoir au soulagement de ceux de mes sujets qui ne subsistent que par leur travail, & qui sont les plus exposés à l'indigence.

Mon intention n'est point de confondre les conditions, ni de priver la noblesse de mon royaume des distinctions qu'elle a acquises par ses services, dont elle a toujours joui sous les rois mes prédécesseurs & que je maintiendrai toujours.

Il ne s'agit point ici d'une taxe humiliante, mais d'une simple contribution, à laquelle chacun doit se faire honneur de concourir, puisque j'ai moi-même donné l'exemple, en contribuant à raison de mes domaines.

Je veux bien croire que mon parlement n'a été conduit que par son zèle, & je ne supposerai jamais qu'il veuille s'écarter de la soumission qu'il me doit. Mais à présent que j'ai bien voulu lui signifier moi-même les motifs qui m'engagent à persister dans ma résolution, j'entends qu'il ne diffère pas à procéder à l'enregistrement pur & simple de mes édits & déclarations.

Il doit être certain que si je trouvois par la suite dans quelques dispositions qu'ils contiennent, des in-

plus d'éclat, M. Turgot avoit engagé le roi à recevoir la grande députation de la compagnie (1). Celle-ci, sur le compte rendu le lendemain aux chambres assemblées, s'étoit obstinée à se refuser à l'enrégistrement, & pour ne pas se mettre dans le cas de l'infraction à la fameuse ordonnance de discipline (2); avoit arrêté que le premier-président se retireroit par devers le roi pour lui faire approuver la nécessité de sa résistance & de lui adresser d'itératives remontrances (3). C'est ici que le ministre a cru que le moment étoit venu où S. M. devoit déployer ses volontés dans tout leur appareil, & le lit de justice a été ordonné pour être tenu à Versailles le 12 de ce mois. Comme les étrangers peuvent être admis à ces solemnités, je me suis procuré un billet, & je puis vous rendre compte par moi-même de ce qui s'y est passé.

Il a duré près de cinq heures. S. M. y a paru

convéniens que je n'aie pu prévoir, mon amour pour mes sujets, m'engageroit à y remédier.

(1) Le jeudi, 7 Mars.

(2) Enrégistrée au lit de justice du 12 Novembre 1774. Cette ordonnance de discipline prescrit au parlement d'enrégistrer après les premières remontrances, & avant que d'en faire d'autres.

(3) En vertu d'un arrêté portant que son parlement est pénétré de douleur de ce que sa fidélité & son attachement aux loix & au service dudit seigneur roi l'ont forcé d'arrêter de très-humbles, très-respectueuses & itératives remontrances; qu'il le suppliera de vouloir bien les examiner lui-même, d'après les vues de bienfaisance, d'humanité & de justice qui regnent dans son cœur.

tantôt de bonne humeur , tantôt ennuyée. Elle rioit quelquefois des révérences de son garde des sceaux. *Monsieur* s'est tenu avec beaucoup de gravité pendant toute la cérémonie. Le comte d'Artois , au contraire , marquoit fortement son humeur & son impatience : quantité de femmes de la cour y étoient. C'est la première fois , m'a-t-on dit , qu'on les voit à pareil spectacle sur des banquettes ; aussi avoit-on exigé qu'elles n'eussent point de paniers.

Le roi a ouvert la séance par la formule ordinaire (1). Ensuite le garde des sceaux a pris la parole & prononcé un discours froid & languissant , résumé vague des préambules des édits , énumération sèche & sans noblesse de ces divers actes de législation.

Celui du premier-président , qui a parlé après lui , dans sa brièveté manquoit d'énergie : la marche m'en a paru triviale. Il présente des images fausses , & , au moment où il peignoit le peuple de Paris consterné , les guinguettes regorgeoient d'ouvriers qui avoient quitté leurs maîtres , avoient loué des carrosses , buvoient à la santé du roi & de son ministre (2) , & offroient par-tout le spectacle d'un vrai délire.

En vain la flatterie ou plutôt les ennemis de M. Turgot ont prôné les discours de M. Se-

(1) » Je vous ai assemblé pour vous faire connoître mes volontés ; mon garde des sceaux va vous les expliquer. »

(2) A raison de la suppression des maîtrises , des jurandes , &c.

guier (1) comme des chefs-d'œuvres d'une éloquence mâle, comparables à ceux de Démosthène : en vain lui-même s'est vanté de n'avoir jamais mis tant de force & d'onction dans ses harangues : en vain a-t-on dit qu'on avoit vu le monarque s'émouvoir un instant & en pleurer ; il faut beaucoup rabattre de ces éloges. Ceux mêmes auxquels l'orateur avoit fait quelque illusion par son débit, ont avoué qu'ils n'avoient pas été aussi contents de lui à la lecture. En effet, ses discours sont bien supérieurs aux autres ; il y a de l'éloquence ; ils sont diserts, verbeux, harmonieux, remplis de beaucoup de figures : on y remarque par intervalle du nerf & de la hardiesse ; mais ils pechent par la logique ; peu ou point de raisonnement, rien de pressant, de victorieux. Le seul moment où ce magistrat m'a paru vraiment grand, c'est celui où ne parlant, je le suppose du moins, que d'après les lumières de sa conscience & le vœu de sa compagnie, il a osé, au nom du roi même, s'opposer au roi, ou du moins ne pas requérir l'enregistrement de deux édits (2) que S. M. annonçoit vouloir faire promulguer. Cette noble résistance, Milord, devoit plaire à un Anglois ; elle vous l'eût fait juger, comme moi, digne de siéger dans notre parlement. Son opposi-

(1) A chaque fois qu'on lit un édit ou déclaration, &c. l'avocat-général est obligé de parler pour requérir l'enregistrement, ou s'y opposer au nom des gens du roi.

(2) Ceux concernant les corvées & la suppression des jurandes & maîtrises.

tion , au reste , a été aussi vaine que celle de nos amis dans la chambre haute , & le monarque a fini par dire :

» Vous venez d'entendre les édits que mon
» amour pour mes sujets m'a engagé à ren-
» dre ; j'entends qu'on s'y conforme.

» Mon intention n'est pas de confondre les
» conditions ; je ne veux régner que par la
» justice & les loix.

» Si l'expérience fait reconnoître des in-
» convéniens dans quelques-unes des disposi-
» tions que ces édits contiennent , j'aurai soin
» d'y remédier. »

Je ne fais , Milord , mais cette phrase très-simple , me paroît plus sublime que les plus pompeuses de l'orateur du parlement. Et c'est un souverain absolu , qu'on ne fait jamais parler que de sa *certaine science , pleine puissance & autorité royale* , qui pour raison de ses loix les plus essentielles dit , *nous voulons & nous plaît , tel est notre plaisir* (1) , qui , aujourd'hui changeant de langage , déclare solennellement qu'il n'est point infallible , qu'il peut se tromper , & que s'il erre , il se rétractera pour faire mieux. Discutons maintenant les édits , dont les avant-propos remplis de confiance , de bonté , de popularité , portent la persuasion & la conviction dans les esprits , sont animés d'un enthousiasme qui entraîne déjà beaucoup d'incrédules. Je vais reprendre celui de la caisse de Poissy , quoique publié avant le lit de jus-

(1) Termes sacramentaux , formules de tous les édits & déclarations.

rice , parce qu'il entre dans le plan & fait partie de la moderne législation.

On y trouve dans le préambule , fort long , une censure assez directe de l'administration des précédens regnes de Louis XV & de Louis XIV en cette partie. C'est à celui-ci que remonte l'invention de cet impôt établi , décoré du prétexte d'utilité publique. En 1690 , il fut créé 60 offices de jurés-vendeurs de bestiaux , avec attribution d'un sol pour livre de la valeur de ceux qui se consommeroient à Paris pour faciliter ce commerce par l'obligation où étoient ces officiers de payer comptant les marchands forains de cette denrée. Cet établissement esuya tant de réclamations de la part de ceux-ci & des bouchers , qu'il fut supprimé la même année.

En 1707 on rétablit cet impôt : on créa cent offices de conseillers-trésoriers de la bourse des marchés de sceaux & de Poissy (1). Nouvelle métamorphose sous laquelle on rétabliffoit les jurés-vendeurs en plus grand nombre & avec des clauses plus étendues , plus rigoureuses & plus irritantes. Il fut supprimé à la paix.

Enfin en 1743 , après la filiation dont on vient de rendre compte , fut formée la caisse de Poissy , toujours , suivant l'usage , d'une maniere plus dure , plus onéreuse & plus indestructible.

Aujourd'hui l'on reconnoît bonnement que

(1) Lieux où se rendent & se vendent tous les bestiaux pour l'approvisionnement de Paris.

les dispositions de ces édits étoient contradictoires avec les effets qu'on affectoit de s'en promettre. On convient même que la situation des finances ne permet pas de supprimer tout-à-fait l'impôt résultant de cette surcharge ; mais on l'allege & on le dégage des entraves pour le commerce des bestiaux , dont il étoit accompagné , entraves propres à le décourager ; à diminuer l'abondance du bétail , & à faire hausser le prix d'une partie si considérable de la subsistance des sujets , bien-loin de procurer les avantages simulés qu'on faisoit envisager pour favoriser cette invention fiscale.

Je vous ai déjà parlé , Milord , des corvées ; vous savez que c'est une espece de servitude personnelle exigée au nom du souverain , des gens de la campagne , & même de la portion la plus pauvre , forcés de travailler aux grands chemins , sans qu'il leur soit payé aucun salaire pour le temps qu'ils y emploient. C'est ainsi qu'ont été exécutés en France les ouvrages les plus importans en cette partie , que tous les étrangers admirent & dont plusieurs provinces ont recueilli le fruit par l'augmentation rapide de la valeur des terres. Mais étoit-il juste que tout le poids de cette charge ne retombât que sur ceux qui n'ont de propriété que leurs bras & leur industrie , & que les vrais possesseurs jouissent , sans y participer , de leurs fatigues & de leurs sueurs ? Etoit-ce , de la part du monarque , maintenir cet équilibre entre tous les droits & tous les intérêts que la justice exige ? C'est ce que M. Turgot avoit agité au conseil , &

ce qui ne fait pas honneur au grand nombre des membres, c'est qu'ils avoient été pour laisser les choses sur l'ancien pied (1) ; que le contrôleur-général n'avoit eu que M. de Malesherbes pour lui. Heureusement le roi ne consultant que son cœur en pareille matière, guide plus sûr que tous les raisonnemens d'une politique dure, routinière & circonspecte, s'est rangé de leur côté & a fait la loi.

Le préambule, très-raisonné, très-détaillé, très-paternel, est admirable par la sagesse & la finesse des discussions. On n'y critique pas moins amèrement l'administration des régnes précédens, & le jeune monarque semblant craindre qu'on ne lui suppose la même rapacité qu'à ses prédécesseurs & sur-tout qu'à son aïeul, annonce son desir de se lier en quelque sorte lui-même les mains pour se mettre dans l'impuissance de détourner le fonds sacré du nouvel impôt. Ce fonds, qu'on évalue à dix millions au plus pour tous les pays d'élection, sera prélevé par une répartition proportionnelle *sur tous les propriétaires des biens fonds ou des droits réels sujets aux vingtièmes* : il s'ensuit que le clergé est excepté (2), & c'est une foiblesse, une lâcheté impardonnable qu'on reproche à M. Turgot. En effet, c'est aller contre son propre principe, que l'impôt des cor-

(1) On prétend qu'il y avoit cinq voix pour cet avis, savoir le comte de Maurepas, le maréchal prince de Soubise, M. Bercin, M. le comte de Vergennes & M. de Sartine.

(2) Puisqu'il n'est assujetti à aucun vingtième.

vées doit être supporté par ceux qui en retirent le plus d'avantages. Or qui possède plus de terres que le clergé ? Qui profite le mieux de ses productions ?

L'édit concernant la suppression des jurandes & communautés de commerce, arts & métiers, avoit aussi excité de vives réclamations, & la résistance du parlement à cet égard étoit appuyée sur des motifs plausibles : mais la réponse la plus péremptoire qu'on pouvoit lui faire, étoit de l'objecter lui-même à lui-même. Aussi le ministre, pour le décréditer encore plus auprès des gens impartiaux, sensés & conséquens, avoit fait réimprimer un *extrait des registres de cette cour* relativement à l'édit de Henri III, portant l'établissement des maîtrises, donné en Décembre 1581, & enregistré en lit de justice le 15 Mars 1583. On y voit le combat le plus opiniâtre de la part de cette compagnie pour s'opposer à une innovation, qu'elle soutient aujourd'hui avec non moins d'acharnement. C'est que dans les matières dont les inconvéniens sont problématiques, il y a de très-bonnes choses à dire pour & contre. Cependant, en remontant au principe, M. Turgot avoit trouvé le moyen de mettre de son côté les amis du bien, les vrais patriotes. Quel avoit été celui sur lequel on avoit introduit le système fiscal du régime réglementaire ? C'étoit *que le droit de travailler étoit un droit royal, que le prince pouvoit vendre, & que les sujets devoient acheter* (1). A cette

(1) Voyez le préambule de l'édit.

affreuse maxime , il en substituoit une autre plus conforme à la dignité de l'homme , au cri de la nature : c'est *que Dieu , en donnant à l'homme des besoins , en lui rendant nécessaire la ressource du travail , a fait du droit de travailler , la propriété de tout homme , & que cette propriété est la première , la plus sacrée & la plus imprescriptible de toutes* (1). Vous voyez , Milord , que c'étoit tailler dans le vif , & qu'en faisant tenir au roi un pareil langage , il caractérisoit les actes de législation par ce qui pouvoit le mieux concilier à ce prince l'amour & la confiance de ses sujets. Tous les désavantages locaux , particuliers , toutes les craintes légitimes , fondées , certaines , toutes les raisons tirées de la politique , de la prospérité du commerce , même de l'harmonie & du bon ordre de l'état qu'on apportoit , ne pouvoient détruire cette vérité. Cependant outre les remontrances des magistrats , peu admissibles , puisqu'ils étoient intéressés à maintenir ces corps & communautés , aliment continu pour eux & par les droits qu'ils prélevoient (2) , & par la pépinière de procès auxquels donnoient lieu nécessairement les limites confondues de ces corporations multipliées & pointilleuses (3). Chacunes d'elles

(1) Voyez *Ibidem*.

(2) Sur-tout le procureur du roi de la ville & le lieutenant de police.

(3) On lit cet article dans des nouvelles de Paris , à la main , sous la date du 18 Mars. « Les avantages ultérieurs de la liberté du commerce peu-

n'avoit pas manqué de faire valoir ses réglemens, & de prétendre que tout leur devoit être subordonné. Elles avoient fourni mémoires sur mémoires au parlement, pour lui faire connoître l'injustice, le danger & le vice radical de l'opération de M. Turgot. Entre ces écrits, où il en avoit de spécieux, on distinguoit ceux de deux avocats célèbres (1) : j'ai observé dans l'un (2) qu'il discute d'abord la question historiquement & objecte les faits pour son système. Il cite les exemples de l'Egypte & de Rome, où existoient les jurandes (3), de la Chine & de l'Angleterre, où elles existent encore. A l'égard de celles-ci, j'ai écrit à la marge du pamphlet : « Il ne » faut pas confondre les loix de mon pays » avec celles de France. Comme dans le premier c'est la nation qui les fait, elles sont » toujours à l'avantage du peuple : comme » dans l'autre ce sont les ministres, elles sont » toujours contre le peuple. Les corporations

» vent être problématiques ; mais un réel, qu'on » éprouve dès aujourd'hui, & qui est incontestable, c'est la suppression faite dans le moment » d'une multitude de procès. On peut juger de leur » nombre par celui des instances qu'avoit la seule » communauté des merciers, se disant vendeurs de » tout & faiseur de rien. Il se montoit à 199. Quelle » perte pour le palais, & comment Messieurs ne crieront-ils pas. »

(1) Me. La Croix & Me. Lingnet.

(2) Intitulé : *réflexions des six corps de la ville de Paris sur la suppression des jurandes*. Il est de Me. Lingnet.

(3) C'est-à-dire les maîtrises ou communautés sous de certains chefs ou jurés.

» ont été imaginées en Angleterre pour don-
 » ner plus de consistance aux individus ras-
 » semblés , afin qu'ils pussent défendre plus
 » énergiquement leurs privilèges , leurs fran-
 » chises , leurs droits , leurs libertés & celle
 » de leurs concitoyens. En France , au con-
 » traire , on ne les a inventées que pour sa-
 » tisfaire plus facilement , ce semble , au vœu
 » cruel de ce monstre d'empereur (1), *qui de-*
 » *vroit que les Romains n'eussent qu'une tête pour*
 » *l'abattre d'un seul coup.* Les monarques ici
 » ne coupent pas les têtes , mais les bour-
 » ses : ces réunions ont été trouvées plus
 » commodes pour pressurer à la fois des clas-
 » ses entières de citoyens. »

Telles sont les réflexions que m'a suggérées
 mon imagination d'une assimilation semblable.
 Je les ai montrées à un magistrat , qui est
 convenu de leur justesse. Il faut maintenant
 vous analyser en bref cet édit important.

Il porte pour dispositions principales que
 toutes personnes , de quelque qualité & con-
 dition qu'elles soient , même les étrangers non
 naturalisés , pourront embrasser & exercer dans
 tout le royaume quelque commerce ou mè-
 tier qu'elles voudront , même en réunir plu-
 sieurs. Il suffira qu'elles se fassent inscrire à
 la police , & ce sans frais.

Les imprimeurs , libraires , orfèvres , apo-
 thicaires sont exceptés , à raison de leur pro-
 fession intéressant la foi publique , la police

(1) Tout le monde connoit ce mot de Caligula.

générale de l'état , & même la sûreté & la vie des citoyens. (1)

Les maîtres barbiers perruquiers - étuvistes font aussi exceptés pour le moment , étant en charge , S. M. ne pouvant les rembourser à présent. (2)

La police concernant les marchands & artisans sera exercée en sous - ordre du lieutenant-général de police par un syndic & deux adjoints élus dans chaque quartier , & à l'égard des contestations qui naîtroient à l'occasion des malfaçons & défauts des ouvrages , elles seront portées pardevant le lieutenant-général de police , qui les décidera sans frais jusques à la somme de 100 livres. Au-dessus elles seront jugées en la forme ordinaire.

Le discours qui précède ces articles , n'est pas moins étendu que les autres. Après avoir rapporté les motifs qui déterminent S. M. à cette innovation , on y détruit les objections très-multipliées qu'on pourroit faire , on donne les raisons des différences & contrariétés frappantes dans les dispositions de l'édit & l'on tâche de les justifier. On y voit toujours le même esprit de modération , de sagesse & d'humanité qui oblige le législateur à descendre , ce semble , de sa hauteur pour converser familièrement avec ses sujets & leur rendre compte de sa conduite.

(1) Grandes raisons , mais qui ne détruisent pas le principe : ainsi , *inconséquence*.

(2) Autre bonne raison , mais qui ne détruit pas le principe : ainsi , *inconséquence*.

Le troisieme édit concerne les communautés des officiers sur les ports, quais, chantiers, halles & marchés de la ville, faux-bourgs & banlieue de Paris. Les fonctions de ces officiers étoient d'être juges du poids & de la mesure des marchandises qu'on achetoit dans ces lieux. Il y en avoit, ou, pour mieux dire, la plupart étoient d'une création des plus anciennes, remontant jusqu'au 13^e. siecle. Mais les premiers avoient été établis sans finances, ils recevoient de modiques salaires. Depuis on en fit un objet de spéculation fiscale, &, en les créant en charges, on établit des droits sur les denrées & marchandises sujettes à leur inspection. De temps en temps, quand on avoit besoin d'argent, on exigeoit d'eux des augmentations, & sous prétexte d'y satisfaire on accroissoit l'impôt du double & du triple. M. Turgot voulant couper court à ce germe de vexations, a supprimé ces officiers comme onéreux au peuple & inutiles à la police, qui avoit servi de cause à leur établissement, puisqu'elle pouvoit être exercée en cette partie, ainsi que dans les autres, par les magistrats qui en sont chargés.

On ne peut trop juger des motifs qui ont empêché le parlement de confirmer une suppression déjà prononcée en 1760, à moins qu'on ne les appuie sur l'impossibilité apparente desdits remboursemens qui ne sont assignés sur aucun fonds libre. C'est ce qu'on peut conclure de la phrase du discours au roi du premier président, où, après avoir parlé des deux premiers édits, il ajoute : « cet édit

» & les autres qui tiennent au même systé-
 » me , augmentent encore sans nécessité le
 » montant de la dette dont les finances sont
 » chargées , & cette masse effrayante pour-
 » roit faire craindre à vos sujets que , contre
 » la bonté du cœur de V. M. & l'esprit de
 » justice qui l'anime, il ne vînt un temps où
 » les engagemens les plus sacrés cesseroient
 » d'être respectés. »

Il étoit moins étonnant que la déclaration par laquelle S. M. , en abrogeant les réglemens particuliers de police , concernant le commerce des grains dans les marchés de cette capitale , dont elle avoit réservé de s'occuper , pour y statuer définitivement (1) , supprime tous les droits établis dans Paris sur ces denrées (2) & modere les droits subsistans sur certaines , eût déplu au parlement par son préambule , dont l'auteur satyrique se déchaînoit encore plus amèrement que dans les autres contre la législation en vigueur à cet égard sous les regnes précédens , renversoit tous les principes reçus par les cours de magistrature , & jettoit autant de ridicule que d'odieux sur ceux qui les avoient formés & maintenus. Les dispositions récentes procurant en conséquence cette liberté tout-à-fait con-

(1) Par l'article V des lettres patentes du 2 Novembre 1774 , enrégistrées au parlement le 21 Décembre suivant.

(2) Comme bleds , méteils , seigles , farines , pois , fèves , & lentilles. La modération des droits tombe sur les autres grains & grenailles. Ce sont les termes de la déclaration.

traire à ce que cette compagnie avoit pensé & ordonné en plusieurs occasions, & sur quoi elle s'étoit expliquée (1) de maniere à espérer qu'on conserveroit au moins sous ses yeux une forme sans laquelle elle prétendoit qu'on mettoit en péril les subsistances & la salubrité des alimens d'un peuple innombrable, renfermé dans les murs de cette grande ville. (2)

Quant aux lettres patentes portant conversion & modération des droits sur les suifs, elles ne méritent aucun détail ; on ne voyoit que de l'humeur de la part de cette cour se refusant à leur enrégistrement. Mais une petite école qu'avoit fait le ministre ou le rédacteur de cet acte de législation, fit beaucoup rire les ennemis du premier. C'est que substituant à l'impôt perçu sur cette matiere, un impôt établi sur les bestiaux qui la produisent, il s'étoit trompé dans son calcul, parce qu'il l'avoit formé à raison des têtes des bœufs vendus aux marchés de Sceaux & de Poissy, & que le faire percevoir seulement

(1) Dans son arrêté du 19 Décembre 1774, où elle disoit : " que la confiance entiere dans la sagesse & les soins paternels de S. M. pour le bien de ses sujets, a été le plus puissant des motifs qui ont engagé son parlement à enrégistrer purement & simplement les lettres patentes sur le commerce de grains ; persuadé en outre que la prudence dudit seigneur roi lui suggérera les moyens les plus propres pour que les marchés publics soient habituellement garnis, afin de procurer aux citoyens leur subsistance journaliere. "

(2) Termes du premier-président dans son discours au roi,

aux portes de Paris, il s'ensuivroit une différence, un déchet nécessaire, puisque tous les bestiaux achetés dans ces marchés n'entrent pas dans la capitale, il faudra, pour se trouver au pair, ou forcer l'impôt ou chercher une autre tournure de l'asséoir. On en concluoit que le ministre étoit un étourdi, dont on devoit se défier bien autrement dans les spéculations de plus grande conséquence, puisqu'il erroit aussi lourdement dans une opération très-simple.

Tel a été, Milord, ce fameux lit de justice annoncé & attendu depuis long-temps, bien différent de ceux tenus sous le feu roi, toujours pour l'oppression & le plus grand malheur des peuples. On voit évidemment dans les loix promulguées à celui-ci, qu'elles n'ont pour objet que leur soulagement & leur bonheur, qu'elles ont été dictées par un esprit philosophique inconnu jusqu'à présent dans le conseil des monarques François. On y découvre des vues élevées, étendues & des principes qui s'écartent entièrement de l'ancienne routine de leur gouvernement. Au-lieu de la dureté & de la roideur qui caractérisoient une administration de fer, appesantissant sans cesse le joug sur les esclaves, déguisant dans les préambules dérisoires de ses édits, par des prétextes frivoles, faux & absurdes, l'horreur de sa tyrannie, ceux de Louis XVI respirent la bienfaisance & l'amour de l'humanité le plus pur & le plus éclairé. Il rend compte de sa conduite, il discute les motifs qui le déterminent à substituer une loi à une autre,

& l'on ne peut s'empêcher de rendre justice du moins à la droiture de son cœur & à celle des intentions de son ministre. Malgré cela, les patriotes rigoristes, en approuvant le fond de l'opération, condamnent la forme. Ils sont comme ces casuistes rigoureux, qui prétendent que, s'agit-il du salut du monde entier, il ne seroit pas permis de commettre un péché véniel. Tout ce qui est coup d'autorité, quelque bien qui en doive résulter, leur semble illégitime & odieux.

Quoi qu'il en soit, j'ai vu Messieurs, si vains & si despotiques sur leurs fleurs-de-lys, bien sots en ce palais, quand au-lieu *de la profonde terreur, de la morne tristesse de la nation consternée, de la capitale en alarmes*, de ces défordres qu'ils avoient annoncés par l'organe de leur chef (1), ils ont vu l'alégresse publique, ils ont entendu les cris de *vive le Roi, vive Monsieur Turgot*, & sont devenus les objets du malin vaudeville, des plaisanteries grossières du peuple dont ils se disoient les *pères*. Je vous joins à ma lettre, Milord, une chanson (2) qui les a désolés. Ils en ont été furieux, ils ont fait l'impossible pour arrêter la vogue de cette facétie : mais le moyen d'empêcher le François de chanter !

Le parlement sentant l'inutilité & le ridi-

(1) Voyez le discours du premier-président.

(2) On l'a mise dans la bouche d'un paysan comme de la classe de ceux qui participant le plus aux nouveaux bienfaits du roi. Cette Chanson se trouvera à la fin de la lettre.

cule de ses itératives remontrances dans un pareil moment , & après les opérations consommées , étoit décidé à les laisser au greffe , à moins qu'il ne survînt quelque événement , quelque trouble dans les innovations ordonnées qui pût les autoriser ; mais le prince de Conti , dit-on , a encouragé cette cour , lui a fait entendre que tout cela ne dureroit pas , qu'il falloit persister à crier , à épouvanter le monarque , & à faire présumer qu'elle seroit l'auteur de la chute du ministre & de ses ouvrages s'écroulant avec lui : c'est le problème des conversations d'aujourd'hui. Les partisans de M. Turgot assurent qu'il est mieux que jamais en cour ; qu'il a tellement enthousiasmé son royal pupille de la science économique , qu'il veut s'y initier , & que M. Turgot lui a donné le Sr. Dupont pour l'instruire ; que le roi , pour se mettre en quelque sorte dans l'impossibilité de reculer , a fait le coup d'éclat dont il pouvoit se dispenser , puisque de simples lettres de jussion auroient déterminé les magistrats à obtempérer par crainte des suites de l'infraction de l'édit de discipline ; que S. M. pourroit d'autant moins le faire qu'elle n'a agi qu'après les plus mûres délibérations (1) & après avoir laissé à son conseil

(1) Il passe pour constant que le roi a dit à plusieurs reprises à chaque ministre votant au sujet des édits en question : *discutez-les bien ; voyez si vous les estimez bons ; ne faites attention qu'à ce qu'ils peuvent être en eux-mêmes , & ne prévoyez point les obstacles : quand ils auront passé ici , c'est à moi à les faire passer au parlement ; je m'en charge.*

route la liberté de la discussion. Les ennemis du ministre veulent , au contraire , qu'il ne puisse tenir long-temps dans sa place ; que ses projets ne soient que spécieux & entraînent des inconvéniens réels qui les détruisent ; que sous l'apparence de la liberté , de la justice , de l'humanité , il commette réellement beaucoup d'injustices , d'actes de despotisme & de dureté : que le clergé & la noblesse étant révoltés contre l'édit des corvées , il ne soit pas possible de le mettre en exécution ; que celui concernant la liberté du commerce le ruinera & forcera la politique à rétablir les gênes salutaires qu'on y avoit mises ; qu'enfin le nerf de la guerre sur-tout lui manquera , & qu'ayant dissipé beaucoup d'argent en expériences , en essais systématiques , en adoucissmens & allégemens , en suppressions de petits impôts , en actes de bienfaisance mal entendus , il sera forcé lui-même à se rétracter ou à abandonner la partie.

Que deviendront , Milord , ces funestes pronostics pour ce malheureux royaume ? Je n'en fais rien , mais je vois un acharnement tel , contre le contrôleur-général , qu'on entend parler hautement de l'abbé Terrai & le préférer à celui-ci ; & c'est dans le parlement même qu'on ose proférer un tel blasphème ! Pour mieux vous faire juger de la fermentation qui regne dans cette compagnie contre lui & du discrédit où l'on cherche à le mettre en répandant sur sa personne , sur son ministère & sur ses principes ce ridicule si cruel en France , je vais terminer ma lettre par une anecdote

puérile en elle-même, mais curieuse sous ce point de vue, & qui égaiëra cette triste matière, suivant la méthode de la nation où je vis.

Dans une assemblée des pairs, comme le prince de Conti étoit à prendre du thé auprès de la cheminée, un chien qui s'étoit introduit dans ce lieu, fait ses ordures en présence de son altesse sérénissime & sans aucun respect pour l'auguste compagnie. Un huissier veut le battre, le chasser à coups de baguette : « arrêtez, lui dit le prince de Conti, *liberté, liberté, liberté, liberté toute entière.* » Perforant par ce mot favori les économistes, leur secte & leur système.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris, ce 25 Mars 1776.

P. S. Je lis dans des nouvelles à la main qu'on m'apporte, le trait suivant, sous la date du 11 Mars : On ne peut concevoir comment le prince de Conti étant intéressé (1) personnellement à empêcher l'exécution & l'enregistrement des édits, ose y mettre tant d'acharnement. On rapporte que M. le duc de Choiseul ayant paru opiner pour la cour, dans une

(1) A raison de la caisse de Poissy qui tombe, & où il avoit un gros intérêt du chef de sa mere; à raison de la liberté du commerce, qui lui fait perdre les revenus du Temple, lieu privilégié, n'ayant plus cet avantage; enfin à raison de l'édit des corvées, qui n'excepte pas les domaines du roi de l'impôt.

séance, S. A. S. l'avoit apostrophé & lui avoit dit : « M. de Choiseul, étant jeune vous étiez » un étourdi, ministre vous étiez un insolent ; » aujourd'hui que vous n'êtes rien, vous êtes » bas & rampant. »

Chanson sur l'air de ma mie, ô gué.

Enfin j'ons vu les édits
Du Roi Louis seize ;
En les lisant à Paris
J'ons cru mourir d'aïse,
Nos malheurs sont à leur fin,
Ça, chantons le verre en main,
Vive Louis seize, ô gué !
Vive Louis seize.

Je n'irons plus au chemin
Comme à la galere,
Travailler soir & matin,
Sans aucun falaire :
Le roi, je ne vous mens pas,
A mis la corvée en bas ;
Ah ! la bonne affaire, ô gué.
Ah ! la bonne affaire.

On dit que le parlement,
D'un avis contraire,
Aux vœux d'un roi bienfaisant,
Étoit réfractaire :
Du peuple pauvre & souffrant,
Le pere il se dit pourtant ;
Le beau fichu pere, ô gué.
Le beau fichu pere.

Du très-roturier vassal,
Le très-noble gendre,
En vain a fait bacchanal,
Pour se faire entendre :

A son substitut Moreau
Il reste à peine un cordeau
Pour se faire pendre , ô gué.
Pour se faire pendre. (*)

Qu'à son âge , notre roi ,
Paroit déjà brave.
Il veut que chacun , chez soi ,
Vive sans entrave ;
Et que j'ayons tous bientôt
Lard & poule à notre pot ,
Et du vin en cave , ô gué.
Et du vin en cave.

Il ne tient qu'à nous demain ,
En toute franchise ,
D'aller vendre bierre & vin ,
Tout à notre guise :
Chacun peut , de son métier ,
Vivre aujourd'hui sans payer
Juré ni maîtrise , ô gué.
Juré ni maîtrise.

Je suis tout émerveillé
De ceci , compere.
C'est un double jubilé
Que nous allons faire.
Mais celui que notre roi
Nous donne vaut bien , ma foi ,
Celui du saint pere , ô gué.
Celui du saint pere.

(*) Pour bien comprendre ce couplet, il faut savoir que M. Séguier, d'une famille de robe distinguée, a épousé, pour son bien, la fille d'un parvenu de très-basse extraction. Le couplet porte en même temps sur le Sr. Moreau, procureur du roi du Châtelet, qui se faisoit un très-gros revenu de jurandes.

L E T T R E X X I X .

Sur le Jubilé. Ecrit à cette occasion.

MISÉRICORDE, Milord ! il n'y a pas moyen d'échapper : me voilà pris. Au moment où l'on s'y attendoit le moins, les trésors spirituels de l'église se sont ouverts (1) par un jubilé universel qui doit répandre les grâces les plus abondantes. Tout le monde me prêche, & l'on veut absolument que je me fasse catholique pour ne pas manquer une aussi belle occasion (2). En vérité, j'en suis presque tenté,

(1) Le lundi 11 Mars.

(2) » Admirez ici, mes très-cheres freres, »
 (dit M. l'archevêque dans son mandement du 6 Mars,) »
 » la bonté infinie de votre Dieu : il veut tout par-
 » donner, tout oublier, tout effacer : mais il veut
 » en même temps que vous rentriez sincèrement en
 » vous-mêmes, que vous fassiez l'humble aveu de
 » vos fautes, que vous les détestiez, que vous y
 » renonciez pour toujours, que votre changement
 » se manifeste par une vie nouvelle & par de dignes
 » fruits de pénitence. Tel est le prix qu'il met à vo-
 » tre réconciliation. Quant aux peines temporelles
 » dues au péché, même après qu'il est pardonné,
 » les mérites de Jesus-Christ, de la très-sainte Vierge
 » & des Saints, vous seront appliqués, vous devien-
 » dront propres, & suppléeront, à votre foiblesse.
 » La promesse de ces grâces est attachée à certaines
 » conditions qu'il est en votre pouvoir de remplir ;
 » c'est de venir vous laver dans la piscine sacrée,
 » de participer dignement aux saints mystères, &
 » d'accomplir avec une exacte & édifiante fidélité

afin d'être comme tout le monde, autrement l'on ne fait plus que faire. C'est devenu une mode, une fureur, autant que les coëffures hautes & les grandes boucles. Les femmes ont remis leurs amans à six semaines; elles ne portent plus de rouge, & je n'entends de toutes parts agiter dans les conversations que le problème important : lequel est plus commode de suivre à pied les processions de sa paroisse à la cathédrale, ou de s'y rendre en carrosse & visiter trois autres églises entre celles désignées? Du reste, plus de joie, plus de plaisirs; & M. l'archevêque, prélat très-rigoriste, vouloit que les spectacles fussent fermés pendant tout ce saint temps; mais M. le lieutenant-général de police, alarmé d'une interruption aussi longue, a prévu heureusement qu'elle occasionneroit plus de mal que la comédie; qu'il en résulteroit un scandale & un désordre dans Paris qu'il ne pouvoit calculer. Le gouvernement s'est rendu aux représentations de ce magistrat, & les spectacles n'ont vaqué qu'à l'ordinaire (1), sauf les dimanches & fêtes où ils n'ont pas eu, & n'auront pas lieu durant deux mois.

Au reste, comme je profite de toutes les occasions de m'instruire pour remplir vos vues, Milord, voici en passant ce que m'a

» les exercices de piété prescrits pendant cette car-
 » rièrè de salut. » Cela n'est-il pas bien séduisant,
 Milord?

(1) C'est-à-dire, à commencer du dimanche de la passion.

appris sur cette cérémonie un ecclésiastique point cagot.

» Le jubilé est une pratique qui vient des
 » juifs , comme la plupart des autres prati-
 » ques extérieures de la religion. C'étoit chez
 » eux une époque de repos , même pour la
 » terre, qu'il n'étoit permis ni de labourer ni
 » d'ensemencer ; un temps d'affranchissement
 » pour les esclaves , d'abolition pour les det-
 » tes , & de restitution universelle de tous les
 » biens aliénés. L'effet du jubilé étoit de ra-
 » mener l'égalité primitive , que les institu-
 » tions sociales tendent sans cesse à altérer.
 » Il est vrai que ce moyen n'étoit pas pro-
 » pre à jamais rendre une nation puissante ;
 » mais c'en étoit un de diminuer parmi les
 » individus les maux auxquels les expose leur
 » état de membres d'une association politique.
 » Cette restauration générale , cet anéantisse-
 » ment de tous les fers qui chargeoient les
 » hommes , avoit lieu de 50 en 50 ans. La
 » ruine des Hébreux , leur dispersion chez les
 » autres peuples , leur dépendance habituelle
 » ne leur permirent pas de conserver cet ar-
 » ticle de leur loi & de leurs usages ; mais il
 » ne s'est pas perdu , & il a passé dans le chris-
 » tianisme avec cette différence seulement , que
 » chez les enfans d'Israël il ne s'appliquoit
 » qu'aux choses temporelles , comme tout y
 » étoit ramené chez un peuple tout matériel ,
 » qui n'avoit alors aucune idée de la spiri-
 » tualité de l'ame , & qui ne connoissoit d'au-
 » tre félicité que celle qu'on éprouve sur la
 » terre ; au-lieu que parmi les chrétiens , ce

» sont les biens spirituels dont le jubilé est
 » devenu l'objet. C'est un temps où l'église
 » ouvre plus spécialement les trésors de gra-
 » ces & d'indulgences dont Jesus-Christ l'a ren-
 » due dépositaire , & elle en attache le prix
 » & le mérite à de certaines pratiques reli-
 » gieuses qu'elle désigne, telles que de se con-
 » fesser & de communier , de visiter un nom-
 » bre d'églises déterminé , &c. On attribue
 » cet établissement , ou plutôt l'application
 » de cet établissement qui étoit déjà connu ,
 » comme on l'a dit , à Boniface VIII , plu-
 » sieurs papes l'ont depuis étendu, restreint,
 » modifié par des bulles ; & ce n'est qu'au
 » XV^{me}. siècle qu'on a commencé à lui don-
 » ner le nom de jubilé. Il devoit d'abord se re-
 » nouvellier tous les cent ans, ce qui en faisoit
 » une espece de fête séculaire. Clément VII en
 » réduisit les intervalles à 50 ans, Grégoire XI
 » à 33 , & enfin Paul V à 25 ; c'est qu'on ap-
 » pelle l'année sainte. Dans le commencement
 » de cette institution, pour participer aux gra-
 » ces qui y étoient attachées, il falloit aller les
 » chercher à leur source même & faire le pé-
 » lérinage de Rome. Cette obligation étoit
 » aussi injuste, aussi dangereuse dans ses effets ,
 » que politique & adroite dans son objet, qui
 » étoit visiblement d'enrichir la cour de Rome
 » & ses états , par l'affluence des fideles qui
 » y venoient de toutes les parties du monde ,
 » apporter leurs biens temporels aux pieds
 » du dispensateur des biens spirituels. Sous
 » Alexandre VI, dont le regne eût déshonoré
 » les annales même des gouvernemens les plus

» despotiques & les plus atroces de l'Asie ,
 » on compta , dit-on , plus de 300 mille étran-
 » gers qui allèrent à son jubilé , & qui , en
 » abhorrant , sans doute , les horreurs dont
 » il s'étoit rendu coupable , ne le regarderent
 » pas moins comme la source d'où décou-
 » loient légitimement les bienfaits de l'église
 » dont il étoit le chef. Aujourd'hui les choses
 » ont changé ; & les indulgences se gagnent
 » avec moins de fatigues & de dangers. Le
 » souverain pontife autorise , par une lettre
 » circulaire , tous les évêques à ouvrir , cha-
 » cun dans son diocèse , ces distributions édi-
 » fiantes , & c'est ce qui a eu lieu successi-
 » vement dans les diverses contrées catholi-
 » ques , comme on en est informé par les pa-
 » piers publics. »

Cependant, Milord, si cette institution prive
 les profanes de certains jours de spectacles ,
 elle y supplée par d'autres qu'elle leur pro-
 cure. Le coup d'œil des processions offre à
 des yeux philosophiques des objets dignes de
 leur curiosité. J'y admire l'insolence des prê-
 tres se promenant en triomphe , & l'humilité
 des fideles tout honteux de leur rôle. Quel-
 ques-uns entre ceux-ci se distinguent par leur
 hypocrisie , d'autres par un luxe qui les suit
 jusques dans cet acte d'abjection. J'aime ces
 bedauds affairés , dirigeant , prescrivant l'ordre
 & la marche. Les suisses m'effraient , au con-
 traire , par leur aveugle brutalité : ils mar-
 chent toujours comme en pays ennemi , prêts
 à terrasser quiconque ne se prête pas assez fa-
 cilement à leur passage. Les porte-bannieres



ont une audace qui ne fléchit en aucun cas. Malheur à deux qui se rencontrent ! L'ériquette de l'église n'est pas moins tracassière que celle des cours ; & plus d'une fois on a vu ces promenades pieuses dégénérer en combats véritables. Aussi n'est-ce pas un petit soin que celui d'arranger les marches de toutes les processions , pour qu'elles ne se troublent , ne s'embarassent , ne se croisent point , & surtout ne fassent pas rire les impies par des scènes sanglantes.

Ces jours derniers je remarquai un magistrat qui suivait une procession avec l'appareil auguste d'un chef de compagnie. Surpris de cette rencontre je demandai son nom. On me répondit que c'étoit M. de la Bourdonnais , le premier-président du grand conseil , personnage très-pieux , très-affidu aux exercices spirituels relatifs à ce temps de pénitence. J'admirai sa dévotion ; mais j'observai qu'une compagnie dont le chef pouvoit vaquer librement à tant de pratiques minutieuses , n'avoit , sans doute , pas de grandes occupations.

Par une condescendance bien louable du ministère pour notre amusement , M. l'archevêque de Paris n'avoit pu gagner un autre point qu'il sollicitoit ; c'étoit de faire fermer les portes du bois de Boulogne pendant les jours saints. C'est une promenade où , dans la cessation générale des spectacles , se rendent en concours très-nombreux , les filles les plus élégantes de cette capitale , les aimables libertins de la cour & de la ville. Le bruit qui avoit couru de cette interdiction

n'avoit fait qu'irriter davantage la curiosité , & donner plus de vogue au lieu du rendez-vous, qu'on appelle *Long-champ*, à cause d'une abbaye de ce nom, où l'on alloit autrefois entendre de belles voix à ténèbres. Il n'est plus permis d'entrer dans l'église, ce dont on se passe bien, & l'on circule en carrosses sur plusieurs files. C'est ordinairement là où les grands, les petits maîtres opulens produisent leurs maîtresses, leurs chevaux & leurs voitures nouvelles, & c'est à qui fera le plus admirer son goût & sa magnificence.

Le concert spirituel a fait encore diversion à l'ennui de la semaine sainte. C'est un théâtre où viennent briller les divers virtuoses des deux sexes, admirés chez l'étranger, & curieux de s'acquérir une célébrité en France. J'y ai entendu cette année un castrate nommé *Piozzi*, qu'on avoit annoncé pour le plus fameux, après Caffarelli. Les amateurs ont été partagés sur son compte : tous s'accordent à le trouver excellent pour les bouffes, c'est-à-dire, pour les ariettes gaies & folâtres des opéra bouffons; mais les critiques lui reprochent de n'avoir pas le ton du sentiment, & je suis de leur avis.

Ce qui m'amuse sur-tout durant ce temps-ci, ce sont les déclamations du clergé contre les philosophes. Il est vrai que le saint pere leur a donné l'exemple dans sa bulle par ce paragraphe remarquable :

» Après avoir répandu, dit-il, de toutes
 » parts les ténèbres de leur impiété, & comme
 » arraché la religion du cœur des hommes,

» ces philosophes corrompus tentent aussi de
 » briser tous les liens qui unissent les hom-
 » mes entre eux & avec ceux qui les gou-
 » vernent. Elevant leurs voix, ils annoncent
 » à grands cris que l'homme est né libre, &
 » répètent sans cesse qu'il n'est soumis à l'em-
 » pire de qui que ce soit; que la société n'est
 » qu'une multitude d'hommes ignorans, dont
 » la stupidité se prosterne devant des prêtres
 » qui les trompent, devant des rois qui les
 » oppriment; de manière que l'union entre le
 » sacerdoce & l'empire, n'est, selon eux,
 » qu'une conspiration barbare contre cette
 » prétendue liberté qui est naturelle à l'hom-
 » me. Qui ne voit pas que de si monstrueuses
 » extravagances, & tant d'autres délires sem-
 » blables, couverts avec tant d'art, menacent
 » d'autant plus le repos & la tranquillité pu-
 » blique, que l'on tarde à réprimer l'impiété
 » de leurs auteurs, & qu'ils font d'autant plus
 » pernicieux pour les âmes rachetées au prix
 » du sang de Jésus-Christ, que leur doctrine,
 » comme la gangrene, gâte de plus en plus
 » ce qui est sain, & se glisse dans les acadé-
 » mies publiques, dans les maisons des grands,
 » dans les cours des rois, &, ce qui nous fait
 » presque horreur à dire, s'insinue jusques dans
 » le sanctuaire. »

Ce signal a enflammé le zèle général des
 prêtres, & il a été bientôt suivi par les évê-
 ques dans leurs mandemens, par les curés
 dans leurs prônes, par les prédicateurs dans
 leurs chaires. Enfin M. de Montazet vient de
 traiter la matière *ex professo*, & nous a donné

un ouvrage volumineux & effrayant par son étendue (1) sous le titre imposant d'*instruction pastorale de Monseigneur l'archevêque de Lyon, sur les sources de l'incrédulité & les fondemens de la religion*. Je vous l'envoie dans sa nouveauté, & vous laisse le soin de le lire & de le juger.

Je voudrois pouvoir y joindre une facétie manuscrite que j'aime autant que ce gros traité, mais dont l'auteur (2) n'a pas voulu me laisser prendre copie. C'est aussi un mandement qu'il suppose donné par un prélat pour la publication du jubilé, & dont je vais vous faire l'analyse, sinon pour votre édification, au moins pour votre amusement. Dans son début burlesque, il commence par peindre au naturel l'état physique & moral de la plupart de nos seigneurs du clergé. Il donne ensuite l'explication du mot jubilé, qui selon lui est une annonce d'alégresse, une indication de plaisir, une invitation à mener joyeuse vie. C'est à quoi l'évêque exhorte ses paroissiens & paroissiennes, à entreprendre des promenades ensemble, à faire des stations à certaines chapelles : pèlerinages dont s'acquittera sans doute à merveille le sexe dévot & infatigable dans

(1) Il a 464 pages.

(2) M. Dulondel, chevalier de S. Louis, secrétaire des commandemens de S. A. Sérénissime Monseigneur le duc de Penthièvre. Comme son prince est fort religieux, il a cru ne pas devoir laisser répandre cette facétie, de peur qu'elle ne lui parvînt & ne l'affligeât,

ces fortes d'exercices : mais il réveille l'engourdissement des hommes, plus sujets à broncher, à s'arrêter, à rester sur les dents. Le paradis doit être la récompense de tant de zèle & de persévérance. Vous sentez, Milord, à quelles allusions peut fournir lieu cette allégorie soutenue. L'auteur adroit frise continuellement l'obscénité & l'évite. C'est une des plus jolies choses qu'on puisse voir en ce genre.

On m'a communiqué encore une chanson sur ce sujet dans le même esprit, qui a du sel & de la gaieté. Vous la préférerez aux plats cantiques des missionnaires, qui prétendent qu'il faut servir le Seigneur *in latitia*.

Air : *des fanatiques.*

Du paradis le porte-clé,
Par bonté paternelle,
Nous accorde un jubilé :
Courons voir Isabelle.
Mon bonheur sera comblé,
Si je le fais avec elle.

Comme la même affection,
Nous dirige & nous touche,
Et qu'à ma dévotion
Elle n'est pas farouche,
Ma première station
Sera sur sa belle bouche.

Ensuite j'irai séjourner
Sur son sein adorable ;
Ce sein qui feroit donner
Les plus grands saints au diable,
Par degrés doit m'amener
Au bien le plus désirable.

(III)

Avant de visiter enfin,
La chapelle du sexe;
Docile au rite romain
Je verrai son anexe :
Mais dans un si beaux chemin,
Je ne ferai point perplexe.

Avec ferveur je poursuivrai,
Ma dévote carrière,
En certain lieu je ferai,
Ma station dernière;
Et c'est là que j'obtiendrai
Une indulgence plénrière.

Encore un coup, Milord, priez Dieu pour
que je ne me laisse point aller à ce que vous
appelez à Londres *puérilité*, & ce qu'on nomme
ici *édification publique* : à ce que je ne devienne
point un *imbécile* suivant vous, & un *saint* sui-
vant les Catholiques.

Paris, ce 4 Avril 1776.

LE T T R E X X X.

*Sur Monsieur Fréron. Quelques anecdotes sur
sa vie. Sa mort. Son épitaphe.*

J E n'ai point voulu, Milord, vous entretenir
de ce critique célèbre, & vous parler de sa
mort avant d'avoir consulté plusieurs gens de
lettres, amis & ennemis, impartiaux encore
mieux, mais j'en ai peu rencontrés dans ce
cas : j'ai sur-tout questionné ceux qui ont vécu
avec lui, afin de recueillir ces anecdotes pré-
cieuses dont vous êtes si curieux, qui font le

charme des mémoires particuliers, & qu'on ne peut espérer de trouver dans des écrits vagues sous le nom d'éloge (1), ou dans des fatyres que dictent la vengeance, la haine, l'envie & toutes ces passions basses, toujours triomphantes de la chute d'un littérateur distingué. Voici ce qui m'a paru de plus certain ou de plus vraisemblable entre la multitude de détails qu'on m'a rapportés concernant M. Fréron.

Il étoit né en 1719 : il avoit la manie de se dire gentilhomme. On lui accorde seulement d'être sorti d'une famille honnête. On dit que par sa mere il étoit allié au nom de Malherbe, titre pour un auteur plus précieux que des lettres de noblesse.

De Quimper en Bretagne il avoit le tic, en parlant dans ses feuilles de cette partie du royaume, de dire toujours « ma province : » façon de parler de grand seigneur, qui ne va point à un journaliste, & qu'on lui a reprochée avec raison.

Entré de bonne heure dans la *Société de Jesus*, il en sortit au bout de quelques mois. Suivant une remarque non moins honorable

(1) Il paroît tous les ans depuis 1766, un ouvrage intitulé : *le nécrologe des hommes célèbres de France, par une société de gens de lettres*. On sent bien qu'un écrit périodique s'imprimant sous les yeux de la police, ne peut contenir nulles particularités que tant de gens sont intéressés à supprimer pour ou contre. D'ailleurs il paroît que les rédacteurs ne se donnent aucun soin pour rechercher les faits; & c'est moins la notice de l'homme que celle de ses œuvres déjà connues qu'on y lit,

pour cet ordre que pour ses élèves, il lui resta toujours attaché : il n'y avoit point d'écrivain Jésuite qui n'eût droit à ses éloges. Il est vrai que la politique pouvoit entrer autant que la reconnoissance dans sa conduite.

Dans le nombre considérable des membres qui sortoient des Jésuites, on en voyoit peu passer tout-à-coup de cette souquenille grossière à la décoration d'un petit-maître élégant : ils restoient quelque temps dans le travestissement d'abbé, comme pour s'essayer & s'habituer aux airs du monde. C'est ainsi que vint à Paris M. Fréron, connu d'abord sous le nom d'*abbé Fréron*.

Il s'attacha à l'abbé Desfontaines, autre ex-Jésuite qui composoit des feuilles. Il fit sous lui son apprentissage, & prit enfin son essor par l'annonce d'une brillante correspondance (1); puis il quitta le petit collet & s'intitula *chevalier*, pour se donner un ton, comme beaucoup de provinciaux qui croient ainsi se rendre recommandables dans cette capitale. Cette vanité de jeunesse s'étant évanouie, il devint bon homme & ne fut plus que M. Fréron, ou Fréron, car il tutoyoit volontiers & donnoit dans le défaut contraire de se trop familiariser.

Ayant été obligé d'interrompre ses premières feuilles par des tracasseries qu'éprouvent souvent ces sortes de journalistes, il prit le parti de se former des appuis distingués propres à le soutenir contre les orages qu'il au-

(1) *Lettres de Madame la Comtesse de *** sur quelques écrits modernes. 1746.*

roit à éprouver. Il trouva un protecteur dans le roi Stanislas, & conséquemment dans son auguste fille, la reine de France. Ses feuilles reprirent vigueur avec une annonce plus simple (1) : mais en se rangeant sous cette double égide, il contracta l'engagement non-seulement de ne s'en point rendre indigne par des liaisons suspectes avec la secte des philosophes qui commençoit à prendre consistance, mais à combattre leurs ouvrages de toutes ses forces, ou du moins à les tourner en ridicule, s'il ne pouvoit les pulvériser. Ce n'est pourtant pas avec cet air menaçant qu'il s'annonça. Voici son prélude, d'un genre neuf.

» La Critique m'apparut dernièrement en
 » songe, environnée d'une foule de poètes,
 » d'orateurs, d'historiens & de Romanciers.
 » J'apperçus dans une de ses mains un fais-
 » ceau de dards, dans l'autre quelques bran-
 » ches de laurier. Son aspect, loin d'imprimer
 » la crainte, inspiroit la confiance aux plus
 » ignares amans des savantes sœurs. Ils osoient
 » l'envifager d'un œil fixe, & sembloient dé-
 » fier son courroux. La déesse indignée fai-
 » soit pleuvoir sur eux une grêle de traits.
 » Quelques écrivains, dont la modestie re-
 » haussait les talens, obtenoient des couron-
 » nes : plusieurs recevoient à la fois des ré-
 » compenses & des châtimens. »

» Cette vision, Monsieur, m'a fourni l'idée

(1) Sous celui de *Lettres sur quelques écrits de ce temps.* 1749.

» de ces lettres, où l'éloge & la censure se-
 » ront également dispensés, &c. »

Ce ton modeste & honnête n'étoit qu'un art de s'insinuer dans le monde littéraire, & de se concilier des lecteurs. Mais le journaliste favoit trop bien que pour les conserver, il falloit quelque chose de plus piquant. Il avoit déjà différens caracteres de réprobation qui le devoient rendre odieux à M. de Voltaire : il sortoit des Jésuites, il avoit fait ses premières armes sous son plus cruel ennemi, il s'annonçoit comme un écrivain religieux, anti-philosophe. Il n'en faut pas davantage pour juger de ce qui a pu donner lieu à la guerre que ces deux hommes se sont déclarée. Quel a été l'agresseur ? c'est ce qu'il est plus difficile de déterminer. Il y a cependant à parier que ce n'est pas M. Fréron, car on voit dans ses premiers essais, une vénération pour ce grand poète, qui auroit pu le satisfaire, s'il n'eût pas désiré une admiration exclusive. Il faut donc croire que celui-ci ne se trouvant pas assez loué par le journaliste, & ne pouvant supporter la plus légère critique, commença les premières hostilités. C'est ce qui résulte du moins de plusieurs anecdotes à cet égard confuses, embrouillées, contradictoires, incertaines. Pourquoi ? je ne m'y arrête pas.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que M. Fréron ayant commencé ses attaques, ne voulut admettre aucune trêve, aucun accommodement. Il n'ignoroit pas, suivant une maxime politique qu'on peut appliquer ici sans une emphase ridicule, qu'un sujet qui a tiré l'épée

contre son souverain , ne doit jamais la remettre dans le fourreau.

Le journaliste ne tarda pas à éprouver en effet quelle autorité supérieure à lui avoit son puissant adversaire , par l'interruption de ses feuilles , arrivée au bout de deux ans pour une cause fort injuste. Voici l'anecdote , elle est intéressante.

On lisoit dans une lettre de Fréron (1) le portrait suivant.

» S'il y avoit parmi nous , Monsieur , un
 » auteur qui aimât passionnément la gloire ,
 » & qui se trompât souvent sur les moyens de
 » l'acquérir ; sublime dans quelques-uns de ses
 » écrits , rampant dans toutes ses démarches ;
 » quelquefois heureux à peindre les grandes
 » passions , toujours occupé de petites ; qui
 » sans cesse recommandât l'union & l'égalité
 » entre les gens de lettres , & qui , ambition-
 » nant la souveraineté du Parnasse ne souf-
 » friroit pas plus que le Grand-Turc qu'aucun
 » de ses freres partageât son trône ; dont la
 » plume ne respirât que la candeur & la pro-
 » bité , & qui sans cesse tendit des pieges à
 » la bonne foi ; qui changeât de dogme selon
 » les temps & les lieux , indépendant à Lon-
 » dres , catholique à Paris , devot en Autra-
 » sie , tolérant en Allemagne : si , dis-je , la
 » patrie avoit produit un écrivain de ce ca-
 » ractere , je suis persuadé qu'en faveur de
 » ses talens on feroit grace aux travers de
 » son esprit & aux vices de son cœur. »

(1) Lettre premiere , Tome VI. 1725.

Vous voyez que M. de Voltaire n'y étoit nommé ni personnalisé en rien ; que la méchanceté étoit d'autant plus adroite , qu'on ne pouvoit supposer que le peintre l'eût eu en vue , sans convenir de la vérité des traits. Il aima mieux avouer en quelque sorte cette ressemblance , & satisfaire son ressentiment. N'étant point à Paris , il mit en mouvement Madame Denis , sa niece , & obtint une partie de la vengeance qu'il desiroit. Mais il en résulta une épigramme plus sanglante que le paragraphe :

La larme à l'œil , la niece d'Arouet ,
Se complaignoit au surveillant Malherbe
Que l'écrivain , neveu du grand Malherbe ,
Sur notre épique osât lever le fouet :
Souffrirez-vous , disoit-elle à l'édile ,
Que chaque mois ce critique enragé
Sur mon pauvre oncle à tout propos distille
Le fiel piquant dont son cœur est gorgé ?
Mais , dit le chef de notre librairie ,
Notre Aristarque a peint de fantaisie
Ce monstre en l'air que vous réalisez.
Ce monstre en l'air ! votre erreur est extrême ,
Reprend la niece : eh ! Monseigneur , lisez :
Ce monstre-là , c'est mon oncle lui-même.

Au bout de six mois , M. Fréron eut la liberté de reprendre la plume , & si l'on en croit un pamphlet d'alors (1) , il la dut à M. de

(1) *Le contrepoison des feuilles , ou lettre à M. de *** , retiré à *** sur le Sr. Fréron.* On lit :

„ Bientôt il imagina qu'il falloit se distinguer par
„ une entreprise si extravagante , qu'elle fit parler de
„ lui : par cette raison-là même il s'avisa de déchirer

Voltaire. Ce qui justifie ce que j'ai dit plus haut, c'est qu'il ne fut point la dupe d'une telle générosité, & dès sa première feuille il lança de nouveaux brocards contre ce perfide bienfaiteur.

Pour ne pas mettre un acharnement trop marqué dans cette querelle, & pour varier ses méchancetés, il y enveloppa la plupart des partisans de son adversaire; les encyclopédistes sur-tout, dont M. de Voltaire devint le chef, fournirent bientôt d'excellentes victimes à ses sarcasmes, soit par l'illustration des personnages, soit par le ridicule auquel ils prêterent. En revanche, ceux-ci, pendant près de trente ans qu'a écrit le journaliste, n'ont cessé de décrier ses feuilles & de tra-

„ un des plus grands hommes du siècle, & s'y attacha
 „ avec cette opiniâtreté aveugle, qui désigne si bien
 „ une basse jalousie, la folie outrée d'une concur-
 „ rence ridicule, ou mille motifs que je tais, bien
 „ plus condamnables encore. Vous vous souvenez,
 „ Monsieur, de la seule parole de vengeance qui
 „ échappe à l'homme illustre qu'il persécutoit : *que*
 „ *me veut donc le ver sorti du cadavre de l'abbé Desfon-*
 „ *taines ?* L'autorité supérieure avoit fait cesser une
 „ piraterie aussi indigne : M. de Voltaire demanda
 „ lui-même qu'on lui rendit sa subsistance; le Sr. Fré-
 „ ron le fut, & le déchira dans la feuille suivante.

Cependant, M. Fréron dans sa lettre XVe. du No. 45, déclare hautement qu'il doit le rétablissement de ses feuilles au roi de Pologne. Il pouvoit se faire que M. de Voltaire en habile politique, sentant l'impossibilité de lutter contre ce monarque, eût voulu se faire un mérite auprès de lui d'oublier son ressentiment, & eût fait quelques démarches apparentes de réconciliation.

vailler sourdement auprès de l'autorité pour les faire supprimer ; & il est inconcevable à quel degré de persécution ils se sont portés contre lui. Je n'entrerai point dans le détail de ces manœuvres clandestines , trop longues à rapporter , mais vraiment intéressantes , dans le récit piquant qu'il en fait lui-même (1), auquel je vous renvoie.

Indépendamment de ces contradictions qu'il éprouvoit journellement au milieu des apparences même du plus grand calme , sa liberté étoit souvent inquiétée , & on lui faisoit faire tour - à - tour connoissance avec les diverses prisons de cette capitale , destinées aux beaux-esprits. A juger des autres sujets de captivités successives , auxquelles il a été condamné , par deux qu'on m'a racontés (2), il faut convenir que le ministère se joue ici bien légèrement de la propriété la plus précieuse de l'homme après la vie.

En 1760 , ce journaliste avoit rendu compte d'un *Eloge prononcé par la Folie* (3). Cette plai-

(1) Voyez l'avertissement de 1770 , & le préambule curieux de 1772.

(2) Il n'est pas jusqu'à Mlle. Clairon qui , à raison d'un portrait d'elle , inséré dans la feuille No. II. de 1765 , quoiqu'elle ne fût pas nommée , exigea que Fréron fût mis au Fort-l'Evêque. Il étoit malade heureusement , & la reine qu'il eut le temps d'instruire , voulut bien le soutenir contre l'actrice : celle-ci eut peine à se désister , & il fallut négocier beaucoup auprès des gentilshommes de la chambre , parce qu'elle menaçoit de quitter si on ne lui faisoit pas justice.

(3) Dans la feuille XXXIV , page 54 & suivantes.

fanterie étoit une espece d'oraison funebre du marquis de Bacqueville , très-renommé pour ses extravagances , & qui , tout récemment cette année venoit de mourir victime de son opiniâtréte folle à rester dans sa maison qui étoit en feu. La brochure se vendoit publiquement; le héros n'étoit désigné que par les lettres initiales de son nom , & M. Fréron avoit eu soin de prodiguer au fils des louanges qui pussent mieux faire passer ce qu'il rapportoit du pere dans son extrait. Malgré tant de précautions, ses illustres protecteurs ne purent le dérober au ressentiment du Seigneur offensé , & il fut mis au Fort-l'Evêque.

En 1763 , on écrit une Lettre à l'écrivain périodique , où on lui apprend un trait de bienfaisance , qui m'a fait verser des larmes en le lisant (1). Il ne sent vraisemblablement pas que c'étoit une censure indirecte de l'étourderie d'un ministre d'alors , qui vouloit peupler un continent (2) éloigné , & laissoit mourir de faim avant les malheureuses familles d'étrangers qui se rendoient en France dans l'espoir d'un bien-être chimérique. Il croit devoir enrichir ses feuilles d'une anecdote véritable , plus touchante que les scenes les plus

(2) Voyez la feuille XXXIV , page 160 & suiv.

(3) La Guiane , partie du continent de l'Amérique méridionale , que le duc de Choiseul s'étoit mis en tête de peupler , s'imaginant qu'il alloit ainsi réparer la perte des colonies que la France venoit de nous abandonner par le traité de paix ; on faisoit venir alors beaucoup de familles , Alsaciennes sur-tout , sans pourvoir à leur subsistance jusqu'à l'embarquement.

pathétiques

pathétiques des romans les mieux imaginés. M. le duc de Choiseul le trouve mauvais, il fait arrêter M. Fréron, qu'on traîne à la Bastille.

Mais en apprenant ces atteintes multipliées à la liberté d'un citoyen, si j'ai été indigné, Milord, du despotisme du gouvernement, je ne l'ai pas moins été de la bassesse de l'écrivain, se soumettant ainsi servilement à être le jouet de l'injustice, du caprice, ou du crédit de quelque homme puissant. Sans doute, s'il eût senti convenablement la dignité de son être, plutôt que de le laisser ainsi dégrader, il auroit préféré l'état le plus dur ou le plus grossier; ou si, entraîné par l'ascendant de son génie, il n'avoit pu résister, comme Boileau, à la manie de critiquer & de satyriser, il seroit passé en pays propre à le faire, ou du moins il auroit usé de la ressource des presses étrangères, dont se servent habituellement aujourd'hui les écrivains, amis de la vérité & de leur repos.

On ne peut disconvenir que cet auteur s'étant ainsi trop familiarisé avec les châtimens, avoit contracté à cet égard une apathie qui l'en faisoit rire le premier. Sa maniere de se conduire durant sa première détention au château de Vincennes, annonçoit alors peu d'élévation & de délicatesse dans l'ame. Pour s'étourdir sur son malheur, il se livroit à la passion du vin très-ordinaire à sa nation, & se souloit comme un porte-faix dès le matin; ce qui lui faisoit, disoit-il, supporter patiemment le reste de la journée. Quelquefois lorsqu'il

avoit la liberté d'écrire & de composer , il continuoit ses feuilles avec toute la présence d'esprit possible & se ménageoit par-là d'avance de nouveaux moyens de revenir au lieu où il étoit.

Cette façon de penser sans noblesse & sans énergie le conduisit bientôt à faire de l'art de la critique un métier , à vendre sa plume & ses éloges à qui vouloit les acheter. Ainsi , tandis qu'il étoit décidé d'avance à trouver mauvais tous les ouvrages du parti qu'il avoit en tête , il se rendoit facile à juger bons tous ceux dont on vouloit lui payer un extrait favorable , ou lui faire adopter quelquefois celui de l'auteur même , fourni par l'un & inféré par l'autre sans pudeur. Delà , tant de gens décriés ou prônés avec une égale injustice. Il est vrai que lorsqu'il se donnoit la peine de travailler lui-même ces morceaux de haine ou de faveur , il avoit l'art merveilleux de rendre plausible son jugement , de saisir le côté le plus propre à prêter pour ou contre & de persuader un lecteur qui s'en seroit tenu à son rapport & n'auroit pas été en garde contre lui , qui n'auroit pas voulu revoir son jugement par la lecture des livres mêmes. Mais si ce talent faisoit honneur aux ressources & à l'adresse de son esprit , il dévoiloit la corruption de son cœur vil & mercenaire.

Les revenus considérables que lui valaient ses feuilles , l'accoquinerent à ce métier , très-commode d'ailleurs pour sa paresse , à raison de la facilité qu'il avoit de choisir des coopérateurs qui ne lui coûtoient rien. N'ayant

pas trouvé assez bon le premier marché qu'il avoit contracté avec un imprimeur (1), il en accepta un autre d'un nouvel entrepreneur (2); & comme il sentoît la vilainie de ce procédé, il y ajouta la fausseté de paroître renoncer à sa profession : il reproduisit son ouvrage sous un autre titre, & fut quelque temps avant de s'en avouer l'auteur (3). C'est ce titre qu'il a conservé depuis jusqu'à sa mort & que le continuateur a adopté.

La nouvelle forme de ce journal lui donna encore plus de vogue, & M. Fréron y ayant joint la direction d'un autre (4) dont on étoit engoué alors, se vit pendant quelque temps un revenu de près de 40,000 livres de rentes. Heureux s'il eût su mettre à profit ces années d'abondance & se ménager des ressources pour l'avenir ! mais il étoit trop dissipé pour subvenir véritablement à un seul de ces deux ouvrages, à plus forte raison à deux. Il perdit

(1) Le libraire Duchesne, qui donnoit à M. Fréron dix louis par feuilles de ses *Lettres sur quelques écrits modernes*, & 30 exemplaires.

(2) Le Sr. Lambert, qui lui donnoit une augmentation considérable.

(3) Il est question de l'*Année Littéraire*, dont les premiers cahiers parurent au commencement de 1754; M. Fréron disant, écrivant, imprimant qu'il n'y avoit aucune part, & peu après on vit un Prospectus intitulé : *Avertissement au sujet du nouvel ouvrage périodique intitulé l'Année Littéraire, par M. Fréron, des Académies d'Angers, de Montauban & de Nanci.*

(4) Le *Journal étranger*, auquel présidoit M. Fréron en 1755, après M. l'Abbé Prévôt.

bientôt le dernier , & , quoique le premier se soutint , par sa négligence & sa partialité il vit diminuer le nombre des souscripteurs , & n'en recueillit pas le même profit. Il lui rendoit , sans doute , encore plus qu'il ne lui en falloit pour vivre honorablement , s'il n'eût contracté beaucoup de dettes & n'eût donné dans un luxe ruineux.

M. Fréron étoit naturellement dépensier & prodigue , il se livroit à des folies auxquelles auroit à peine suffi la fortune la mieux établie. On m'a fait voir pour échantillon un appartement dont il n'étoit que locataire (1) , où il avoit dépensé pour plus de 30,000 livres en dorures seulement. Il s'étoit avisé de se faire construire une maison de campagne , où il étoit allé loger , & qui , quoiqu'à la porte de Paris , lui nécessitoit une voiture pour ses affaires , & pendant ce temps-là il étoit accablé de créanciers qui lui faisoient saisir ses meubles.

L'article le plus dispendieux de sa vie étoit une table ouverte , qu'il avoit comme un fermier-général , où , à l'exemple de ces financiers , il admettoit , sur-tout les flatteurs qui venoient l'encenser ou l'amuser. C'étoit une profusion , un désordre , un gaspillage incroyable. Il est vrai que rien n'étoit si gai que ses soupers. J'ai vu quelqu'un qui a été pendant long-temps un convive assidu de ces orgies & qui avoue que c'est le temps le plus heureux

(1) Rue de Seine , chez le Sr. Le Lievre , distillateur & auteur du *beaume de vie* , qu'a célébré M. Fréron dans une pièce de vers.

de sa vie. En effet tous étant gens de beaucoup d'esprit, un sot n'auroit pu se plaire en pareille compagnie, & les femmes mêmes qui y étoient admises & en faisant l'ame, devoient nécessairement avoir une tournure analogue à celle de la société : une begueule s'en feroit exclue naturellement. Il en résulta une liberté, qui sans doute tenoit fort de la licence, mais ne répandoit que plus de charmes & de piquant dans les conversations. D'ailleurs chacun s'évertuoit à l'envi à imaginer des moyens de rire & de varier les amusemens. Dans ces sortes d'assemblées il y a toujours quelqu'un qui est le plastron des plaisanteries, des polissonneries, & c'est là où se sont passées les fameuses *mistifications* d'un auteur qui ne manquoit pas de mérite, mais si ignorant & si pétri d'amour-propre qu'en caressant celui-ci on lui faisoit accroire les choses les plus absurdes. Vous en allez juger par un trait que je ne puis me refuser à vous raconter.

Cet auteur, mort depuis, se nommoit Poinfinet (1). Un autre, appelé Pallissot (2) alors un des collègues de M. Fréron pour la composition de ses feuilles & qui avoit quelque alliance avec le premier (3), sentant quel fonds

(1) Il ne faut pas le confondre avec un Poinfinet de Sivry, qui existe encore. Le premier est connu par une petite pièce très-ingénieuse, restée au théâtre, intitulée *le cercle*.

(2) Auteur de la fameuse comédie des *Philosophes*.

(3) Le Sr. Pallissot avoit épousé la sœur du Poinfinet de Sivry, cousin de l'autre Poinfinet.

inépuisable de ridicules : acquéroit la société en la personne de ce poëte, lui fait entendre que le journaliste, admirateur de ses talens, a très-grand desir de faire connoissance avec lui & de l'initier à ses festins, les plus délicieux de Paris. Le petit Poinfinet (1), enchanté, se rengorge & ne demande pas mieux. Le jour est pris : le matin Falissot arrive chez lui, l'œil morne, la figure alongée : il lui annonce que Fréron est bien malade, qu'il est mourant, mais qu'il n'en veut pas moins que le souper ait lieu ; qu'il prétend lui remettre le sceptre de la critique & le déclarer son successeur, en présence de toute la société. Tant de tendresse & une si profonde connoissance de ses talens font couler les larmes de tristesse & de joie des yeux du journaliste futur. Il promet de se rendre à la lugubre cérémonie : il arrive, conduit par son introducteur. Dès qu'on nomme M. Poinfinet, tout le monde se leve & témoigne pour sa personne la plus grande vénération. Il étoit nuit alors : la chambre, comme celle d'un malade, étoit très-foiblement éclairée : il a peine à distinguer personne ; tout marquoit la consternation. Il approche du lit du mourant : un medecin (2) lui tâtoit assiduellement le pouls & annonçoit qu'il n'avoit plus

(1) On le qualifioit ainsi pour le distinguer de son cousin.

(2) Un nommé La Coste, qui en faisoit le rôle : personnage très-plaisant par son sérieux. On le dit auteur d'une espece d'*Histoire d'Espagne* qui l'a fait mettre à la Bastille.

long-temps à vivre. Un bruit sourd part en roulant : le docteur explique au candidat ce langage , il dit que M. Fréron lui témoigne sa sensibilité de le voir. Le cœur du jeune poète se serre ; il s'attendrit & exprime , autant qu'il peut , sa reconnoissance. Il regardoit le visage du moribond , il n'y trouvoit aucun vestige de forme humaine. « En quel état déplorable » est réduit ce grand critique en si peu de » temps ! » dit-il à l'oreille du médecin. — » C'est une érépelle hémorroïdale , repliquë » celui-ci accompagnée d'un hoquet : c'est une » bouffissure épouvantable ; ses yeux , son » nez ont disparu : sa langue embarrassée , ne » peut plus rendre que des sons inarticulés. » Je puis seul les expliquer , par la grande » habitude que j'ai eue avec lui , & sur-tout » par celle de voir des malades de cette es- » pece ; mais la tête est très-saine. » De temps en temps il parloit quelques sifflemens que l'interprete lui rendoit , c'étoit toujours des choses obligeantes pour M. Poinfinet qui , navré de douleur , ne répondit que par ses soupirs. Enfin , après quelques minutes de cette conversation entrecoupée , de sons plus profonds s'étant fait entendre , l'Esculape témoigne au poète que le malade se sentant défaillir , veut l'embrasser , lui donner l'accolade & le faire reconnoître pour l'héritier de son talent à tous les spectateurs. L'héritier désigné se courbe & mouille de ses pleurs les joues du moribond singulièrement gonflées & parsemées d'une barbe affreuse : « illustre critique , s'écrie-t-il , » puisse-je remplir dignement l'emploi que vous

» me confiez ! puisse-je mériter les suffrages
 » de la respectable compagnie ! puisse votre
 » dernier souffle , passant dans mon ame , y
 » transmettre ce génie puissant qui vous ani-
 » moit ! » Pendant qu'il prononçoit ces pa-
 roles , tout le monde l'avoit entouré ; une
 très-grande clarté s'étoit répandue dans l'ap-
 partement , & un rire général ayant éclaté de
 toutes parts , le mistifié se doute de quelque
 tour. On approche les lumières , il regarde ,
 il voit.... Et quoi ? le cul de Fréron , qui
 étoit encore arrosé de ses larmes. Celui-ci se
 leve à l'instant ; il l'embrasse cordialement ,
 & du bon côté. « C'en est fait , lui dit-il ,
 » grand poëte , nous voilà liés d'une amitié
 » éternelle ; vous êtes des nôtres. Pardon-
 » nez cette plaisanterie à un usage établi
 » parmi nous : il n'est point d'initié qui ne
 » subisse une pareille épreuve. Purifiez-vous
 » les mains & le visage , & allons nous met-
 » tre à table. »

Vous trouverez peut-être , Milord , que ce
 tour , un peu dans le goût jésuitique , n'est
 pas trop dans celui de la bonne compagnie ;
 mais vous avouerez du moins qu'il est très-plai-
 sant , & qu'il caractérise la joie singulière de
 la cotterie de M. Fréron. Ce qu'on pouvoit
 lui reprocher , c'est que cela n'alloit point au
 ton sévère qu'affichoit l'Aristarque hypocrite
 dans ses feuilles , se prétendant non-seulement
 le vengeur du bon goût , mais celui des mœurs
 & de la religion outragées.

Au reste , si sa façon de vivre n'étoit rien
 moins que chrétienne , il étoit croyant , à la

maniere de tant de fideles , dont la conduite n'est pas conséquente à la foi , ou plutôt il n'avoit pas plus qu'eux assez de vigueur dans la tête pour secouer les préjugés & discuter de sang-froid ce qu'il devoit croire ou ne pas croire. En général, il ne brilloit pas par le raisonnement ; il n'avoit point assez de dialectique pour les ouvrages de métaphysique ou même pour ceux qui exigeoient une certaine contention d'esprit ; il n'entendoit pas le genre d'analyse : il excelloit par le goût , par la critique légère , par la bonne plaisanterie & sur-tout par l'art de l'ironie qu'il possédoit à un degré éminent. C'est ainsi qu'il a désolé tant de graves personnages ineptes à cette sorte de combat & même M. de Voltaire. En effet , si quelquefois il a jugé celui-ci avec trop de sévérité ou avec méchanceté , au moins y a-t-il mis toujours de la finesse & de la gaieté. Au contraire , il faut convenir que le philosophe de Ferney s'est vengé de son antagoniste avec une fureur , qu'il l'a poursuivi avec un acharnement , & qu'il lui a témoigné en toutes occasions , à tout propos , une haine qui a été portée , s'il est possible , au-delà de la bassesse & de la lâcheté. On se rappellera à jamais le portrait qu'il en a fait dans la piece de vers intitulée , *le pauvre diable* : portrait qui semble avoir été tracé par la main des furies , plutôt que par celle d'un écrivain , qui eût pu n'être que la gloire des lettres & du genre humain , mais qui en est en même temps la honte , par l'usage affreux qu'il a fait de ses talens. Voici le

portrait dont il est question , c'est le pauvre diable qui parle.

Je m'accostai d'un homme à lourde mine,
 Qui sur sa plume a fondé sa cuisine,
 Grand écumeur des bourbiers d'Hélicon,
 De Loyola chassé pour ses fredaines,
 Vermisseau né du cul de *Desfontaines*, (1)
 Lâche Zoïle, autrefois laid Giton;
 Cet animal se nommoit *Jean Fréron*.

On ne voit rien dans tout ce qu'a écrit contre M. Fréron, ce grand poète, ou M. d'Alembert, ou M. Marmontel, ou M. de la Harpe, ou tant d'autres, qui réponde au ton du premier, vraiment du meilleur genre, & celui d'un adversaire supérieur à son ennemi par le sang-froid d'un homme qui se possède, indice presque toujours sûr du côté où est la raison.

Ce qui prouve combien le public éclairé & impartial préféreroit les sarcasmes de M. Fréron aux injures de ses ennemis, c'est le débit de ses feuilles, qui n'ont éprouvé la diminution des souscripteurs que lorsqu'il les a négligées; c'est la supériorité constante qu'elles ont eue sur plusieurs autres journaux, élevés durant leur regne & anéantis avant son trépas (2). Mais le comble du triomphe pour ce

(1) Il faut que M. de Voltaire ait trouvé cette injure bien bonne, car on a vu dans le *Contrepoison des feuilles* qu'il l'avoit dite en prose long-temps avant.

(2) M. Fréron cite dans son préambule de 1774, l'*Observateur littéraire*, par M. le Brun; le *Censeur hebdomadaire*, par M. d'Aquin; la *Renommée littéraire*, par M. le Brun; les *Observations sur la Littérature*,

critique , c'est la justice que s'est vu forcé de lui rendre M. de Voltaire lui-même. L'anecdote est plaisante. Voici comme M. Fréron la rapporte.

» Un Seigneur de la cour de Turin , cham-
 » bellan de l'empereur , né avec une grande
 » fortune , qui aime les lettres par goût &
 » non par air , M. le marquis de Prié , que je
 » n'avois pas l'honneur de connoître , alla
 » voir , il y a dix ou onze ans , M. de Vol-
 » taire , & passa quelques jours avec lui.
 » Avant de le quitter , il le pria de lui indi-
 » quer à Paris quelqu'un qui pût lui donner
 » une idée de tous les écrits qui paroissent
 » en France. M. de Voltaire , après avoir rêvé
 » un moment , lui dit , *adressez-vous à ce co-*
 » *quin de Fréron ; il n'y a que lui qui puisse faire*
 » *ce que vous demandez.* M. le marquis de Prié ,
 » qui avoit lu toutes les injures littéraires &
 » morales dont ce même M. de Voltaire m'a
 » gratifié , témoigna beaucoup d'étonnement :
 » *ma foi , oui ,* repliqua le seigneur de Ferney ,
 » *c'est le seul homme qui ait du goût ; je suis*
 » *obligé d'en convenir , quoique je ne l'aime pas ,*
 » *& que j'aie de bonnes raisons pour le détester.* »

On ne peut nier qu'il n'ait eu des coopérateurs d'un grand mérite , & cependant aucun d'eux n'avoit le talent qui distinguoit principalement ce journaliste. L'abbé de la Porte (1), celui qui partageoit ses travaux dans le prin-

par l'abbé de la Porte : il y auroit pu joindre l'*Avant-coureur* , par M. de la Dixmerie.

(1) Ex-jésuite aussi.

cipe, étoit laborieux, exact, analysoit assez bien; mais on lui reprochoit de la froideur, de la pesanteur, un style lourd, sans aucune élégance. Dès qu'il voulut élever autel contre autel, il ne put y tenir & tomba. On caractérisoit ces deux rivaux par l'épigramme suivante :

Fréron de la Porte diffère,
Voici leur devise à tous deux :
L'un fait bien, mais est paresseux ;
L'autre est diligent à malfaire.

L'abbé du Port du Tertre (1) n'étoit bon que pour débrouiller le cahos des livres volumineux; mais sans graces & sans faillies, il étoit incapable d'aider M. Fréron sur les objets de littérature légère. M. Palissot étoit celui qui lui auroit le mieux convenu; encore sa méchanceté étoit-elle trop marquée; il ne savoit point se jouer de ses victimes comme son maître. M. Dorat pouvoit fournir des pièces fugitives, quelques lettres agréables, les extraits de ses propres œuvres; mais trop fécond d'ailleurs pour son compte, trop paresseux pour celui d'autrui, il n'a jamais été d'une grande utilité au journaliste. On m'a parlé encore d'un M. Gastel Dudoyer, bon logicien, excellent pour dépécer un livre & en rendre les détails, verbeux cependant & ne sachant pas se résumer & se réduire, d'ail-

(1) Autre ex-jésuite, auteur de plusieurs ouvrages morts avant lui, entr'autres d'une *histoire générale des conjurations, révolutions, &c.*

leurs fans gaieté & fans finesse dans la raillerie.

Autre chose qui vous étonnera , Milord , c'est que cet aristarque si redoutable , que ses ennemis désignaient des qualifications les plus odieuses , avoit la simplicité d'un enfant , étoit l'homme le plus doux dans la société. On étoit tout étonné , en le voyant , de le trouver si opposé à l'idée qu'on s'en étoit formée , & qu'on prend assez naturellement d'un censeur quelconque , même littéraire. Un jour un de ses amis se proposa de faire revenir sur son compte une femme de considération (1) qui , à force d'en entendre mal parler , se le représentait comme une espèce de monstre. Il le mena dîner chez elle sous un nom emprunté ; elle le jugea charmant. On fit tomber exprès la conversation sur le folliculaire , & il fut le premier à rire à ses dépens de la meilleure grace du monde. Quand la farce eut été bien jouée , & que la maîtresse de la maison se fut engoué de l'inconnu au point de l'engager à revenir souvent la voir , un tiers , auquel on avoit donné le mot , entra comme pour rendre une visite , & après les premiers complimens s'écria : » comment , M. Fréron chez » vous , Madame ! Je vous félicite d'être revenue de votre antipathie , vous n'aurez » pas lieu de vous en repentir & vous y gagnerez , au contraire , un commensal très-aimable. » Cette femme fut si étourdie un moment de la supercherie , qu'elle eut pres-

(1) Feue Madame la présidente d'Aligre.

qu'envie de se fâcher : puis usant de l'esprit qu'elle avoit, & revenant à la raison : *ma foi*, dit-elle à l'étranger, *fussiez-vous le diable ou Fréron*, je ne puis m'empêcher de vous rendre justice & de vous aimer beaucoup. Je vous remercie même de la leçon : vous m'apprenez à ne point juger sur parole, à n'avoir préjugé ni prévention.

Ce qui faisoit préférer dans la société M. Fréron à beaucoup d'autres gens de lettres, c'est qu'il en prenoit le véritable esprit ; qu'il ne cherchoit point à y briller par des faillies, de bons mots, des digressions étrangères ; en un mot, qu'il n'y étoit point auteur, mais homme du monde, aimant le vin, les femmes & le jeu, comme s'il n'eût été dominé que par ces trois passions durant sa vie. Les muses cependant ne lui étoient pas moins chères, elles faisoient partie de son existence, & si les circonstances l'ont déterminé à prendre comme un métier l'emploi de journaliste, ce n'étoit nullement qu'il fût incapable de s'occuper par lui-même & de produire de son propre fond. Indépendamment des *Essais* (1) qu'il a donnés en divers genres, de très-jolies pièces de vers de sa composition, qu'on trouve dans ses feuilles, on juge à sa manière, à son style, à la fécondité de ses tournures, à la variété de ses préambules, qu'il ne manquoit pas d'invention ; qu'il avoit une imagination riche & brillante, qu'il rendoit souvent son langage

(1) On les trouve dans trois volumes d'opuscules de cet auteur.

trop animé, trop figuré, le seul défaut peut-être qu'on puisse lui reprocher.

M. Fréron avoit le travail lent, & il en convient lui-même. (1) Peut-être ce défaut étoit-il aussi une suite de la conformation de ses organes. L'esprit s'étoit développé tard chez lui, & il contoit là-dessus une anecdote dont se feroient bien égayés les encyclopédistes, disoit-il en riant, s'ils l'avoient sue. Il rapporte que ses parens n'en pouvant rien tirer dans ses premières années, avoient pris le parti, soit pour l'employer à quelque chose, soit pour lui faire honte & aiguillonner son amour-propre, de le placer dans la basse-cour sur son petit fauteuil, une verge à la main, de lui donner la direction des dindons, & de l'affimiler en quelque sorte par sa puérile royauté à cette volatile ignoble & stupide.

Une circonstance de la vie de cet Aristarque, qui, sans lui imprimer la flétrissure dont on vouloit le couvrir, le rendra mémorable à jamais, si ses critiques s'oublioient, c'est d'avoir été joué en plein théâtre dans la comédie larmoyante ou le drame de M. de Voltaire, intitulé *l'Écossaise*, espèce de récrimination contre la pièce des *Philosophes*, bien injuste, puisqu'elle ne portoit pas sur l'auteur (2) de cette autre abomination, deux ouvrages qui feront à jamais la honte d'un siècle aussi poli. Dans le premier, le journaliste étoit d'abord désigné par le mot Fréron; on l'a depuis con-

(1) Dans le préambule de *l'année littéraire*.

(2) Le Sr. Palissot.

verti en Anglois par celui de *Wasp*. Les uns regarderent comme un trait de courage, les autres comme un trait d'impudence qu'il eut assisté à la premiere représentation de cette satyre personnelle, où l'on lui faisoit jouer le rôle d'un coquin, du plus bas scélérat, peint d'un seul trait par cette expression, passée en proverbe, *j'en jurerois, mais je ne parierois pas*. Il en rendit compte aussi dans ses feuilles, & avec une modération qui auroit pu lui faire honneur, s'il l'eût toujours eue avant & après en parlant des ouvrages de ses ennemis. On ne la mit que sur le compte d'un amour-propre adroit, réfléchi & sachant se posséder pour se venger mieux.

Quoi qu'il en soit, les comédiens qui lui en vouloient aussi, excités par Mlle. Clairon qui, lorsque l'*Écossaise* fut jouée, dominoit dans le tripot & le gouvernoit, qui, liée avec M. de Voltaire & quelques encyclopédistes, avoit pris parti contre le journaliste & s'étoit attiré des critiques vives de sa part, ne furent pas fâchés de trouver ainsi une occasion de l'humilier. Lorsqu'ils avoient à se plaindre de lui pour s'être égayé sur le compte de l'un d'eux, ils affichoient l'*Écossaise* pour le lendemain du jour où avoit paru la censure, & ils appelloient cela *donner le fouet à Fréron*.

Quelque stoïcisme qu'il affectât contre tant d'avanies, quoiqu'il cherchât à s'en distraire par la vie la plus dissipée, que cela ne parût prendre en rien sur sa santé, en ce qu'il redoubloit de coloris & d'embonpoint, il étoit difficile qu'il n'en résultât pas beaucoup d'anier-

tume sur sa vie. Cependant il paroît que son inconduite a été le principe de sa mort. Il étoit abymé de dettes, poursuivi par ses créanciers; ses meubles étoient saisis, il se voyoit à la veille d'être réduit sur la paille, lorsqu'il apprit dans le même temps que M. de Malesherbes, harcelé par ses détracteurs, par les encyclopédistes & par la cabale de M. de Voltaire, étoit déterminé à supprimer ses feuilles pour 1776 (1). Il reçut cette nouvelle à la comédie : il avoit copieusement dîné selon sa coutume. Cela lui fit une révolution dont il eut une indigestion mortelle. Sa femme (2) étoit allée à Versailles, solliciter & parer le coup; elle avoit mis ses protections en mouvement (3) & réussi, lorsqu'à son retour elle trouva son mari mort. Je ne connois que cette épitaphe-ci singulière :

Ci gît Fréron, & le diable en enrage,
Il ne veut pas qu'il y soit davantage!

Il laisse plusieurs enfans, entr'autres un fils âgé d'environ vingt ans, qui s'escrime déjà en littérature. On a vu de ses contes dans l'*Almanach des Muses*. (4) On s'accorde à dire

(1) Quoiqu'en Mars 1776 il n'avoit pas encore fini l'année 1775.

(2) La seconde. Il avoit été marié deux fois.

(3) Il avoit perdu successivement le roi Stanislas, la reine, feu M. le Dauphin, son auguste épouse, le chancelier. Il n'avoit plus de protections que dans Mesdames & le parti des dévots, bien foible en ce moment.

(4) Recueil de poésies, qui paroît au commencement de janvier, depuis environ 15 ans.

que le privilege des feuilles lui est promis , mais il est hors d'état de remplacer actuellement son pere , & l'on parle d'un abbé Grofier , ex-Jésuite , que M. Fréron avoit envie de s'associer , qui lui servira d'instituteur , de guide & tiendra la plume. C'est un critique savant , faisant très-bien un extrait , écrivant purement , entendant à merveille la discussion , mais dont la plume n'a ni la légèreté , ni le brillant , ni le sel de l'Aristarque , regretté à juste titre par les partisans du bon goût & de la saine littérature , & sur-tout par les malins qui aiment à rire.

Paris , le 15 Avril 1776.

L E T T R E X X X I .

Sur l'isle de Noirmoutier ; description curieuse de ce Marquisat ; utilité dont il pourroit être à l'Angleterre.

U NE conversation que j'ai eue , Milord ; avec un député de l'isle de Noirmoutier , suivant la cour depuis long-temps pour défendre ses malheureux compatriotes contre les vexations de l'abbé Terrai , continuées sous son successeur , me fournit la matiere de cette lettre : qui vous intéressera. Il m'a bien voulu communiquer les mémoires présentés au conseil , & je vais vous en extraire les détails les plus curieux. Il faut d'abord vous faire connoître cette isle , abrégé de la *Hollande* , ce chef-d'œuvre de l'industrie humaine. Vous ne

croiriez peut-être pas que j'en aie parlé à beaucoup de François , qui à peine connoissent le nom de *Noirmoutier* , mais ignorent du moins absolument à quelle province elle appartient. En voici la description.

Cette isle , située en Poitou , n'étoit dans l'origine qu'un grand rocher entouré de dunes de sable , que les vents & la mer ont minées.

Des François ont exécuté le projet hardi d'en chasser l'océan , pour s'emparer d'un terrain stérile & désolé qu'il leur dispute encore.

Cet élément terrible est élevé de douze pieds au-dessus de la superficie du sol de l'isle ; & pour pouvoir s'y maintenir , les habitans ont été obligés d'opposer à la fureur de ses flots des digues artificielles qui occupent un espace de onze mille toises.

Quoique vaincue par l'industrie & le courage d'hommes laborieux & infatigables , la mer ne cesse de travailler à la destruction de ces digues , & pour réparer ses ravages , le pays ne fournissant pas même de pierres , les habitans de *Noirmoutier* sont obligés d'en aller arracher à force de bras à une lieue & demie en mer , sur les rochers qui peuvent seuls en procurer.

Un fléau non moins redoutable que les eaux , tient continuellement ses habitans en alarmes ; plus du tiers de l'isle est formé de sables mouvans que rien ne peut fixer , que le vent enleve & disperse dans les champs dont il détruit les espérances (1) ; & pour en don-

(1) Dans quelques endroits ces sables sont abso-

ner une idée , il suffira de remarquer qu'en 1763 plus de dix maisons furent ensevelies sous les sables dans la paroisse de Barbatre , & l'on y voit encore le sommet d'un moulin qui en fut couvert , comme le monument perpétuel de cet affreux événement.

Qu'on juge quels efforts , quels travaux il faut pour repousser d'une part la mer toujours dévorante & livrant des assauts continuels à l'isle & de l'autre pour réparer les invasions du sable qui dénaturent les meilleures terres , & contre lesquelles , ainsi qu'on le verra , l'on n'a que des bras à employer.

Cette isle est séparée du reste de la France par un courant de mer si rapide , qu'on ne peut y aborder qu'une seule fois par jour , à la faveur du reflux & lorsque le vent est calme ; & dans les temps orageux , elle devient une prison absolument forcée , où l'on est quelquefois dix à douze jours sans pouvoir entrer dans l'isle ni en sortir.

Elle forme une circonférence d'environ sept lieues , sur une lieue d'étendue dans sa plus grande largeur ; elle contient sept à huit mille habitans , y compris ceux de la Crôniere , son annexe.

Un tiers de l'Isle appartient au roi , comme seigneur & marquis de Noirmoutier (1) ; l'au-

lument inabordables , & ont donné plusieurs fois le spectacle effrayant d'animaux engloutis. *Note de l'Auteur du Mémoire.*

(1) Depuis plusieurs siècles les supplians étoient sous la directe des seigneurs particuliers , ils ont été

re tiers aux ecclésiastiques & bénéficiers ; & le dernier tiers aux habitans , dont les neuf dixiemes ne sont que des marins , qui nés , pour ainsi dire , dans la mer , apportent en naissant tous les talens nécessaires pour former d'excellens matelots (1) aussi cette Isle est-elle regardée depuis long-temps comme en étant l'école & le berceau.

Elle est absolument dénuée des choses les plus nécessaires à la vie ; on n'y trouve ni bois pour la construction , (2) ni vignes , ni bœufs , ni moutons , ni bêtes de somme , ni foires , ni marchés , ni manufactures , ni chaux , ni pierres , ni tuiles , ni ardoises , ni plâtre ; l'Arabie n'offre point à l'œil étonné de désert plus affreux : tel est le ciel sous lequel des hommes ont osé s'établir contre le vœu de la nature.

long-temps sous la fuzeraineté de la maison de Trémouille. Les princes de la maison de Condé les acquierent en 1720 : ce n'est qu'en 1767 que l'auguste chef de cette branche a fait la cession de l'isle à S. M. par laquelle les supplians sont rentrés sous sa directe immédiate. *Note de l'auteur du mémoire.*

(1) Les Anglois appellent les marins de l'isle de Noirmoutier *des loups de mer.* *Note de l'auteur du mémoire.*

(2) Dans cette isle on n'apperçoit que sur la cime du rocher un bouquet de *chêne vert*, appartenant au roi , que l'on respecte & que l'on conserve soigneusement , parce qu'il sert de *marque* aux navigateurs pour la reconnoissance de la côte & les mener sans se briser contre les rochers qui entourent l'isle à deux lieues en mer , lorsqu'on veut gagner l'embouchure de la riviere de Nantes. *Note de l'auteur du mémoire.*

L'habitude des périls qui les environnent a fortifié leurs ames , en a augmenté les efforts , & le roi n'a point dans ses états de sujets plus braves ni plus fideles.

La Hollande elle-même , ce pays singulier , le chef-d'œuvre de l'industrie des hommes & de leur force , ne présente rien de plus étonnant que le spectacle de l'Isle de Noirmoutier ; mais que ces habitans sont dans une situation bien différente de ceux-ci , par leurs richesses & les ressources de leur commerce immense , pour défendre leur pays contre leur redoutable ennemi !

En temps de guerre , ce sont eux qui entretiennent en leur isle une milice qui veille nuit & jour à sa garde ; ils n'ont point d'autres armées , d'autres trésors de l'état , d'autres secours pour la défense de leur pays , qu'eux-mêmes & leurs propres biens ; eux seuls fournissent à tous les frais , forment les milices & les troupes ; tout le monde y devient soldat. Les enfans quittent leurs foyers & abandonnent peres , meres , femmes & parens , pour voler au secours de la patrie. Sparte n'offrit jamais un spectacle plus intéressant de constance & de courage. Cette petite isle conserve encore dix-huit canons , (1)

(1) Soixante matelots de l'Isle de Noirmoutier , dans la dernière guerre , sur un petit navire , que M. Jacob , pere du député , arma avec quatre canons & douze pierriers , prirent la première campagne un corsaire Anglois ; à la seconde , un navire quatre fois plus grand , armé de dix-huit canons ; mais à la troisième campagne , le petit navire fut

pris sur l'ennemi dans la dernière guerre , & elle a fourni jusqu'à onze cents matelots à la navigation : aussi nos rois l'ont-ils toujours regardée comme une des sources les plus fécondes & les plus utiles pour leur marine , tant militaire que marchande. On l'appelloit autrefois *l'isle de la marine* , & ses matelots donnent souvent au roi ses meilleurs pilotes (1).

Toutes les dépenses , qui par-tout ailleurs absorbent les revenus de sa majesté , sont payées par les habitans de Noirmoutier ; service militaire , garde de l'isle & des côtes , curement des ports , des étiers & canaux , entretiens des digues , des ports , des charôts , des chemins , constructions , réparations des édifices publics , enfin tous les travaux , qui dans les autres provinces du royaume sont à la charge du domaine , sont supportés à Noirmoutier par les habitans. On ne leur donne pas des fonds , d'abondans matériaux , des routes , des quais , des promenades , des lycées tout construits , comme aux autres fortunés habitans de la France. Tout est dans la ressource de leurs propres fonds , de leur industrie & de leurs

enfin pris par l'audacieuse intrépidité des matelots , qui osèrent attaquer avec quatre canons une frégate Angloise , qui en avoit trente-fix. *Note de l'auteur du mémoire.*

(1) En 1762 , un nommé Jacques Bauges , de l'isle de Noirmoutier , chef-Pilote sur les vaisseaux du roi , sauva à l'état quatorze vaisseaux de guerre , qui périssoient sans le courage déterminé de ce marin , seul assez brave pour exécuter une entreprise aussi hardie. *Note de l'auteur du mémoire.*

bras ; l'état est déchargé par eux-mêmes de toutes ces dépenses.

Après ces charges acquittées par les habitans , le domaine du roi retire chaque année une somme considérable des salines de l'isle de Noirmoutier ; les habitans paient la dîme de tous leurs sels , & de plus une somme de 450 livres pour taille de corps d'hommes , qui n'est payée que par la contribution des principaux habitans les moins mal-aisés : tant le pays est pauvre !

Mais outre tant de charges inconnues à tous les autres sujets du roi , c'est sur leurs terres mêmes qu'ils en supportent encore de plus pesantes que routes celles situées dans les autres provinces du royaume.

Ces charges consistent dans l'isle de Noirmoutier , en cens , rentes & terrages , qui s'acquittent annuellement à la seigneurie.

Le terrage sur-tout forme une redevance si considérable , que nulle imposition ne l'égale : il absorbe la plus saine & la plus forte partie des terres , en ce qu'il se perçoit sur la totalité des fruits , tant dans la portion de l'amodiateur , ou colon , que dans celle du propriétaire.

Les seigneurs de l'isle l'ont fixé , 1°. en considération de la franchise des impositions royales , dont l'isle étoit en possession.

2°. En proportion de la valeur qu'ils ont cru pouvoir supposer aux terres , presque toutes celles de l'isle ont été mises au sixieme d'impositions en nature de leur produit , quelques-unes au cinquieme , d'autres au septieme ,

me, huitieme, neuvieme, suivant la qualité des terrains : ce sont d'énormes impositions. Les dernieres concessions, comme des terres les moins favorables & les plus coûteuses, qui étoient restées, n'ont été mises qu'au douzieme; mais qu'on examine ce douzieme, & l'on verra que lui seul représente encore plus de quatre vingtiemes : (1) la Majesté devenue propriétaire de cette isle, perçoit ce droit qui donne un revenu considérable au Domaine.

Tel a été le titre de concession de ces terres, qui hors de l'isle ne sont qu'à 2 ou 3 sols de cens par arpent. . . .

Le bled est la seule denrée qui croisse dans cette isle; mais quoique ce ne soit pas encore avec une grande abondance, à combien de ravages les moissons sont-elles exposées! Les inondations, les pluies toujours fréquentes sur les bords de la mer, les ouragans, les fables, les détruisent & les enlèvent souvent, & dans un instant, aux sueurs de ceux qui les avoient cultivées. . . .

Si les habitans de Noirmoutier ne recueillent presque rien chez eux, ils se trouvent dans la triste obligation de tirer de la France tout ce qui est nécessaire à la vie, au vêtement, au chauffage, aux réparations & à toutes les autres nécessités & commodités indispensables : toutes choses qu'ils ne peuvent payer qu'avec leur bled ou leur sel; mais ces

(1) Le calcul en est fait par la lettre du syndic de l'isle de Noirmoutier, en date du 27 Septembre 1775. *Note de l'auteur du mémoire.*

mêmes fruits de leur travail & de leurs sueurs, dont ils devoient espérer de tirer au moins le parti le plus avantageux pour le bien de leur île, on trouve le moyen, par des gênes continuelles, de les leur rendre souvent inutiles & quelquefois nuisibles (1). On les traite tantôt comme citoyens, tantôt comme étrangers, en raison du plus grand mal qu'on veut leur faire; payant comme sujets du roi toutes les impositions dues par ceux-ci sur les marchandises, & les payant encore en qualité d'étrangers sur celles pour qui il n'en est dû que par ces derniers; c'est une injustice outrageante, puisqu'elle va jusqu'à dégrader les supplians de leur véritable qualité de sujets de sa majesté. (2)

(1) Les ordonnances ne les sauvent pas des entraves qu'on a l'adresse de mettre à leur débit : en vain est-il intervenu un arrêt du 3 Juin 1775, qui défend d'exiger aucune rétribution dans toutes les villes du royaume; on a encore continué de percevoir à Bordeaux *un droit de consignation* sur des grains expédiés pour cette ville, venant de l'île de Noirmoutier.

(2) Les habitans de l'île de Noirmoutier n'ont été réputés étrangers & traités comme tels que depuis qu'ils sont réunis au domaine; on leur donne cette qualité, pour les grever davantage : car dans les temps mêmes qu'on accordoit des gratifications aux étrangers, on leur faisoit encore payer *le droit de consignation*.

Comme les *sept huitièmes* des habitans ne vivent que de gros bleds, ils envoient leur froment au continent pour avoir en échange du seigle, de l'orge & des fèves, & c'est alors qu'on a l'injustice de les traiter comme étrangers.

Si la récolte dans l'île vient à être enlevée, ou

Cette île contient huit mille habitans, & il n'y en a pas dix dont la fortune excède cent pistoles : le surplus est composé de marins, de journaliers & d'indigens, qu'on est obligé de nourrir pendant la moitié de l'année, lorsque les récoltes des grains ou des sels n'ont point été favorables.

Entre cette classe d'hommes infiniment précieux, les uns vont en mer arracher, au péril de leur vie, les pierres que l'île leur refuse : les autres emploient ces pierres à réparer les digues que la mer ne cesse d'endommager ; & pendant que les habitans les plus robustes & les plus vigoureux travaillent ainsi sans relâche à la conservation de l'île, les vieillards, les femmes & les enfans cultivent misérable-

par des inondations de la mer, ou par des submersions de sables, comme il n'arrive malheureusement que trop souvent, on ne leur permet pas alors d'en tirer du continent, sous prétexte qu'ils en feroient passer à l'étranger ; ce qui est impossible dans le fait, puisqu'il ne sort aucun grain de l'île qui ne soit visé par le subdélégué de l'intendant qui reçoit les ordres du roi ; & personne ne peut attester que l'habitant en ait expédié hors du royaume, que pendant les temps des permissions générales qui ont été accordées.

Enfin, si un habitant possède un terrain à deux lieues de Noirmoutier, & que ses granges & bâtimens se trouvent dans l'île, on ne lui permet pas d'y faire porter ses récoltes en nature, parce que ces grains sont de France, & qu'il est dans ce cas avantageux aux financiers de les réputer étrangers. Tout se fait selon le caprice des préposés & l'utilité des gens de finance. *Cette note est de l'auteur du mémoire.*

ment la terre à force de bras : ce tableau rappelle ces pays d'Afrique, où les hommes, esclaves de la terre, font les fonctions d'animaux pour en arracher l'aliment le plus nécessaire.

C'est aussi à force de bras que se font les charrois, n'y ayant point de bêtes de somme, comme on l'a déjà observé.

Qu'on ajoute à cette ingratitude du sol, tous les maux que la mer fait perpétuellement souffrir à ces mêmes habitans : tantôt ce sont des digues qui se rompent, tantôt des vents impétueux dont la violence emporte souvent les toits des bâtimens qui ne sont que de construction légère, faute de matériaux, & qui soulevant les flots au-dessus des digues mêmes, jettent des eaux immenses & des sables prêts à engloutir le pays, qui ravagent tous les lieux par-tout où ils passent, couvrent souvent les terres de leurs masses indestructibles : occasionnent des desséchemens & les réparations les plus ruineuses ; on conviendra que nul pays ne mérita plus la protection des souverains.

Ces malheurs ne sont point chimériques, ils ne sont que trop attestés par le spectacle du local même. L'auteur continue :

Les ports que cette isle possédoit autrefois, ont été comblés à un tel point, que celui qui reste, lequel contenoit quatorze navires à douze pieds d'eau, en peut à peine recevoir deux aujourd'hui qui prennent au plus six pieds. Du côté du vieux, les côtes naturelles sont dégradées au point qu'il est tout-à-fait instant

& indispensable d'y construire une digue. L'ancienne grande digue a besoin aussi de réparations; tel est l'état terrible actuel de cette île.

C'est dans cette position, Milord, que le ministre des finances, sans respect pour leurs chartes, non interrompues depuis Charles VI (1), maintenant ces insulaires dans plusieurs privilèges, exemptions, immunités, affranchissemens, &c. a voulu les grever de l'impôt des vingtièmes, lorsqu'ils réclamoient, au contraire, contre d'autres auxquels ils prétendoient être assujettis injustement depuis leur réunion au domaine de la couronne. Tant qu'ils ont vécu sous la directe des seigneurs particuliers, leurs concessions n'ont point reçu la moindre attaque. A peine en sont-ils sortis, que tous les maux dont ils se plaignent aujourd'hui sont venus fondre sur eux. (2)

Vous allez juger de l'ignorance ou de la barbarie du gouvernement d'alors, qui, d'une part, s'arrêtant au mot de vingtième, ne voyoit pas que les habitans de Noirmoutier, malgré

(1) Les lettres de Charles VI, du 25 Octobre 1392, annoncent que ces privilèges existoient de tout temps au moins, & tel qu'il n'est mémoire du contraire. *Note de l'auteur du mémoire.*

(2) En 1468, les droits sur le tabac ont commencé à leur être imposés; en 1770 & 1771, on leur a fait subir les sols pour livre du contrôle, les insinuations, le centième denier, les franc-fiefs & droits d'échange; droits perçus sans titres, & aussi préjudiciables au roi, comme marquis & seigneur de Noirmoutier, qu'aux particuliers, à qui les terres appartiennent, morcelées en mille petites parties. *Note de l'auteur du mémoire.*

leurs exemptions apparentes, contribuoient en effet plus aux besoins de l'état que les sujets le plus grevés des impositions royales ; de l'autre , que ce seroit les réduire à désertter une île dans laquelle ils ne pourroient plus subsister , & cependant très-importante à la France.

C'est d'après cette double considération que les monarques François ont toujours ménagé ces insulaires. Ils ont senti que les ravages fréquens des élémens dans leur île , les exposoient à des pertes , à des réparations & à des travaux continuels , qui ne pouvoient se supporter que par l'attrait invincible de tout homme pour le pays où il est né ; mais qu'il est un terme à tout , & que le désespoir pourroit les exciter à abandonner une patrie ingrate ou à la livrer aux Anglois. En effet , Milord , ce lieu ne nous seroit pas indifférent : il nous serviroit d'une place d'armes redoutable , d'où nous pourrions sans cesse inquiéter les provinces voisines , & faire même , soit par la Bretagne , soit par le Poitou , & la Saintonge , des descentes dangereuses en France. Aussi tous les rois , & même Louis XIV , la reconnoissent-ils comme très-importante au bien de leur royaume.

Je vous ai observé plus haut , Milord , que beaucoup de François ignoroient même l'existence de cette île. Ce n'étoit pas M. le Chancelier de Maupeou ; c'est en connoissance de cause qu'il y avoit confiné en 1771 , lors de la révolution de la magistrature , un des plus vertueux & des plus intrépides magistrats du parlement de Paris , le président *Hocquart*. Aussi

les habitans ont-ils réclamé son attestation? Voici la lettre de cet illustre exilé, adressée à M. Turgot, elle est remarquable :

MONSIEUR,

Les habitans de l'isle de Noirmoutier attendent avec confiance de votre justice la confirmation des privileges dont ils jouissent depuis plusieurs siècles, & qui sont consignés dans des chartes les plus anciennes & les plus respectables. Le député de cette isle, qui sollicite auprès de vous, Monsieur, cette confirmation, a cru que, par le séjour forcé que j'ai fait dans cette malheureuse contrée, mon témoignage seroit peut-être de quelque considération, pour vous persuader de la vérité des faits qu'il a eu l'honneur de vous exposer. Je dois à la vérité celui de vous attester, Monsieur, qu'il n'a pu vous rendre que foiblement encore, combien le sort des habitans de cette isle est digne de la protection du roi, & des sentimens d'humanité qui rendent votre administration précieuse à l'état. On a peine à imaginer qu'une isle, exposée continuellement à être engloutie par la mer, & privée de tous les besoins généralement quelconques nécessaires à la vie, puisse être habitée par des hommes destinés à lutter continuellement contre la fureur de l'océan, par des digues & des travaux immenses auxquels ils emploient leurs bras & leur existence, & dont ils ne sont détournés que pour labourer, semer, récolter, pareillement à bras & sans le secours d'aucuns bestiaux, des terres qui ne sont fer-

tiles que par l'industrie infatigable des colons. Voilà, Monsieur, ce que j'ai vu, voilà ce que j'ai admiré dans une isle qui devrait être désertée, étant dénuée de tout, de bois, de pierres, de chaux, de plâtre, de manufactures, de marchés, de bêtes de somme, de bestiaux, &c. &c. Cependant, Monsieur, les habitans sont sujets à des redevances & des droits si forts, qu'ils absorbent les deux tiers du produit de leurs travaux, sans compter ceux auxquels ils sont forcés de s'affujettir eux-mêmes à grands frais pour leur construction & l'entretien des digues qui les défendent de la mer. Vous êtes peut-être, Monsieur, plus instruit que moi-même de tous ces faits, &c.

Vous n'aurez pas été surpris, Milord, vu le caractère dur & intraitable de l'abbé Terrai, qu'il ait osé enfreindre les privilèges de l'isle de Noirmoutier (1), mais que M. Turgot, cet ami de l'humanité, ce ministre rempli d'une si grande intégrité, si ami de la liberté; respectant si fort les propriétés, persiste à vouloir écraser ces citoyens gémissans (2), c'est ce qui vous fera frémir. Il faut,

(1) M. Jacobs prétend cependant que tout étoit prêt pour le jugement & la confirmation des privilèges des habitans de l'isle de Noirmoutier; que l'abbé Terrai s'étoit rendu à la justice de leurs réclamations, lorsqu'il a été déplacé.

(2) C'est contre un arrêt du conseil du 21 Février 1775, c'est-à-dire, rendu sous le Ministère de M. Turgot, qu'ils réclament, en ayant reçu au contraire la confirmation au moment où une tempête affreuse avoit brisé les digues en plusieurs endroits, & dégradé considérablement ce qui reste des côtes naturelles;

ou que le contrôleur-général ait une conduite bien inconséquente à ses principes, ou qu'il soit tellement obsédé que la vérité ne puisse franchir ses entours & arriver jusqu'à lui. Concluons que si ce ministre n'a pas le despotisme dans le cœur, il l'a bien dans la tête. Périront à jamais ceux qui l'ont dans l'un ou dans l'autre ! Tels sont mes vœux, Milord, & sûrement les vôtres, qui ne seront pas réalisés, car il me paroît que notre parti est toujours bien foible dans le parlement; mais

*Justum ac tenacem propositi virum
Non civium ardor prava jubentium*

Mente qualis solidâ.

Paris, ce 22 Avril 1776.

où la mer en s'ouvrant un passage, avoit enlevé des monceaux de sel, & inondé des terres qu'elle avoit rendu stériles pour plusieurs années; où elle menaçoit d'engloutir les habitans effrayés, en reprenant sur eux le terrain qu'ils ont gagné sur elle & qu'ils étoient occupés à lutter contre son courroux. Chacun alors quitta ses travaux, & prévoyant qu'après le prélèvement de cette nouvelle imposition ajoutée à une multitude d'autres charges inconnues par-tout ailleurs, parce que la plupart tiennent à la nature du sol & de l'isle & au danger de sa situation, il ne lui resteroit plus de quoi subsister, la consternation devint générale. La lettre que le syndic de l'isle écrivit au député qui étoit à Paris, en contient une peinture aussi fidelle que frappante : cette fâcheuse nouvelle, lui marquoit-il, ne nous laisse ni mains ni voix; elle nous jette dans un accablement inexprimable : vous êtes jeune, continuoit-il, & vous pouvez vous faire un sort ailleurs; mais nous autres vieux, il ne nous reste des ressources que les gémissemens. *Note de l'auteur du mémoire.*

LE T T R E X X X I I .

*Concernant la suite des opérations de M. le
comte de Saint-Germain.*

C O M M E vous avez été content , Milord ; de mes entretiens avec mon militaire ; qu'il m'a semblé fort instruit & assez impartial , j'ai attendu le moment de le rencontrer & de le faire jaser sur la suite , jusqu'à présent , des opérations de M. le comte de St. Germain , afin de vous en donner un récit satisfaisant , qui ait un ensemble nourri de réflexions & d'anecdotes , tel en un mot que vous les aimez. Je l'ai vu depuis peu ; j'ai eu occasion de le questionner sans trop affecter sur cela une curiosité qui de la part d'un étranger , auroit pu lui paroître suspecte à la longue , & il s'est expliqué avec confiance. C'est lui-même qui le mit le premier sur la voie. Voici notre troisieme dialogue.

LE M I L I T A I R E .

Eh bien ! Milord , il s'est passé beaucoup de choses depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir.

L' E S P I O N .

Oui , Monsieur , & de bien des natures.

LE M I L I T A I R E .

Je parle de celles qui ont rapport à nos conversations sur le ministre de la guerre actuel & ses opérations.

Je ne suis pas assez au fait de votre constitution militaire pour en juger pertinemment, mais en général je vois qu'on n'en est pas content.

LE MILITAIRE.

On en est au contraire, très-mécontent. Mais c'étoit inévitable : M. de S. Germain ayant manqué son coup ne pouvoit y revenir, il falloit que tout le reste se ressentit de sa foiblesse.

L'ESPION.

L'ordonnance concernant l'école militaire est, ce me semble, celle dont on est le plus satisfait.

LE MILITAIRE.

Vous voulez parler de la *déclaration du roi* (1), qui donne une nouvelle forme à la fondation faite pour l'éducation de la noblesse pauvre. Elle n'est pas de lui : elle est de l'archevêque de Toulouse. Voici l'anecdote. Ce prélat s'est mis en tête d'agrandir une terre de son frere, qui porte leur nom de Brienne. Il a fait du chef-lieu un endroit considérable, & pour le rendre plus fameux, il y a établi un college de minimés. Je ne fais pas pourquoi il a préféré cet ordre peu renommé pour la doctrine. Personne ne s'empressant de remplir cette nouvelle maison d'institution, il a imaginé de pro-

(1) En date du 1 Février 1776, enregistrée au parlement, les grand'chambre & tournelle assemblées, le 5 du même mois.

fiter de la confiance du comte de St. Germain en lui , & de la faire tourner à l'accomplissement de son projet. Il connoissoit le génie de ce ministre novateur , & d'ailleurs le besoin qu'il avoit d'argent pour subvenir aux bouleversemens qu'il vouloit opérer dans son département ; il lui a persuadé de détruire l'école militaire à Paris , ainsi que celle de la Fleche , de s'emparer des trésors qu'il trouveroit dans la premiere , d'attribuer à sa disposition immédiate les gros revenus attachés à cet établissement , & de le perfectionner d'une part en mettant les jeunes élèves dans des colleges ordinaires , & faisant des autres des cadets à la suite des régimens. Il lui a fait envisager les raisons d'une telle réforme , & l'amélioration qui en résulteroit , soit pour l'éducation des élèves , soit en économies sur cet objet , & le ministre n'a pas senti que tout cela n'étoit que pour illustrer le college de Brienne , en le choisissant comme un de ceux destinés à recevoir les enfans agréés par S. M.

L'ESPION.

Vous m'apprenez là d'étranges choses ! Au reste , de plus foibles causes ont souvent produit de plus grands événemens. Peu importe aussi le motif , s'il en résulte un bien.

LE MILITAIRE.

C'est ce qu'il s'agit d'examiner. Suivons d'abord l'histoire & allons toujours pieces en main. Je me trouve dans la poche cette déclaration. Lisons d'abord le préambule.

» L'affection particuliere que le feu roi ,

» notre très-honoré seigneur & aïeul, a tou-
 » jours conservée pour la noblesse, & sur-
 » tout pour celle qui se destinoit à la pro-
 » fession des armes, l'ayant engagé à venir
 » au secours des gentilshommes qui n'avoient
 » pas assez de fortune pour procurer à leurs
 » enfans les instructions convenables à leur
 » naissance, il auroit, par édit du mois de
 » Janvier 1751, fondé une maison d'éduca-
 » tion sous le nom d'*école royale militaire*, pour
 » y entretenir gratuitement cinq cents gen-
 » tilshommes, depuis l'âge de huit ans jusqu'à
 » celui de 18 ou de 20, & ordonné que cette
 » école seroit placée aux environs de la ville
 » de Paris; mais ayant bientôt reconnu qu'une
 » éducation toute militaire ne pouvoit pas
 » convenir à un âge aussi tendre, non plus
 » qu'à ceux des élèves qui pourroient un jour
 » se destiner à d'autres professions également
 » utiles à l'état, il auroit, par sa déclaration
 » du 7 Avril 1764, en divisant ce premier
 » établissement, formé un pensionnat au col-
 » lege de la Fleche, pour y placer lesdits éle-
 » ves, depuis l'âge de huit ans jusqu'à l'âge
 » de quatorze, & ordonné qu'après qu'ils y
 » auroient reçu les premières instructions com-
 » munes à tous les états, on appelleroit à
 » l'école militaire ceux qui montreroient des
 » dispositions pour la profession des armes :
 » animés des mêmes vues, héritiers de la
 » même affection pour notre noblesse & per-
 » suadés que nous trouverons toujours en elle
 » le zele ardent pour la gloire de la nation
 » & pour le service de ses maîtres, dont elle

» a donné tant de preuves depuis l'origine
 » de la monarchie , nous nous sommes fait
 » rendre compte desdits établissemens , de la
 » forme d'instruction qui y est suivie , des
 » progrès des élèves qui y sont actuellement ,
 » & de ceux qui en sont sortis pour entrer
 » dans nos troupes , ainsi que l'emploi des
 » biens & revenus affectés par le feu roi à
 » cette fondation : la connoissance réfléchie
 » que nous avons prise de ces différens ob-
 » jets nous a persuadés qu'un établissement
 » si respectable , & qui fait tant d'honneur à
 » la mémoire de notre aïeul , pouvoit encore
 » être perfectionné , & qu'il deviendrait en
 » effet bien plus utile à notre noblesse , si les
 » élèves de la première classe , au lieu d'être
 » réunis dans la maison de la Fleche , étoient
 » distribués dans plusieurs colleges de plein
 » exercice , situés en différentes provinces de
 » notre royaume , où ils seroient plus à por-
 » tée de leurs familles , & où ils recevraient
 » la même éducation & les mêmes instructions
 » que les autres pensionnaires ; cette nouvelle
 » forme nous a paru d'autant plus capable de
 » remplir les vues du feu roi , & d'autant
 » plus avantageuse à nos sujets , & principa-
 » lement à notre noblesse , qu'outre les avan-
 » tages si connus d'une éducation publique
 » & commune à toutes les classes de citoyens ,
 » les mesures que nous nous réservons de
 » prendre pour la plus grande perfection de
 » l'enseignement dans les colleges que nous
 » aurons choisis , profiteront également , & à
 » nosdits élèves & aux enfans de ceux de nos

» sujets qui seront élevés dans les mêmes
 » colleges ; enfin nous avons reconnu avec la
 » plus grande satisfaction, qu'en améliorant les
 » revenus de l'école militaire, & en les em-
 » ployant avec la plus grande économie, nous
 » serons en état, non-seulement de porter
 » jusqu'à six cents, & peut-être davantage,
 » le nombre des élèves de la première classe,
 » qui n'étoit fixé qu'à deux cent cinquante
 » par ladite déclaration du 7 Avril 1764,
 » mais même d'entretenir au moins douze
 » cents cadets gentilshommes, que nous nous
 » proposons de former dans nos régimens,
 » pour servir de pépinière aux officiers de
 » troupes : c'est dans cette école, vraiment
 » militaire, qu'éloignée de la capitale notre
 » jeune noblesse recevra, sous les yeux des
 » chefs des régimens où ils seront destinés à
 » servir, les instructions & les exemples les
 » plus capables d'élever l'ame, d'encourager
 » les talens & de faire germer toutes les ver-
 » tus, &c. »

Comparez ce préambule verbeux, entor-
 tillé, illusoire, minutieux, avec les autres de
 M. de St. Germain, courts, simples, francs
 & nobles, vous concevrez aisément qu'ils ne
 partent pas de la même main. Discutons-le en-
 suite. Il en résulte que l'intention du feu roi
 étoit, 1°. de venir au secours de la noblesse
 indigente, en la déchargeant de l'éducation
 d'une partie de ses enfans. 2°. D'élever un
 monument pour recevoir ces élèves, qui, par
 une ostentation bien ou mal entendue, (je
 n'examine point cela dans ce moment-ci) flat-

tât l'amour-propre de Louis XV, & pût s'affimiler en quelque sorte aux Invalides. 3°. Qu'ils fussent rassemblés à Paris ou aux environs de cette capitale, centre de tous les talens, de toutes les sciences. 4°. Qu'ils reçussent une éducation commune, uniforme & générale. 5°. Enfin, que loin de devenir à charge à leur famille, ils pussent lui être utiles en occupant tout de suite des places au service ou dans les divers ordres de l'état qui leur seroient destinées.

Que fait-on faire à Louis XVI, après avoir comblé d'éloges l'établissement de son prédécesseur ? En le confirmant, & dans le dessein de le perfectionner, il l'anéantit presque dans toutes ses dispositions. D'abord il détruit le monument & attaque ainsi la gloire du roi dans la partie peut-être qui l'avoit le plus flatté ; puis il disperse les élèves, il les renvoie dans le fond des provinces. Il les expose à autant d'institutions diverses qu'il y aura de colleges & de régimens : ensuite lorsqu'ils seront cadets, il les rend presque aussi à charge à leurs parens qu'ils l'auroient été chez eux, par une infinité de besoins auxquels il faudra que ceux-ci suppléent & à quoi il étoit pourvu à l'hôtel. Enfin, sous prétexte d'économie des revenus de la fondation, pour l'augmentation du nombre des élèves & la création des cadets, il concentre tous les fonds dans les mains du seul ministre de la guerre, & au-lieu d'un établissement qui réuni en un seul point, sous les yeux du monarque même, de sa cour & de toute la nation en quelque sorte, auquel

on ne pouvoit ainsi toucher, innover qu'elle n'en fût avertie, on en substitue cent autres obscurs qui se maintiendront ou s'éteindront au gré du chef, dans le silence, & sans que personne en soit instruit.

L'ESPION.

Voilà une critique bien amère du nouveau plan de M. de St. Germain. Je ne puis cependant disconvenir qu'elle ne soit spécieuse, & vous m'ouvrez les yeux sur une infinité de contradictions & de gaucheries que je n'avois point remarquées dans la déclaration. Mais comme tout a son bon & son mauvais côté, en admettant que par ce bavardage on ait cherché à ménager, plus que M. Turgot dans ses préambules, la mémoire de l'aïeul du roi, permettez-moi de vous rappeler les vices de l'institution de l'école militaire auxquels on a voulu remédier, ceux du moins que j'ai entendu lui reprocher.

1°. Le monument qu'on exalte tant, est fort beau en effet & le seroit encore davantage, s'il n'avoit pas dans les invalides un voisin qui l'écrasât. C'est un colifichet à côté de celui-ci : l'école militaire ne semble être que le commun du premier. Mais est-il permis à un roi de dépenser pour sa vanité au détriment de son royaume, afin de soulager la classe la plus illustre, mais la moins utile de ses sujets.

LE MILITAIRE.

D'accord : mais la sottise étoit faite. Si en détruisant ces bâtimens on faisoit rentrer dans les coffres de l'état ce qu'ils ont coûté, cela

seroit à considérer. Qu'arrivera-t-il, au contraire ? Ils seront vendus à quelque compagnie de frippons , qui s'enrichiront de ces dépouilles , ou qu'un prince s'en emparera , ou qu'on fera des années entières sans en disposer ; que des particuliers s'y installeront & chercheront à perpétuer la vacance.

L' E S P I O N.

On épargne au moins les frais énormes de l'état-major.

L E M I L I T A I R E.

Point du tout : au contraire , ces Messieurs avant étoient payés pour faire quelque chose ; au-lieu que j'apprends qu'on leur conserve leurs appointemens en entier pour ne rien faire. Sans doute ils s'éteindront à leur mort ; mais avant , l'école militaire sera rétablie. Pour un ministre qui a voulu la détruire , trop de gens sont intéressés à son soutien. D'ailleurs , ne pouvoit-on réduire ces appointemens ? Combien de militaires de distinction auroient accepté ces places à meilleur compte ?

L' E S P I O N.

2°. L'éducation des élèves étoit absolument vicieuse. L'autorité despotique résidant uniquement dans les militaires altiers , ignorans pour la plupart , sans aucun goût pour les lettres & les arts , sans égard pour les instituteurs , ceux-ci ne pouvoient qu'être méprisés de leurs disciples , gâtés par l'exemple pernicieux des chefs. Delà l'esprit d'orgueil , d'indépendance , de dédain pour tout ce qui n'étoit pas eux ; esprit qui se manifestoit jusques dans les corps

où ils passioient & les faisoient reconnoître & détester de tous.

LE MILITAIRE.

Autre abus à corriger. Il falloit laisser prendre moins d'empiétement aux uns & donner plus de considération & d'autorité aux autres, les décorer même. Est-ce qu'un professeur qui auroit formé dignement un essaim de jeune noblesse, n'auroit pas mérité la croix de St. Louis autant que ceux qui la gagnent à tuer des hommes ?

L'ESPION.

3°. Il est fort difficile de déraciner des abus nés en quelque sorte avec, ou de l'institution même. On a voulu y couper court radicalement en dispersant ces élèves dans des collèges avec des enfans de tout état, loin du faste & de l'éclat du régime militaire.

LE MILITAIRE.

Admirez la singularité de cette disposition. Les gens de province, pour peu qu'ils soient aisés, se font un point d'honneur, ce qu'ils appellent, de *se saigner* pour envoyer leurs enfans dans la capitale, comme devant y recevoir une meilleure éducation. On prétend, aujourd'hui, que les élèves de l'école militaire, pouvant avoir l'élite des maîtres à Paris, en trouveront de meilleurs dans des collèges borgnes de campagne, que dédaignent même les bourgeois médiocres, & pour empêcher que l'esprit de hauteur & de morgue ne germe chez eux, on les mêle avec les enfans de la lie du peuple, de la naissance la plus dispro-

portionnée ; on les met sous la discipline des moines , objets si fréquens & si malheureux de la dérision publique ! Est-il possible que de jeunes gentilshommes entretenus par le roi , ne repoussent bientôt leurs condisciples , & ne se moquent avec les gens du monde de leurs professeurs enfroqués ?

Je ne finirois pas si je voulois entrer dans le détail des difficultés qu'offre ensuite cette plus grande perfection prétendue de l'enseignement dans les colleges , sans doute à raison des divers maîtres de toute espece choisis , que S. M. y entretiendra. Je vous ferois voir que ce point va contre le projet d'économie , puisqu'il les faudra multiplier beaucoup plus qu'à l'école militaire ; qu'on ne pourra jamais en trouver d'assez excellens en nombre suffisant ; qu'il faudra donc en prendre dans les médiocres ; que les meilleurs continuellement excités dans la capitale par cette émulation louable , l'ame des talens & des succès , perdront leur ressort dans l'obscurité des provinces , se rouilleront , dégèneront , s'abâtardiront.

L' E S P I O N .

Mais comptez-vous pour rien l'augmentation déjà sensible des élèves , portée à un fixieme , & ces douze cents cadets de surplus ?

L E M I L I T A I R E .

Cela est fort beau , mais ne durera pas , ou n'aura peut-être jamais lieu , du moins complètement. Remarquez que l'ordonnance de création devient déjà plus vague & n'en fixe

pas le nombre (1). D'ailleurs c'est illusoire, quant aux élèves qui, au-lieu d'avoir tout de suite le grade d'officier, passeront encore par cette épreuve.

L' E S P I O N.

Eh bien ! ce n'en fera que mieux, ils seront plus propres à leur état.

(1) Elle est du 25 Mars, & intitulée seulement : *ordonnance portant création de cadets gentilshommes*. En voici le préambule.

„ S. M. ayant donné par sa déclaration du 1 Fé-
 „ vrier dernier, une forme plus avantageuse & plus
 „ économique à l'institution faite par le feu roi son
 „ aïeul pour l'éducation d'une partie de la noblesse
 „ de son royaume, & le premier usage qu'elle veut
 „ faire des économies qui sont le fruit du plan qu'elle
 „ a adopté à cet égard, étant d'ouvrir de nouveaux
 „ débouchés qui puissent d'une part servir à placer
 „ les élèves des nouvelles écoles militaires établies
 „ par sa susdite déclaration & achever leur éduca-
 „ tion, & de l'autre procurer à sa noblesse un plus
 „ grand nombre de moyens de s'attacher à son ser-
 „ vice, elle a ordonné, &c.

Ensuite il est dit cependant : “ S. M. crée pour
 „ l'avenir dans chacune des compagnies d'infante-
 „ rie, cavalerie, dragons & chasseurs de tous les
 „ régimens de ses troupes, à l'exception des corps
 „ qui forment sa maison, de la gendarmerie, des
 „ onze régimens suisses & de son régiment d'infan-
 „ terie, un emploi de cadet gentilhomme, aux ap-
 „ pointemens, prérogatives & fonctions ci-après.
 „ Ces cadets gentilshommes doivent remplir par la
 „ suite les emplois de sous-lieutenans des régimens
 „ où ils seront admis, toutefois après les remplace-
 „ mens des officiers attachés à la suite. Se réserve
 „ néanmoins S. M. de déroger à ce que dessus en
 „ faveur des pages attachés à son service & à ce-
 „ lui de la reine, suivant l'usage. „

L E M I L I T A I R E .

Point du tout. Suivant l'institution ils devoient ou pouvoient du moins rester à l'école militaire jusqu'à l'âge compétent pour avoir reçu les instructions dont ils avoient besoin, & remplir honorablement le grade qu'ils obtenoient en sortant. Aujourd'hui ils sortiront des colleges, encore enfans, c'est-à-dire, dénués des connoissances nécessaires, & ils seront à la suite des régimens comme cadets, faisant les fonctions de soldat (1), ne pouvant

(1) „ Lefdits cadets feront le service de soldats, „ cavaliers, dragons ou chasseurs, & ne seront „ exempts que des corvées; ils seront réunis pour „ faire chambrée sous l'inspection d'un officier sage „ & éclairé, choisi par les colonels, & sous celle „ des aumôniers, au choix desquels S. M. pour- „ vira par un règlement.....

„ Les cadets gentilshommes, qui ne pourront „ être admis dans les régimens que de l'agrément „ du roi & du secrétaire d'état de la guerre, seront „ habillés de l'uniforme de leurs régimens respec- „ tifs, conformément à celui des soldats, à l'excepti- „ on de la qualité du drap, des boutons & d'une „ épaulette en or ou argent: ils seront tenus, avant „ d'être officiers, de passer par tous les grades de „ bas officiers & d'en faire le service comme sur- „ numéraire; n'entendant point S. M. qu'ils puis- „ sent, en diminuant le nombre des bas officiers, „ priver le soldat de ces emplois qui sont sa per- „ fective. „

Et d'ailleurs: „ la solde desdits cadets-gentilshom- „ mes sera de 12 sols par jour dans l'infanterie & „ de 15 dans les autres corps.....

„ Entend S. M. que ceux des cadets-gentilshom- „ mes nommés par les colonels, qui recevront du „ secours de leur famille, ne puissent se dispenser

vivre avec les officiers, & sans maîtres en état de leur faire suivre leurs études & de développer le germe des talens qu'ils auroient.

Au reste, je parle d'après l'expérience. Il y a déjà eu ainsi un établissement de cadets gentilshommes, il y a quarante ans. Il n'a pu durer & je l'ai vu détruire. (1)

L'ESPION.

Ainsi, à vous entendre, la France pourroit bien n'avoir plus ni école militaire ni cadets gentilshommes.

LE MILITAIRE.

J'ai eu l'honneur de vous observer plus haut que je croyois qu'on ne tarderoit pas à rétablir la première. Mais si M. de St. Germain s'obstinoit à ne le pas faire, s'il venoit à détruire, vendre ou donner les bâtimens, & qu'une guerre dans l'intervalle obligeât de détourner les fonds affectés à cette institution, je ne doute pas que votre résultat, ou celui que vous me supposez, ne se réalisât. Et voilà le danger de ces institutions éparées qui n'ont pas d'ensemble, un point de ralliement, une masse qui frappe & à laquelle on ne puisse toucher sans faire sensation, sans occasionner une commotion générale.

„ de vivre en chambrée avec leurs camarades, ni
„ se permettre aucune distinction qui les élèveroit
„ au-dessus de leurs égaux.....

„ S. M. rendant les commandans des corps responsables de l'inexécution de cette discipline, &c. „

(1) Commencé à Metz en 1727 & détruit en 1773.

Au surplus, je doute que les revenus de l'école militaire soient aussi bien administrés par un bureau de magistrats (2) qu'ils l'étoient par les officiers civils & militaires des l'école. Outre que les membres de ceux-ci étoient intéressés à régir la chose comme la leur propre, c'est qu'on connoît ce que ces commissions du conseil, formalistes, lentes, paresseuses, escortées toujours de suppôts avides, chicanneurs, mangeant, absorbant tout en frais judiciaires.

L'ESPION.

Comment! & d'où provenoient ces revenus?

LE MILITAIRE.

De deux choses qui n'étoient à charge à à personne; d'une loterie (3) & d'un impôt sur les cartes, auquel on pouvoit aisément se soustraire en ne jouant pas. Mais la cupidité est

(2) L'article VI de la déclaration porte :

„ L'administration de tous les biens & revenus de
 „ ladite fondation, continuera d'appartenir au se-
 „ cretaire d'état ayant le département de la guerre,
 „ fera faite, sous ses ordres, par un bureau auquel
 „ présidera ledit secrétaire d'état; & fera ledit bu-
 „ reau composé de quatre administrateurs, que nous
 „ choisirons parmi les membres de notre conseil ou
 „ d'autres personnes que nous nommerons à cet effet.
 „ Donnons pouvoir audit bureau de régir lesdits
 „ biens & revenus par baux à ferme générale ou
 „ particulière, ou par forme de régie, ainsi qu'il sera
 „ jugé le plus convenable : dérogeant pour cet égard
 „ à la disposition de l'article XI dudit édit, lequel
 „ fait défenses d'affermir le droit sur les cartes. „

(3) Appellée la loterie de l'école royale militaire.

relle

telle que ces revenus étoient plus sûrs que ceux assis sur des fonds de terre ou autres propriétés sujettes à l'intempérie des saisons & à d'autres accidens ou dégradations. Les administrateurs avoient économisé de gros fonds qu'on fait monter à plusieurs millions. Et c'est par l'espoir de puiser dans cette caisse (je le repete) qu'on a excité le Ministre de la guerre à disperfer les élèves de l'école militaire , à en anéantir le conseil & à y substituer des gens absolument à sa dévotion. (1)

L'ESPION.

Vous commencez à m'ouvrir les yeux. Je vous avoue qu'une pareille destruction exigeoit des causes plus majeures ; qu'elle n'est motivée que sur un bien illusoire , & peut procurer un mal réel par l'extinction totale d'une institution , sinon la plus utile , peut-être la plus glorieuse du regne de Louis XV ; qu'il étoit aisé de remédier aux inconvéniens , de réformer les abus , & , en augmentant la bonne manutention des administrateurs , par le retranchement du faste & une économie intérieure sur toutes les parties qui en avoient besoin , qu'on seroit également parvenu à l'accroissement du nombre des élèves , qui ne recevront nulle part une éducation telle & aussi convenable qu'ils la recevoient à l'hôtel.

LE MILITAIRE.

Vous résumez à merveille ma façon de penser sur ce point & celle de tous ceux qui,

(1) Par ordonnance du 25 Mars 1776.

sans s'arrêter aux grands mots, discutent les choses, & dissipent le prestige dont un charlatan politique voudroit éblouir leurs yeux.

L'ESPION.

Avant de quitter cette matiere, je vous prierai de me satisfaire sur une question. Je vois par le préambule que nous avons lu, que le premier motif de la fondation de Louis XV étoit de se ménager une pépiniere d'officiers dans les enfans de la pauvre noblesse, dont il prenoit l'éducation sur son compte. Pourquoi treize ans après a-t-il changé d'idée, & divisant les élèves en deux classes, laisse-t-il à ceux de la premiere la liberté de choisir une autre destination que le militaire ? Je fais bien qu'il donne pour raison de ne point forcer la vocation de ceux qui n'auroient aucun attrait pour les armes. Mais qui n'en a pas à cet âge, où l'on se prend ordinairement de goût, au contraire, pour cette profession brillante ?

LE MILITAIRE.

Vous vous êtes douté avec raison qu'une disposition si sage en apparence, mais peu nécessaire & vaine, couvroit quelque dessein plus raffiné. Le voici. Le gouvernement ne voulant jamais perdre un seul moyen d'étendre & d'accroître son despotisme, n'a plus rien à faire à cet égard du côté du militaire. Mais le clergé & la magistrature sont encore bien loin de l'asservissement qu'il exigeroit. En incorporant ainsi dans ces deux ordres, des membres déjà imbus par leur éducation des principes d'une soumission aveugle aux volontés du monarque,

attachés d'ailleurs à la cour par des motifs d'intérêt, dans l'espoir de nouvelles graces ou par reconnoissance du moins pour celles qu'ils auront reçues, on s'est flatté de diviser plus aisément ces corps réclamans & de se mettre à l'abri de toutes leurs entreprises contre l'autorité.

L' E S P I O N.

C'est très-bien vu. Je suis de votre avis.

LE MILITAIRE.

On n'a eu garde de laisser M. de St. Germain s'écarter de ce plan, & l'article IV (1) le développe particulièrement. Mais je crois qu'en voilà assez à cet égard, & s'il falloit

(1) „ Ceux desdits élèves qui ayant atteint ledit
 „ âge, seroient reconnus pour avoir profité des ins-
 „ tructions qui leur auront été données; seront pla-
 „ cés; savoir, les élèves qui se destineront à la
 „ profession des armes, parmi les cadets gentils-
 „ hommes que nous nous proposons d'établir dans
 „ les différens corps de nos troupes, au nombre de
 „ douze cents au moins; & à l'égard de ceux qui,
 „ par leurs dispositions particulieres, se trouveroient
 „ appelés à l'état ecclésiastique ou à la magistratu-
 „ re, ils seront envoyés & entretenus aux frais de
 „ ladite fondation dans d'autres colleges ou écoles
 „ publiques, pour y achever leur instruction; sa-
 „ voir, ceux qui se feront voués à l'état ecclésiasti-
 „ que jusqu'à ce qu'ils soient reçus docteurs, &
 „ ceux qui se destineront à la magistrature, jusqu'à
 „ ce qu'ils soient licenciés en droit; nous réservant
 „ de nous faire rendre compte de leurs progrès;
 „ afin que ceux qui, par leur négligence, prolonge-
 „ roient le temps de leur instruction, cessent de
 „ jouir de nos bienfaits. „

discuter ce fameux règlement (1) concernant les colleges, vous seriez bien autrement convaincu qu'il ne part point de lui, mais de quelque cuistre du pays latin, (2) à qui l'archevêque de Toulouse l'aura donné à rédiger. Tout y est marqué au coin du génie petit, minutieux, pédantesque du rédacteur quelconque.

L'ESPION.

Je n'ai garde d'exiger davantage de votre complaisance. Parlons plutôt à présent des ordonnances concernant les carabiniers (3) & la gendarmerie. (4)

LE MILITAIRE.

Rien de plus singulier que ce qui s'est passé à l'égard de ces ordonnances imprimées trois fois & retirées autant de fois. La dernière, elles étoient déjà distribuées à la famille royale lorsqu'on les redemanda. M. le comte d'Artois ne voulut pas remettre la sienne, sous prétexte qu'il étoit bien-aïse de la comparer avec la quatrième lorsqu'elle viendrait. Ces délais & variations confirmoient les obstacles qu'éprouvoit le ministre, dont on mutiloit le travail. Enfin on a dit, qu'il ne vouloit plus s'en

(1) Il est du 28 Mars, en 24 pages in-folio. On y entre dans le plus grand détail sur ce qui regarde les élèves de l'école militaire, & sur ce qui doit être observé dans les divers colleges où ils sont envoyés.

(2) On nomme ainsi à Paris le quartier des colleges.

(3) Elle est du 13 Février, & intitulée : *ordonnance concernant le régiment des carabiniers de Monsieur.*

(4) Du 24 Février.

mêler : on a dit que le marquis de Poyanne & le marquis de Castries avoient écrit chacun à leur corps qu'il fût tranquille , & ce n'est pas mal à propos. On ne peut , à la lecture de ces ordonnances , douter à présent que le plan de M. de Saint-Germain ne soit absolument raté ; soit , comme on le présuinoit , que la faveur l'ait énervé , soit que son génie ne réponde pas à la haute opinion qu'on en avoit conçue , car il étoit toujours maître de ne rien produire , plutôt que de faire une mauvaise besogne , un gachis effroyable , qui mécontentera tout le monde , sans aucune utilité véritable & essentielle.

En général , on ne peut qu'applaudir au mot de M. de Malesherbes. Ce magistrat , en parlant familièrement avec ses amis du conseil du roi actuel , disoit : « personne ne disconvient » dra que nous ne soyons de fort honnêtes » gens , cherchant le bien & le voulant , mais » malgré tout cela nous sommes de pauvres » ministres. » Il s'associoit modestement à ses confreres & il n'avoit pas tort : il a beaucoup déchu dans l'opinion publique depuis qu'il est à la cour. Il paroît fort au dessous de son rôle : Il est distrait , foible , irrésolu ; il ne termine rien , il laisse dégrader son département & les réformes annoncées de sa part ne s'effectuent pas plus que les autres.

Pardonnez cet écart à ma mauvaise humeur , & revenons à notre objet.

L'ESPION.

J'entends dire en effet que , quoique le pu-

blic ne soit pas content de l'ordonnance des carabiniers, à raison des tempéramens, adoucissémens, égards, tergiversations qu'on y rencontre, ceux compris dans la réforme ne s'en plaignent pas moins amèrement.

LE MILITAIRE.

La principale est la réduction de 10 escadrons à huit. A l'égard des réductions sur les traitemens pécuniaires, elles ne doivent avoir lieu qu'à la mort des titulaires, & on les regarde comme nulles conséquemment. Mais ce qui me rend furieux, c'est de voir le marquis de Poyanne conservé dans tous ses honneurs, prérogatives, émolumens, & qu'à force d'insolence cet officier général ait fait foiblir le ministre à son égard.

L'ESPION.

Il me semble que le traitement de la gendarmerie est encore meilleur.

LE MILITAIRE.

Oui, car de dix compagnies elle se trouve également réduite à huit, les deux supprimées seront incorporées dans les autres, & l'état de gendarme, qui jusqu'à présent avoit été fort incertain, puisque les troupes leur contestoient la qualité d'officier, est aujourd'hui fixé. S. M. dès leur entrée au corps, leur accorde le rang & les prérogatives de sous-lieutenant.

— L'ESPION.

Aussi dit-on que le ministre a reçu une lettre fort plaisante à ce sujet.

On dit que cette facerie lui a été adressée en effet. J'en ai la copie dans ma poche.

LETTRE d'un gentilhomme de province à M. le comte de Saint-Germain , ministre de la guerre.

MONSIEUR LE COMTE,

J'ÉTOIS navré de douleur en voyant revê-
 nir mon fils sans état, sans décoration, après
 avoir eu l'honneur de servir le roi dans ses
 mousquetaires pendant dix-neuf ans, ne des-
 sirant que de continuer & réformé sans au-
 cune pitié. Je me disposois à vous porter
 mes plaintes sur cette injustice, lorsque mon
 fermier est venu me prier de lui faire un re-
 mercement pour vous : il m'apprend que son
 fils, petit gendarme, a le grade d'officier.
 J'admire actuellement votre sagesse. Je vois
 qu'il ne faut murmurer de rien ; qu'en at-
 tendant on découvre la profondeur de vos
 vues, & que si le roi perd un officier d'un
 côté, il en recouvre quatre de l'autre. Je
 consens à ce prix à mon mal particulier, dès
 que le bien général en résulte. Je dois con-
 venir à présent que nous sommes dans le
 meilleur des mondes possibles & sur-tout que
 nous avons le meilleur des ministres pos-
 sibles. »

» Je suis avec un profond respect, &c. »

(176)

L'ESPION.

La pasquinade n'a pas dû faire rire M. le comte de St. Germain.

LE MILITAIRE.

Bon ! il en a fait une bien meilleure lui-même. Des officiers de gendarmerie étant allés lui faire leur cour depuis la nouvelle ordonnance, il leur a demandé s'ils en étoient contens ? s'ils l'avoient lue ? Ils ont répondu que oui : » eh ! bien, a-t-il répliqué ; vous êtes plus » avancés que moi. »

Alors, Milord, l'officier a tiré sa montre, & se trouvant obligé de sortir, il m'a quitté, mais non sans me promettre de revenir dans cette maison un de ces jours & de continuer ses réflexions. Je ne puis mieux finir ma lettre qu'en vous laissant, comme il m'a laissé, sur le bon mot du ministre. Il vous donnera plus à réfléchir que tout ce que je pourrois vous dire, &c.

Paris, ce 29 Avril 1776.

LETTRE XXXIII.

Suite du même sujet.

MON instituteur, Milord, s'étant retrouvé au jour indiqué dans la maison où nous devons nous réunir, nous avons repris le fil de notre conversation.

LE MILITAIRE.

Voilà déjà une étourderie de M. le comte de St. Germain. Il étoit décidé par la déclaration que dans le courant de ce mois le nouveau plan concernant les élèves, soit de la Fleche, soit de l'école militaire, seroit réalisé, (1) & j'ai appris ces jours-ci qu'il n'y avoit encore rien de commencé; que malgré un sursis déclaré de six semaines la besogne ne seroit pas en train, & qu'on ne savoit quand elle s'effectueroit. Quoique ce retard soit peu important en lui-même, il fait présumer avec raison que l'auteur avoit mal combiné ses moyens, & s'il se trompe dès le premier pas, que d'inconvéniens ne doit-on pas craindre par la suite? Cela produit le plus mauvais effet, les ennemis du ministre s'en prévalent; ils lui reprochent d'entreprendre beaucoup de choses & de n'en finir aucune; ils disent qu'il n'a plus de mémoire, qu'il ne se souvient pas le soir de ce qu'il a fait le matin, & que sa tête ne peut suffire au vaste plan qu'il a entrepris.

L'ESPION.

C'est peut-être pour cela qu'il s'est donné

(1) Art. VII. « les élèves qui sont actuellement,
 » tant à l'hôtel de l'école royale militaire qu'au col-
 » lege de la Fleche, seront placés dans le cours du
 » mois d'Avril prochain, soit parmi les cadets gen-
 » tilshommes des régimens de nos troupes, pour y
 » être entretenus aux frais de ladite fondation, jus-
 » qu'à ce qu'ils aient le grade d'officier, soit dans les
 » colleges que nous aurons choisis & qui seront le
 » plus à portée de leur famille; tout suivant l'âge &
 » les dispositions desdits élèves.

une espece de collegue dans M. le prince de Montbarrey. (1)

LE MILITAIRE.

Ses détracteurs n'ont pas manqué de le dire. Il est certain que c'est un conseil & un support dont il a voulu s'étayer. C'est le compatriote, l'ami & le confident de M. de Saint-Germain. Il a participé beaucoup au travail secret de ce dernier. Le ministre a cru vraisemblablement ne pouvoir mieux faire que de se l'associer, comme un coopérateur, un second dans ses mêmes principes, sur lequel il pût compter pour la continuation de ses projets en cas de mort ou de maladie, & non comme un maître. Et voilà pourquoi il l'a préféré à des officiers généraux d'un mérite plus transcendant. Sans doute il auroit trouvé autant de lumieres dans un Ségur, dans un Maillebois & dans plusieurs autres, mais il auroit pu craindre d'en être supplanté.

L'ESPION.

Je vois que vous n'avez pas grande opinion de cet adjoint du ministre. Donnez-moi, je vous prie, quelques détails sur son compte.

LE MILITAIRE.

M. le comte, appelé prince de Montbarrey, en sa qualité de *prince du saint empire*, maréchal de camp, inspecteur général d'infanterie, n'est pas dénué d'un certain mérite, mais n'a pas la capacité nécessaire pour être en chef. Il manque même des dehors qui sédui-

(1) Nommé directeur de la guerre.

sent ou en imposent, il est dur & repoussant, il a une sévérité, un amour de la discipline militaire qui auront plu à M. le comte de Saint-Germain, & l'en auront d'autant mieux fait agréer, que ne lui trouvant que précisément ce qu'il lui falloit pour concourir à ses opérations, il l'a jugé dénué de l'énergie & de cette étendue de vues nécessaires à un homme d'état, propre à remplir ses intentions & jamais à le contrarier.

D'un autre côté, celui-ci prévoyant sa nullité par la suppression prochaine de sa charge d'inspecteur-général de l'infanterie (1), aiguillonné par l'ambition, & pourvu de talens, rendus plus recommandables à ses yeux par son amour-propre, dans l'espoir d'aller plus loin, a accepté une place qui, sous quelque dénomination qu'on la relève, n'équivaut jamais qu'à celle de *premier commis du ministre*, qu'occupoient ci-devant un Dubois, un Gayot, un Foulon, mais ne va point à un homme de qualité. Aussi tout le haut militaire a-t-il crié contre lui, & a regardé cette élévation prétendue comme une bassesse.

L'ESPION.

N'est-il pas capitaine-colonel des suisses de la garde de *Monsieur* ?

(1) Elle a eu lieu le 25 Mars par l'Ordonnance portant suppression des charges d'inspecteurs-généraux d'infanterie, de cavalerie, de troupes légères & de hussards. S. M. se proposant de former ses troupes en divisions, & d'y attacher des officiers-généraux pour les commander, les diriger & les inspecter.

LE MILITAIRE.

Oui, il est attaché à ce prince en cette qualité, & bien des gens présument que c'est son maître qui l'a déterminé à mettre un pied quelconque dans le ministère, flatté d'une part d'y avoir un homme à lui, & de l'autre, lui donnant lieu d'espérer de succéder à M. de Saint-Germain, avec un tel appui, sur-tout s'il parvient à gagner la confiance du roi en travaillant avec S. M., comme cela ne manquera pas d'arriver pour peu qu'il s'établisse dans ce département. Au surplus, c'est se perdre en vaines conjectures. Vous attendez de moi quelque chose de plus réel, & j'apporte un paquet d'ordonnances que nous allons parcourir sans nous arrêter qu'aux endroits les plus essentiels.

En voici une (1) qui porte *Règlement sur les Gouvernemens généraux des Provinces, Gouvernemens particuliers, Lieutenances de Roi ou Commandemens, Majorités, Aides & Sous-aides-majorités des Villes, Places & Châteaux, & qui en déterminant différentes Classes, affecte particulièrement chacune d'elles aux différens grades Militaires*. Les dix-huit premiers grands Gouvernemens sont fixés à 60,000 livres d'appointemens pour ceux qui en seront pourvus à l'avenir, & ne pourront être possédés que par des princes du sang ou par des maréchaux de France. Les vingt-un (2) autres auront feu-

(1) En date du 13 Mars.

(2) Ce qui fait le nombre de trente-neuf avec les dix-huit autres, non compris celui de Paris. Les

lement 30,000 livres. Cette ordonnance en général est des plus favorables au militaire, ne change rien à l'état actuel de chacun même des survivanciers, mais sera exécutée vacance arrivant. Elle a quinze articles, & l'on y a joint l'état de gouvernemens généraux & particuliers (1), & autres emplois d'états-majors, qui

vingt-un derniers, ne pourront être accordés qu'à des Lieutenans-généraux.

(1) Ceux-ci sont fixés à 114; savoir, 25 de la première classe, du produit annuel de 12,000 livres, tant en appointemens qu'en émolumens; 25 de la seconde classe, du produit de 10,000 livres. Ces gouvernemens ne peuvent être donnés qu'à des officiers-généraux; ceux qui ont obtenu le grade de brigadier après de longs services, peuvent concourir avec les maréchaux de camp, pour ceux de la troisième classe, ou autres exigeant résidence.

Le nombre des lieutenans de roi ou commandans des villes, places ou châteaux, est fixé à 176; savoir, 35 de la première classe, dont les appointemens & émolumens sont portés depuis 6,000 livres au moins, jusqu'à 16,000 livres; & 141 de la seconde classe, depuis 2,000 livres au moins jusqu'à 6,000 livres. Les premiers doivent être occupés par des maréchaux de camp ou brigadiers; les autres par des lieutenans-colonels, majors ou capitaines de grenadiers.

Les majorités, dont le nombre conservé est de 147, & les aides-majorités, de 144, ne doivent être accordées qu'à des officiers du grade au moins de capitaine; les officiers d'un grade inférieur obtiendront les sous-aides-majorités, dont le nombre est de 187.

Les gouvernemens de Paris & Monaco, les états-majors de Paris & banlieue, & ceux des maisons royales, sont conservés sur le même pied. Il n'est également rien innové aux gouvernemens & lieutenances de roi créés en finances en 1733 & 1766.

feront conservés à l'avenir, vacance arrivant par mort ou démission de ceux qui en sont pourvus, & du traitement qui sera attaché à chaque emploi, tant en appointemens qu'en émolumens.

L' E S P I O N.

Il me semble qu'on ne peut qu'applaudir à ce bel ordre.

LE MILITAIRE.

Vraiment, c'est très-beau : il ne s'agit que de l'exécution. Je souhaite que l'arrangement ait lieu, ainsi que celui de l'ordonnance que voici au long.

L' E S P I O N.

Ordonnance (1) portant suppression de tous les emplois militaires des troupes d'infanterie, cavalerie, dragons, hussards & troupes légères. Voilà qui est admirable !

LE MILITAIRE.

Voici l'esprit de l'ordonnance, pour vous en épargner la peine d'en suivre la marche didactique.

M. le comte de Saint-Germain a regardé la vénalité de ces emplois comme très-contraire au bien du service, à la discipline & à l'esprit d'émulation nécessaire à maintenir parmi les officiers des troupes. Il en résulte le double inconvénient de mettre S. M. dans l'impossibilité de faire souvent jouir la noblesse dénuée de fortune des récompenses qu'elle peut

(1) En date du 2; Mars 1776.

mériter par des services distingués , & de faire un tort considérable à la noblesse plus aisée en lui faisant éprouver la perte de ces emplois par mort.

Mais comme cette suppression seroit trop onéreuse au roi par le remboursement , & attaqueroit la propriété en s'effectuant à l'égard des propriétaires actuels , il est dit que tous ces emplois ne supporteront la suppression que pour l'avenir & en partie , à raison d'un quart à chaque mutation , de manière qu'à la quatrième seulement tous ces emplois seroient libérés de toute finance.

Pour dédommager ceux qui posséderont ces emplois de la perte qu'ils doivent éprouver , S. M. entend qu'à l'avenir la finance desdits emplois (dont le prix , jusqu'à ce jour , se trouvoit éteint par mort) soit remboursée aux héritiers en temps de guerre , comme en temps de paix , sans autre réduction que celle du quart ordonnée.

Les emplois des différens corps de la maison du roi & de ses compagnies d'ordonnance , qui ont une finance quelconque , ne sont pas assujettis aux réductions ordonnées ci-dessus , & c'est cette exception de faveur qu'on critique & qu'on reproche encore au comte de Saint-Germain.

L' E S P I O N.

Toujours de l'inconséquence par-tout ! J'aurois voulu que le ministre eût étendu cet arrangement à tout ce qui s'achete. C'étoit un impôt mis sur l'orgueil des militaires , qu'il

auroit payé bien volontairement & contre lequel on ne pouvoit crier.

LE MILITAIRE.

Vous avez bien raison. Dix talons rouges pour un auroient volontiers satisfait leur ambition à ce prix. Je prétends mieux : c'est que ce feroit une très-bonne maniere d'éteindre même la finance des offices de judicature contre laquelle on a tant crié. C'est une pierre philosophale que n'avoit pas trouvé M. de Maupeou.

L'ESPION.

C'est que celui-là étoit pressé d'avancer en besogne ; il n'avoit pas le temps d'attendre la quatrième génération.

LE MILITAIRE.

En outre , c'est qu'il savoit que rien ne dure sous ce gouvernement-ci. Mais avec une administration ferme , stable , invariable dans ses principes , avec une noblesse jalouse de servir , & croyant ne pouvoir faire autre chose honorablement , une bourgeoisie cherchant à se dégraisser & à se donner de la consistance par la robe , un peuple d'enfans se laissant éblouir facilement par les décorations extérieures , on tireroit le meilleur parti de cette invention par le remboursement de tant de capitaux onéreux à l'état. Et cette libération faite , on recommenceroit à créer une finance que les sujets ambitieux rapporteroient encore volontiers & qu'on acquitteroit de nouveau , sans bourse délier , en moins d'un siècle. Cette navette feroit excellente dans un état comme

la France , où le desir d'obtenir de la considération , moins par les fonctions que par le titre , rendroit sans cesse la vanité de la nation tributaire du souverain.

L'ESPION.

Revenons à notre objet , je vous prie. Que dites-vous de toutes les nouvelles ordonnances publiées depuis peu , & que vous avez , ce me semble , avec vous ? Les avez-vous lues , méditées , combinées ? En avez-vous conféré avec des militaires ?

LE MILITAIRE.

Allons par ordre. En voici une qui n'est pas difficile à entendre ; elle concerne encore les déserteurs (1) : elle est en leur faveur. Plus indulgente que la première , elle leur donne à l'avenir toutes les facilités possibles d'échapper à leur jugement & de rendre leur cas gracieux de plus en plus : on attribue cet adoucissement sur-tout au caractère de S. M. naturellement portée à la douceur & cherchant à éviter autant qu'elle peut les punitions cruelles. Elle ne fait pas moins d'honneur au ministre qui la lui a suggérée.

En voici une autre plus courte. A commencer du premier Mai , le roi supprime toutes les charges d'inspecteurs généraux des différens corps , & les remplace par des chefs de divisions , entre lesquelles seront réparties les

(1) En date du 25 Mars , qui accorde aux déserteurs six jours de regret , au-lieu de trois qu'on leur avoit donnés par l'ordonnance du 12 Décembre 1775.

(186)

troupes du royaume. Cela est très-bien ; mais ce que je n'aime pas , c'est qu'en ordonnant que les 12,000 livres de traitement réglé , pour les frais de course de ces Messieurs cesseront avec leurs fonctions , on les laisse jouir , comme par le passé , des appointemens de 8,000 livres attachées à un service qu'ils ne feront plus.

L' E S P I O N .

Foiblesse ordinaire de M. de St. Germain.

LE MILITAIRE .

On dit que c'est pour marquer aux officiers généraux qui ont eu ces charges , la satisfaction que S. M. a de leur travail. Mais la bonne façon de la marquer c'est de les employer dans la nouvelle qualité , substituée à l'ancienne , en les attachant aux divisions dont il s'agit. En ne les occupant pas , c'est les juger impropres au métier qu'ils faisoient , & conséquemment indignes de la grace qu'on leur accorde.

L' E S P I O N .

Contradiction ! où en les choisissant , c'est faire un double emploi , & charger l'état de pensions onéreuses.

LE MILITAIRE .

Quoi qu'il en soit , à ce défaut d'économie près , ou de faveur trop grande envers certains personnages , que M. de St. Germain ne veut pas faire crier , le motif de sa formation des divisions est vu en homme de génie. Il prétend qu'une constitution militaire ne peut acquérir le degré de perfection nécessaire si les

officiers généraux destinés à commander les troupes pendant la guerre, ne sont pas maintenus en temps de paix dans une relation intime & directe avec elles, & dans l'habitude de les faire manœuvrer.

L'ESPION.

Combien y aura-t-il de ces divisions ?

LE MILITAIRE.

On parle de vingt-deux, commandées chacune par un lieutenant général avec deux maréchaux de camp sous ses ordres, chargés spécialement des détails d'instruction, de tenue, d'administration, police & discipline intérieure, des corps. Mais tout cela n'est que le motif apparent; il y a dans cet arrangement une combinaison plus profonde.

L'ESPION.

En effet, on veut que l'objet de ces divisions soit vraiment propre à alarmer les puissances voisines, sans cependant qu'elles aient le droit d'y apposer de justes réclamations. C'est en quelque sorte ainsi la formation toujours subsistante des troupes en trois corps d'armée, l'un en Flandre, l'autre en Alsace, & le troisième en Dauphiné, ou du moins une disposition telle qu'elles puissent se rassembler très-facilement & très-promptement, soit pour la défense, soit pour l'attaque. A ce que vous venez de m'apprendre des officiers généraux, toujours employés & qui doivent y résider tour-à-tour sans interruption, on avoit ajouté qu'un maréchal de France seroit nommé habituellement commandant en

chef de chacune de ces armées , & y passeroit un certain temps de l'année.

LE MILITAIRE.

Oui : apparemment que ces Messieurs n'auront pas voulu se déplacer, ou qu'ils auroient coûté trop cher. Au reste, comme ils ont tous à-peu-près des gouvernemens ou des commandemens, on aura toujours quelque prétexte de les y faire passer quand on voudra, sans en annoncer la véritable cause. Quoi qu'il en soit, du surplus de cet arrangement, il résultera toujours une circulation continuelle dans les provinces qui les vivifiera ; les troupes seront continuellement en haleine, sans être fatiguées par des transports fréquens, par des marches forcées, & l'ennemi ne pourra se flatter d'aucun coup imprévu. Il sera sans cesse, au contraire, dans la crainte d'une puissance aussi formidable que la France, prête à déployer toute son énergie dès que la confiance l'exigera.

L'ESPION.

Poursuivons l'examen des ordonnances. En voilà, ce me semble, deux concernant la fourniture du pain aux troupes. (1)

LE MILITAIRE.

Vraiment, il faut s'occuper de tout. Cette partie n'est pas la moins essentielle. Les ordonnances en question sont avantageuses au soldat, & prouvent que le roi & son ministre veulent lui donner une subsistance saine,

(1) En date des 14 Février & 22 Mars 1776.

solide & économique, mais ce dernier a beaucoup varié. Dès son début il avoit arrêté que les troupes se fourniroient elles-mêmes. On lui a fait envisager que cet arrangement, en le supposant bon & praticable, ne pourroit jamais avoir lieu en temps de guerre; qu'il faudroit donc revenir alors aux munitionnaires, mais que ceux-ci, ou morts ou dégoûtés, ou livrés à d'autres occupations & d'autres entreprises, ne pourroient ou ne voudroient peut-être pas reprendre leurs engagements; qu'il seroit nécessaire en ce cas d'employer d'autres gens aussi avides ou même encore plus pressés du besoin de faire fortune, &, à la cupidité des premiers joignant une inexpérience plus dangereuse & plus funeste.

M. de St. Germain a donc abandonné son premier projet, & a autorisé les deux compagnies des vivres du Nord & du Midi à faire des avances & des arrangemens pour continuer leurs fournitures. Enfin, par une lettre du 30 Mars il leur a appris que le roi mettroit cette fourniture en régie à commencer du 1 Mai. Il avoit d'abord nommé pour être à la tête deux hommes (1) tarés, accusés de monopole & long-temps détenus à la Bastille durant les émeutes. L'un d'eux a été remplacé par un autre qui ne vaut guere mieux. Ils ont fait envisager un avantage si considérable au ministre qu'il a été séduit par leurs offres obligeantes. Ils ont prétendu que sur une four-

(1) Les Srs. Droumer & Saurin. Celui-ci ayant refusé, on lui a substitué le Sr. Longchoix.

niture de cinq millions leurs prédécesseurs gaignoient 3 millions. Ceux-ci ont crié à la calomnie , ont présenté un mémoire de défense, irrésistible , à ce qu'ils assurent , où ils démontrent que tous les calculs de leurs adversaires sont faux. C'est la matière d'un grand procès par devant M. de St. Germain , qui excite beaucoup de fermentation dans les alentours de ce ministre.

L' E S P I O N.

Nous voici maintenant aux grandes ordonnances. La plus importante , sans doute , est celle concernant l'infanterie françoise & étrangère. (1)

LE MILITAIRE.

Vous savez d'abord que tous les régimens sont réduits à deux bataillons , sauf celui du roi (2). Chaque bataillon d'infanterie François-

(1) En date du 25 Mars.

(2) Il y a une ordonnance particulière qui le concerne , en date du premier Avril , en 42 articles. Il est le seul conservé à quatre bataillons , chacun de quatre compagnies de fusiliers , & il y a sur tout le régiment deux compagnies de grenadiers , deux compagnies de chasseurs , & deux compagnies auxiliaires. Il est assimilé pour la composition intérieure aux autres régimens d'infanterie , à l'exception néanmoins des places de cadets gentishommes que S. M. n'a pas jugé à propos d'y établir.

Par l'article 16 , S. M. voulant procurer des débouchés plus multipliés à sa noblesse , conserve à son régiment d'infanterie la prérogative d'admettre dans chaque compagnie de fusiliers , quatre seconds sous-lieutenans surnuméraires , sans appointemens.

L'article 17 conserve au colonel-lieutenant les pré-

se , Allemande , Italienne & Corse est composé de quatre compagnies de fusiliers , & il y a dans chaque régiment une compagnie de grenadiers , une compagnie de chasseurs & une compagnie auxiliaire , destinée en temps de guerre à pourvoir au remplacement des hommes qui viendront à manquer dans les compagnies de fusiliers & de chasseurs.

Chaque compagnie de grenadiers est composée de 108 hommes , y compris les officiers.

Les compagnies de fusiliers & de chasseurs forment chacune un total de 171 hommes , avec les officiers aussi.

Quant à la compagnie auxiliaire , c'est le secret de l'état. S. M. se réserve la faculté de l'augmenter ou de la réduire suivant les circonstances. Elle n'est portée à aucun nombre fixe.

Nous avons , non compris celui du roi , 105 régimens de cette espece d'infanterie. Calculez & vous trouverez que sans y comprendre celle de la maison du roi & les auxiliaires , cela fera plus de 180,000 hommes.

L'ESPION.

Voilà une quantité de soldats formidable ! Et la cavalerie ?

rogatives attachées jusqu'à ce jour à sa place , & l'inspection particulière du régiment.

L'article 18 règle que les pensions d'ancienneté & les gratifications attachées aux charges , continueront à être payées , ainsi que les 9,000 livres destinées à l'entretien des maîtres & des écoles gratuites établies au régiment.

LE MILITAIRE.

Voici l'ordonnance qui la concerne (1). Elle fixe le nombre des régimens de cette espece à 23 , indépendamment du régiment des carabiniers.

Chaque régiment est composé de cinq escadrons , dont quatre de cavalerie & un de chevaux légers. Il y a en outre un escadron , sous le titre d'escadron auxiliaire , destiné en temps de guerre à pourvoir au remplacement des hommes qui viendront à manquer dans les autres escadrons de cavalerie & de chevaux-légers.

L'escadron , assimilé à une compagnie d'infanterie , est composé du même nombre d'hommes à-peu-près , car il est de 174. Ce qui , non compris celle de la maison du roi , donne 20,000 hommes de cavalerie.

L'ordonnance des dragons (2), y ayant incorporé les légions (3), élève le corps précisément au même nombre d'hommes que la cavalerie , & sa composition est exactement uniforme. Ajoutez-y cinq régimens de hussards , modelés sur ceux de cavalerie & de dragons , vous aurez le total de nos forces. Il est vrai que le complet ne doit s'accroître & ne s'effectuer que successivement & à différentes époques.

L'ESPION.

Vraiment, M. de St. Germain , en augmen-

(1) En date du 25 Mars 1776.

(2) En date du 25 Mars 1776.

(3) Par une autre ordonnance du 25 Mars.

tant si considérablement les troupes de France, doit travailler aussi à augmenter les fonds de son département, qui sans cela ne pourroient y suffire.

LE MILITAIRE.

Ç'auroit été le merveilleux de son opération; mais nous avons vu précédemment qu'il avoit échoué dans tout ce qui étoit réduction, arrangement, économie; le moyen qu'il trouve comment subvenir aux dépenses! Voilà pour-quoi tout cela n'est encore qu'en spéculation & y fera long-temps. Aussi donne-t-il par-là beau jeu à ses ennemis, qui prétendent ne remarquer dans toutes ses volumineuses ordonnances qu'un esprit de changement & d'innovation, & non ce génie créateur & réformateur que ses prôneurs lui supposoient.

L'ESPION.

Mais enfin, vous, qu'en pensez-vous?

LE MILITAIRE.

Je n'oserois prononcer définitivement à cet égard. Je n'ai pas encore assez pénétré l'esprit de ces ordonnances, assez fixé les calculs & les résultats. En général, il multiplie le nombre des troupes sans multiplier celui des officiers, proportion gardée, mais il accroit la solde des premières & les appointemens de ceux-ci. Le moyen qu'il puisse y tenir!

L'ESPION.

Ah ça, ces colonels en second qu'il a imaginés, appelés plaisamment des *Jockeys*, parce

qu'ils font le bardeau des premiers, à quoi serviront-ils ?

LE MILITAIRE.

C'est la chose du monde la plus inutile, c'est une dépense superflue. Le ministre a institué politiquement ces doubles pour se réconcilier avec quantité de gens de la cour qui se trouvoient sans régiment par la suppression des régimens provinciaux.

L'ESPION.

On dit à cette occasion que S. M. a rayé de sa main quatre de ces colonels en second qu'elle a trouvés sur la liste présentée par le ministre de la guerre.

LE MILITAIRE.

Oui; on les nomme même, & on spécifie les motifs de cette exclusion : M. de Boufflers, parce qu'il fait des vers & affiche l'irrégion : M. de Bourbon-Buffet, pour une histoire scandaleuse qui a couru cet hyver, & la dissolution de ses mœurs; M. le comte de Clermont Tonnere, pour son inconduite, & M. de Langeac, à raison de son péché originel. Du reste, il passe pour constant que ce n'est pas sans ressource, & qu'il n'y a dans ce cas que le dernier.

L'ESPION.

Quoi qu'il en soit pour ces gens de qualité avec qui M. de St. Germain essaie aujourd'hui de se réconcilier, il a fait bien des mécontents dans la noblesse ordinaire.

LE MILITAIRE.

Je vous en réponds. On compte déjà plus de huit cents officiers réformés ou craignant de l'être, qui ont passé au service de diverses puissances étrangères, même dans les colonies Angloises. Il en est allé sur-tout beaucoup en Pologne, où la république leur donne un grade supérieur & paie leur voyage.

On envisage différemment cette émigration. Les uns la déplorent d'abord comme perte d'individus, ensuite comme perte de gens de distinction pour la plupart; enfin comme perte de quelques hommes au moins de mérite & à talens, qui vont les développer ailleurs & peut-être les tourneront un jour contre nous d'une façon d'autant plus dangereuse qu'ils seront dans des emplois plus relevés.

D'autres, plus politiques, voient en ces transfuges d'honnêtes espions du gouvernement, des émissaires, des boute-feux, qu'il répand par-tout, & propres à remplir ses intentions de pacification intérieure, en portant la division & le trouble chez les autres. Mais cette façon de voir, très-juste sous le ministère inquiet, audacieux, turbulent du duc de Choiseul, ne se peut guere supposer de la part d'un personnage aussi réservé, aussi modéré, aussi prudent, aussi religieux que M. le comte de Vergennes.

L'ESPION.

Oui, je crois que tout bien examiné, il faut regarder cela comme un mal réel, suite

fâcheuse des opérations du nouveau ministre de la guerre.

LE MILITAIRE.

Nous ne sommes pas à bout. On attend une grande ordonnance portant règlement sur l'administration des troupes, qui pourroit occasionner bien des désertions.

L'ESPION.

En effet, on annonce toujours que M. le comte de Saint-Germain, malgré toutes les représentations qu'on lui a faites, s'est obstiné à y insérer pour principale punition ces coups de plat de sabre qu'on prévoit devoir révolter le soldat.

Sans doute, cette ordonnance concernera aussi son habillement. Je trouve fort laid ce chapeau *quadricorne* qu'on lui destine. Je ne puis m'empêcher de rire en voyant vos petits maîtres le matin en déshabillé dans cette coëffure grotesque qu'ils ont déjà adoptée. On la dit cependant excellente pour les troupes en ce que de la façon dont elles se couvriront le chef, les cornes latérales ne le gêneront point du côté du fusil, le bord de face sera plus large, & se rabattra sur le front en forme d'abat-jour, pour garantir les yeux de la poussière, du soleil, & le devant du corps de la pluie.

LE MILITAIRE.

Sans doute, ce changement est motivé sur quelque avantage apparent. Je ne le conçois pas encore. Au reste, il y en a bien d'autres, & dans le costume annoncé, il est ques-

tion d'habiller le foldat de la maniere la plus bizarre de pied en cap. On parle de lui donner des brodequins pour chauffure , de grandes culottes , prefque à la matelotte ; de le mettre en vefte , & d'y joindre un manteau dont il fe couvrira contre le froid ou la pluie , & qu'il roulera & retrouffera par derriere lorsqu'il l'embarraffera. Ajoutez-y le chapeau à quatre cornes & le voilà dans une décoration qui refemble fort à celle des Pandours & autres troupes légères de certains états.

L'ESPION.

Mais n'ai-je pas vu dans le livre du maréchal de Saxe , intitulé mes rêveries , un modele de vêtement militaire femblable ?

LE MILITAIRE.

Oui , fauf le chapeau à quatre cornes. Je ne fais s'il en réfultera de l'économie : mais on compte apparemment regagner du côté de la légèreté ce qu'on perd du côté de la noblèffe. On veut rendre les troupes plus leftes.

L'ESPION.

Avant de nous féparer , permettez-moi de vous demander pourquoi les fonctions des infpecteurs ayant ceflé au premier Mai , ne fait-on pas encore la formation des divifions & leurs chefs ?

LE MILITAIRE.

C'eft qu'il y a des difficultés. Comme l'on craint le mauvais effet des innovations du miniftre actuel , beaucoup d'officiers généraux ne fe foucient pas de les mettre en vigueur &

s'excusent. D'un autre côté, on fait que M. le comte de Maillebois veut en avoir une, ce qui occasionne une grande fermentation à la cour, les maréchaux de France continuant à le regarder comme non justifié. Mais tout cela s'accommodera, car Nosseigneurs du tribunal ne sont pas difficiles à réduire. Cela nous fournira dans le temps matière à une nouvelle conversation.

Mon militaire m'ayant quitté en ce moment, je rentre chez moi, Milord, pour ne rien perdre de ses instructions & les rédiger par écrit. Je crois que ce résumé vous intéressera par le tableau des forces militaires de la France, qui toutefois ne sont encore telles que sur le papier. Je vous réponds que notre guerre des colonies sera terminée avant qu'elles soient complètes, quelque longue qu'elle puisse être. J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris, ce 6 Mai 1776.

L E T T R E X X X I V .

Epître aux calomniateurs de la philosophie.

DANS ma lettre sur le jubilé, Milord, je vous ai parlé de la fureur incroyable avec laquelle tout le clergé, depuis le souverain pontife jusqu'au dernier clerc, s'étoit déchaîné contre la philosophie & les philosophes. Le despotisme des prêtres ne subsistant que par l'erreur, la soumission & l'aveuglement, ils

ont profité de la circonstance pour chercher à ramener sous leur joug tant d'esprits que la clarté des lumières répandues depuis trente ans en avoit écartés, pour contenir du moins ceux que l'ignorance, la crainte ou la superstition y enchaînoient encore.

Cette fois-ci, les philosophes, las d'ergoter contre eux, & ne pouvant que répéter tant d'excellens raisonnemens multipliés en tous sens, dans cette foule de livres, formant une bibliothèque entière, au-lieu de répondre par une dissertation en forme, ont confié leur défense à un poète. Ils ont cru que le bon sens embelli des charmes d'une imagination riante n'en auroit que plus de pouvoir; qu'ainsi mis à la portée des gens les plus frivoles & les plus inconséquens, il produiroit plus d'effet que les diatribes des Dupleffis & des Brideignes (1). C'est sans doute ce qui a donné naissance à l'ouvrage que je vous annonce, intitulé : *Épître aux calomniateurs de la Philosophie*; il est précédé d'une épigraphe tirée de M. d'Alembert :

Dans tous les temps le fanatisme ne s'est piqué ni d'équité ni de justice. Il a donné à ceux qu'il vouloit perdre, non pas les noms qu'ils méritoient, mais ceux qui pouvoient leur nuire le plus.

Il a vraisemblablement été composé sous les auspices du Ministère. Par malheur tous les éloges prodigués à M. Turgot & à ses

(1) Fameux Missionnaires dans leur temps, l'un Jésuite & l'autre Lazariste.

opérations ne lui peuvent plus servir de passeport (1). Et si même malgré cette production, il ne se vendoit encore que sous le manteau, jugez, Milord, du danger de lui donner aujourd'hui l'effor trop publiquement. Il faudra, comme ci-devant, suivant l'expression énergique de l'auteur, continuer à *faire entrer la raison en contrebande dans Paris*.

C'est un problème de savoir qui a composé cette Epître. On l'attribue à trois poètes principalement, Messieurs Saurin, Marmontel & de la Harpe. On y trouve la force & la dureté du premier. Le second, comme ayant sa propre querelle à venger (2), sembleroit devoir y avoir le plus de part. On croit pourtant avec plus de vraisemblance qu'elle est du dernier; que c'est une espece de chef-d'œuvre qu'il a dû faire, un hommage qu'il a voulu rendre à la secte Encyclopédique avant d'être admis à l'académie françoise (3). On nomme encore pour auteurs de cet ouvrage, Messieurs Thomas, l'abbé de Lille & même M. de Voltaire. Vous choisirez après l'avoir lue. Comme elle est excessivement rare, je vous l'envoie en entier (4). Vous y trouverez une foule de beaux vers, beaucoup de chaleur,

(1) M. de Malesherbes vient de donner sa démission & M. Turgot d'être disgracié.

(2) A raison de son *Bélisaire*, qui pensa le faire rayer de l'académie, & qui lui nécessita l'humiliation d'une rétractation.

(3) On assure qu'il sera élu aujourd'hui.

(4) Elle est à la suite de cette lettre. →

des morceaux pittoresques , mais sur-tout une raison exquise , une logique pressante , & vous admirerez avec quel art le poëte a pu allier tant de qualités opposées. C'est un des écrits les plus propres à faire honneur à la philosophie , à prouver qu'elle n'est point ennemie des muses & des graces , & qu'elle fait jouer avec elles sans s'écarter de sa dignité.

J'ai ajouté des notes à quelques endroits de l'épître qui avoient besoin d'être éclaircis , & je me suis permis quelques critiques , quelques observations dans d'autres , pour voir si nous serions d'accord. Au reste , je ne doute pas qu'elle ne fasse fortune chez nous & qu'elle ne soit bientôt traduite en notre langue , si elle y est connue. Elle est véritablement dans le génie Anglois , & saupoudrée d'invectives contre les prêtres & les théologiens , qui lui donneront un merveilleux véhicule dans les pays Protestans. Adieu , Milord , félicitez-moi d'avoir échappé au jubilé , & d'avoir conservé ma raison dans le délire général. Je vous embrasse.

Paris , ce 13 Mai 1776.



Epître aux calomniateurs de la Philosophie.

Vous , dont la rage plaît au sot qu'elle édifie ,
 Impuissans ennemis de la Philosophie ,
 Le public à la fin est las de tous vos cris ,
 Assez il a souffert que , dans vos plats écrits ,
 Votre audace , mêlant le mensonge aux outrages ,
 En style ridicule insultât à des Sages.

Le bon sens à vous croire, est un crime d'Etat,
 On ne peut raisonner sans être un scélérat.
 Mœurs, loix, tout est perdu, c'en est fait de la France,
 S'il faut qu'impunément un Philosophe y pense.
 A peine souffrez-vous qu'un télescope en main,
 Aux comètes *la Lande* (1) enseigne leur chemin,
 Et qu'à travers son voile épiant la nature,
 Buffon de l'univers relève la structure.
 Enfin, si vous osez, on vous verroit au feu
 Jetter publiquement & Locke & Montesquieu,
 Et brûlant à la fois de zèle & de colere,
 Estrangler d'Alembert & ternailler Voltaire.

Je fais tous leurs forfaits. Ils ont l'impiété
 D'oser, pour braver Dieu, l'accuser de bonté,
 Et, croyant lâchement qu'à l'erreur il pardonne,
 Ils estiment des gens damnés par la Sorbonne.
 O scélérat *Titus*, ô coquin de *Trajan* (2),
 Vous, mort sans sacremens, vous, vrai fils de Satan,
 Ils doutent qu'aux enfers sa main velue & croche
 Ait, pour l'éternité, mis votre ame à la broche.
 Ce n'est pas tout encor. Pour comble de noirceur
 Ils conseillent la paix, ils prêchent la douceur;
 Ils voudroient, les méchans! que de son sang avaré,
 L'homme devint enfin moins sot & moins barbare;
 Et, fût-il Archevêque & Duc & Sénateur,
 Ils déclarent la guerre à tout persécuteur.
 Vous qui, pour plaire à Dieu, versez le sang profane,
 Bourreaux du Saint Office, assassins en soutane,
 Ils veulent affranchir l'Espagne de vos fers;
 Ils prétendent un jour, détrompant l'univers,
 A votre main sanglante arracher vos victimes:
 Vos sacrifices saints à leurs yeux sont des crimes;
 Votre zèle céleste, ils l'appellent fureur,
 Et vous, & vos bûchers, ils vous ont en horreur!

(1) Membre de l'Académie des Sciences, Astronome le plus à la mode aujourd'hui par ses assertions hardies.

(2) Assertion du livre de *Bélisaire*.

Encor, si leur seul crime étoit la Tolérance,
 Ils pourroient de leur grace avoir quelque espérance;
 Mais contre eux sans relâche en vain vous aboyez,
 En vain dévotement vous les calomniez,
 Leur oreille stoïque est sourde à vos injures;
 Sur les quais, sans les lire, ils laissent vos brochures,
 Et, tout pleins d'un mépris qu'ils ne peuvent celer,
 A peine daignent-ils seulement vous siffler.
 Contre eux, après cela, seriez-vous sans rancune ?
 De leur gloire d'ailleurs l'éclat vous importune.
 Vous êtes indignés que traversant les mers,
 Leur nom, par-tout fameux, remplisse l'univers.
 L'Europe entière, hélas ! lit l'Encyclopédie,
 Dans les deux continens, *Zaïre* est applaudie;
 Et vos tristes écrits, de vous seuls admirés,
 Dans un coin chez *Chaubert* (1) pourrissent ignorés !

L'envie est un secret qu'on avoue avec peine,
 Aussi d'autres motifs parez-vous votre haine;
 Contre eux, à vous ouïr, vous n'avez tant de fiel,
 Vous ne les déchirez que pour venger le ciel.
 Lâches persécuteurs, quand les enfans d'Ignace,
 De Châtel aux forfaits encourageant l'audace,
 Par son bras trop docile osoient frapper leur roi;
 Quand d'assassins gagés, pleins de rage & de foi,
 Dans le sein des François *Charles* (2) guidant les armes,
 Quand d'*Oppede* (3) excité par un prêtre inhumain,

(1) Imprimeur des ouvrages d'*Abraham Chaumeix* contre l'Encyclopédie.

(2) Charles IX.

(3) Jean Meynier, Baron d'Oppede, premier président au parlement d'Aix, fit exécuter en 1545, par un zèle qui parut excessif, l'arrêt rendu contre les Vaudois le 18 novemb. 1540, qui condamnoit 19 de ces hérétiques à être brûlés, & ordonnoit que toutes leurs maisons de Mérindol seroient entièrement démolies, aussi-bien que tous les châteaux & tous les forts qu'ils occupoient. Mais après cette exécution, la Dame de Cental dont les villages & les

Embrasoit Mérindol, un missel à la main,
 Quand, martyrs insensés de leurs graves chimères,
 Las de déraisonner, Ariens, Trinitaires,
 Soldats catéchifans, prédicateurs armés,
 Par la Sottise en mitre au carnage animés,
 Sur les corps palpitans des enfans & des femmes,
 Au milieu des débris de leurs temples en flammes;
 L'un sur l'autre acharnés, tour-à-tour s'égorgeoient,
 Ils pensoient tous venger le ciel qu'ils outrageoient.

Mais sans chercher si Dieu, doutant de sa puissance,
 Se repose sur vous du soin de sa défense,
 Si des cuistres crasseux qui l'osent protéger,
 Sont, par brevet du ciel, commis pour le venger;
 Pourquoi, calomniant ses plus parfaits ouvrages,
 Parmi ses ennemis rangez-vous tous les sages?
 Les prêtres de tous temps se sont moqués de nous.
 L'un, en digérant Dieu qu'il fait pour quelques sots,
 Un pseautier à la main, quand le beau temps l'ennuie,
 Vous promene son Saint pour avoir de la pluie.
 L'autre, de vos péchés vous promet le pardon,
 Si vous allez, tel jour, bâiller à son sermon.

châteaux avoient été brûlés & désolés, en demanda justice au roi. Henri II ordonna que cette affaire seroit jugée par le parlement de Paris. Il n'y eut jamais de cause plus solennellement plaidée; elle tint 50 audiences consécutives; & Louis Aubert, Lieutenant Civil, qui fit en cette cause la fonction d'avocat-général, ayant parlé pendant sept audiences, & conclu peu favorablement au président d'Oppède, celui-ci se défendit avec tant de force par son excellent plaidoyer, qui commence par ces mots : *Judica me, Deus, & discerne causam meam de gente non sanctâ*, qu'il fut renvoyé absous; mais Guérin, avocat-général, qui avoit donné trop de licence aux soldats, eut la tête tranchée en place de Grève. Le président d'Oppède mourut quelques années après en 1558. Cette note est tirée du Dictionnaire de l'Abbé l'Advocat, docteur & bibliothécaire de Sorbonne.

Ici l'on enforcelle , & là l'on exorcise.
 Le Sage , j'en conviens , rit de tant de sottise.
 Mais pour n'être pas dupe est-on sans piété ?
 Le ciel n'est-il chéri que du moine hébété ,
 Qui pense qu'aux *Chartrains* (1) pour orner leur église ,
 Marie a de Judée envoyé sa chemise ?
 Comme Athée obstiné faut-il jeter au feu
 Quiconque ne croit pas que , député par Dieu ;
 Un pigeon distinguant Saint Remi dans la foule
 Lui vint jadis à Rheims porter la sainte ampoule ?
 Lorsque , dans ses écrits , un intrépide auteur ,
 Armé de la raison , fait la guerre à l'erreur ,
 On ignore pour quoi la Sorbonne irritée
 Soudain en plat latin vous le déclare Athée.
 C'est que ce nom fatal peut le rendre odieux ;
 Elle croit qu'à ce mot des juges furieux ,
 Aveugles instrumens de sa jalouse rage ,
 Vont par dévotion vous décréter un Sage.
 Précepteurs des humains , voilà quels sont les coups
 Que toujours des cagots vous porta le courroux ,
 Leur foi , leur piété , le zèle qu'ils étalent ,
 C'est par la barbarie , hélas , qu'ils les signalent ;
 Et poursuivant nos jours , au nom de l'Eternel ,
 A leurs lâches fureurs ils font servir le ciel ,
 De Platon dans les fers ainsi périt le maître ;
 Ses vertus contre lui déchainèrent un Prêtre ,
 Un frippon d'Anitus , *Riballier* (1) de son temps ,
 Qui pour Cérès alors persécutoit les gens.
 Ce fut en le traitant d'impie & d'hérétique
 Que d'ignorans en froc un sénat fanatique
 Fit trainer Galilée au fond d'un cachot noir :
 Quel étoit donc son crime ? Il avoit osé voir
 Qu'à la loi qui l'entraîne en tous les temps docile ,
 La terre tourne autour du soleil immobile.

(1) On montre dans la ville de Chartres une chemise de la Vierge.

(2) Docteur & Syndic de Sorbonne , le grand antagoniste de M. Marmontel , qui a dénoncé & fait proscrire son *Bélisaire*.

Que *Jean George* (1) voudroit, dans les murs de Paris,
 Aussi par des bourreaux enchaîner les esprits,
 Que le meurtre & le sang charme sa barbarie,
 Qu'il bénirait le ciel si, servant sa furie,
 Thémis, par un arrêt aux Sciences fatal,
 Se vouoit à l'opprobre en proscrivant *Raynal*. (2)
 Mais le savoir encor craindrait-il la justice ?
 D'*Aligre* (3) feroit-il juge du Saint Office,
 Raison, toujours nous luit, nos yeux sont desfilés,
 Un Sage est près du Trône : Hypocrites, tremblez.

» Eh bien, me dites-vous, en dépit de ce Sage,
 » Les Bourbons méconnus perdront leur héritage,
 » Leurs jours sont menacés, leur pouvoir est détruit,
 » S'il faut qu'en France encore on souffre un homme
 » instruit.

» Ces monstres dont l'esprit à l'étude s'applique,
 » Qui prétendent savoir ce qu'ils nomment logique,
 » Moins ennemis encor de Dieu que des mortels,
 » Ne bornent pas leur rage à briser les autels;
 » Leurs cris séditieux, soulevant nos provinces,
 » Appellent les poignards dans le sein de nos Princes:
 » Louis, en vain chez lui de gardes escorté,
 » Sur son trône contre eux n'est pas en sûreté. »

Je vois bien votre erreur. Vous prenez pour des Sages
 Ces dévots écrivains (4) dont les pieux ouvrages
 Apprennent dans quels cas, pour le bien de la foi,
 On doit en conscience assassiner son roi.
 Vous imputez la ligue à la philosophie,
 Vous croyez qu'à penser passaient toute leur vie

(1) Le Franc de Pompignan, ancien évêque du Puy, à présent archevêque de Vienne. On l'accuse d'avoir fait publier au prône dans ce temps du jubilé, *que tout philosophe étoit ennemi des rois.*

(2) L'abbé Raynal, auteur de l'*Histoire philosophique de l'établissement des Européens dans les deux Indes.*

(3) Premier président du parlement de Paris.

(4) Ceci a rapport au livre des *Affertions* extraites des casuistes des jésuites.

Ces docteurs qui , vendant & la France & leurs voix ,
 Armoient , par un décret , Paris contre Valois.
 Allez , sous quelques traits que vous osiez les peindre ,
 Des apôtres du vrai , Bourbon n'a rien à craindre.
 Eclairer les sujets n'est pas trahir les rois.
 Les rois ont des devoirs , les nations des droits :
 Sans attenter au trône , on peut les en instruire.
 A leur prince , bon Dieu ! les philosophes nuire !
 Forment-ils sous les loix d'un autre potentat ,
 Etrangers en tous lieux , un état dans l'état (1) ?
 L'indépendance est-elle un de leurs privilèges (2) ?
 Placent-ils leur monarque au rang des sacrilèges ,
 Alors que , les taxant par un édit nouveau ,
 Il leur fait des impôts partager le fardeau ?
 Ingrats envers l'état , à leur maître inutiles ,
 Ne veulent-ils l'aider que par des vœux stériles ?
 Osent-ils l'affervir au joug d'un étranger ?
 Ont-ils prêché par-tout que l'on doit l'égorger ,
 Quand , pour entendre & voir , ne consultant personne ,
 Sans eux il doute ou croit , & sans eux il raisonne ?
 Quoi ! de lui leur esprit les feroit redouter !
 Quand Riballier fait tout , ils ne pourroient douter ,
 Sans outrager des rois la majesté suprême !
 Quoi , la raison feroit funeste au diadème !
 L'intérêt d'un monarque est-il d'être ignorant ?
 Est-il d'autant plus riche , est-il d'autant plus grand
 Qu'aux préjugés livrés son peuple est plus stupide ?

Je fais que maint docteur savamment vous décide
 Qu'au peuple un roi sensé doit bien boucher les yeux ;
 Que c'est en l'aveuglant qu'il le conduira mieux ?
 Que la sottise rend les sujets plus dociles ,
 Et qu'on n'est absolu que sur des imbéciles.
 „ Un peuple , disent-ils , est-il bien hébété ,
 „ Jouet d'un fourbe en froc , d'un derviche effronté ,

(1) Ceci à rapport encore au régime des jésuites ,
 ne reconnoissant pour chef que leur général à Rome.

(2) Toute cette tirade regarde les prétendues im-
 munités du clergé , de n'être point imposé , de ne
 donner qu'un don gratuit , &c.

„ De leurs pieds en tremblant il court baiser la poudre ;
 „ Du ciel entre leurs mains il pense voir la foudre ;
 „ Et, par l'absurdité croyant honorer Dieu ,
 „ N'ose de sa raison user sans leur aveu.
 „ Là pourvu que le Prince achete leur suffrage ,
 „ Iniquité, parjure & meurtre & brigandage ,
 „ Il peut permettre tout à son ambition ,
 „ Tout tyran qu'il fera, sa sottise nation ,
 „ Même en le détestant, lui restera fidelle.
 „ Maître d'eux par son or, par eux seuls il l'est d'elle..
 Bon ! mais de ces cafards , esclave & non pas roi ,
 Leur orgueil humblement peut lui faire la loi ,
 Il faut que d'un Iman sur son trône il dépende ,
 Il ne régnera pas qu'un Muphti ne lui vende
 Du ciel qu'il fait mentir & la voix & l'appui ;
 Et si de ses bienfaits ils s'arment contre lui ,
 Si , châtiant enfin sa sottise dévote ,
 Ils veulent asservir son sceptre à leur marotte ;
 Par leurs absurdités s'ils divisent l'état ,
 Par quel bras fera-t-il punir leur attentat ?
 Qui seront ses vengeurs ? Est-ce un peuple stupide
 Dont leur ordre est la loi , leur volonté le guide ,
 Qui confondant ensemble un Bonze & l'Eternel ,
 S'il osoit les toucher, se croiroit criminel ?
 Aussi , de leurs complots spectateur immobile ,
 Il faut encor qu'il cache une rage inurile.
 Par eux impunément il se laisse outrager ,
 Ou si , las de leur joug , il ose se venger ,
 Aussi-tôt sur sa tête ils lancent l'anathème ,
 Ils courent à l'encan mettre son diadème :
 Le voilà par leur voix proscrit au nom de Dieu ;
 Son peuple est révolté ; son royaume est en feu ;
 Ses gardes , ses soldats , la cour qui l'environne ,
 Femme , enfans , serviteurs , amis , tout l'abandonne ;
 Et quand , par l'intérêt à sa perte animés ,
 Pour ravir ses débris , vingt rivaux sont armés ,
 Tandis que l'on s'égorge , errant de ville en ville ,
 Sans appui , sans espoir , sans états , sans asyle ,
 Pour suivi par l'effroi , sa rage & ses bourreaux ,
 Il languit dans l'opprobre , & meurt sous leurs couteaux .

Sans doute un peuple instruit pourroit aussi , peut-être ,

Du trône renversé précipiter son maître.
 Mais à cet attentat il faut qu'il soit forcé;
 Qu'en voulant tout oser, son monarque insensé
 L'ait, dans son désespoir, réduit à tout enfreindre.
 Qu'il soit bien gouverné, ses rois n'ont rien à craindre.
 Il n'en est pas ainsi chez un peuple ignorant :
 En vain, par cent chemins à la gloire courant,
 Craint de ses ennemis, chéri de ses provinces,
 Un Souba vers le Gange est l'exemple des princes :
 Que, haï des faquins, ils l'osent décrier,
 Qu'un fourbe ambitieux, brame de son métier,
 Le védam à la main, crie : " écoutez, mes freres ;
 „ Ici-bas de Visnou nous sommes les vicaires.
 „ Qui représente Dieu doit commander aux rois.
 „ Toutefois l'insolent qui vous donne des loix,
 „ Sourd aux ordres du ciel qu'il ose méconnaître,
 „ Loin de nous obéir, nous veut parler en maître.
 „ O crime ! ô sacrilège ! il dit, le scélérat ;
 „ Qu'un brame de son or doit secourir l'état ;
 „ Mes freres, Visnou veut qu'on punisse l'impie.
 „ Vous savez ses forfaits. Que sa mort les expie.
 „ Un monarque est sacré, mais moins que les autels ;
 „ Il vaut mieux obéir à Visnou qu'aux mortels. „
 A ces mots prononcés d'une voix fanatique,
 Soudain vous allez voir un peuple frénétique,
 Au meurtre encouragé par de grands factieux,
 Lever contre son prince un bras séditieux ;
 Et, de l'ambition instrument & victime,
 Briguer l'apothéose en commettant le crime.
 Moins un peuple est instruit, plus on peut l'égarer :
 Les yeux ceints d'un bandeau qu'il craint de déchirer,
 Pour lui tout prêtre est Dieu, tout fourbe est un
 prophete ;
 Contre le meilleur maître, un moine, une comete,
 Un miracle, une éclipse, un sermon va l'armer ;
 C'est un volcan toujours tout prêt à s'enflammer.
 Rois, vous l'osez braver. Mais le feu qu'il récele,
 Pour vous donner la mort, n'attend qu'une étincelle.
 Ainsi, lorsqu'au mensonge opposant ses écrits,
 Le sage ose attaquer les tyrans des esprits,
 Lorsqu'éclairant le peuple, à leur rage il s'expose,
 Il rompt l'indigne joug que leur bras vous impose :

D'un sous-diacre sur vous il détruit le pouvoir ;
 Au sceptre qu'il bravoit il soumet l'encensoir ;
 Il arrache, en un mot, des mains de la sottise
 Ce fer qu'en priant Dieu contre vous elle aiguisé.
 Ainsi, loin de vous nuire, il vous venge, il vous sert.
 La Raison vous défend. C'est l'Erreur qui vous perd.

Toi qui, dans le *Velay* (1) fis publier au prône
 Que tout vrai Philosophe est ennemi du trône,
 Apprends-nous leurs forfaits, dis-nous leurs attentats ;
 De quel Roi leur avis troubla-t-il les Etats ?
 Quel bras contre leur maître ont armé leurs querelles ?
 Quel souverain tomba sous leurs mains criminelles ?
 Viens, parle ; qui d'entre eux, apprentif assassin,
 De Valois dans Saint Cloud courut percer le sein ?

Dans quel livre Montagne, enseignant l'homicide ;
 Jadis exhorta-t-il Châtel au parricide ?
 Impudent ; qui de *Bayle* ou bien de *Dumarsais* (2)
 A prescrit de trahir tout Monarque Français,
 Qui, ne sachant servir ni Rome, ni la messe,
 Au sortir du salut n'iroit pas à confesse ?

Grand Dieu, les Rois aux fers, leurs enfans massacrés,
 Leurs palais sous les morts & la cendre enterrés,
 Cent fois du Fanatisme ont attesté la rage,
 De cent trônes détruits la chute est son ouvrage,
 Du Sceptre qui le craint il foule aux pieds les droits,
 Il brave tout pouvoir, & c'est lui toutefois,
 Lui, l'effroi des Etats que sa main met en cendre,
 Lui ; le bourreau des Rois, qui feint de les défendre,
 Qui, cachant le poignard qui va les égorger,
 Encor teint de leur sang, parle de les venger ;
 Et sur qui ? juste ciel ! sur leurs bienfaiteurs même.
 Courageux défenseur des droits du diadème,

(1) Province dont le Puy est la capitale, Evêché de M. le Franc de Pompignan.

(2) Philosophe François, accusé d'Athéisme, excellent Grammairien.

Voltaire, quoi, c'est toi dont il fait un Ciément ;
 Quoi, Sages, c'est sur vous que sa haine prétend
 Faire tomber le sang des Rois qu'il assassine,
 C'est vous qu'il représente armés pour leur ruine ;
 Qu'il dépeint acharnés sur tous les Potentats ;
 Vous, qui les protégez contre ses attentats :
 Vous, sans qui, vil jouet des gredins en étole,
 Les Souverains encor, cités au capitole,
 Martyrs de leur sottise, un chapelet en main,
 Attendroient, pour régner, l'ordre d'un Jacobin.
 Sans qui bientôt, hélas, & barbare & déserte,
 L'Europe de bûchers & de ronces couverte,
 Verroit ses habitans dévots & malheureux,
 Pour des sophismes vains, se déchirant entr'eux,
 Ministres hébétés des fureurs de leurs prêtres.
 En invoquant le ciel assassiner leurs maîtres ;
 Tandis qu'au Vatican insultant la raison,
 Tantôt armé du fer & tantôt du poison,
 Bénissant, massacrant, pillant au nom de Pierre
 Maître, idole, scandale & fléau de la terre,
 Du lit de ses Gitons, un infame Romain
 Détrôneroit les Rois avec un parchemin ;
 Philosophie, hélas ! à l'imposture en bute,
 Malheur à tout état où l'on te persécute :
 Malheur au peuple aveugle, aux imbécilles Rois
 Qui brûlent tes écrits & redoutent ta voix,
 Le nôtre la consulte. Auprès du trône admise,
 Fais prospérer la France à tes ordres soumise ;
 Par l'ignorance encor le commerce opprimé
 Craignoit d'offrir ses bleds à Paris affamé ;
 Des Jurés enchainoient l'industrie affligée,
 Et dans les ateliers sa main découragée,
 N'osoit, sans un brevet, sollicité en vain,
 Ni saisir un compas, ni s'armer d'un burin.
 Ta sagesse a brisé ces funestes entraves :
 Le Commerce & les Arts ne seront plus esclaves : (1)

(1) Ceci à rapport à la liberté du commerce des
 bleds & à la suppression des Jurandes & Maîtrises
 par M. Turgot.

Achève : au préjugé porte les derniers coups,
 En écrasant l'erreur mérite son courroux.
 Vois quelle absurdité regne encor dans la France;
 Il faut que d'*Hemery* (1) trompant la vigilance,
 Un tremblant colporteur, contrebandier d'écrits,
 En fraude fasse entrer la raison dans Paris.
 Aux enfans de Calvin que la loi déshérite,
 Des honneurs & du ciel l'entrée est interdite. (2)
 Un noble fainéant, fier du nom d'Ecuyer,
 Croit devoir à l'Etat bien moins qu'un roturier. (3)
 Soixante Publicains, engraisés de rapine,
 De la France aux abois afferment la ruine;
 Et d'un autre Sully renversant les projets,
 Pensent servir leur maître, en vexant ses sujets.
 Aux fers de ces brigands arrache ma patrie, (4)
 Que de nos murs enfin chassant la barbarie,
 La raison y soit tout & la coutume rien;
 Qu'à ta voix Ribailier devienne homme de bien;
 Peuple, Grands, que tout pense, & même la Sorbonne;
 Qu'un Chanoine (5) au Jura ne vole plus personne;
 Qu'il soit mis à la taille, & qu'on ne dise plus
 Que sous ton regne encore il reste des abus.

(1) Fameux Exempt de Police, chargé de la Librairie, qui a obtenu la Croix de St. Louis, après avoir exercé long-temps son infame métier.

(2) Il s'agit ici des Edits absurdes & barbares contre les Protestans.

(3) Ceci a trait aux réclamations du Clergé & de la Noblesse contre l'Edit des Corvées.

(4) M. Turgot alloit supprimer les 60 Fermiers généraux au moment où il vient d'être disgracié.

(5) Il faut se ressouvenir ici du procès des Chanoines de St. Claude, près le mont Jura, prétendant que leurs habitans sont serfs, sur des titres faux, fabriqués durant les siècles de barbarie.

L E T T R E X X X V .

*Sur l'opéra. Révolution arrivée à ce spectacle.
Épître dédicatoire à une fameuse courtisane.*

ENTRAINÉ par le cours des événemens ; Milord, je ne vous entretiens des objets qu'à mesure qu'ils me fournissent occasion d'en parler. Aujourd'hui que le nouvel opéra d'*Alceste* (1) fait la matière de toutes les conversations, je m'arrête à ce spectacle sur lequel j'ai ramassé les détails qui pouvoient intéresser votre curiosité. Vous ne connoissez point la salle actuelle. Vous n'êtes point venu à Paris depuis qu'elle est finie (2), & c'est le cas de vous la décrire. Je n'ai point voulu m'en rapporter à mes lumières, j'ai consulté un homme de goût, qui n'exerçant pas, m'a paru propre à me satisfaire avec un artiste de profession. C'est par où il a commencé son instruction ; mais en m'avertissant de me défier de la jalousie & de l'envie des rivaux d'un homme célèbre dans la carrière des arts, il m'a prévenu en même-temps de me précautionner contre les annonces des journaux, ouvrages périodiques & autres petites brochures composés presque toujours par l'auteur, par ses amis, ou par ses flatteurs à gages. Il s'est ré-

(1) Joué pour la première fois le 23 Avril.

(2) En janvier 1770. L'ouverture s'en est faite le 26.

crié contre l'indulgence des chefs qui sous prétexte de ne point décourager les gens à talens , empêchoient les critiques trop franches & trop vives , & ne favoient pas que les louanges prodiguées aux ouvrages médiocres leur sont plus nuisibles que les censures les plus injustes ; que la chose vraiment propre à perdre les Arts , c'est la distribution mal faite des récompenses , qui s'accordent souvent en France moins au mérite qu'à la protection & à l'intrigue. Après cette petite digression il m'a confié ses observations sur l'édifice dont il s'agit.

La façade de l'opéra , parallèle à la rue , est recommandable par sa disposition , sa symétrie & sur-tout par les ornemens qu'à exécuté M. Vassé , sculpteur du roi. Elle est d'une simplicité noble , mais qui ne répond pas cependant à toute la majesté que devrait annoncer un pareil édifice. D'ailleurs , elle est subordonnée au palais , dont elle ne semble faire qu'un accessoire , & touche par l'autre extrémité à des bicoques particulières , qui font le coin de la rue : défaut impardonna-ble , & qui méfalliera toujours un bâtiment public , destiné à être isolé.

La galerie extérieure & ouverte qui enveloppe le pourtour de la salle , est commode & fournit une quantité d'entrées & d'issues , mais elle n'est ni assez spacieuse ni assez dégagée de toutes parts. En un mot , elle est mesquine , ainsi que le vestibule intérieur. Celui-ci n'a ni la hauteur ni l'étendue qu'il exigeoit ; les escaliers se rapprochent trop , ils sont trop

roides : ceux du parterre sur-tout sont trop étranglés & ressemblent à des escaliers dérobés , qui conséquemment ne devroient pas être vus ni s'affimiler aux grands escaliers des loges.

L'ouverture de la scene est large de 36 pieds & haute de 32 : elle a une grande profondeur , mais ces proportions n'étant pas conformes à celles de la salle , il en résulte un mauvais effet pour l'ensemble : les acteurs se perdent sur le théâtre , les décorations y paroissent mesquines , ne pouvant avoir toute l'étendue qu'elles mériteroient par la difficulté de manœuvres ; & peut-être cette trop grande évafion contribue-t-elle beaucoup à faire perdre la voix , d'où il résulte qu'elle est moins sonore.

L'avant-scene est décorée de quatre colonnes d'une composition riche & élégante , dont les canelures sont à jour. On a voulu que cette partie , consacrée pour l'ordinaire seulement à la décoration , fournisse des loges recherchées par leur genre & par leur nouveauté. Mais le bon goût réproouve généralement ces tambours à la hauteur de l'appui des loges qui sont pratiqués dans leurs intervalles , ce qui nuit à la perfection de l'ordre corinthien. Le bon sens condamne encore plus celles formées dans leurs socles , & qui , par leurs grandes ouvertures , présentent aux yeux des colonnes portant sur le vuide. La nécessité de concilier les raisons d'intérêt avec les moyens d'embellissement qu'on allègue , sans excuser l'artiste , annonce une cupidité dans

les propriétaires très-propre à gâter , à énerver tous les talens.

Les quatre rangs de loges ne sont point désapprouvés généralement & ne paroissent pas fournir une trop grande hauteur. Cette disposition rend la salle susceptible de contenir 2500 spectateurs , mais non tous également bien placés. Les loges construites en fer & en bois avec un artifice ingénieux sont très-solides , malgré la légèreté qu'elles semblent présenter à l'œil. Elles ne sont plus séparées par des poteaux & forment comme un seul balcon à chaque rang. Il eût été à souhaiter que l'artiste eût pu reculer successivement ces rangs en forme d'amphithéâtre demi-circulaire. Quant aux ornemens , la salle n'a point l'air de fraîcheur qu'elle devrait avoir : on prétend qu'on a sacrifié cette partie à l'amour-propre des femmes qui auroient été éclipsées par des dorures trop brillantes ou des vernis trop vifs. Du reste , les femmes des premières loges se plaignent d'être trop isolées par leur exhaussement , & celles des troisièmes , c'est-à-dire , des loges à l'année , d'être trop vues. Ces petites critiques sont légères , & méritent peu de considération.

Le foyer principal & extérieur est une belle galerie de 60 pieds de long , mais trop étroite : elle est éclairée de cinq grandes croisées , qui ont vue sur la rue St. Honoré par un balcon de fer enrichi de bronze , de près de cent pieds de long , de l'exécution du Sr. Deumier , artiste très-renommé. Les ornemens ne répondent point à l'annonce de cette galerie. Il n'y

a que des glaces mesquines sur deux cheminées trop petites qui terminent les deux extrémités. On y voit trois bustes en marbre, représentant *Quinault*, *Lully* & *Rameau*. Ces têtes, traitées avec beaucoup de vérité & d'énergie, sont dues au ciseau de *Cassieri*, sculpteur du roi.

Mais le foyer le plus recherché est le foyer intérieur qui est près du théâtre ; il est quarré & trop petit pour son usage, sans aucune décoration. C'est là, qu'après l'opéra toutes les actrices se retrouvent & se mettent en spectacle sur des banquettes qui en forment le pourtour. Elles y reçoivent les hommages des spectateurs qui s'y rendent en foule, & chacun peut en liberté approcher de ces divinités. On a substitué cette innovation à l'usage des négociations de volupté sur le théâtre après le spectacle, faute d'autre lieu pour se rassembler dans les anciennes salles.

Le parterre, quoique moins incommode que celui des autres salles, mérite plusieurs reproches ; le plus essentiel, & celui contre lequel on ne cessera de se récrier, c'est cet usage indécent de tenir le public debout, d'où il résulte un tumulte presque habituel dans cet endroit de la salle qui, outre les rixes particulières auxquelles il donne lieu, trouble nécessairement le reste des spectateurs, les incommode & altere toujours le plaisir. Du reste, on n'y trouve plus cette partie sombre & caverneuse que formoient les faillies des loges trop avancées & qui interdisoit la vue des acteurs à un tiers des spectateurs. Actuel-

lement , dès qu'on touche le seuil d'une des deux portes on envisage parfaitement le théâtre.

Quand au plafond, il regne d'abord un en-
tablement au-dessus de l'avant-scène, dont le
milieu est interrompu par un groupe de re-
nommées, soutenant un globe d'azur semé de
fleurs-de-lys. Des enfans forment une chaîne
avec des guirlandes. Cette composition , sur-
chargée de dorure, est lourde & sans génie ;
elle ne se raccorde pas avec le reste, & ne
fait pas à M. Vassé, son auteur ; le même
honneur que les bas reliefs extérieurs.

Le sujet des peintures du plafond est sim-
ple & convenable. Il offre les muses & les
talens rassemblés par le génie des arts, qui
précède le triomphe d'Apollon qu'il annonce,
& qui paroît arrivant sur son char. L'igno-
rance & l'envie y forment un épisode ; mais
toute cette allégorie n'est ni aussi ingénieuse
ni aussi juste qu'elle pourroit l'être. On re-
proche au coloris des tons jaunes & grisâ-
tres, au-lieu de ce bleu céleste & aérien qu'on
y auroit désiré. Les figures, en général &
sur-tout celles des femmes, sont pesantes &
de formes trop prononcées. D'ailleurs il re-
gne dans l'ensemble un manque de dégrada-
tion qui nuit à l'effet de la perspective. En
un mot, il ne répond pas à l'idée qu'on avoit
du peintre (M. du Rameau) par ses produc-
tions exposées au Sallon.

Les décorations nouvelles ont été exécu-
tées d'après les deffins de M. Moreau, par
Mrs. Machy, Guillet & de Leuze. Dès le dé-
but, celles de *Zoroastre* n'eurent pas le suc-

cès désiré. En général, elles sont toutes petites, peu riches & mal dessinées.

Quant aux qualités locales, la sûreté étant la première, on y a apporté l'attention la plus scrupuleuse. Trois réservoirs, qui contiennent environ 200 muids d'eau, sont disposés dans les endroits où ils seront les plus utiles en cas d'incendie; les loges des acteurs sont toutes voûtées en brique, & plusieurs des escaliers sont en pierre.

On avoit d'abord trouvé la salle sourde. Pour éviter ce défaut l'architecte prétendit n'avoir employé que des bois légers, des formes rondes sans ressauts & avec le moins d'angles possible. Depuis que la charpente, les plâtres & les peintures ont acquis le degré de sécheresse convenable pour répercuter les sons, on se tait sur ce reproche, quoique le local ne soit pas encore aussi sonore qu'il le faudroit.

Au surplus, le Sr. Moreau se plaint qu'il ait fallu concilier mille petits intérêts, mille petites bien-séances qui ont mis des entraves à ses talens. C'est à une raison pareille qu'il attribue le désagrément qu'éprouve le public de voir le machiniste faire ses dispositions, présenter d'avance les formes qu'il prépare pour les changemens; ce qui détruit tout l'effet de la surprise & nuit également à la décoration qui occupe la scène & à celle qui doit la remplacer.

Il résulte de tout ce qu'on a dit, n'importe par quelle considération, que l'artiste ne peut attendre une grande gloire de ce monument,

& que la postérité n'entrant point dans toutes ses excuses, ne le regardera que comme un homme médiocre, incapable de profiter des grands modèles qu'il a vus en ce genre, & dont le génie auroit tiré un tout autre parti.

Il est à remarquer que l'on avoit proposé au concours une devise en deux vers françois, pour servir d'inscription à la nouvelle salle, & qu'il ne s'en est trouvé encore aucune digne d'être inscrite.

Il faut ajouter que la salle de spectacle a, comme l'ancienne, l'avantage de se former en salle de bal : une machine, d'une structure ingénieuse & nouvelle, met le parterre au niveau du théâtre; ce qui forme un fallon octogone de quarante-cinq pieds de diamètre & magnifiquement décoré de colonnes, de statues, de dorures, de glaces, &c.

Après vous avoir parlé, Milord, de l'emplacement, il faut dire un mot des acteurs, la seconde chose nécessaire pour un spectacle. Ils sont en assez grand nombre, mais peu d'excellens. Entre quatre hautes-contres un seul mérite d'être cité, le Sr. *le Gros*, que vous avez entendu. Vous connoissez la beauté de son organe qui se soutient, mais il manque toujours de ce goût exquis que son prédécesseur (1), dit-on, avoit porté au suprême degré. Il est vrai qu'il en a moins besoin aujourd'hui; que devenu plus acteur, graces au

(1) Le Sr. Geliote.

chevalier Gluck (1), il substitue aux agrémens d'une ariette chantée dans la perfection la plus recherchée, l'énergie & l'impétuosité des grandes passions.

Parmi les basses-tailles, en plus grande quantité, je ne vois que le Sr. Larrivée propre à faire sensation. Il a tout pour lui, la noblesse de la figure, l'étendue d'une voix pleine & flexible, un jeu facile & bien entendu.

L'opéra est beaucoup mieux en femmes. Des actrices de rôles, il n'en est aucune qui n'ait quelque mérite. Vous avez souvent été ému de la voix touchante & onctueuse de Mlle. Arnoux, mais son organe se perd tout-à-fait & je crois qu'elle quittera le théâtre incessamment. Quant à madame Larrivée, elle ne brille plus autant que lorsque vous l'avez vue : sa voix n'a plus cette souplesse nécessaire pour se façonner à la mélodie moderne, & la nécessité indispensable dans les tragédies lyriques nouvelles d'avoir de l'ame & de la sensibilité, la rend désormais assez inutile. Mlle. le Vasseur est celle qui brille davantage aujourd'hui. Formée & stylée par le chevalier Gluck lui-même, elle est tout de suite montée à un degré de perfection dont on ne l'auroit pas crue susceptible. C'est aujourd'hui la meilleure actrice de la scène : on regrette seulement que sa figure, peu théâtrale, ne réponde pas à la majesté de ses rôles. Mlle. Beau-

(1) On dit que c'est dans l'opéra d'*Iphigénie* que le Sr. le Gros a laissé voir pour la première fois qu'il avoit de l'ame,

menil, Mlle. La Guerre l'ont quelquefois doublée avec beaucoup de succès, quoique la première manque d'onction, & la seconde d'une certaine noblesse dans le jeu. Les rôles à baguette sont toujours rendus par Mlle. Duplant, qui fait également illusion par sa voix, sa taille & sa corpulence volumineuse. Mlle. Duranci la supplée, sur-tout dans la scène, pour laquelle elle a une véritable intelligence. Plusieurs autres se forment & donnent des espérances. Ce qui, je crois, oblige le sexe françois de s'évertuer à ce spectacle plus que le nôtre, c'est le desir de faire fortune & d'acquérir d'illustres amans; car en fait d'actrices de chant on observe que les coryphées seules s'attirent des hommages & des adorateurs; les autres restent dans la médiocrité & la misère, même avec la plus agréable figure. Au contraire, toutes les danseuses réussissent, & il n'en est presque aucune qui n'arrive au spectacle dans un char superbe. On prétend qu'un étranger proposoit un jour ce problème à résoudre à M. d'Alembert, qui lui répondit très-sérieusement, *que c'étoit une suite nécessaire des loix du mouvement.*

Quoi qu'il en soit, c'est spécialement dans le genre de la danse que l'emporte l'opéra de Paris sur tous les spectacles de l'Europe. Quelle réunion de talens merveilleux dans les divers genres! Je ne vous parlerai point du Sr. Vestris, que vous avez admiré jusqu'à l'adoration. Vous connoissez aussi le Sr. Gardel. Vous seriez affligé avec tout Paris de la maladie grave, survenue au Sr. Dauberval, qui fait dé-

sefpérer qu'il puisse jamais reprendre le caractère de sa danse avec cette vigueur & cette aisance qu'il réunissoit au suprême degré. Le fils du premier (1) est déjà un prodige. Les Srs. Malter, Despréaux & Marcadet brillent pour la légèreté dans la danse haute, & pourront peut-être un jour remplacer le troisième, unique, il est vrai, & dont il est bien difficile d'égaler la précision, l'aplomb, la souplesse, & surtout la folie enchanteresse.

Vous voyez souvent en Angleterre Mademoiselle Heinel; mais il n'est pas possible qu'elle y ait montré son talent pour la pantomime comme elle l'a fait ici dans le ballet de *Médée & Jason*, où elle a rendu le rôle de la célèbre magicienne avec une vérité qu'on ne peut surpasser. Les Demoiselles Allard & Peslin sont depuis trop long-temps au théâtre pour que vous ignoriez leur nom & leur mérite. Les gavottes, les rigaudons, les tambourins, les lours, tout ce qu'on appelle les grands airs, leur fournissent sans cesse une occasion d'imaginer une variété de pas étonnans : leur chef-d'œuvre est sur-tout la gargouillade, c'est-à-dire, les écarts, les tournoiemens, les pirouetemens sur un seul pied, les développemens des charmes secrets, qu'un perfide caleçon dérobe sans cesse aux yeux, mais ce qui ne fait qu'irriter davantage les desirs des amateurs. Vous retrouveriez encore dans Mlle. Guimard cette danse maniérée, pleine d'afféterie que je

(1) Surnommé Vestr'Allard, du nom de son père & de sa mère, Mlle. Allard.

vous ai entendu lui reprocher , & que tant de gens prennent pour des graces & de la volupté. C'est dans Mlle. Dorival qu'on admire ces qualités séduisantes que comportent sa jeunesse , sa figure & sa fraîcheur.

Je ne finirois pas , Milord , si j'ajoutois à ces héroïnes les danseuses seules & en double , les danseuses en double & coryphées , s'évertuant & devant un jour briller à leur tour ; mais je ne puis m'empêcher de vous témoigner mon ravissement à la vue de cette multitude de filles charmantes , qui tapissent nouvellement les deux côtés du théâtre (1) , & dont on doit le choix aux régisseurs actuels. Quand on se trouve en cercle avec cette foule de nymphes , on croit être dans le paradis de Mahomet , entouré de divines houris. Ce n'est pas qu'on les jugeât toutes jolies véritablement , si l'on venoit à discuter ces figures ; mais la richesse de leurs ornemens , leurs vêtemens gracieux , leur coëffure élégante , dont l'art est poussé aujourd'hui jusques à une recherche incroyable , corrigent ou font disparaître les défauts différens , les disgraces de la nature , la laideur , les difformités même. En un mot , l'ardeur de plaire & de séduire , chez ces filles , donne tant d'activité & d'énergie à leur goût , que la reine ne dédaigne pas quelquefois d'appeler l'une d'elles (2) à sa toilette , & de pré-

(1) C'est-à-dire , les filles des chœurs , les danseuses figurantes , suraumeraires , &c.

(2) La Dlle. Guimard. C'est sur-tout pour les bals particuliers & autres fêtes données chez elle , que S. M. a consulté cette actrice.

férer son avis à celui de ses ouvrières, de ses femmes de chambre & de ses dames.

Cette république lyrique, composée de trois cents personnes (1) tomberoit bientôt dans le désordre, l'anarchie & le cahos, si quelque législateur ne surveilloit constamment sur elle. C'est le secrétaire d'état au département de Paris qui en a la haute police, & c'est la ville qui en a l'administration, utile ou plutôt très-dispendieuse, puisqu'elle est continuellement obligée d'y mettre de ses fonds, plus ou moins (2). C'est sans doute un problème à résoudre de savoir comment ce spectacle, le plus beau de l'Europe, dans une ville immense comme Paris, où les autres rendent tous un argent considérable & font la fortune de ceux entre lesquels le gain se répartit, est, au contraire, à la charge des administrateurs. Ce vice n'est sans doute pas inhérent à la chose, puisque les principaux acteurs ont souvent demandé à régir eux-mêmes leur caisse, comme les deux comédies (3). Il provient de plusieurs causes : 1°. de l'impéritie des chefs, que leur état (4) éloigne des connoissances & du goût nécessaires

(1) Y compris l'orchestre & les deux écoles de chant & de danse.

(2) Depuis cent jusqu'à deux cents mille francs.

(3) Une part d'acteur aux Italiens ou aux François n'est jamais moindre de 12,000 livres, & va quelquefois à 15,000 & peut-être 20,000 tous frais faits.

(4) Le prévôt des marchands est ordinairement un conseiller d'état; les échevins sont tirés de la bourgeoisie, & sur-tout du corps des marchands.

pour juger les talens , les apprécier & les encourager , qui d'ailleurs changeant continuellement (1) , n'ont pas le loisir d'approfondir & d'étudier cette manutention , qui ne s'en mêlent que pour aller se pavaner dans une loge (2) & s'approprier quelque'une de ces Demoiselles , irritant leur lubricité , & formant ainsi un ferrail passager ; qui , enfin , bien-loin d'avoir intérêt à son amélioration , en ont un opposé , puisque plus mal vont les affaires de la ville , & mieux ils font les leurs , parce que plus grande est la dépense de l'une , & plus forte est la recette des autres.

2°. De la mal-adresse de ne point faire contribuer à l'avantage de cette machine les directeurs , en aiguillonnant leur amour-propre , ou en les prenant par leur intérêt personnel. Nulle récompense honorifique attachée à leur zèle , à leur industrie , à leur invention ; nul accroissement d'émolumens par celui du trésor lyrique. Quelque chose qu'ils fassent , leurs appointemens fixes ne peuvent ni hausser ni baisser. En conséquence ils se livrent à la paresse , cette passion de l'homme , si naturelle & si douce : ils laissent durer pendant trois mois le même opéra , qu'il plaise ou déplaise au public : ils accordent à leur volonté des congés aux acteurs & actrices ; & comme les plus né-

(1) La commission du prévôt des marchands n'est que pour deux ans. Un échevin ne reste jamais que le même temps en place.

(2) Il y a une loge affectée pour la ville , où vont gratuitement ces Messieurs.

affaires sont les plus recherchés dans les provinces & chez l'étranger , le spectacle est souvent dénué de ses supports & dans le plus grand délabrement.

3°. Du défaut d'émulation dans les sujets , dans les coryphées , soit du chant , soit de la danse , dont les appointemens , les gratifications & les retraites s'accordant plus au rang , à l'usage , à la vétusté , à la protection qu'au mérite , & quelquefois étant le produit de moyens infames , ne présentent qu'une foible amorce aux talens , & les laissent dans l'inaction & l'engourdissement , si un amour-propre excessif ou le véritable enthousiasme de la gloire ne les en fait sortir.

4°. Au peu d'exactitude dans la recette , personne n'ayant un intérêt pressant de faire les recouvremens , d'obvier aux non-valeurs , d'empêcher les abus & les fraudes , ou l'excès de la dépense ; par le peu d'intelligence des premiers administrateurs , par l'indolence des seconds , par le gaspillage des subalternes , par la cupidité de tous , cherchant à s'approprier quelque part des dépouilles de cet empire en proie à tous les ravisseurs possibles.

5°. Enfin , parce que l'opéra étant essentiellement une école de galanterie & de luxe , ne comptant dans son sein que des membres vils , des hommes déshonorés , des femmes perdues , n'existant que par les recrues que lui fournissent sans cesse la licence , la débauche & la corruption ; servant de réceptacle à l'impudicité , à l'adultère , à la prostitution , à la crapule la plus honteuse ; en un mot , d'a-

style à toutes les rursitudes , à tous les vices ; il faudroit à sa tête un Caton pour le régir , en échappant à la contagion générale , & un Caton ne voudroit pas s'en charger. C'est ce qui vient d'arriver à M. de Malesherbes , qui s'est contenté de prêter son nom aux beaux réglemens dont j'ai à vous entretenir , & qui les a signés sans daigner en faire la lecture.

Oui, Milord, tous les abus dont je vous ai parlé comme présens ne sont déjà plus, graces aux loix qu'on vient de faire pour le théâtre lyrique : loix excellentes en effet si on les exécute, mais qu'il est à craindre de voir tomber bientôt en désuétude & en oubli, comme tant d'autres plus importantes & plus sacrées.

Tel est le sort qu'a éprouvé un réglemant fait par le duc de la Vrilliere, un des ministres les plus corrompus qu'ait eu la France, mais qui, dans le commencement du regne nouveau, prince ami des mœurs, joua l'hypocrisie comme les autres, & parut vouloir contribuer à leur réforme en ce qui le concernoit. Depuis la construction de la salle actuelle, on entroit librement au foyer des actrices avant & pendant les représentations : on les voyoit s'habiller, on jouissoit de tout le coup-d'œil séduisant que pouvoit présenter leur toilette, & les amateurs propres à l'impromptu avoient ainsi la facilité de faire des coups fourrés très-agréables ; par un placard (1)

(1) En date du mois d'Avril, mais il n'a pu avoir son exécution qu'à la rentrée des spectacles, après le grand deuil du roi.

affiché à toutes les portes de l'opéra & dans son intérieur , on interdisoit cette communication ; il étoit défendu aux directeurs de laisser subsister un usage aussi contraire au bon ordre du service qu'à la décence & aux mœurs ; & ces demoiselles se trouvoient réduites à réserver désormais le spectacle de leurs charmes secrets pour le tête à tête avec leur amant. Ce point de discipline du théâtre lyrique étoit impraticable sous l'administration précédente , sans vigueur , sans autorité & sans décence elle-même. C'est à quoi l'on a d'abord cherché à remédier en l'établissant sur un pied plus respectable. Six personnages ont été nommés en titre , comme commissaires du roi , *pour gouverner l'opéra avec l'autorité la plus étendue* (1) , ayant sous eux un directeur général , deux inspecteurs , un agent & un caissier. Ensuite , par une première ordonnance (2) fort longue & affichée avec profusion , on a réglé la manutention extérieure de ce spectacle. Elle concerne les entrées gratuites , ainsi que celles aux premières représentations dont elle réprime l'abus excessif : elle en corrige d'autres introduits avec *les petites loges ou loges à l'année* (3) ; elle fixe le nombre des billets de parterre dans les cas de foule (4) , mais

(1) Ce sont les termes de l'arrêt du 30 Mars.

(2) En date du 29 Mars 1776. Elle est en XVI articles.

(3) C'est-à-dire , qu'un particulier loue pour toute l'année.

(4) Comme aux trois premières représentations

y supplée par une nouvelle formule de billets propres à satisfaire la curiosité excessive, ou l'oisiveté trop désœuvrée. (1)

A celle-ci en a bientôt succédé une seconde (2) relative à la police intérieure, plus étendue & plus grave que la première. Le roi y confie une autorité absolue à ses commissaires, & le pouvoir de punir la désobéissance par des amendes, & même par le renvoi des sujets en certains cas. Mais dans ceux-ci cette peine n'est pas légèrement infligée : l'administration est obligée de rendre compte au secrétaire d'état, ayant le département de Paris. L'objet de cette sévérité est de contenir la légèreté, le caprice, l'humeur des gens à talens, manquant trop facilement au service public. (3)

d'une nouveauté, le nombre des billets alors est fixé à 800.

(1) Par des billets de corridor, c'est-à-dire, avec lesquels on pourra circuler dans les corridors, sans entrer dans les loges ou dans le parterre. C'est l'image des ombres errantes sur les bords du *Styx*.

(2) En date du 30 Mars 1776. Elle est en XLII articles.

(3) Voici le texte précis de l'article XXVI, concernant ce point d'administration : « les sujets, qui » étant encore en état de servir, quitteront par lu- » meur ou sur des prétextes frivoles, seront, con- » formément aux décisions ci-devant données à ce » sujet, non-seulement exclus de la pension de re- » traite, encore qu'ils eussent le temps prescrit par » les réglemens ils perdront aussi toutes celles qu'ils » auroient pu obtenir de sa majesté, sur quelque par- » tie qu'elles soient assignées : comme aussi ils seront »

Alors il est question de récompenser leur zèle de manière à ne laisser aucune prise à la faveur ou à la séduction. Outre les appointemens fonciers, fixés invariablement, à la place des distributions manuelles & trop souvent arbitraires, on établit des *feux*, espèce de dénomination qui désigne un service continu de dix représentations, auxquelles un coryphée aura concouru, & chacun, suivant sa classe, recevra un prix en argent proportionné. (1)

On n'oublie pas les auteurs, & S. M. veut que l'administration ferme & bienfaisante tour-à-tour envers les membres de l'académie, se pique d'honnêteté & de reconnoissance pour ceux-là. On augmente leurs honoraires (2),

» incontinent rayés des états de la musique de sa ma-
 » jesté, qui, en accordant des graces aux talens su-
 » périeurs, a principalement eu vue d'exciter leur
 » émulation pour le service & l'amusement du public.»

(1) Dans le chant, les *feux* pour la première classe seront de 500 livres, pour la seconde de 400 livres, pour la troisième de 200 livres. Chez les danseurs, la division est la même, mais la qualité du *feu* est moindre : il sera pour la première classe de 200 livres, pour la seconde de 120 livres, & pour la troisième de 60 livres.

Cependant S. M. ne voulant rien changer au sort de sujets actuellement en possession de l'opéra, veut que s'ils n'ont pu, faute de rôles à eux distribués, atteindre à un nombre de *feux* égal au moins aux gratifications dont ils jouissent, il leur soit tenu compte du surplus.

(2) On ne leur attribuoit ci-devant que 100 livres par représentation & l'impression du poëme appartenait à l'académie. Désormais il leur sera compté pour chacune des vingt premières représentations

on excite leurs talens & leur travail par des pensions accordées à ceux qui auront fourni une certaine quantité d'ouvrages. On prend, en un mot, tous les moyens de faire naître des poètes lyriques.

D'après ce résumé succinct, Milord, on ne peut douter des bonnes intentions du roi & de ceux qui ont rédigé l'arrêt & les réglemens; mais en y admirant des dispositions sages, on en a jugé d'autres ridicules. On a trouvé qu'il y avoit beaucoup de points omis, beaucoup d'autres à réformer pour porter l'opéra au degré de perfection & de splendeur dont il est susceptible.

Les commissaires du roi ont été les premières victimes des rieurs. Entre les six (1), on

200 livres, pour les dix suivantes 150 livres, & pour chacune des autres, jusques & compris la quarantième, 100 livres, pour un ouvrage qui remplira la durée du spectacle. Quant aux poèmes en un acte, les mêmes époques produiront 80, 60 & 50 livres. L'édition du poème appartiendra à l'auteur, sous la réserve de 500 exemplaires, qu'il fera tenu de donner à l'administration, & à la charge d'employer l'imprimeur de l'académie, &c.

Enfin l'administration portant sa gratitude jusqu'à l'avenir, le roi assure aux auteurs ou musiciens qui auront fourni trois grands ouvrages restés au théâtre 1,000 livres de pension viagère; 1,500 pour quatre, 2,000 livres pour cinq, & 3,000 pour six; espèce de récompense où la noblesse est jointe à l'utilité.

(1) *Papillon de la Ferté, Maréchaux des Entelles, l'Esclureul de la Touche, Bourbonlons, intendant des menus, Hebert trésorier, & Buffaut, ancien marchand de soie,*

y a trouvé un certain marchand de soie glissé parmi eux. Aussi-tôt le burin d'un moderne Callot s'est exercé & l'on a puni son impudence d'une caricature. On l'a représenté dans son fauteuil avec sa large bedaine & la morgue d'un commissaire du roi, une aune à la main, faisant approcher les actrices à tour de rôle, & prenant les dimensions de leur bouche. Une, plus dévergondée, se retrouffe, & lui présentant une énorme *solution de continuité*, semble lui indiquer que son emploi est encore trop noble pour lui; qu'il est réservé à des fonctions plus basses & plus honteuses (1). Quant aux cinq autres, pris dans les Menus, quoique ces Messieurs par leurs fonctions dussent avoir beaucoup d'analogie aux nouvelles, on ne pense pas qu'ils soient assez respectés des subalternes pour en imposer. Familiarisés en quelque sorte par état avec eux, comment prendroient-ils un ascendant que les gentilshommes de la chambre, quelque grands seigneurs qu'ils soient, ont bien de la peine à conserver sur les comédiens (2)? Comment des hommes plongés dans la fange de la débauche, pourroient-ils exercer équitablement & avec l'austérité convenable, une police d'inspection de correction,

(1) Cette méchanceté a trait à la femme, très-jolie, mais qui passe pour fort galante, & pour être celle de tout le monde, excepté de son mari, ce qui n'a pas peu contribué à enrichir celui-ci.

(2) Les deux comédies sont sous l'inspection & l'autorité des quatre gentilshommes de la chambre.

de sévérité sur les talens & la beauté ? Comment enfin ces financiers accoutumés à s'enrichir aux dépens du roi , à exercer dans leurs charges l'usure & la déprédation , arrêteront-ils les fraudes & le gaspillage commis dans le régime économique des fonds de la caisse de l'opéra ?

A l'égard des réglemens ils n'ont point été épargnés. L'article concernant les répétitions a excité une forte réclamation, non-seulement à cause de la restriction du nombre des spectateurs , mais encore plus à raison de leur choix , commis aux administrateurs. Premièrement on fait que ces assemblées étant destinées non-seulement à disposer l'exécution d'une pièce en exerçant & formant les acteurs , mais encore à juger des effets , & sur-tout à essayer en quelque sorte le goût du public , elles ne fauroient être trop nombreuses , fauf à faire observer ces jours-là l'ordre , le calme & la décence qui doivent avoir lieu aux représentations. Secondement , les élus privilégiés étant censés pris entre les amateurs du goût le plus exquis , n'est-il pas absurde & insultant d'en laisser la décision aux commissaires ignares , donnant l'exclusion aux connoisseurs & préférant les commeres & les complaisans de leur société , au préjudice même des auteurs , n'ayant que le plus petit nombre à nommer ? (1)

Quoi de plus révoltant encore à l'égard

(1) Les auteurs des paroles & du chant ne peuvent en nommer que chacun six.

des *entrées gratuites*, que d'assujettir même les auteurs sauf ceux des pièces représentées durant cette limitation, à payer aux quatre premières représentations d'un ouvrage, tandis que ce sont sur-tout eux dont il s'agit d'invoquer le goût, les lumières, l'expérience & qui doivent donner le ton au reste des spectateurs ?

Il est inutile de m'appesantir sur quantité d'autres critiques ; vous voyez par celles-ci, très-raisonnables & très-fondées, que le législateur moderne n'a pas produit un chef-d'œuvre complet. Que dis-je ? le tripot lyrique, au moment où je vous parle, malgré les réglemens & les chefs substitués aux anciens, est en plus grand désordre que jamais ; tout y est en fermentation. Les coryphées de la danse sont sur-tout offensés de n'être pas traités avec autant de considération que ceux du chant. Ils prétendent que leur talent vaut bien l'autre, sur-tout en France, où il soutient souvent des ouvrages qui ne rapporteroient rien sans cet accessoire. Ils ont en conséquence présenté un mémoire très-bien fait (1), dit-

(1) Les adversaires observent que cette inégalité apparente, pourroit au fond être fort juste, & qu'elle n'établit pas entre ces deux arts une gradation humiliante. Les premiers sujets de la danse pouvant paroître dans tous les opéra ; il sera aisé de parvenir à un nombre de *feux* beaucoup plus considérable que ceux du chant, qui ne sont pas maîtres de s'y procurer des rôles. Les premiers placés dans les 160 représentations, ou à-peu-près, qui se donnent dans l'année, peuvent jouir d'un sort extraordinaire

on , pour justifier leurs plaintes. Les administrateurs semblent déjà fatigués de ces désagrémens. Le Sr. Bourboulon a déclaré qu'il se démettoit , le Sr. Buffaut menace d'en faire autant. Ils se plaignent qu'un certain Mesnard de Chouzy (1) , sans aucun caractère , s'est immiscé dans leurs comités , y jette le trouble & fomenté les divisions parmi les inférieurs , pour obliger la régie actuelle à se dissoudre , & élever sur ses débris une autre compagnie.

Il seroit d'autant plus à désirer aujourd'hui que toutes ces querelles des *Bathylles* & des *Amphions* cessassent , que l'opéra de Paris touche à sa plus grande perfection & va avoir enfin une musique. Oui , Milord , la révolution s'avance , & le chevalier Gluck doit la consommer sans retour. *Iphigénie* , *Orphée* , *Alceste* feront désormais les chef-d'œuvres harmoniques admirés par les François , ne pou-

de 3,200 livres , tandis que la gratification qui leur étoit accordée annuellement depuis 1772 , n'étoit que de 1,100 livres. (Avant cette époque , elle n'étoit même que de 500 livres.) Quand ils ne paroistroient que soixante fois , ils auroient encore gagné au changement. Sans l'inégalité apparente par laquelle on balance les distributions entre ces deux ordres de l'empire harmonique , on donneroit une préférence trop marquée à ceux qui parlent aux yeux , sur leurs rivaux qui flattent l'oreille ; & les jambes , à l'opéra , seroient plus fructueuses que les gosiers , ce qui ne seroit ni juste , ni décent. Voyez M. Linguet dans son Journal de Politique & de Littérature N°. du 3 Mai 1770.

(1) Ancien premier comitis du duc de la Vrillière , & renvoyé par M. de Malesherbes.

vant plus en goûter d'autres. Il a fallu vingt-cinq ans (1) pour opérer ce changement chez le peuple le plus inconstant de l'Europe , parce qu'il étoit nécessaire de former des sujets pour l'exécution , soit du chant , soit des symphonies. Aujourd'hui que l'orchestre à l'oreille , le goût & la main disposés à ce genre de musique ; que les gosiers des acteurs & des actrices ont acquis la flexibilité , la légèreté & la tenue convenables ; que la génération naissante s'habitue aux sensations excitées dans leur ame par l'*Orphée Allemand* , Lully & Rameau même ne deviendront plus supportables aux uns & aux autres. Les vieillards seuls , dont l'organe racorni ne pourra s'affouplir aux impressions trop fortes , trop vives , trop déchirantes des accens véritables de la passion , réclameront l'ancien genre , & soutiendront qu'il n'en peut exister d'autre bon. Les petits maîtres , les persifleurs , les demi-connoisseurs ne concevront pas comment on a pu louer les deux grands maîtres de l'école françoise , dont le premier simple & plat , n'étoit propre qu'à endormir une assemblée , & l'autre , sans force & sans énergie , ne devoit produire que des sensations imparfaites. Le génie & l'impartialité leur rendront justice , au contraire , avec les plus grands éloges. Ils adoreront Lully comme un dieu créateur , ils conviendront que son récitatif est encore le modèle de celui du chevalier Gluck , le renforçant

(1) Depuis la guerre des *Bouffons* , qui a eu lieu en 1753.

d'un accompagnement qu'il ignoroit. Ils admireront les efforts de Rameau , franchissant avec rapidité l'espace d'une vaste carrière , & à la veille d'atteindre au but lorsque l'âge & la mort ont ralenti & terminé son triomphe. Mais , après ce tribut payé à la mémoire de deux grands hommes , ils relègueront dans l'énorme compilation de leurs ouvrages de musique françoise , *Thésée* , *Armide* , *Zoroastre* , & même *Castor & Pollux* , & ne se laisseront point de revenir à *Iphigénie* , *Orphée* & *Alceste*.

Avant de finir , Milord , il faut vous faire part d'une épître dédicatoire que je trouve à la tête d'un roman peu digne en lui-même d'être cité (1) , mais remarquable par cette addition , par son auteur aussi , tiré des ateliers de Plutus (2). Le fragment ne fera point étranger au sujet que je traite , puisqu'il concerne les Laïs du jour , & par une ironie soutenue trace le tableau le plus vrai & le plus effrayant de la corruption des mœurs de cette capitale : tableau où figurent au premier rang sans contredit les Syrennes & les Terpsicores de l'opéra. C'est à Mlle. du Thé (3) que l'auteur s'adresse.

(1) Il a pour titre : *Mémoires turcs* , par un auteur turc , de toutes les académies mahométanes licencié en droit turc , & maître-ès-arts de l'université de Constantinople.

(2) M. Daucour , fermier-général. Voyez la Lettre VI. de l'*Observateur Hollandois* , où ce financier est déjà cité.

(3) Voyez mon dialogue sur le *Colyfée* , vol. II. pag. 84 & suiv.

» Ce n'est qu'avec admiration, dit l'auteur à son héroïne, que j'envisage le haut point de gloire où vous & vos compagnes êtes parvenues. Nous ne sommes plus heureusement dans ces temps de barbarie, où la vertu sévère regnoit à l'ombre des loix. La douce licence, sous le nom de liberté, a ouvert enfin la carrière à nos vastes desirs ; vous triomphez, divines enchanteresses, & vos charmes séducteurs ont changé la face de la France.

» Nos palais, nos hôtels, ne sont plus aujourd'hui que la triste retraite du lugubre hymen, où d'indolentes épouses languissent dans l'ennui, sous la garde d'un Suisse chamarré, qui, comme le marbre de sa porte (1), n'indique que l'hôtel du maître & la prison de sa triste moitié ; tandis que la fémillante jeunesse, en foule dans vos petites maisons, y fixe l'amour & les jeux de vos petits soupers sont par-tout le désespoir des grands »....

» Souveraines des modes, n'est-ce pas vous encore qui les donnez ? Votre goût en décide ; vos plumes toisées deviennent la mesure commune. Telle n'ose vous imiter en grand, qui s'étudie à son miroir à vous copier en détail, pour plaire ou prendre de plus beaux modèles. »

» Siècle divin, qui fais fouler aux pieds

(2) Cette expression ne paroît pas claire. L'auteur veut parler de l'inscription au-dessus de la porte où se lit le nom de l'hôtel, qui est ordinairement sur un marbre noir.

les préjugés, les loix, & qui, confondant tous les états, tous les âges, consacre tous les excès, tu seras à jamais célèbre dans l'histoire ! »

» C'est à vous & à vos amies, charmante *Du Thé*, que l'on doit cette heureuse révolution dans nos mœurs ; à vous toutes en est la gloire, & vous en jouissez. Soit que, traînées dans des chars élégans, vous embellissiez les boulevards poudreux ; soit que, nymphes emplumées, la tête échaffaudée & couverte de mille pompons, vous éclipsiez, dans une première loge, la modeste citoyenne ; ou qu'au monotone colisée, le front levé, l'œil assuré, vous étaliez vos graces, & fixiez sur vos pas une foule empressée, tous les regards ne sont-ils pas tournés sur vous ? Moderne Panthéon, tu réunis toutes nos divinités & tous nos hommages ! »

» Vos privilèges, déités du jour, sont aussi grands que sacrés ; & comment ne le feroient-ils pas ? Effets précieux du commerce, il est bien juste que vous participiez à l'heureuse liberté qu'on lui doit, vous formez sous la protection de Cypris, une république indépendante. Vos revenus, mieux fondés que ceux de l'état, se trouvent tous imposés sur nos besoins de première nécessité, & ils vous parviennent d'autant plus sûrement, que sans secours étrangers, vous en faites seules la recette & la dépense ; vous ne troqueriez pas le produit de vos charmes contre la pension de la duchesse la mieux payée de son mari ».

» Depuis cette heureuse révolution rien ne

vous arrête : plus d'obstacles ! l'hymen tourné en ridicule , ose à peine se montrer ; vous paroissez publiquement dans les voitures de vos amans ; vous portez leurs livrées , leurs couleurs , souvent les diamans de leurs épouses ; vos petites maisons s'élèvent par-tout des débris des grandes , & forment , par leur nombre , dans les fauxbourgs de la capitale & sur les boulevards , une espece d'enceinte , de circonvallation , qui , la tenant bloquée , vous en assurent à jamais l'empire. »

» Que l'on dise encore que la France est folle , que ses modes , ses mœurs & ses usages n'ont pas le sens commun : jamais fut-elle mieux policée ! »

» Vous prenez le plaisir en général pour but , tous les hommes pour objet , & le bonheur public pour fin de vos sublimes spéculations. Eternelles victimes , & toujours sur l'autel , vous faites plus d'heureux en un jour que les autres en toute leur vie. Oui , Mesdemoiselles , vous êtes le véritable luxe , essentiel à un grand état , l'appât puissant qui lui attire les étrangers & leurs guinées : vingt modestes citoyennes valent moins au trésor royal , qu'une seule d'entre vous ; aussi êtes-vous hors de tous les rangs , à côté de tous les états , & les femmes par excellence de tous les hommes. ».....

Mettons la main sur la conscience , Milord ; & convenons que nous n'entrons point mal-à-propos dans le persiflage du panégyriste. Heureux quand nous en sommes quittes pour nos guinées & l'humiliation d'avoir été dupes !

C'est ce que vous devez souhaiter à votre ami , fidele imitateur d'Horace :

*Video meliora , proboque
Deteriora sequor.....*

Paris , le 29 Mai 1776.

LETTRE XXXVI.

Retraite de M. Turgot & de M. de Malesherbes. Détails , anecdotes , pieces & faits relatifs à ce double événement.

JE vois , Milord , tous les honnêtes gens de ce pays-ci gémir sur le renvoi de M. Turgot. Ceux mêmes qui ne s'accordoient pas à son égard , qui en rendant justice à sa probité , à ses vertus , que personne ne lui conteste , ne lui reconnoissoient pas les talens & le génie propres à la révolution heureuse qu'il méditoit , qui ne regardoient ses projets que comme les écarts d'un délire patriotique , n'en sont pas moins affligés d'un événement , le plus fâcheux peut-être pour la France dans un pareil début. Que penser en effet d'un roi qui , après s'être enthousiasmé de son ministre , après avoir adopté ses idées pour la prospérité de son royaume & la félicité de ses peuples , avoir renversé toutes les formes qui le contrarioient , résisté aux remontrances multipliées de ses cours , aux réclamations générales de tous les corps , avoir déployé les coups d'autorité les

plus frappans , tenu deux lits de justice en moins d'un an , deux mois après retire sa main protectrice à l'auteur d'une constitution nouvelle , non-seulement avant d'avoir pu en reconnoître le vice & ses inconvéniens , non-seulement avant qu'elle soit établie sur des fondemens solides & durables , mais au milieu de la confusion & du désordre qu'entraîne toute opération vaste dans son commencement , lorsque tout le mal est fait , & qu'on ne peut démêler encore le bien qui en doit résulter ? Que penser du Mentor du jeune monarque , qui lui présente ce grave personnage comme le seul propre à diriger l'inexpérience de S. M. , à l'initier aux vrais principes du gouvernement , à seconder ses intentions salutaires , en réparant les prodigalités , les injustices , les vexations de l'administration précédente , se laisse bientôt de le défendre contre ses ennemis nombreux , l'abandonne , le livre à leur fureur & insulte à sa disgrâce par une lettre ironique ? (1) Sans doute , nos compatriotes se

(1) *Lettre de M. de Maurepas à M. Turgot.*

» Je m'empresse , Monsieur , à vous témoigner la
 » part que Madame de Maurepas & moi avons prise
 » à l'événement qui vous est arrivé.
 » J'ai l'honneur d'être , &c. »

Réponse de M. Turgot.

» Je ne doute pas , Monsieur , de la part que Ma-
 » dame de Maurepas & vous avez prise à l'évène-
 » ment qui vient de m'arriver ; mais quand on a
 » servi son maître avec fidélité , qu'on a fait pro-
 » fession de ne lui taire aucune vérité utile , & qu'on

font applaudis de cette faute politique , capable d'imprimer au nouveau regne un caractère d'instabilité plus grande que n'a eu celui de Louis XV, dont le cours , du moins pendant la longue & sage administration du cardinal de Fleuri , a constamment été uniforme & paisible. Pour moi , cosmopolite la plume à la main , je suis fâché de voir l'artifice , le mensonge & la déception prévaloir auprès d'un prince , ne s'occupant qu'à chercher les moyens de bien gouverner & ne pouvant y parvenir ; ne voulant s'entourer que d'hommes honnêtes , d'un mérite éminent , & restant obsédé de courtisans pervers & infames ; ne goûtant de plaisirs que dans l'accomplissement de ses devoirs , & dont on écarte les personnages assez courageux pour les lui montrer : ne connaissant de jouissance vraie que dans le bonheur de ses sujets , & tourmenté sans cesse du spectacle de leurs calamités ; ne vivant , ne respirant que pour rétablir les loix & le calme dans ses états , & les replongeant plus que jamais dans l'anarchie & le cahos ! Tels sont les malheurs , sinon présens , au moins à venir , que redoutent & prévoient les gens sages , comme devant dériver de la condescendance de Louis XVI , & de l'insouciance du comte de Maurepas. Pour peu qu'on soit au

» n'a à se reprocher ni foiblesse , ni fausseté , ni dissimulation , on se retire sans honte , sans crainte , & sans remords. »

» J'ai l'honneur d'être avec les sentimens que je vous dois &c.

fait du manège des cours , ou même qu'on connoisse les hommes , on conçoit la vérité de ces pronostics ; on sent les fatales conséquences de la foiblesse du royal pupile & de son mentor. Cette découverte doit merveilleusement encourager l'esprit d'intrigue , si délié & si actif par sa nature. Que n'ont pas à espérer la méchanceté & la calomnie en retrouvant libre l'accès du trône , qu'elles se croyoient fermé ! Que de cabales , que de complots , que de perfidies & d'horreurs vont renaître sous leurs sinistres auspices ! Au contraire , l'exemple de M. Turgot ne peut qu'intimider tout personnage patriotique , enflammé de l'amour de son pays & doué des talens propres à l'administration. Il regardera comme une présomption folle de se flatter d'être plus heureux que ses prédécesseurs , préférera son obscurité à une illustration momentanée , dont il ne pourroit résulter qu'un bien passager & un mal plus durable ; car les changemens même en mieux , non-seulement deviennent souvent inutiles , mais funestes , lorsqu'ils ne sont qu'ébauchés ou imparfaits. Telles sont les réflexions que suggere la chute de M. Turgot , précédée , accompagnée , suivie de circonstances qui en confirment la justesse , & qu'il s'agit de vous développer avec toute l'impartialité dont je fais profession.

M. Turgot , au commencement de son ministère , avoit commis deux grandes fautes , qui , non-seulement l'ont empêché d'opérer le bien qu'il se proposoit , mais vont détruire tout celui qu'il a fait. La première , c'est de

s'être arrêté à des expériences de détail, à des réformes minutieuses, à changer les voitures publiques, qui par leur dénomination burlesque (1) n'ont fait qu'imprimer du ridicule à son administration; c'est de n'avoir pas profité du premier enthousiasme du monarque & de la nation pour frapper les coups vigoureux qu'il se proposoit de porter successivement sur les financiers, sur les grands, sur le clergé, & pour abattre à la fois toutes les têtes de l'hydre qu'il avoit à combattre. La seconde, c'est d'avoir annoncé trop tôt ses projets, c'est de les avoir développés dans des écrits, où, en voulant éclairer la France sur ses véritables intérêts, il donnoit lieu à des répliques, à des discussions; c'est d'avoir laissé le temps aux cabales de cette nature de se former, de prendre de la consistance, & de le renverser avant qu'il eût exécuté ses desseins; c'est surtout d'avoir ainsi travaillé lui-même à dissiper le prestige formé en sa faveur, qui, en aveuglant les uns, forçoit dans le commencement les autres au silence, excitoit le zèle de ses partisans & arrêtoit l'animosité de ses ennemis.

Vous avez vu, Milord, dans ma *lettre sur le lit de justice*, quelle étoit la fureur du parlement contre M. Turgot. Enchaînée par le monarque, cette compagnie ne manqua pas de trouver une occasion pour le tourmenter. Dès le mois de Février elle s'étoit occupée d'un ouvrage produit sous les auspices de ce mi-

(1) On les appelle des *Turgotines*.

nistre, intitulé : *les inconvéniens des droits féodaux*, dont l'objet étoit d'exciter le législateur, après avoir détruit en France la servitude des personnes, de n'y pas laisser subsister la servitude réelle, ou des biens. On l'avoit dénoncé de la manière la plus violente (1); on avoit traduit de nouveau les économistes en scène; on les avoit peints comme des esprits turbulens (2) « que l'amour de la liberté & de » l'indépendance porte aux plus grands excès, » en leur faisant envisager le bonheur dans la » subversion de toutes les règles, de tous les » principes, & dans l'anéantissement même des » loix qui ont assuré jusqu'à présent les propriétés, non-seulement dans les familles, » mais encore dans la personne même du souverain. » On les avoit rassemblés sous la dénomination « d'un *parti secret*, d'un *agent caché*, qui par des secousses intérieures, cherche à ébranler les fondemens de l'état; semblables à ces volcans qui après s'être annoncés par des bruits souterrains, & des tremblemens successifs, finissent par une éruption subite, & couvrent tout ce qui les environne d'un torrent enflammé de ruines, de cendres & de laves, qui s'élancent du foyer renfermé dans les entrailles de la terre. »

» Par quelle fatalité, s'écrioit-on, arrive-t-il aujourd'hui que les écrivains se font une

(1) Le 23 Février.

(2) Ce portrait est tiré du réquisitoire de M. l'avocat général Seguier.

» étude de tout combattre , de tout détruire ,
 » de tout renverser ! Et cet édifice des ordon-
 » nances , ouvrage de tant de siècles , le fruit
 » de la prudence de plusieurs souverains , ré-
 » sultat des veilles des ministres les plus éclai-
 » rés , des magistrats les plus consommés , est
 » traité par ces nouveaux précepteurs du genre-
 » humain avec ce mépris insultant , dont les
 » rêveries de leur imagination , exaltée , par
 » l'enthousiasme d'un *faux système* sont seules
 » susceptibles. » En conséquence la brochure
 avoit été condamnée comme injurieuse aux loix
 & coutumes de la France , aux droits sacrés &
 inaliénables de la couronne , & aux droits des
 propriétés des particuliers , & comme tendant
 à ébranler toute la constitution de la monar-
 chie , en soulevant tous les vassaux contre leurs
 seigneurs & contre le roi même , en leur pré-
 sentant tous les droits féodaux & domaniaux
 comme autant d'usurpations , de vexations &
 de violences également odieuses & ridicules ,
 & en leur suggérant les prétendus moyens de
 les abolir , qui sont aussi contraires au respect
 dû au roi & à ses ministres qu'à la tranquillité
 du royaume.

Cette mortification donnée à M. Turgot ,
 protecteur & chef de la doctrine anathématisée ,
 n'avoit pas paru suffisante. Comme le pam-
 phlet avoit été imprimé avec une permission
 tacite & portoit le nom du libraire (1) , il fut
 mis en cause. On le manda aux chambres as-
 semblées , les princes & pairs y étant ; on vou-

(1) Le Sr. Valade.

lut savoir le nom de l'auteur (1) & du censeur (2). Tout cela entraîna des formalités & des délais. La cour, pendant ce temps-là fit soustraire les registres & le parlement ne pût acquérir aucune preuve légale qui l'autorisât à pour suivre la procédure. Il survint même un ordre du roi d'y surseoir. Représentations de cette cour, auxquelles on n'eut aucun égard. Pourparlers avec les ministres. Scene vive entre le premier-président & le secrétaire d'état du département de Paris (3) relativement

(1) Le Sr. Bonserf, commis du contrôle général.

(2) Plusieurs furent accusés : M. Pidansac de Mairobert, M. Cadet de Senneville; enfin, le véritable se découvrit quand il fut couvert de l'autorité du gouvernement. C'étoit M. Coqueley de Chauffepiere.

(3) Voici comme on racontoit le fait dans un bulletin de la cour, sous la date du 14 Mars 1776. Le premier-président, fort mécontent de la réponse de dimanche du roi, qui lui a dit, ne vouloir pas recevoir les itératives remontrances, d'une façon dure, en a fait ses plaintes à M. de Malesherbes, lui a témoigné son étonnement que, né dans la magistrature, à peine sorti de ce corps, en ayant toujours fourenu les droits & les prérogatives, il eût participé à une pareille réponse. Le secrétaire d'état lui a répondu à son tour, qu'il étoit encore plus surpris d'entendre M. d'Aligre lui adresser de semblables reproches. Celui-ci, sentant la morsure, a répliqué, & la scene a, dit-on, été très-vive.

En général, M. de Malesherbes est fort mécontent du parlement; il voit avec peine cette compagnie s'attacher à des tracasseries, à des remontrances sur des matieres problématiques où l'on peut soupçonner que l'esprit d'intérêt dirige ses démarches & l'aveugle; tandis qu'elle pourroit donner suite aux dénonciations faites d'une multitude de

aux édits, au lit de justice & aux entraves que le parlement recevoit à chaque instant. Enfin, celui-ci supposant arrivé ce qu'il avoit annoncé & redouté, que l'esprit systématique s'emparant de la multitude, la constitution de la monarchie couroit risque d'être ébranlée; que les troubles s'élevoient dans les campagnes; que les vassaux se soulevoient contre les seigneurs, & que la fermentation pouvoit aller jusqu'à des actes séditieux contre le souverain, & à introduire l'anarchie la plus cruelle, suite nécessaire d'une indépendance d'autant plus redoutable, que si elle parvenoit à prendre consistance, rien ne pourroit en prévenir ou arrêter les effets, rendit un arrêt merveilleusement propre à produire tous les maux qu'on prétendoit éviter (1). Il déplut beaucoup

perceptions insolites & illégales, autorisées par l'abbé Terrai, & qu'il devoit arrêter de toute son autorité. On fait que dans le parlement même cet ex-contrôleur-général conserve un parti puissant, & c'est delà que sont partis les bruits accredités du retour de cet abbé & de l'expulsion de M. Turgot.

(1) Voici cet arrêt singulier : « Ce jour, toutes les chambres assemblées, considérant qu'il importe à la tranquillité publique de maintenir de plus en plus les principes anciens & immuables qui doivent servir de règle à la conduite des peuples & que quelques esprits ont paru vouloir altérer en essayant de répandre des opinions systématiques & des spéculations dangereuses : considérant en outre que dans la licence à laquelle se sont livrés ces esprits inquiets, il est déjà résulté en divers lieux des commencemens de troubles, également contraires à l'autorité du roi, au bien de l'état, aux droits de propriété des seigneurs & aux véritables intérêts du peuple. Considérant enfin qu'il est de son devoir, & conforme aux in-

à la cour & il fut question dans le conseil de le casser, mais on jugea plus prudent de le laisser tomber de lui-même, & par son inexécution d'en prouver l'inutilité, l'illusion & sans doute la méchanceté réfléchie & combinée. Il en résulta toujours un très-grand mal; c'est

tentions du roi de maintenir l'ordre public fondé sur la justice, sur les loix & auquel la monarchie doit, depuis tant de siècles, sa prospérité, sa gloire & sa tranquillité. »

» Oûi les gens du roi, ladite cour a ordonné à tous les sujets du roi, vassaux & justiciables des seigneurs particuliers, de continuer, comme par le passé, à s'acquitter, soit envers ledit seigneur roi, soit envers leurs seigneurs particuliers, ces droits & devoirs dont ils sont tenus à leur égard, selon les ordonnances du royaume, déclarations & lettres-patentes du roi, duement vérifiées, registrées & publiées, en la cour, coutumes générales & locales reçues & autorisées, titres particuliers & possessions valables des seigneurs; fait très-expresse inhibitions & défenses d'exciter, soit par des propos, soit par des écrits indiscrets, à aucune innovation contraire auxdits droits & usages approuvés sous peine pour les contrevenans d'être poursuivis extraordinairement comme réfractaires aux loix, perturbateurs du repos public & de punition exemplaire. Enjoint à tous les juges du ressort d'y tenir la main chacun endroit foi : ordonne qu'à cet effet le présent arrêt sera, à la poursuite & diligence du procureur-général du roi, incessamment envoyé à tous les bailliages & sénéchaussées du ressort, même aux justices seigneuriales ressortissantes immédiatement en la cour, à l'effet d'y être lu, publié, &c. Enjoint aux substituts du procureur-général du roi & aux procureurs fiscaux d'y faire procéder sans délai, & d'en certifier la cour au mois. Ordonne en outre que le présent arrêt sera imprimé, publié & affiché en cette ville de Paris & par-tout où besoin sera. »

la persuasion où beaucoup de gens sont encore qu'il y avoit réellement eu des mouvemens qui avoient nécessité cette précaution des magistrats.

On ne peut défendre également M. Turgot contre un coup d'autorité frappé sur le parlement en même temps : il lui aliéna beaucoup d'honnêtes gens ; on lui applique ce que M. d'Agueffeau disoit de quelques magistrats : » vous aimez la vérité & vous haïssez le men- » songe ; mais la prévention ne vous les fait- » elle jamais confondre ? Justes par la droi- » ture des intentions , êtes-vous toujours » exempts de l'injustice des préjugés ? Et n'est- » ce pas cette espece d'injustice , que nous » pouvons appeller l'erreur de la vertu , & , » si nous osons le dire , le crime des gens de » bien ? » Et ailleurs : ce qui arrive , dit-il , aux magistrats les plus vertueux. *« Le juge se prévient , son indignation s'allume , & son zele même le séduit. Moins juge qu'accusateur , il ne voit plus que ce qui sert à condamner , & il sacrifie au raisonnement de l'homme ceux qu'il auroit sauvés , s'il n'avoit admis que les preuves de la loi. »* C'est ce qu'on remarquoit exactement dans l'affaire d'Angoulême dont il s'agit. Elle est très-singulière , & mérite quelques détails. Je les tire de deux mémoires de l'écrivain le plus chaud & le plus éloquent du conseil. (1)

On y voit que cinq particuliers de la ville

(1) M^e. Drou. Ces deux mémoires sont : 1^o. requête présentée au roi & à nosseigneurs de son conseil par les Srs. Nouel , pere & fils à Angoulême. 2^o Au roi , &c.

d'Angoulême y prêtoient à des négocians habituellement leur argent, sur le pied de douze, dix-neuf, vingt & vingt-deux pour cent : que l'un des emprunteurs avoit dénoncé le 28 Septembre 1769 au procureur du roi de la sénéchaussée de la ville, l'un de ces usuriers qui avoit été décrété d'ajournement personnel. Pour se soustraire à la justice, qu'il redoutoit, il traite avec sa partie & lui fait des restitutions convenues. Les autres effrayés de cet exemple vont eux-mêmes au devant des négocians qu'ils avoient usurés, redemandent à compter de nouveau sous prétexte d'erreurs & font aussi les restitutions arbitrées. Cependant le premier se repent d'avoir lâché sa proie; il envoie un mémoire à l'abbé Terrai, se plaint qu'on lui a extorqué la restitution ci-dessus, & demande pour juge M. Turgot, alors intendant de Limoges. L'avis de ce dernier est favorable; les autres usuriers se ranimant en conséquence, se pourvoient aussi au conseil & obtiennent un arrêt qui casse toute la procédure des juges d'Angoulême, leur défend d'en connoître, & nomme une seconde fois M. Turgot pour faire la liquidation des sommes restituées. Enfin on rend plusieurs arrêts définitifs, ordonnant une publication & une affiche consacrant à jamais l'usure dans l'Angoumois. Ces particuliers trouvant aujourd'hui au conseil le même intendant dont le système est si favorable à l'usure, n'ont osé demander la cassation de ces arrêts, mais vexés par de nouveaux arrêts les 10 Juillet 1775 & 31 Janvier dernier, ils ont

tâché de faire reprendre à la justice son cours ordinaire.

Cependant, en vain ont-ils eu recours à leurs magistrats naturels : ceux-ci auxquels le commissaire départi avoit reproché d'avoir malheureusement prouvé, en recevant dans le temps la dénonciation faite contre les accusés, qu'ils n'adoptoient point les principes développés dans son rapport, & que la vraie jurisprudence sur le prêt en matière de commerce leur étoit moins connue que la rigueur des loix anciennes dont, dans la crainte bien fondée que leur jugement ne fût dicté par cet esprit de rigueur, il avoit regardé l'exclusion comme nécessaire par l'évocation du procès en cour, voyant ce même intendant dans le ministère, membre & oracle du conseil, n'ont osé en connoître; craignant l'interdiction dont ils avoient été menacés précédemment (1), ils ont envoyé les supplians (2) à se pourvoir ainsi qu'il appartiendrait & que le requéroient l'importance de la matière & les circonstances qui l'accompagnoient.

Ces négocians ont donc eu recours au parlement & ont présenté requête à la Tournelle. Elle a été distribuée à un magistrat également recommandable par sa prudence, ses lumières,

(1) Par des arrêts du 12 Septembre 1773, cassant & annullant leurs procédures, avec très-expreses inhibitions & défenses aux officiers de la sénéchaussée de les continuer, sous quelque prétexte que ce pût être, à peine d'interdiction de leurs charges, & de nullité & cassation des procédures.

(2) Par Ordonnance du 27 Février 1776.

son expérience consommée & son amour pour l'ordre & la justice. M. Turgot, qui sentoît bien les conséquences fâcheuses à résulter contre lui de l'éclat de cette affaire, a voulu, suivant la coutume des ministres, négocier avec ce rapporteur pour l'assoupir. Il n'y a mis que plus d'activité, & dès le 23 Mars est intervenu un arrêt provisoire, ordonnant une information & l'apport des procédures. (1)

De cette information faite avec toute la diligence possible, il a résulté : 1°. que les Sieurs Marot & ses confreres, avoient exercé les usures les plus affreuses ; 2°. que le métier

(1) Voici la teneur de cet arrêt important : » Notredite cour, attendu le refus fait par les officiers de la sénéchaussée d'Angoulême de recevoir plainte des supplians, leur donne acte de leur plainte ; leur permet de faire informer des faits y contenus, circonstances & dépendances par devant le lieutenant criminel de Cognac, que notredite cour commet à cet effet, pour ladite-information faite, apportée aux greffe criminel de notredite cour communiquée à notre procureur général & vue par notredite cour, être ordonné ce que de raison. Faisant droit sur les conclusions de notre procureur-général, ordonne que les minutes des procédures & informations faites en la sénéchaussée d'Angoulême sur les dénonciations de Quentin de Mainebois & de Gay, à la requête du substitut de notre procureur-général en ladite sénéchaussée, & la procédure faite à la requête de Jean-Baptiste Audry, sur la plainte par lui rendue le 16 Janvier 1771, seront incessamment envoyées au greffe de notredite cour, pour icelles communiquées à notre procureur-général, être par lui requis ce qu'il appartiendra, & vues par notredite cour ordonné ce que de raison. »

d'usurier , déjà si méprisable en lui-même , l'étoit devenu encore plus dans leurs mains par la maniere dont ils l'exerçoient ; 3°. que les restitutions qu'ils avoient faites non-seulement avoient été libres & volontaires de leur part , mais même qu'ils avoient eu beaucoup de peine à les faire agréer à une partie de ceux à qui ils les avoient faites , & qu'ils n'avoient pu obtenir d'un très-grand nombre qu'ils voulassent rien recevoir.

C'est alors que le ministre a fait rendre par le conseil l'arrêt (1) qui casse celui de la Tour-nelle. On le regarde comme criant , en ce qu'il consacre les maximes établies dans les écrits des usuriers (2) , qui s'exprime ainsi à la face du

(1) Du 1^{er}. Avril.

(2) Dans une requête de l'un d'eux , nommé Marrot , en date du 11 Janvier 1771. En voici les paragraphes les plus importants.

„ Il faut d'abord poser pour principe qu'en matiere
„ de commerce , il ne peut y avoir d'usure dans le
„ prix plus ou moins haut pour lequel un marchand
„ vend sa marchandise. „

„ Ce principe est fondé sur la liberté du commerce.
„ C'est cette liberté qui en fait l'ame , qui excite le
„ courage du commerçant , qui ranime ses espérances
„ lorsqu'il a fait une perte considérable , & qui lui
„ offre la ressource de s'indemniser sur un objet pour
„ ce qu'il a perdu sur un autre. „

„ Les loix divines & humaines ont toléré cette
„ liberté dans le commerce , parce que comme le
„ commerce est l'ame des sociétés civiles & le sou-
„ tien des états , l'interdire , seroit empêcher les
„ hommes de pouvoir rester unis entr'eux. „

„ Si donc la liberté du plus grand ou du moindre
„ prix est laissée au commerçant , s'il a la liberté de

conseil : Nous disons plus , nous soutenons qu'il ne peut y avoir d'usure dans le commerce , que le taux

„ demander à celui à qui il vend une somme plus
 „ ou moins forte pour sa marchandise , il en résulte
 „ nécessairement qu'il ne peut jamais y avoir d'usure
 „ en matiere de commerce. „

„ Personne ne peut nier qu'en matiere de banque
 „ & d'escompte , l'argent ne soit une véritable mar-
 „ chandise. „

„ En partant de cette vérité & de ce point de
 „ fait décisif , que l'argent est une marchandise en
 „ matiere de banque & d'escompte , on sera obligé
 „ d'avouer qu'il n'y a pas la moindre imputation
 „ d'usure à opposer au suppliant pour toutes les opé-
 „ rations de banque qu'il a pu faire . & quand il
 „ seroit encore prouvé que les escomptes ont été
 „ faits à des prix très-hauts. „

„ Car , on le répète , puisque l'argent est une mar-
 „ chandise , & qu'il est permis à tout marchand de
 „ mettre le prix qu'il veut à la marchandise , & que
 „ l'acheteur ne peut le désapprouver autrement qu'en
 „ laissant au marchand sa marchandise , le Sieur Ma-
 „ rot a dû être le maître de mettre tel prix qu'il a
 „ voulu à son argent , sauf à ceux à qui il le ven-
 „ doit de le prendre ou de ne le pas prendre. Ils
 „ étoient les maîtres d'aller chez d'autres particu-
 „ liers de la ville & d'y proposer un moindre prix ,
 „ si ceux-ci vouloient livrer à ce compte leur argent. „

„ Il faut donc avancer qu'il n'y a point d'usure en ma-
 „ tiere d'escompte ou de négociation d'argent. „ . . .

„ Mais quel sera le taux de ce profit ? Quelles en
 „ sont les bornes ? Ce ne pourra être que le plus ou
 „ moins de risques que court le prêteur , ou bien la
 „ convention qui sera faite alors par les parties qui
 „ sont réputées être convenues entr'elles de l'appré-
 „ ciation de ce risque & du profit qu'auroient pro-
 „ duit au prêteur ces fonds , s'il les eût employés
 „ à d'autres objets. „ . . .

.

de l'escompte ne peut être fixé, & que c'est encore un effet de l'ancienne barbarie ou de l'ancienne igno-

„ Nous observerons que si nous nous sommes ser-
 „ vis du terme d'*usure*, pour désigner ce crime que
 „ vulgairement on appelle *usure*, ce n'est que faute
 „ d'une autre dénomination, parce qu'à proprement
 „ parler, le mot *usure* ne signifie pas autre chose
 „ qu'*intérêt* : mais on a admis d'appliquer une idée
 „ défavorable à l'expression, ainsi qu'à la dénominati-
 „ on d'*usurier*, en sorte que c'est en se prêtant à
 „ cette façon de parler que nous avons appelée
 „ *usure*, l'action prétendue criminelle par laquelle
 „ un homme exige un gain licite d'un prêt fait à un
 „ autre. „

„ Pour se convaincre de plus en plus qu'il ne
 „ peut y avoir d'*usure* à imputer à un prêteur qui
 „ donne son argent, à quelque taux que ce soit, à
 „ un négociant qui lui remet un billet, il ne faut
 „ que considérer la nature de l'acte qui se fait dans
 „ le moment. Tout le monde conviendra que le prê-
 „ teur échange alors son argent contre un billet re-
 „ présentatif de ses fonds, & qu'il le fait avec d'au-
 „ rant moins de certitude, qu'il n'accepte qu'une
 „ valeur fictive pour une valeur réelle. „

„ Or tout homme est le maître de proposer un
 „ échange à telle condition qu'il lui plaît; c'est une
 „ suite de sa qualité de propriétaire de la chose
 „ qu'il offre en échange; cette qualité de proprié-
 „ taire le laisse entièrement le maître de la garder
 „ ou de la donner. Un échange n'est point contre
 „ les bonnes mœurs, c'est une chose licite & qui
 „ peut porter toutes les conditions que veut y ajou-
 „ ter le propriétaire. C'est le propriétaire qui pro-
 „ pose les conditions, & c'est l'emprunteur, qui les
 „ accepte s'il le juge à propos. Son consentement
 „ consomme l'échange & rend l'acte parfait. Il
 „ opère une fin de non recevoir contre toutes ré-
 „ clamations de sa part, parce qu'il est de principe
 „ que les actes, sur-tout ceux qui ne consistent

rance , que de prétendre qu'un taux plus haut exigé par le prêteur , le rend usurier , & l'expose à des

„ que dans l'acquiescement momentané des deux
„ parties , sont inattaquables. „

„ Il faut d'abord convenir de la signification , &
„ de ce qu'on entend par le mot *usure* : si l'on tire
„ ce mot de son étymologie latine , on lui trouve
„ le même sens : *usure* ne signifie autre chose qu'*in-*
„ *térêt* , ainsi c'est improprement que dans cette hy-
„ pothèse on se sert de ces expressions , crime d'*usure* ,
„ accusation d'*usure* ; car l'intérêt n'étant point un
„ crime , l'on ne peut pas dire que quelqu'un est
„ poursuivi criminellement pour crime d'*usure*. „

„ Mais rapprochons davantage l'explication du
„ mot *usure* du sens commun & trivial qu'on lui
„ donne , & l'on conviendra qu'alors l'*usure* ne peut
„ être interprétée autrement , sinon en disant que
„ c'est un intérêt ou profit encore pris dans une cir-
„ constance où les loix le défendent. „

„ Ainsi , pour qu'il y ait *usure* , il faut qu'il y ait
„ le concours de plusieurs choses à la fois , non-
„ seulement le profit immense , mais encore une
„ fraude évidente , & en troisième lieu une prohi-
„ bition précise prononcée par la loi. „

„ Par exemple , il est expressément défendu par
„ nos loix de stipuler dans un contrat de constitu-
„ tion de rentes foncières un intérêt au-dessus de
„ cinq pour cent. Qu'un particulier en prêtant par
„ cette voie son argent à un autre particulier en
„ stipule que l'intérêt lui sera payé à raison de neuf
„ pour cent , voilà ce qu'on peut appeller un crime
„ d'*usure* dans le sens que nous donnons , parce qu'il
„ y a intérêt énorme dans un cas où il est précisé-
„ ment fixé par la loi , il y a fraude & prohibition
„ précise & littérale. „

„ Mais en matière de commerce où l'argent est
„ marchandise , & où l'on ne trouve aucune loi qui
„ défende de vendre cette marchandise au meilleur

*poursuites criminelles & à des peines capitales....
Il n'y a point d'usure à imputer à un prêteur qui*

„ compte , & le plus avantageusement qu'il est possible , il n'y a point d'usure : au contraire , il y a toujours du risque dans ce commerce , même dans le cas du prêt sur gage ou nantissement ; ce risque autorise en matière de commerce à prendre un intérêt plus fort que dans les cas ordinaires & hors du commerce où il n'y a rien à risquer. „

„ On ne peut disconvenir qu'en matière de commerce l'argent ne soit marchandise , puisque c'est une prérogative du commerce de rendre tout commercable & négociable jusqu'au temps & au crédit. „ Par exemple , un commerçant se sert du crédit d'un autre pour avoir chez un tiers de l'argent ; ce n'est pas gratuitement que celui dont le crédit est emprunté lui rend service , l'emprunteur lui paie un demi ou trois quarts pour cent de ce que lui vaut dans ce moment ce crédit. „

„ Voilà donc le crédit qui n'a par lui-même aucune valeur réelle , aucune consistance , comme aucun poids , aucune étendue , devenu marchandise , comme une barre de fer , une pièce de bois. „

„ Il est donc dans l'essence du commerce de donner à toutes sortes de choses , soit essentiellement , soit imaginativement nature de marchandise , c'est une chose de convention reconnue de toutes les nations commerçantes. „

„ D'après ce raisonnement & la démonstration de cette vérité , qu'en matière de commerce tout argent est marchandise , il en résulte nécessairement la conséquence , que celui à qui appartient cette marchandise , peut ou la garder ou la vendre ce qu'il lui plaît , de même que l'acheteur peut ou la garder ou la laisser à ce propriétaire ou la prendre sur le meilleur pied dont il aura pu convenir. „

„ Ainsi l'argent devenu marchandise dans le commerce n'a plus de prix. Sa valeur est une chose de convention : la liberté de cette convention tient

donne son argent à quelque taux que ce soit à un négociant qui lui remet un billet.

Vous & moi ne trouverons pas sans doute ces principes aussi abominables. Nous savons que l'usure est un mot vuide de sens, un crime imaginaire, forgé par les théologiens & les casuistes. Les philosophes de cette capitale, les vrais politiques pensent comme nous, & pourtant critiquent la conduite de M. Turgot dans cette occasion, puisqu'il falloit commencer par abroger les loix contre l'usure qu'ils appellent *mordante*, c'est-à-dire, celle qui excède le taux du prince & le taux du commerce, & ne pas employer l'autorité pour arrêter l'activité des magistrats chargés de rendre la justice conformément à ces loix & de les maintenir en vigueur. Tous les gens sensés ont donc condamné le ministre, & se sont réunis au parlement & au clergé, pour blâmer son inconséquence, ses décisions arbitraires & son despotisme. Les démarches de cette cour pour représenter au roi l'injustice de la cassation de son arrêt, n'eurent pas plus de succès dans cette circonstance, & elle fut réduite à se venger par la nouvelle brûlure d'un ouvrage du parti & par les injures que

„ à la propriété, c'est-à-dire, que comme il n'est
 „ pas possible d'empêcher un homme de faire ce
 „ qu'il veut d'une chose dont il est propriétaire, de
 „ la vendre le prix qu'il lui plaît ou de la garder:
 „ il n'est de même pas possible en matière de com-
 „ merce de trouver mauvais qu'un homme ait vendu
 „ librement & sans fraude sa marchandise, devenue
 „ marchandise à un prix pour lui très-avantageux. „

lui prodigua son avocat-général , inépuisable contre les économistes.

Il paroissoit depuis quelque temps un ouvrage en trois volumes énormes. Il étoit imposant par son titre , *le monarque accompli*. Il étoit imprimé hors de France & portoit le nom d'un étranger (1). Il n'est point d'usage que les magistrats sévissent contre un livre dont ils sont censés ignorer l'existence , & exercent leur juridiction dérisoire sur un écrivain qui n'y est point asservi. Mais l'ardeur d'imprimer une flétrissure à tout ouvrage marqué au coin des principes des économistes , & de saisir l'occasion de décrier la secte prônant M. Turgot avec un enthousiasme toujours croissant , déterminâ le parlement à cet acte de vindicte puérile. L'adresse de l'auteur pour animer son tableau , d'avoir choisi les traits divers devant former son *monarque accompli* , entre une multitude d'actes de bonté , de savoir & de sagesse tous émanés de l'empereur régnant , rendoit l'entreprise plus délicate & plus révoltante. M. Séguier , outré qu'on eût trouvé les préambules des édits de M. Turgot plus beaux que ses discours , se piqua de développer encore plus de dextérité dans son requissitoire. En effet , il en consacra la première partie à l'éloge du même prince ; il en chérit sur l'écrivain dont il dénonçoit le livre , & dévoilant sa manœuvre criminelle , l'accusa de ne s'être rangé sous les auspices

(1) Par M. de Languinais , principal du college de Meudon. Le lieu de l'impression porte *Lausanne*.

d'un nom si respectable que pour se permettre les écarts les plus dangereux, que pour prêcher la sédition, la guerre civile & la vengeance, & de pousser son audace sacrilège jusqu'à mettre ses projets sanguinaires dans la bouche de S. M. I. Et il attribuoit cette doctrine meurtrière « à l'effervescence de ces gé-
 » nies entreprenans qui ne respirent que l'in-
 » dépendance, qui voudroient porter dans la
 » société la même licence, la même liberté
 » qu'ils répandent dans leurs écrits, qui ne
 » consultent que leurs propres lumières, &
 » veulent tout asservir au gré de leur capri-
 » ce ; *novateurs dangereux*, qui, sans avoir étu-
 » dié la marche de l'esprit humain, pensent
 » qu'ils sont en état de le gouverner, & cher-
 » chent à lui faire adopter leurs systèmes sé-
 » ditieux ; prédicans insensés & furieux, qui
 » se séparent du reste des hommes pour s'é-
 » lever au-dessus d'eux, se faire suivre & les
 » égarer, & qui osent se permettre de dé-
 » truire tous les gouvernemens, sous prétexte
 » de les réformer.

En conséquence, arrêt qui proscriit la volumineuse brochure *comme séditieuse, tendante à la révolte & à soulever les esprits contre toute autorité légitime, attentatoire à la souveraineté des rois, & destructive de toute subordination, en cherchant à anéantir, s'il étoit possible, dans le cœur des peuples, les sentimens d'obéissance, d'amour & de respect qu'ils doivent à leurs souverains ; &c.* ce qui ne contribua qu'à faire connoître l'ouvrage, à lui donner du véhicule, & à le faire dévorer, malgré son ennui & sa longueur.

Mais, Messieurs affouviſſoient leur vengeance, & rendoient plus odieux un ministre protecteur d'une secte enfantant de pareils écrits.

D'autre part, les faiseurs de pamphlets ne restoit pas oisifs contre un ministre qui ne prêtoit pas moins au ridicule qu'à la calomnie. C'étoient tous les jours des chansons, des pasquinades, des quolibets, où l'on trouvoit beaucoup de méchanceté & peu de sel & de gaieté. Je ne m'arrêterai point sur ces facéties, mais je ne puis omettre un calambour d'une princesse; preuve combien il étoit désagréable aux plus augustes personnages.

Depuis peu les marchands de nouveautés en tabatieres, pour exciter le goût des amateurs, ont imaginé des boîtes plates, qu'ils ont, pour cette qualité, appelées des *platitudes*. Elles sont de carton & à très-bon prix. Madame la Duchesse de Bourbon est allée ces jours derniers à l'hôtel de Jaback (1), & quand on a demandé à son altesse ce qu'elle desiroit, elle a répondu des *Turgotines*. Le marchand a paru surpris & ignorer ce qu'elle vouloit dire. » Oui, a-t-elle ajouté, des tabatieres comme » celles-là, » en montrant la forme moderne. — « Madame, ce sont des *platitudes*, a-t-il répliqué. — « Oui, oui, a riposté la princesse, *c'est la même chose*. » Le nom leur en est resté, & cette misérable gentillesse occupe Paris pour le moment, il n'est personne qui ne veuille avoir sa *turgotine* ou sa *platitude*.

Deux autres faits par lesquels M. Turgot

(1) Fameux magasin de tabatieres, rue St. Merri.

a donné prise sur lui , ont , au gré de bien des gens , accéléré l'orage qui grossissoit tous les jours sur sa tête. Non-seulement le parlement , mais les autres cours faisant ligue avec lui contre un homme regardé comme l'ennemi commun de la magistrature , à raison des coups d'autorité qu'il ne ménageoit pas dès qu'il trouvoit des obstacles au bien qu'il s'imaginoit faire , épioient toutes ses démarches pour trouver occasion de le contrarier & de lui rendre les mortifications qu'elles en essuyoient. La cour des aides , d'après une dénonciation que , malgré la suppression de l'impôt sur certaines denrées (1) , on continuoit à le percevoir aux barrières de cette capitale , en tout ou en partie , fondé sur une simple lettre du contrôleur-général , n'ayant pu acquérir une preuve légale de cette plainte , rendit provisoirement un arrêt (2) qui défendoit de faire aucune perception de cette espèce , à peine de concussion , & ordonnoit la restitution des sommes exigées.

C'étoit une école qu'avoit fait M. Turgot : il avoit voulu capter la bienveillance du peuple de Paris , en supprimant l'impôt dont il s'agissoit , sans avoir pourvu au remplacement. Les fermiers-généraux n'avoient pas manqué de faire des représentations sur le *deficit* que la nouvelle loi occasionnoit dans leur caisse & de demander une indemnité , ou une ad-

(1) Sur les grenailles , d'après déclaration enregistrée au lit de justice , du 12 Mars.

(2) Le 3 Mai.

dition d'ailleurs. M. le contrôleur-général, hors d'état d'avoir recours à l'un ou à l'autre de ces deux expédiens, avoit imaginé le troisieme, celui de les autoriser provisoirement à continuer la perception; ce dont se prévalurent ses ennemis auprès du roi, à qui l'on fit connoître que le soulagement n'étoit qu'illusoire, & qu'il résultoit seulement de cette conduite, qu'à un impôt légal il en avoit substitué un arbitraire & insolite.

Voici le second fait : beaucoup de gens ont reçu un billet d'enterrement dans toutes les formes de Me. *Gilles Nicolas de la Croix*, avocat en parlement & premier commis du contrôle-général, devant être inhumé à *Saint-Germain l'Auxerrois*, sa paroisse, le vendredi 10 Mai; de la part de Madame *Lobrot*, sa tante, & Madame *Guillemain de Nozieres*, sa cousine. Cela s'est trouvé être une facétie, dont la méchanceté prophétique sembloit lui annoncer sa disgrâce future, son espece de mort aux honneurs & à la fortune de son état. Elle étoit encore caractérisée par le surnom de *Gilles* qu'on lui donnoit & qui n'est pas son nom de baptême. Mais les femmes qu'on citoit à la tête du deuil formoient le plus sanglant trait de la plaisanterie.

Depuis long-temps on parloit dans Paris d'une injustice commise par ce confident de M. Turgot, en faisant déposséder la Dame *Lobrot* du bail de la comédie de Lyon, qu'elle avoit encore pour deux ans, & en faisant installer à sa place un autre directeur, moyennant une grosse rétribution pour la Dame Guil-

lemain de Nozieres , maitresse dudit la Croix. La premiere , heureusement très-connue à la cour , y a trouvé des protecteurs , a découvert l'infamie du premier commis , & s'est fait réinstaller dans sa place. Cette anecdote qui a fait beaucoup de bruit , n'a peut-être pas peu contribué encore à la disgrâce de M. Turgot , trop aveuglé envers ses créatures.

Mais , ce qui l'a fait cheoir à ne pouvoir s'en relever , c'est une trame ourdie de longue main & toujours infaillible auprès d'un maître crédule & sans défiance. Cette anecdote , que certifient les courtisans les mieux instruits , tient à une autre horreur ministérielle qu'il faut vous révéler. A mesure que le gouvernement s'est perverti dans ce royaume au point d'y introduire , comme ressorts essentiels , la délation , l'inquisition , les tortures politiques , il n'a pas manqué de profiter d'un moyen sourd , certain & continuél de fouiller dans les secrets des citoyens & jusques dans les replis de leur ame , avec d'autant plus de facilité que c'est le seul moment où la vérité & la franchise semblent pouvoir encore s'échapper avec impunité. C'est , sans doute , ce puissant motif qui l'a déterminé à faire de l'administration des postes un département considérable , à y mettre un chef (1) , n'ayant de rapport direct &

(1) En qualité d'Intendant-général des postes. Il y a quelquefois un surintendant , mais c'est un titre purement de décoration , du moins relativement aux fonctions de l'intendant. On raconte que M. de Choiseul ayant été revêtu de cette dignité honorifique ,

& immédiat qu'avec le roi, jouissant de la prérogative unique d'entrer chez S. M. à toute heure, le jour & la nuit. L'objet de son intimité est de rendre compte perpétuellement au souverain du secret de la poste, c'est-à-dire, de tout ce qu'il peut découvrir intéressant sa sûreté & celle de l'état, & sous ce prétexte il se permet la manœuvre la plus odieuse. Il a une quantité de commis consommés dans l'art détestable & poussé jusqu'à un raffinement inoui (1), d'ouvrir & de refermer les lettres suspectes. Ces espions invisibles de leurs concitoyens, plus vils que ceux de la police si généralement en exécration, sont sans cesse occupés d'une recherche laborieuse, qui puisse alimenter la curiosité de leur premier agent, & celui-ci à son tour choisit toutes les

se transporta à l'hôtel pour s'y reconnoître & le visiter; que le Sr. Jamel, le prédécesseur de M. d'Oigny, lui fit tout voir : mais que parvenu au sanctuaire où réside ce qu'on appelle *le secret de la poste*, il l'arrêta & lui dit qu'il ne pouvoit l'introduire en ce lieu. Le ministre altier, peu accoutumé à ce langage, lui demanda s'il ne le reconnoissoit pas pour son supérieur? « Pas ici, M. le duc, » lui repiqua-t-il, lui barrant le passage de son corps; « vous » ne pouvez y entrer que par un ordre du roi, non » écrit, mais verbal, que S. M. m'intimera elle-même. » Après cette tracasserie le Sr. Jamel partit pour Versailles, fut rendre compte à Louis XV de sa conduite, & le ministre eut le dessous.

(1). Ces Commis levent sur le champ les empreintes de tous les cachets & les remettent avec une telle dextérité que le plus fin ne peut découvrir si la lettre a été ouverte, & la croit venue intacte.

pieces propres à charmer les loifirs du despote , ou à calmer fes foupçons & fes inquiétudes , ou à favoriser les entreprifes de la tyrannie. Louis XVI , à fon avènement au trône , eut horreur de cette politique infernale. Son ame neuve & dans toute fa pureté ne put fe perfuader que pour bien gouverner il falût avoir recours à de fi infames moyens , & fon premier vœu fut pour abolir ce tribunal fecret , où l'on citoit ainfi fans exception quiconque avoit quelque communication à transmettre. On n'ofa d'abord contrarier un ordre fi digne d'un fouverain qui veut avoir pour bafe de fon trône la candeur & la bonne foi. Mais peu-à-peu on lui a fait envifager la raifon d'état , & il a été obligé de céder à cette caufe puiffante , mais illufoire. En effet , quiconque trameroit des projets finiftres contre S. M. ou la tranquillité publique , inftruit , comme on l'eft aujourd'hui de ce qui fe paffe à la poftte , fe ferviroit-il d'une pareille voie pour former & confommer fes liaifons criminelles ? Mais fi cette voie eft vaine pour l'objet de fon institution , elle eft très-propre à favoriser les haines cachées & les perfidies ténébreufes. C'eft une atrocité ainfi combinée qu'on a employée contre M. Turgot. Il étoit furintendant des poftes , mais mal avec M. d'Oigny , qui étoit menacé de voir fon département écorné par la réunion de la poftte aux chevaux , aux meffageries , &c. il defiroit fort le fupplanter en outre , par zele pour M. de Clugny , fon ami , ayant des prétentions au contrôle-général.

Le roi se défiant de ce que ses courtisans lui disoient contre les opérations de M. Turgot, souhaitoit cependant savoir ce que la nation en pensoit. Il s'imagina trouver plus de sincérité dans l'intendant des postes, qui avoit souvent occasion de causer familièrement avec S. M. & par son ministère pouvoir apprendre ce que chaque particulier en écrivoit dans son intimité & d'abondance de cœur. Elle le questionnoit fréquemment à ce sujet. Celui-ci craignant de se compromettre, se tint d'abord sur la réserve; mais voyant le premier fanatisme en faveur du ministre & de ses opérations ralenti de beaucoup, essaya de profiter de l'occasion pour se venger. Peut-être même le fit-il avec d'autant moins de répugnance qu'il crut rendre service au royaume, en provoquant la disgrâce d'un ministre qui bouleversoît tout. Il fit écrire des lettres par des gagistes affidés, où l'on exagéroit les torts réels qu'avoit M. Turgot & il les présenta au roi comme l'expression naïve des gens de tout état & de tout ordre auxquels elles étoient attribuées. De cette manœuvre réitérée fréquemment il résulta une masse si grande de réclamations que le jeune prince crut que c'étoit le vœu de son peuple, & cédant aux efforts qu'on faisoit de toutes parts pour l'aliéner de son ministre, prit enfin son parti de le sacrifier à ce même bien public dont il avoit suivi l'illusion en le choisissant & se laissant aller à son impulsion.

En conséquence, dimanche 11, M. Bertin est allé demander à M. Turgot sa démission &

le porte-feuille de son département. Quoiqu'il ne s'attendit en rien à sa disgrâce, il n'a pas été démonté & l'a reçu philosophiquement. Il étoit en ce moment occupé à dicter une lettre; il a dit à son secrétaire : « en voilà assez; » mon successeur la finira. » Sur ce que son confrere lui a appris que S. M. lui accordoit la pension ordinaire (1), il a répondu qu'il ne l'avoit pas méritée, mais que n'étant pas dans le cas de s'en passer, il la recevoit avec reconnaissance. On lui a aussi ôté la surintendance des postes.

Cet événement a fait une grande sensation dans la capitale. Le clergé, la haute noblesse, la magistrature & la finance triomphent à l'envi. On ne croit pas que les provinces s'en réjouissent également; presque toutes les vues de M. Turgot étoient dirigées vers leur soulagement, & sur-tout vers celui des habitans de la campagne. Ce qu'on lui reproche en général c'est de s'être laissé mener trop aveuglément par des subalternes hypocrites, qui mettoient souvent son administration en contradiction avec ses principes.

Par le même manège avec lequel M. d'Oigny a fait disgracier M. Turgot, il a eu l'adresse de faire nommer son ami M. de Clugny. On l'exaltoit dans ces lettres comme un personnage du plus grand mérite & appelé au poste de contrôleur-général du vœu unanime de la nation. Le roi séduit toujours par son extrême envie de ne prendre ses ministres que parmi les hom-

(1) De 20,000 livres.

mes les plus vertueux, les plus éclairés & les plus agréables à son peuple, s'est décidé tout de suite à faire venir cet intendant de Bordeaux & a déclaré ses intentions à M. de Maurepas, qui n'osant contrarier tout-à-fait S. M. lui a cependant donné à entendre qu'elle avoit été bien vite en besogne. C'est en ce moment qu'il a été nommé président du conseil des finances. Cette place, qu'on crée ou qu'on supprime sans inconvénient, n'avoit pas été occupée depuis le renvoi du duc de Praslin. Celui-ci n'y avoit point brillé, & ne la possédoit, à proprement parler, qu'honorifiquement. Il paroît qu'aujourd'hui ce doit être autrement; que l'objet est de contenir le futur contrôleur-général, & d'empêcher qu'il n'aille aussi loin que son prédécesseur, en cas qu'il eût l'esprit de système & d'innovation, & que sous cette dénomination modeste le Mentor de S. M. aura presque le pouvoir d'un surintendant.

Quoi qu'il en soit, M. de Clugny, qui est arrivé depuis peu, bien-loin qu'il ait pour lui le cri général, est, au contraire, si décrié qu'on en dit d'avance tout le mal possible. Il ne faut point prématurer les événemens, & peut-être arrivera-t-il de celui-ci tout autrement que des autres, toujours fort exaltés à leur avènement au ministère, & renvoyés ensuite à la satisfaction du public.

M. de Malesherbes, plus heureux que son ami, s'est véritablement retiré avec tous les honneurs de la guerre. Il n'étoit entré dans le ministère que malgré lui, il a essayé de faire quelque bien; il vouloit opérer une réforme

dans la maison du roi; elle étoit annoncée pour le 1^{er}. Avril; il n'a pu réussir, il a senti son inutilité, il a demandé à quitter la cour; on l'a forcé d'y rester encore quelque temps. Enfin il est devenu libre & a pris congé du roi le même jour où M. Turgot a été renvoyé. Vous avez vu précédemment (1) qu'on s'attendoit à cet événement, sur-tout si la dignité de chancelier tardoit à devenir vacante. C'est la seule qui pût lui convenir; encore le séjour de Versailles lui avoit-il toujours déplu. Depuis qu'il y est, il n'a travaillé en rien à se donner l'air d'un courtisan; il est toujours resté mis très-simplement; il a conservé la même familiarité dans ses gestes, dans ses propos, & peu de jours avant son départ il lui est arrivé à cette occasion une petite aventure que la malignité des persifleurs n'a pas manqué de relever. Ayant rencontré le Sr. de la Martinière, le premier chirurgien de S. M., grand & gros, il lui a frappé sur le ventre en lui disant : « bon jour, *pater*. » Celui-ci piqué de ce terme de bonhomme lui a riposté : « bon jour, *frater*, » & la galerie (2) de rire. Chacun a bientôt rapporté cette saillie, assez heureuse, à cause de la tournure non moins rondelette du ministre; la médiocrité & l'envie ont été enchantées de trouver ainsi à rire aux dépens d'un grand homme, & ont cru, en la répétant, le rabaisser à leur niveau. Quant à lui

(1) Dans la lettre III.

(2) On prétend que cette scène s'est passée à Versailles dans la galerie.

on assure que frappé de vapeurs qu'il a contractées dans l'air d'un pays si contraire à son moral, il va voyager pour dissiper cette humeur noire qui a altéré la gaieté naturelle de son caractère.

M. le comte de Maurepas, vraisemblablement, n'a pas été fâché de ce départ, qui lui a laissé un vuide pour placer un intendant des finances qu'il venoit de créer (1), qu'il aime comme son fils & qu'il a jugé digne d'entrer dans le ministère. Le public ne semble pas en avoir la même opinion; il faut attendre, à l'œuvre on connoitra l'ouvrier. Tout le monde s'imaginait que M. de Sartine, à qui le département de Paris convenoit mieux qu'à tout autre, auroit succédé à M. de Malesherbes, mais on assure qu'il n'a point voulu quitter celui de la marine, & qu'il s'est senti assez de génie pour le diriger dans les circonstances critiques où il pourroit se trouver bientôt. J'en suis fort aise pour ma part, & je crois qu'on n'en fera pas mécontent en Angleterre. Le Lord North, sur-tout, l'aimera là mieux qu'un autre.

Il y a tout à parier que les projets de M. Turgot s'évanouiront avec lui. On ne peut disconvenir qu'il n'y ait de sa faute, comme je vous l'ai observé au commencement de cette lettre. Entre les torts qu'on lui impute, un capital c'est de n'avoir pas assez ménagé le Mentor du roi. Il traitoit lestement ce vieillard auquel il devoit son élévation, & son caractère

(1) M. Amelot, ci-devant intendant de Bourgogne.

grave ne pouvant sympathiser avec la frivolité, l'aisance, l'incurie de l'autre, il méprisoit ses conseils avec trop de hauteur & de supériorité. Il ne ménageoit pas davantage le parlement, & content du témoignage de sa conscience sur la droiture de ses intentions patriotiques, il négligeoit les formes, si essentielles dans un état, ces sauve-gardes de la liberté publique, ces remparts contre les entreprises du despotisme. Précisément le dimanche où il a été disgracié, les gens du roi étoient venus demander à S. M. le jour, le lieu & l'heure où il lui plairoit recevoir les itératives remontrances de la cour. Avant d'entrer chez le roi, informés de l'événement, ils tinrent conseil entre eux & convinrent que ce n'étoit pas le moment de faire une pareille démarche. Ils repartirent en diligence, & crurent que la meilleure réponse à rapporter à la compagnie c'étoit cette bonne nouvelle.

Le clergé n'en a pas été moins satisfait; il a témoigné indécemment sa joie, & M. l'archevêque de Paris a dit à son audience qu'il falloit attribuer ce succès aux prières du jubilé.

Enfin, pour enlever à ce ministre, même les regrets du peuple de Paris dont on l'accusoit de capter trop la bienveillance; on a fait afficher une déclaration (1) où, en acquiesçant à l'arrêt vigoureux de la cour des aides, on

(1) En date du 19 Mai 1776, qui ordonne que l'adjudicataire des fermes, ses commis & préposés, continueront de faire la perception de tous droits autorisés sur les pois, fèves, lentilles & riz.

convient de l'illégalité du coup d'autorité faux, étourdi, despotique de M. Turgot, & l'on y remédie par une interprétation, dont il résulte l'énumération effrayante de dix sortes de droits (1) qu'on levoit sur un simple boisseau de *grenailles*, dont on supprime quatre & dont six restent encore.

C'est, sans doute, dans l'indignation du triomphe des ennemis du bien, plus que de la personne de M. Turgot, qu'un poète s'est permis le rondeau suivant, par où je terminerai cette lettre, dont il faut attribuer la longueur à l'abondance des faits, élagués cependant le plus que j'ai pu :

Rondeau sur la retraite des deux ministres.

Deux gens de bien habitoient à Versailles,
Deux à la fois ! C'étoit grande trouvaille ;
Aussi chacun en est émerveillé.
Filou de cour craint d'être surveillé,
Et de Plutus l'avide valetaille,
Du parlement la vénale c... e,
Doigny, S***, & la fourbe prêtraille ;
Manœuvrent tant que l'on a renvoyé
Deux gens de bien.

Frippons, roués, ça faites bien ripaille ;
Allez r'avoir votre champ de bataille ,

(1) Les supprimés sont : 1°. ceux attribués aux offices des mesurcurs & porteurs de grains : 2°. ceux de halle ; 3°. ceux de garre ; 4°. des huit sols pour livre sur partie desdits droits. Les conservés sont 1°. ceux de domaine : 2°. ceux de barrage : 3°. de poids le roi : 4°. de don gratuit : 5°. de vingtième au profit de l'hôpital : 6°. des huit sols pour livre desdits droits,

Pour vous exprès tout y fera trié.
 Ministres , ducs , tout est apparié ;
 Et , grace à vous , il n'est plus à Versailles
 Deux gens de bien.

Vous remarquerez que cette piece marotique est un peu vive ; qu'elle est plus que naïve , & contient des vérités bien dures , exprimées d'une maniere qui ne l'est pas moins. Quoi qu'il en soit , il y a long-temps qu'on n'avoit chanté en France les louanges de ministres déplacés. Quand se réjouira-t-on à Londres de l'expulsion de ce Lord North , de ce ministre qui nous fait faire des sottises si énormes , qu'on le jugeroit soudoyé pour cela par nos rivaux ? Quand notre nation sortira-t-elle de son aveuglement !

Je vous embrasse tendrement , Milord.

Paris , ce 3 Juin 1776.

LETTRE XXXVII.

*Sur une requête singuliere , adressée au roi ,
 par les membres expulsés du parlement de
 Navarre.*

Vous avez vu , Milord , précédemment , lorsque je vous ai rendu compte du rétablissement du parlement de Pau (1), que les schif-

(1) Voyez la lettre XVI, vol. II.

matiques (1), ou plutôt les intrus (2), avoient une prétention singulière avec laquelle ils cherchoient à combattre les bonnes intentions du roi, & auroient peut-être éludé les efforts impuissans du garde des sceaux, trop foible, trop variable sur les principes, si M. Malesherbes ne l'eût raffermi & n'eût dirigé ses coups. Depuis lors ils n'ont cessé de remuer; & n'ayant point vu tomber sur eux ces faveurs & ces bienfaits dont on les avoit flattés dans le préambule de l'édit de rétablissement, ils en sont devenus plus furieux : cependant ils n'ont osé faire aucun acte d'éclat tant qu'ils ont vu à la cour ce magistrat intrépide, dont ils redoutoient également dans le conseil l'éloquence & les lumières. Mais à peine l'ont-ils vu retiré qu'ils ont réuni leurs forces, & ont exposé dans une requête au roi leur système monstrueux. Redoutant peu le garde des sceaux, ils ont affecté de le mépriser & de faire une exception injurieuse de son ministère, en ne voulant pas se confier à lui, & en faisant parvenir leur mémoire à S. M. par l'entremise du capitaine des gardes, qui s'en est chargé.

On ne peut dissimuler qu'il n'y ait quelque chose de spécieux dans cette requête, au moyen de la mauvaise foi dont les faits y sont expo-

(1) On appelle *schismatiques* les anciens, séparés de leurs confrères en 1765, & ayant continué leurs fonctions. Ceux-là ont été incorporés, comme dans l'origine des troubles.

(2) On appelle ainsi ceux reçus depuis, & occupant la place des vrais magistrats.

fès , & de l'adoption de certains principes établis par l'autorité & le despotisme , mais que n'avouent pas les loix qu'ont toujours repoussé les magistrats. Ils débutent par se regarder comme les victimes innocentes d'une surprise faite à la religion du roi , comme calomniés auprès de lui , & qualifiés d'usurpateurs de places qui n'étoient point vacantes , exerçant des fonctions odieuses & réprouvées de la patrie , enfin injustement revêtus des dépouilles de leurs concitoyens.

» Ce tableau effrayant , mais infidèle , a
 » ému , Sire , (lui disent-ils) votre cœur bien-
 » faisant , & a produit , contre l'intention de
 » V. M. la subversion des loix qu'elle vouloit
 » protéger , & la perte des magistrats qui étoient
 » sous leur sauve-garde. »

Ils méritent d'autant moins , à les en croire , une expulsion aussi ignominieuse , qu'ils font profession d'une façon de penser digne des magistrats les plus intacts & les plus jaloux de conserver toute la pureté de leur ministère.

» Si les membres du parlement de Navarre , continuent-ils , que l'édit d'Octobre dernier prive de leurs fonctions , avoient à se reprocher d'avoir avidement couru après un état , dont leurs prédécesseurs eussent seulement ambitionné la conservation ; s'ils avoient même été capables d'envisager la circonstance de leur retraite comme une occasion agréable d'y fonder leur existence , ils rougiroient , Sire , de paroître à vos yeux & d'invoquer auprès de V. M. le secours & la protection des loix. Aussi purs , aussi délicats dans leur conduite que dans

leurs intentions, ils ne sont pas moins jaloux du suffrage que dicte l'honneur, que de celui que la loi prescrit; ils se flattent, Sire, de convaincre V. M. par l'exposition simple & fidelle de ce qui s'est passé à Pau, qu'ils ont droit à l'un & à l'autre. »

Vient ensuite l'exposé historique des troubles de la compagnie, fait avec une adresse qui tend visiblement à peindre, comme très-coupables, les magistrats rétablis. L'impartialité m'oblige de laisser parler les réclamans.

» Une déclaration de Louis XV, votre auguste aïeul, rendue en 1747 sous le ministère de M. le chancelier d'Aguesseau, renouvela, Sire, quelques anciens réglemens sur la discipline intérieure du parlement de Paris. »

» En enrégistrant cette déclaration, le parlement délibéra des remontrances pour l'explication de quelques articles; & sur la réponse du roi, cette compagnie renouvela & confirma son enrégistrement par un acquiescement pur & simple. »

» En l'année 1763, plusieurs officiers du parlement se plaignirent à M. le chancelier de Lamoignon de quelques-unes des dispositions de cette loi, & ils lui demandèrent l'agrément de faire des remontrances : le sieur de La Caze, leur premier-président depuis trois ans seulement, joignit ses instances aux leurs auprès de ce ministre, dont la réponse fut que le roi ne pouvoit pas recevoir des remontrances contre une déclaration enrégistrée depuis seize ans; mais qu'il consentoit à ce que la compagnie lui adressât des mémoires à ce

fujet, & qu'il prendroit les ordres de sa majesté, qui seroient, selon les apparences, de les faire examiner par le bureau de législation. »

» Au-lieu d'adopter ce moyen de faire accueillir leurs plaintes, ces officiers le regarderent comme peu convenable, & préférèrent de se donner eux-mêmes la satisfaction qu'ils devoient naturellement attendre de la justice & de la bienveillance du prince. Ils prirent occasion de la rentrée du lendemain de la Saint-Martin de la même année 1763, pour proposer & agiter, dans l'assemblée des chambres, des questions que le premier-président crut ne devoir pas y être traitées. Ce schisme, formé à dessein, engagea entr'eux des querelles personnelles, à la suite desquelles il fut pris, le 19 Novembre, un arrêté, par lequel ces officiers anéantissoient, de leur propre autorité, la déclaration qu'ils avoient enrégistrée deux fois, & qui étoit exécutée depuis seize ans. »

» En vain le feu roi blâma leur conduite; plus vainement encore il leur en fit envisager les dangereuses conséquences. »

» Que ne pouvons-nous, Sire, nous dispenser de retracer ici des faits que nous désirerions n'avoir jamais vu le jour! Mais si notre situation nous fait une nécessité de les rappeler, nous nous bornerons du moins à transcrire les lettres patentes de votre auguste aïeul, qui en contiennent le détail; Votre Majesté y trouvera le langage d'un prince dont la bonté retient la justice; d'un pere tendre,

qui n'entre dans le détail des égaremens de ses enfans, que pour les faire rentrer en eux-mêmes, & pour n'être pas obligé de les punir. »

Dans ces lettres patentes fort longues (1), S. M. reproche aux magistrats du parlement de Pau tout ce qui s'est passé dans leurs délibérations jusqu'à ce jour; notamment d'avoir continué une séance rompue par le premier-président, au mépris de la déclaration enregistrée qu'on vouloit annuler (2), de l'a-

(1) En date du 22 Décembre 1764.

(2) „ Nous nous sommes fait rendre compte;
 „ (est-il dit dans ces lettres patentes,) de tout ce
 „ qui s'est passé dans notre parlement de Pau, de-
 „ puis le 12 Novembre 1763 jusqu'à présent, &
 „ nous avons reconnu qu'au préjudice de notre dé-
 „ claration du 16 Juillet 1747, concernant la disci-
 „ pline intérieure de notredite parlement, enregistrée
 „ purement & simplement, & exécutée depuis
 „ plus de 17 ans, il avoit été tenu plusieurs assem-
 „ blées & pris différentes délibérations, évidem-
 „ ment nulles, aux termes de notredite déclaration,
 „ & des arrêts précédemment rendus en notre con-
 „ seil, en 1682 & 1720, revêtus de lettres patentes,
 „ enregistrées par notredite cour; que quoique toute
 „ obéissance soit due à notredite déclaration, tant
 „ que nous n'avons pas jugé à propos d'y apporter
 „ de changement, néanmoins le premier-président
 „ de notredite cour ayant cru devoir, ainsi qu'il en
 „ est autorisé par l'article V d'icelle, rompre une
 „ assemblée de chambres le 15 Novembre 1763,
 „ au-lieu de recourir à nous, conformément au même ar-
 „ ticle, ou de nous adresser, sur les dispositions mêmes
 „ de notredite déclaration, des représentations & mémoi-
 „ res que nous sommes & avons toujours été disposés à
 „ recevoir, on a continué cette assemblée, à plu-
 „ sieurs reprises, en l'absence du premier-président,

voir fait indirectement par un (1) arrêté qui sans faire mention de ladite loi, n'en contenoit pas moins une résolution formelle d'y contrevenir ; d'avoir persisté dans la même conduite par une suite d'autres assemblées également irrégulières , où l'on avoit traité des matieres les plus délicates & les plus dignes d'être référées à S. M. (2), en infraction de nouveaux ordres pour arrêter les entreprises du parlement, de ne les avoir suspendues que par des démarches encore moins réfléchies ,

„ malgré la déclaration formelle de celui qui tenoit
 „ sa place, & sans que les dispositions prohibitives
 „ & pénales de notredite déclaration, rappelées &
 „ représentées par nos avocats & procureurs-géné-
 „ raux , aient empêché plusieurs des autres prési-
 „ dens de se prêter à cette contravention. „ . . .

(1) Du 19 Novembre 1763 , „ portant entr'au-
 „ tres choses, que notredite cour entendoit se main-
 „ tenir dans le droit de juger par elle-même de
 „ tous les cas qui requierent délibération ; ce qui
 „ comprenoit le droit de commencer, continuer,
 „ consommer, & faire exécuter ce qu'elle estime-
 „ roit devoir arrêter , nonobstant toutes choses à ce
 „ contraires. „

(2) „ Telles que des omissions & altérations des re-
 „ gistres, & des inexécutions de délibérations imputées à
 „ ceux qui avoient présidé notredit parlement ; que l'on
 „ a même renvoyé au bureau des mercuriales, cer-
 „ tains objets sur lesquels ledit bureau a fait des ar-
 „ rêtés & pris des délibérations ; que depuis il s'est
 „ formé un nouvel incident sur ce qui s'est répandu d'une
 „ lettre écrite par le premier-président à notre procureur-
 „ général ; lettre qui , par la nature des faits & des dé-
 „ marches qui s'y trouvent exposés , étoit plus digne d'être
 „ ensevelie dans le silence , que de faire la matiere
 „ d'une discussion dans une compagnie assemblée. „

telles que la cessation de service ; une espece d'interdiction du président chargé d'annoncer les volontés du roi, & un arrêté pour demander le retrait des lettres de jussion proscrivant les délibérations illicites, comme ne pouvant être trop tôt effacées. En conséquence, S. M. voulant (1) que son parlement se renferme dans ce qui lui est prescrit, relativement aux représentations qu'il pourroit avoir à lui adresser concernant son service & sa police, casse tout ce qu'il a fait (2), en lui laissant l'espoir

(1) » Nous ne pouvons considérer, dit le roi, » tout ce qui s'est passé à cette occasion que comme » un projet formé de se soustraire à l'exécution de » notredite déclaration, *sans recourir à nous par les » voies que nous avons bien voulu indiquer nous-mêmes ;* » & nous ne pouvons regarder que comme nulles » les délibérations & les démarches qui s'en sont » ensuivies. Nous avons jugé qu'il étoit d'autant plus » nécessaire d'y apporter un prompt remède, que » nous ne pouvons ni ne devons entrer en aucune » considération, ni nous déterminer sur les représentations que notredite cour de parlement pourroit » avoir à nous faire relativement à son service & » à sa police, qu'après qu'elle sera rentrée dans l'observation des règles, & dans le respect dû aux » loix par elle enrégistrées. Nous avons à cet effet, » aujourd'hui, rendu en notre conseil un arrêt, pour » l'exécution duquel nous avons ordonné que toutes lettres nécessaires seroient expédiées. »

(2) „ A ces causes & autres, à ce nous mouvans, de l'avis de notre conseil, qui a vu ledit » arrêt ci-attaché sous le contre-scel de notre chancellerie, & conformément à icelui nous avons » cassé & annullé, & par ces présentes, signées de » notre main, cassons & annullons les délibérations » des 12-14-15-16-17 & 19 Novembre 1763 ; 30 Jan-

d'obtenir des adouciffemens à la loi qui le révolte , quand il s'en fera rapporté convenablement à la sagesse du souverain.

La compagnie , au-lieu d'enrégistrer ces lettres patentes , fit à ce sujet des remontrances qui en occasionnerent de secondes (1) plus

„ vier ; 21-22-24 & 27 Février ; 27-29-30 &
 „ 31 Août ; 4-5-12-13-18-20 & 25 Septembre ; 22
 „ & 26 Octobre ; 27 Novembre dernier & 3 du pré-
 „ sent mois , & tout ce qui s'en est ensuivi jusqu'à
 „ ce jour. Voulons que le tout soit réputé comme
 „ non avenu , & que les choses soient rétablies au
 „ même état qu'elles étoient audit jour 12 Novem-
 „ bre 1763. Faisons défenses à tous officiers de no-
 „ tre dit parlement de prendre de pareilles délibé-
 „ rations à l'avenir , nous réservant de statuer , ainsi
 „ que les divers objets dont il s'agit , pourront le
 „ comporter *sur les représentations qui pourront nous*
 „ *être faites à ce sujet , ou sur les mémoires qui pour-*
 „ *ront nous être présentés , même respectivement , en cas*
 „ *de diversité d'avis* à l'effet de quoi notre dite cour
 „ de parlement de Pau sera assemblée sans que dans
 „ icelle il puisse être rien fait , ordonné ni statué ,
 „ même sous prétexte d'anciens arrêts , de conti-
 „ nuation de délibérations , ou sous quelque pré-
 „ texte que ce puisse être , si ce n'est *seulement sur ce*
 „ *qui concerne lesdites représentations ou lesdits mémoires ,*
 „ *que nous trouvons bon qui nous soient adressés. „*

(1) En date du 24 Avril. Elles portent : « Nous
 „ n'avons trouvé dans vos remontrances sur les let-
 „ tres patentes , expédiées sur l'arrêt rendu en notre
 „ conseil le 22 Décembre dernier , rien qui pût nous
 „ donner lieu d'apporter quelque changement aux
 „ résolutions qu'elles contiennent , & qui même n'ait
 „ été prévenu par les explications dans lesquelles
 „ nous avons bien voulu entrer dans ces lettres.
 „ Loin que comme vous voudriez le faire entendre ,
 „ l'arrêt du 29 Novembre 1763 , par lequel vous

impératives ; où S. M. déclare que c'est le dernier terme auquel sa bonté ait pu se porter ; qu'il ne reste aux magistrats qu'à en profiter sans aucun retardement , & , que dans la résolution où elle est , de se faire obéir par

„ n'avez pas craint de vous ériger en législateurs
 „ souverains contre l'autorité d'une loi qui vous étoit
 „ propre , & que vous aviez solennellement enrégistrée ,
 „ ait dû nous paroître étranger à tout ce qui l'avoit
 „ précédé & suivi de votre part , nous n'avons pu
 „ le regarder que comme le principe dominant ,
 „ avoué par vous-mêmes , de tout ce que vous aviez
 „ fait & entrepris depuis le 12 Novembre 1763 ,
 „ jusqu'au temps desdites lettres ; & nous n'aurions
 „ pas eu besoin d'autre raison pour envelopper toute
 „ cette suite de démarches dans une même cassation ,
 „ telle que nous l'avons prononcée ; vous n'avez pas
 „ dû vous promettre non plus de réussir à pallier
 „ leur irrégularité , soit en prétextant les dispositions
 „ des anciennes ordonnances pour la tenue des mer-
 „ curiales rappelées dans notre déclaration de 1747 ,
 „ auxquelles vos premières & principales délibéra-
 „ tions n'avoient eu rien de conforme , & dont vous
 „ n'avez songé à vous rapprocher que bien après ;
 „ soit en affectant de confondre , dans notre déclara-
 „ tion de 1747 , le pouvoir qu'elle attribuoit à
 „ votre premier-président , sans vous dispenser , en
 „ aucun cas , d'y déferer , avec la conduite qu'elle
 „ lui prescrivoit pour l'usage qu'il en devoit faire ,
 „ duquel il n'étoit comptable qu'à nous , & dont il
 „ vous étoit seulement réservé de nous porter vos
 „ plaintes. Au-lieu donc de chercher à déguiser les
 „ erreurs de votre conduite , vous n'avez dû con-
 „ sidérer dans nos lettres patentes que le remède qui seul
 „ pouvoit effacer le passé , & vous remettre dans l'ordre
 „ de votre devoir , & que la voie légitime qui vous étoit
 „ tracée pour faire écouter & que vous aviez à nous re-
 „ présenter pour l'avenir au sujet de notredite déclaration
 „ de 1747 , comme nous voulions bien vous en assurer.

rout le pouvoir que Dieu lui a mis en main , elle veut bien les en prévenir encore cette dernière fois. (1)

» Il nous en coûte , Sire , se récrient les expulsés , pour rappeler l'extrémité à laquelle ces magistrats se portèrent ; mais notre cause l'exige , & Votre Majesté doit être instruite. Oui , Sire , les représentations de votre auguste aïeul , le tableau qu'il leur fit de leurs erreurs & de leurs devoirs , & l'espece d'engagement que sa bonté lui fit contracter pour la réformation de la loi qui servoit de prétexte à leur conduite , tous ces témoignages de bienfaisance , de la part de ce prince , ne furent pas capables de vaincre leur obstination ; *ils donnerent la démission de leurs offices.* »

» On croiroit , Sire , qu'un roi , qui s'étoit inutilement livré à tous les mouvemens de sa clémence , qui avoit aussi vainement épuisé toutes les voies de la douceur pour ramener ces officiers à leur devoir , va déployer toute la rigueur de sa puissance contre eux. Non ,

(1) „ A ces causes , & autres à ce nous mouvant ,
 „ de l'avis de notre conseil & de notre certaine
 „ science , pleine puissance & autorité royale , nous
 „ vous mandons & enjoignons que vous ayez à pro-
 „ céder à l'enregistrement de nosdites lettres-patentes
 „ du 22 Décembre 1764 , ensemble des présentes ,
 „ & ce purement & simplement , sur le champ , &
 „ dans le jour même où elles vous seront présen-
 „ tées , sans aucun délai , remises ni tergiversation ,
 „ même sous prétexte de nomination de commissai-
 „ res , ni autres quelconques ; ce que nous vous
 „ commandons expressément , à peine de désobéis-
 „ sance , si n'y faites faute. »

Sire, moins ému par leurs fautes que touché des alarmes du peuple Béarnois; sur le danger de perdre le plus précieux de ses privilèges, celui d'avoir dans ses foyers un tribunal composé de juges de sa nation, Louis XV ne voulut faire usage que de sa clémence, au moment même qu'on avoit le plus à redouter sa justice. »

» Ce prince, Sire, leur adressa encore de nouvelles lettres-patentes, dans lesquelles il leur démontra leurs torts, refusa leurs démissions, les rappella à leurs fonctions, en leur renouvelant ses promesses de les écouter ensuite favorablement; & craignant que ce dernier effort de sa bonté ne fît pas sur eux l'impression qu'il desiroit pour leur propre avantage, il envoya vers eux deux commissaires de son conseil, pour leur expliquer ses dernières intentions, &c. »

Ces intentions étoient énoncées dans de troisièmes lettres-patentes (1) que les auteurs de la requête transcrivent en entier, ainsi que les discours des commissaires chargés de les présenter, sous prétexte que la conduite & les sentimens du monarque ne peuvent être bien exprimés que par lui-même, ou par ceux qu'il avoit pénétrés de son esprit.

Dans les premiers, après avoir repris tout ce qui s'est passé (2), S. M. regarde comme

(1) En date du 1^{er}. Juin 1765.

» (2) Par l'arrêt donné par nous, (est-il dit dans ces lettres-patentes,) étant de notre conseil, revêtu de nos lettres-patentes du 22 Décembre 1764, nul,

nul, invalide, sans pouvoir ni autorité, attentatoire à sa puissance souveraine & au respect qui lui est dû, aux regles de l'ordre public du royaume, & notamment aux loix qui concernent les offices, l'arrêté par lequel en nom collectif & en corps de cour, celle de Béarn a déclaré qu'elle remettoit entre les mains du législateur tous les pouvoirs qu'il avoit daigné lui confier, comme si chacun de ceux qui, par l'engagement que le titre de leur office leur a fait contracter envers lui, par-

„ & par nos autres lettres-patentes du 24 Avril der-
 „ nier, nous vous avons assez fait connoître notre
 „ juste mécontentement de la conduite que vous avez
 „ tenue depuis le 12 Novembre 1763, & nous avons
 „ en même temps ouvert la seule voie par laquelle
 „ vous pouviez rentrer dans l'ordre de votre devoir,
 „ & vous mettre en état de vous faire entendre sur
 „ ce que vous pouviez avoir à nous représenter pour
 „ l'avenir. Cependant, au-lieu de profiter d'une ou-
 „ verture si propre à concilier ce que nous devons
 „ au maintien de notre autorité, avec les sentimens
 „ de modération & de bonté dont nous ne cesse-
 „ rons jamais d'être animés, & de vous soumettre
 „ en conséquence au jugement que nous avons porté
 „ de votre conduite en pleine connoissance de cau-
 „ se, & sur le vu de vos remontrances mêmes, vous
 „ avez commencé par désobéir aux commandemens
 „ que nous vous faisons par nos dernières lettres-
 „ patentes du 24 Avril à peine de désobéissance, de
 „ procéder sur le champ à leur enrégistrement, &
 „ à celui des précédentes. Le délai que vous vous
 „ êtes préparé, sous prétexte d'une nomination de
 „ commissaires, que nosdites lettres vous défen-
 „ doient absolument, ne vous a conduits qu'à faire
 „ le 17 Mai dernier un arrêté du plus pernicieux
 „ exemple, &c. „

participant à ce pouvoir avoit la liberté de se délier de cet engagement sans son aveu, ou comme s'il leur appartenoit d'imposer à tous la loi d'une abdication qui ne fauroit être que particuliere & personnelle à chacun & pour laquelle toute délibération en commun ne peut être que nulle & illusoire.

S. M. réprouve ensuite les motifs dont est appuyée cette délibération (1), & déclare que les protestations d'amour pour sa personne, dont les démettans ont essayé de couvrir leur conduite si opposée à ces sentimens, ne suffiroient pas pour les garantir de son indignation, si elle ne comptoit sur un prompt retour de leur part (2). Elle leur en ouvre

„ (1) Vous avez présenté le jugement, dit le roi,
 „ que nous en avons prononcé, comme destructif des
 „ loix, qui, dans tous les temps & chez tous les peuples,
 „ ont été les seules sauve-gardes de l'ordre, de l'honneur &
 „ de la vertu, & vous vous êtes annoncés comme
 „ victimes de votre fidélité & de votre zèle pour le main-
 „ tien & pour l'observation des loix, & nous comme
 „ vous réduisant à sacrifier à l'obéissance que nous exi-
 „ geons de vous, les lumieres de la raison, le cri de la
 „ conscience & de l'honneur, &c. » . . .

„ (2) Nous voulons bien cependant encore n'attribuer
 „ ce qui s'est passé de votre part qu'à une prévention
 „ aveugle pour des principes erronés & dangereux, fomen-
 „ tée par un esprit d'indépendance qui vous a fait oublier
 „ votre devoir : mais nous n'en devons pas moins à nous-
 „ mêmes, à l'ordre public de notre royaume & au bien
 „ de nos sujets, trop sensiblement exposés à souffrir d'une
 „ faute à laquelle ils n'ont eu aucune part, de réprimer
 „ ces excès : nous le devons enfin à l'intérêt réel, & au
 „ véritable honneur de la magistrature de notre royaume,
 „ que nous nous faisons une loi de maintenir, & qui se

enfin les moyens sous les plus expresses menaces, s'ils ne le suivent, de pourvoir à leurs offices incessamment. (1)

Les commissaires (2), conformément à leur mission, remontrent aux magistrats rassemblés leur devoir avec une douceur évangélique qui leur étoit, sans doute prescrite (3). Ils supposent que reconnoissant leurs torts & leurs

„ trouve si évidemment compromis. Ce que nous souhaitons le plus, c'est qu'un prompt retour nous épargne la nécessité d'employer plus avant la puissance souveraine.

„ (1) Voulons que le tout demeure & soit réputé comme non avenu : enjoignons expressément à tous nos officiers du parlement de Pau, de quel que rang & qualité qu'ils soient, d'y continuer, comme auparavant, les fonctions de leurs offices, & d'y remplir exactement le service dont ils sont tenus par leur serment; faute de quoi, il sera incessamment par nous pourvu à donner des officiers à notre dite cour, & jusqu'à ce, à l'exercice du pouvoir que nous lui avons confié, le tout de la manière & en la forme que nous jugerons le plus à propos. »

(2) Mrs. de Marville, conseiller d'état, & de Bacquencourt, maître des requêtes.

(3) Ils déburent ainsi : “ Messieurs, la lecture que vous venez d'entendre, vous fait connoître que le roi a voulu nous charger de vous annoncer ses dernières volontés, afin que vous puissiez être instruits, plus particulièrement par notre bouche de ses intentions, toujours pleines de raison & de bonté.

Les réflexions que vous avez faites depuis votre dernier arrêté, vous auront sans doute inspiré d'avance ce qu'exigent de vous en ce moment vos devoirs, & plus encore, s'il étoit possible, cet attachement à la personne sacrée de sa majesté, que vous n'auriez cessé de lui témoigner lors même que vous vous croyiez obligés de ne pas déferer à ses volontés.

écarts ; ceux-ci n'attendent que ce moment pour rentrer dans leur devoir , & prévenir les suites fâcheuses d'un parti extrême , non-seulement funeste à des concitoyens qui leur sont chers , & qui ne doivent être les victimes d'un événement totalement étranger à eux , mais mettant en péril toute la magistrature. Ils reviennent sur ce que S. M. répète par-tout dans ses diverses lettres-patentes , sur la volonté sincère où elle est de satisfaire à leurs doléances , lorsqu'au-lieu de la voie des remontrances & de l'annihilation illégale d'une loi solennellement enrégistrée , ils auront recours à la seule permise , celle des mémoires , celle des négociations & de la conciliation. Après l'exposé , de ce *mezzo terminò* , ils ont recours au *pathos* d'une éloquence tendre & insinuant , ils flattent l'orgueil des magistrats en enfant leur être ; ils leur développent l'importance de leurs fonctions , en proscrivant cependant les principes de fermeté , de résistance invincible qui peuvent en faire toute la solidité & toute la gloire. Écoutons , Milord , le Nestor (7) , ou plutôt la Syrene du conseil.

» Non , Messieurs , plus instruits que tous autres , que des corps tels que les vôtres sont nécessaires à l'état , tiennent à sa constitution , & sont , envers les sujets de nos rois , les garans de la sagesse & de la douceur avec lesquelles ils les gouvernent , vous ne voudrez

(7) M. de Marville est presque le doyen du conseil. Il passe pour en être le membre le plus éloquent pour la séduction.

pas qu'un tel exemple puisse donner lieu d'imaginer que ces corps puissent perdre leur existence par la seule autorité de ceux qui les composent, que les officiers aient le pouvoir de rompre ces liens indissolubles qui les attachent au souverain, & qu'ils puissent, s'il est permis de le dire, le contraindre à accepter, par une abdication générale, les démissions que chaque officier en particulier ne pourroit donner sans son consentement. »

» Hâtez-vous donc de prévenir la juste réclamation de tous les ordres de l'état contre de tels principes, contre des actes destructifs de sa constitution; souvenez-vous que nous sommes tous magistrats; que la magistrature suprême a été établie pour procurer au royaume sa gloire & sa tranquillité, & à ses citoyens la paix & la félicité; que c'est par la justice que nos rois regnent; que le bonheur de leurs sujets est attaché à leur obéissance & à leur amour pour leur souverain; que l'un & l'autre sont la base de cet empire, la cause unique de sa durée & le seul moyen de la perpétuer. »

» Affoiblir ces maximes, seroit détruire cette harmonie, qui, en unissant tous les sujets du roi à leur souverain & aux fonctions qu'il leur confie, a fait jusqu'ici la splendeur & la prospérité de l'état. »

» Ne tardez pas, Messieurs, à souscrire aux principes inaltérables de la loi que nous vous apportons, & qui vous persuadera bien plus que nos foibles paroles : montrez au meilleur des maîtres que vous avez toujours pour lui

cette même fidélité , cette même affection qui ne nous ont jamais abandonnés. Vous êtes les dépositaires des loix constitutives de la monarchie ; soutenez-en la sagesse par cet exemple , & que la postérité ne se souvienne d'un tel événement , que pour connoître jusqu'où va , chez les François , l'amour de l'ordre , de l'état & du souverain. »

Il termine par laisser entrevoir les châtimens , & par annoncer plus adroitement , plus ouvertement les récompenses.

» Quelle satisfaction pour nous , Messieurs , plus obligés encore que tous les autres magistrats à soutenir l'honneur de notre état par celui que nous avons d'approcher de plus près de sa majesté , de pouvoir remplir le desir qu'elle a bien voulu nous laisser appercevoir , de n'être pas réduite à user de tout le pouvoir que Dieu lui a confié , de laisser agir la bonté de son cœur , & de n'avoir plus qu'à vous donner des marques de sa confiance & de sa satisfaction ! »

Les démettans ne furent ni ébranlés des menaces , ni séduits par les promesses.

» En vain , on leur témoigna que le vœu de la province étoit qu'une prompte soumission de leur part fît oublier une résistance déjà trop criminelle envers le souverain , & qui le devenoit infiniment envers la patrie , dont ils compromettoient sans objet l'intérêt & les privilèges. Egalement sourds à la voix du maître & à celle de leurs concitoyens , ils firent , le 21 juin 1765 , un acte , par lequel ils se plaignirent de ce que sa majesté leur imputoit dans ses

lettres-patentes , d'avoir voulu imposer la loi d'une abdication qu'ils déclarerent avoir été volontaire & personnelle à chacun d'eux , qu'ils avoient donnée avec une entiere liberté , qu'ils persévéroient dans leurs démissions. »

Alors les commissaires, rassemblant le peu de membres restés fideles , firent procéder à l'enrégistrement de tous les actes restés sans exécution , & les non-démis redoublèrent de zele pour l'administration de la justice.

Leur premier soin fut d'implorer la clémence de Louis XV pour leurs confreres , & S. M. la développa , non-seulement en invitant ceux-ci à reprendre leurs offices (1) , mais en détruisant la déclaration de 1747 , prétexte de la division.

Les démettans persisterent dans l'abandon de ces offices , & au-lieu de céder aux invitations & aux instances des Béarnois , que la crainte de perdre leur tribunal jettoit dans les plus vives alarmes ; quelques-uns d'entre eux , qui n'avoient pas assisté aux actes de démission de leurs confreres , donnerent alors les leurs en particulier. »

Le roi fut donc obligé d'ouvrir l'accès aux offices vacans par de quatriemes lettres-patentes enrégistrées au parlement (1) composé du petit nombre des anciens , non-démis. On remplit

(1) C'est-à-dire , qu'ils devoient être préférés à les lever aux parties casuelles , où ils étoient vacans & impétrables pour tout sujet propre à les remplir.

(2) Elles sont du mois d'Août 1765.

encore leurs formalités par leur signification aux anciens propriétaires , & dès-lors les liens qui avoient attaché ces officiers à leur souverain furent entièrement rompus. Des loix revêtues de toute la sanction nécessaire , & à eux notifiées , avoient mis le sceau à leur abdication & à l'acceptation que le prince en avoit faite. C'est en ce moment seulement que l'amour patriotique déterminâ les particuliers , auteurs du mémoire , à venir au secours de leurs concitoyens menacés de l'extinction totale de leur parlement. C'est ici , que rassemblant l'énumération de toutes leurs preuves , les exclus font leurs plus grands efforts pour démontrer l'injustice qu'on commet à leur égard. Pour n'atténuer en rien des argumens qu'ils croient victorieux , voici leurs paragraphes les plus ferrés de faits favorables & les plus pressans en raisonnemens.

» Cependant ces magistrats , qui sont venus au secours de l'autorité , ont sauvé leur patrie des maux dont elle étoit menacée , qui ont dénaturé leur fortune pour former des établissemens rendus nécessaires par le changement de leur position , qui ont , en un mot , conservé les privilèges du peuple Béarnois , veillé à la tranquillité publique , distribué la justice pendant dix années révolues avec un zèle infatigable ; ces magistrats, Sire , qui méritoient , à tant de titres les bontés de votre majesté , ont été chassés du sanctuaire des loix , où l'on a introduit à leur place ceux qui , en 1765 , avoient expressément renoncé à leur état , ceux qui avoient remis leurs offices au feu

roi, & qui, par l'acceptation que ce prince en avoit faite, n'étoient plus, depuis cette époque, & ne peuvent être encore aux yeux de la loi, que de simples citoyens. »

» Ils en ont eux-mêmes porté ce jugement, & ils se sont conduits en conséquence; les uns, en donnant dans des actes volontaires, aux magistrats qui les remplaçoient, le titre d'officiers du parlement, & en prenant eux-mêmes celui de ci-devant officiers au même parlement; les autres, en se défendant devant ce tribunal, & aux conseils de V. M., de la restitution des offices qui leur avoient été baillés à louage & qu'ils avoient promis de rendre. Ils ont opposé avec succès, que la démission qu'ils en avoient faite entre les mains du prince, dans le domaine duquel ces offices étoient rentrés, les dégageoit de toutes demandes ce concernant; qu'ainsi les démarches qu'on dirigeoit mal-à-propos contre eux, devoient l'être devers le roi qui en avoit disposé. Ils ont tous généralement reconnu l'existence légale de ces magistrats, en recourant à eux comme à leurs juges naturels, non-seulement lorsqu'ils y ont été attirés par des adversaires, mais le plus souvent pour des causes qu'ils y ont eux-mêmes portées. Enfin, ils ont fait liquider la finance des offices par eux abandonnés, & ils en ont reçu le remboursement, les uns en deniers, les autres en contrats. »

» Les loix les plus sacrées, les actes les plus intéressans dans la société civile peuvent être anéantis par d'autres loix & par d'autres actes faits avec la même solemnité & avec les mêmes

formes ; dans les unes , il faut la sanction publique ; dans les autres , le consentement réciproque des parties contractantes : tout cela , Sire , avoit concouru & s'étoit réuni dans les actes destinés à constater la démission de chacun de ces magistrats , & l'acceptation qu'en avoit fait le feu roi. Depuis dix ans ces magistrats , devenus citoyens , faisoient des actes confirmatifs de l'abandon volontaire de leurs offices. Depuis la même époque , votre auguste aïeul , & , après lui , V. M. accordoient , aux magistrats qui les avoient remplacés , la confiance due à leur ressort , les regardant non-seulement comme leurs juges légitimes , mais même comme les anges tutélaires de la patrie , qu'ils avoient garantie par leur zèle , des maux qui la menaçoient , vivoient tranquilles sous la sauve-garde des loix dont ils leur avoient conservé le dépôt. »

Après avoir établi la légitimité de la démission des autres & la légalité de leur introduction dans la compagnie , les expulsés , par une réclamation vraiment frappante , invoquent en leur faveur ces loix du royaume qui assurent aux magistrats la liberté & la sûreté dans l'exercice de leurs fonctions , la stabilité & l'irrévocabilité de leurs charges , ils indiquent les cas dans lesquels cessent ces attributs essentiels & légitimes de la magistrature : la mort , la forfaiture jugée , ou la résignation volontaire. Ils ne sont dans aucun des trois ; le titre des propriétés de leurs offices n'est donc pas anéanti sur leurs têtes , le caractère qui leur a été imprimé est ineffaçable , & ces qualités essen-

tielles manquant à ceux qui ont pris leurs places, ils n'étoient & ne font plus aux yeux de la loi que de simples citoyens, sans aucun sacerdoce magistral, & tous leurs jugemens, qu'autant d'actes qu'elle réproûve, & dont elle prononce la nullité.

Ces maximes avouées de toute la magistrature, établies dans tant d'arrêtés, de remontrances, d'écrits patriotiques, soutenues de faits consignés dans l'histoire & dans les fastes sur-tout de la Magistrature, conduisent les réclamans à représenter au roi jusqu'à quel point on l'a trompé. Son intention étoit de rappeler à son service ceux qui avoient été privés de leurs fonctions, & non pas ceux qui les avoient volontairement abandonnées; de se conformer aux loix & non de les violer, d'imiter enfin l'équité de ses augustes aïeux, revenus plus d'une fois sur les surprises faites à leur religion contre des magistrats calomniés & destitués illégalement.

» Hérinier des vertus & de la sagesse de ces princes, comme de leur couronne, (disent-ils au roi dans leur douleur profonde) vous ne laisserez pas subsister l'édit du mois d'Octobre dernier, monument de la surprise faite à la religion de Votre Majesté; vous ne souffrirez pas que trente magistrats restent dans une espèce d'humiliation & d'opprobre pour avoir été bons citoyens & sujets fideles; que leurs services, pendant dix années de magistrature leur soient reprochés, & à leur postérité comme un acte de bassesse & d'indignité; que leur patrie, qui les avoit regardés jusqu'à cet évé-

nement fatal comme les conservateurs de ses privilèges, soit séduite par le mauvais exemple, & substitue le mépris aux sentimens de gratitude qu'elle leur doit, qu'ils soient enfin sacrifiés à la vengeance des citoyens qui occupent aujourd'hui leurs places.

» Déjà, Sire, ces citoyens oubliant que la même loi qui les y a fait monter, conserve aux magistrats qu'on en a éloignés, tous les droits & les privilèges de leur état, leur en refusent les qualités & les leur font refuser par les suppôts du palais; c'est ainsi qu'ils se jouent, selon leurs passions ou leurs vues, de la loi qui fait leur existence; c'est ainsi qu'ils inspirent aux peuples du ressort une espèce d'inconsidération pour leurs vrais magistrats. »

J'écarte, Milord, la discussion de quelques considérations qu'ils craignent qu'on ait fait valoir contre eux, comme le défaut de naissance, ou de fortune ou de lumières; l'une est au moins aussi distinguée que celle des usurpateurs actuels. Ils sont en général moins riches, mais l'opulence est-elle donc nécessaire pour faire de grands magistrats? Quant aux connoissances & aux talens, ils provoquent ceux qui les ont déplacés, & ils demandent à faire assaut avec eux. Ils réfutent encore des raisons tirées d'une économie de finance, & ils s'écrient :

» Est-ce donc par de pareils moyens qu'on a pu préparer & consommer un événement destructif de toutes les loix, & principalement de ce droit sacré de la propriété & de l'ina-

movibilité des offices de magistrature ? Si des considérations étrangères aux loix doivent être balancées & anéanties par d'autres considérations du même genre , les magistrats qu'on a éloignés de leur tribunal y trouveroient les mêmes avantages ; ils vous représenteroient, Sire , que c'est une vraie calamité pour les justiciables , de substituer à des juges nourris & exercés pendant dix ans dans l'étude des loix & de la jurisprudence , des citoyens dont les uns ont oublié dans cet intervalle ce qu'ils en pouvoient savoir , & dont les autres n'avoient encore acquis aucune connoissance utile à cette époque ; ils supplieroient V. M. de se faire représenter les registres du parlement , où elle verroit qu'ils ont expédié , dans dix années , plus d'affaires qu'il n'en avoit été expédié dans les vingt années qui avoient précédé leur exercice , & qu'à tant de titres ils étoient dignes de l'attention de V. M. , de ses bontés & de sa protection. »

» Mais ces magistrats , Sire , sentent qu'il feroit d'une trop dangereuse conséquence de faire dépendre la destinée des hommes & leur état , du plus ou moins de faveur qu'on pourroit accorder à leur position ; l'arbitraire prendroit alors la place des loix immuables de la nation , dont l'intérêt bien éclairé de nos rois exige qu'ils assurent la perpétuité. »

Il faut avouer , Milord , qu'à la lecture de ce *mémoire au roi* , j'ai été fortement ému de l'exposé des moyens des expulsés , qui , rétorquant contre leurs vainqueurs les argumens qu'avoient fait valoir autrefois en leur faveur

les parlemens , leur prouverent que leur résignation n'avoit été amenée ni par la crainte ni par la violence , puisque le feu roi n'avoit voulu l'accepter qu'après avoir révoqué la loi qui avoit déterminé leur démission , qu'après s'être assuré qu'elle étoit l'effet d'une volonté libre & absolue de chaque officier , que leurs offices qu'ils avoient abandonnés d'une manière aussi expresse & aussi entière , vaquoient donc par le fait & par le droit , que leurs successeurs avoient donc été légalement autorisés à les acquérir , étoient les juges légitimes des Béarnois , & que l'édit qui les dépouilloit étoit donc destitué de vraie & juste cause , de tout ordre de droit & de coutume , puisque les formes établies par les loix pour juger des particuliers , & à plus forte raison des magistrats , n'y ont pas été observées , puisqu'ils n'ont été appelés , ni ouïs , ni convaincus ; que c'est par conséquent une interdiction de fait , sans loi , sans jugement , sans connoissance & sans existence de cause.

J'étois fort intrigué de cet écrit , auquel je voyois vaguement une réponse dans ce qui a été dit précédemment , mais qui ne détruisoit pas une série de faits & de raisonnement s'appuyant tour-à-tour , & dont on ne pouvoit réfuter les uns sans nier les autres. J'ai consulté fort à propos un magistrat du parlement de Paris très-instruit , très-impartial , mais très-ferme sur les principes , qui m'a promis de me donner incessamment une solution aux difficultés que je ne pouvois résoudre en ma qualité d'étranger , trop peu versé dans les évé-

nemens & les principes de la magistrature. J'attends sa réponse, Milord, & vous en ferai part, sachant combien ces discussions vous sont précieuses.

Je vous embrasse en attendant.

Paris, ce 6 Juin 1776.

LETTRE XXXVIII.

Réflexions d'un magistrat sur la requête au roi des particuliers expulsés du parlement de Pau & souscrite de dix-huit d'entr'eux.

JE me hâte, Milord, de vous faire part de ce mémoire qui vous satisfera parfaitement. Le magistrat avant de me le lire, me prévint d'une surprise que j'aurois, sans doute; c'est que les réclamans, dans une requête adressée au roi, aient osé avancer des faits faux, ou du moins absolument douteux & dénaturés. Mais, me dit-il, c'est l'usage par-tout : point de cause présentée, à quelque tribunal que ce soit, où les avocats ne mentent avec une impudence punissable. Au surplus, est-il étonnant qu'on use d'un moyen dont l'administration donne l'exemple elle-même? presque aucun préambule d'édit ou de déclaration, où l'on ne fasse en imposer aux sujets par le souverain : ceux-ci cherchent à en faire autant; ce n'est qu'un commerce de ruses réciproques, & c'est à qui se trompera le mieux : aussi les gens qui veulent bien juger, écartant ces faits pour ou contre,

qu'ils ne sont point à portée de discuter, s'en tiennent aux vraisemblances, aux probabilités, & décident infiniment mieux. De cette manière ils devinent presque toujours juste. Après cet avertissement il me fit part de ses réflexions, me les remit écrites, & je vous les envoie.

Réflexions d'un magistrat sur la requête au roi des particuliers expulsés du Parlement de Pau, & soussignée de dix-huit d'entr'eux.

Il est faux que l'enregistrement de la déclaration de 1747, dût être & fût regardé dans le parlement de Navarre comme authentique & faisant loi. Il n'eut lieu que furtivement, dans un de ces momens où par l'absence des magistrats les plus éclairés & les plus fermes, un chef de compagnie, docile aux impressions de la cour, usa de son crédit & de son astuce pour se rendre agréable au gouvernement. Il fut même question de réclamer tout de suite contre un enregistrement subreptice; mais la chose n'eut pas lieu, parce que le premier-président satisfait d'avoir réussi, & voulant éviter un éclat fâcheux, capable de compromettre son crédit, promit de ne faire aucun usage du pouvoir monstrueux & illimité qui lui étoit confié par la loi qui révoltoit le parlement. Elle fut donc regardée comme tant d'autres inscrites sur les registres des cours par adresse ou par violence, tombées en désuétude, même avant leur exécution. Ce ne fut que lorsque le Sr. de la Case, nouvellement premier-président, voulut la faire valoir pour établir son

despotisme, que la compagnie se détermina à engager la querelle, & à lui contester un droit qu'il ne pouvoit avoir. Et l'on conviendra qu'il est plus vraisemblable qu'elle se soit élevée de cette maniere, qu'en supposant, comme le prétendent les auteurs de la requête, que ces magistrats aient voulu anéantir, de leur autorité (1), une loi qu'ils auroient exécutée depuis seize ans. L'entreprise eût été non-seulement contre l'usage, mais absurde. En admettant même que quelques membres plus échauffés & plus entreprenans eussent formé ce projet & l'eussent proposé, est-il à présumer qu'ils l'eussent emporté à la grande & très-grande pluralité de voix ? on pourroit dire à l'unanimité, puisque le premier-président seul, contre qui étoit dirigée la délibération, & ses créatures, s'y opposèrent.

Ainsi, ce même laps de temps écoulé depuis l'enrégistrement prétendu de la déclaration, bien-loin d'être un grief contre les magistrats, est, au contraire, le moyen qu'ils firent valoir comme prouvant invinciblement le vœu de la véritable compagnie qui, par la non-exécution de cette loi, en marquoit une réprobation de fait bien plus triomphante qu'une formalité vaine, illégale, contre laquelle la compagnie avoit ainsi réclamé constamment de la maniere la moins équivoque & la plus expresse.

Je vais plus loin, & je prétends qu'en n'admettant que par un esprit de vertige, par une

(1) Page 5 du *mémoire au roi*, des expulsés.

complaisance aveugle, par une pusillanimité générale dont on avoit quelquefois des exemples dans les cours : le parlement de Pau eût enrégistré solennellement cette loi, l'eût même exécutée, il pouvoit encore revenir contre ; parce que le salut public n'admet point de proscription, parce que cette loi, quoi qu'on en dise, ne leur étoit pas personnelle (1) ; parce que d'après cette qualification si connue, donnée aux parlemens, d'*états raccourcis au petit-pied*, étant chargé de stipuler les intérêts de ses concitoyens, ayant droit de *suspendre, modifier ou rejeter les édits*, il ne pouvoit le faire qu'avec une liberté entière de s'assembler, de délibérer & de faire exécuter ses délibérations. Mais ce n'est pas ici le moment d'agiter & de discuter cette question importante & tenant à beaucoup d'autres.

Si l'on étoit encore indécis à qui donner créance sur le fait si diversement rapporté, dont partent & les magistrats & les expulsés, qu'on fasse attention à certaines circonstances qu'avouent les réclamans. Ils conviennent : 1°. que le parlement, dans l'origine de la déclaration, délibéra des remontrances sur quelques articles (2). 2°. Que long-temps après plusieurs officiers du parlement se plaignirent des dispositions de cette loi. 3°. Qu'ils demandèrent à faire des remontrances. 4°. Enfin que S. M. consentît à recevoir les mémoires que la compagnie lui adres-

(1) *Mémoire au roi*, pages 9, 16, 22 & 26.

(2) P. 4 du *mémoire*.

feroit (1). De ces aveux il naît des inductions lumineuses contre leurs auteurs. En effet , il est peut-être sans exemple qu'en matiere grave aucune cour ait enrégistré de plein gré, purement & simplement , & après de premieres remontrances , une loi quelconque les ayant provoquées. Il est d'autant moins probable que la chose se soit passée ainsi au parlement de Pau , que seize ans après voilà des officiers qui réclament encore & demandent à faire des remontrances. Or des remontrances ne peuvent s'arrêter qu'à la pluralité des suffrages ; il s'ensuit que c'étoit l'intégralité des membres ou le très-grand nombre qui demandoit à s'expliquer. Il y a à parier que c'est ce très-grand nombre qui n'avoit pas assisté à l'enrégistrement , nouvelle preuve de sa surprise & de sa clandestinité. Autrement ils ne se seroient pas exposés à voir le chancelier leur rire au nez , s'ils eussent eu l'inconséquence puérile de solliciter la faculté de revenir , par la voie de secondes remontrances , sur une loi enrégistrée après de premieres , seize ans auparavant sans contradiction , sans réclamation. Mais bien-loin que le chef de la magistrature les reçoive avec le mépris insultant qu'ils auroient mérité par une conduite si forte & si ridicule , bien-loin qu'il rejette tout-à-fait leur demande , il les écoute , il compose , il prend les ordres du roi , & il déclare que S. M. agréé des mémoires (2). Or , comme l'observe un des plus

(1) P. 4 & 5 du *mémoire*.

(2) P. 4 & 5.

grands magistrats de nos jours ; trop instruit par sa propre expérience (1), l'on sait que l'autorité, qui a la force en main, ne négocie jamais que quand elle a tort, & qu'alors elle ne négocie que pour tromper.

D'après ces présomptions accumulées, nous pouvons donc regarder comme certaine la non-validité de l'enregistrement de la déclaration de 1747. Le parlement a donc eu droit de prendre son arrêté (2), dans lequel il déclaroit que la cour entendoit se maintenir dans le droit de juger par elle-même de tous les cas qui requièrent délibération, ce qui comprenoit le droit de commencer, continuer, consommer & faire exécuter ce qu'elle estimerait devoir arrêter, nonobstant toutes choses à ce contraires.

De cette démarche justement motivée & parfaitement épurée ont suivi les autres admises & usitées dans toutes les cours, les remontrances sur les premières lettres de justification, & les démissions sur les secondes. C'est une voie extrême, que n'aime point le ministère, mais nécessaire dans les cas où le parlement ayant épuisé les diverses ressources qu'il peut employer pour éclairer le souverain, juge convenable de cesser le spectacle douloureux du combat de ses arrêts contre les jugemens du conseil, & croit devoir avertir la nation qu'il a remis au roi les pouvoirs de la défendre que le roi lui avoit confiés, &

(2) M. de la Charlotais, dans un mémoire manuscrit.

(2) Du 19 Mars 1763.

que c'est à elle à porter aux pieds de S. M. ses doléances & réclamations, soit par elle-même, soit par l'organe de ses divers ordres.

Jamais on n'a regardé des démissions ainsi données en corps de cour comme volontaires. Elles se font toujours sous l'empire de la force & pour se soustraire à une condition à laquelle les magistrats déclarent ne pouvoir acquiescer sans manquer à leurs obligations, à leur état & à leur serment. Ce premier acte de violence exercé, sinon sur le physique, au moins sur la conscience des dépositaires des loix, rend nécessairement nul tout ce qui s'ensuit ; & prétendre tirer une induction de consentement de quelque acte apparent de liberté durant le cours de cette tyrannie ministérielle, seroit aussi illusoire & aussi absurde que de vouloir qu'un innocent, ayant le courage de marcher au supplice plutôt que de s'y laisser traîner par la cohorte des bourreaux, démentiroit par cet acte de liberté apparente les protestations de son innocence, s'avoueroit justement condamné, en subissant son supplice avec résignation.

Ainsi, que les magistrats aient refusé de reprendre leur service en vertu de lettres de cachet, & dans une assemblée où des commissaires du roi, par leur présence irrégulière, violoient le sanctuaire des loix & gênoient la liberté des délibérations ; qu'ils n'aient tenu compte des transcriptions, significations & sommations faites à leur domicile (1), des invi-

(1) Page 18 & 19 du *moderateur*.

tations & déclarations de l'autorité ; qu'ils se fissent , en vertu d'un édit (1) , fait liquider ; qu'ils aient reçu leurs finances en especes ou en contrats ; qu'ils aient plaidé en défendant ou en demandant devant les *schismatiques* ou les *intrus* ; qu'ils leur aient donné la dénomination de magistrats (2) ; tous ces actes n'étant qu'une conséquence du premier , radicalement nul , par la contrainte inévitable qu'il manifeste , ne légitimoient en rien l'usurpation de ceux qui avoient pris leurs places.

Les expulsés mettent d'autant moins de bonne-foi dans leur assertion , qu'ils n'ignoroient pas que plusieurs avoient refusé de faire ces mêmes actes , de leur accorder ces mêmes titres dont ils se prévalent aujourd'hui , que d'autres avoient été exilés ou détenus dans des châteaux forts , même après ces prétendues démissions , qui ne leur auroient pas valu de si cruels traitemens , si la cour les eût regardées comme sinceres & volontaires ; que le président du Plan , le plus intrépide de ces illustres victimes du patriotisme , n'avoit vu finir sa disgrâce qu'avec celle de M. de la Châlotaix ; que presque tous les parlemens du royaume avoient réclamé en leur faveur & avancé les maximes qu'on appelle ici , qu'ils n'avoient cessé en quelque sorte leurs instances qu'après leur propre anéantissement ; que le parlement de Bretagne qui avoit donné ses démissions

(2) Page 20 & 21 du *mémoire*.

(3) Au mois de Mai 1765.

dans le même temps que celui de Pau (1), après avoir éprouvé une infinité de persécutions, avoit enfin été rétabli. Et sous qui ? sous le chef de la magistrature le plus ennemi des principes, le plus despotique ; sous M. de Maupeou !

Les démettans du parlement de Pau n'ont donc jamais voulu , jamais cru avoir renoncé à leurs fonctions suspendues , que par l'impossibilité de les exécuter avec l'honneur & l'intégrité qu'elles exigeoient. Ils ont encore moins entendu laisser effacer en eux le caractère de magistrat ; puisqu'ils ont toujours prétendu que l'essence de la cour résidoit en eux seuls , quoique dispersés , comme faisant dans la dernière délibération , c'est-à-dire dans l'acte des démissions , le plus grand nombre , & conséquemment le parlement véritable & unique de Navarre. Autrement ce seroit accorder au roi la liberté d'intervertir l'ordre sacré & invariable des tribunaux , de recueillir les voix & de former les décisions , & , à sa volonté , de faire passer la plénitude du pouvoir dans le plus petit nombre.

C'est à ceux-là , au contraire , qu'on a droit de reprocher de n'être aux yeux de la loi que de simples citoyens , sans caractère , & tous leurs jugemens , qu'autant d'actes qu'elle réprouve , & dont elle prononce la nullité (2). En effet , qui leur a imprimé le sacerdoce

(1) Page 32 du *mémoire*.

(2) Page 29 du *mémoire*.

magistral ? en quelle cour ont-ils été reçus ? Nous venons de le voir : leur mission de magistrat ne leur a été donnée que par d'autres qui se trouvoient liés en vertu d'un arrêté revêtu de toute la forme nécessaire & incapables de faire aucune fonction , jusqu'à ce que , par une délibération nouvelle , la pluralité eût anéanti l'acte des démissions ; ils sont devenus membres d'un parlement qui ne résidoit plus que dans les prisons ou dans l'exil : ils n'ont donc pu acquérir qu'un titre vain & illusoire.

Quand ils n'auroient pas connu le vice de leur constitution, ils en auroient été avertis par le schisme constant qu'ont formé avec eux les autres classes du parlement. Mais eux-mêmes s'étoient rendu justice , & lors des défastres de celle de Paris , bien - loin d'avoir fait avec les autres des démarches auprès de Louis XV , pour lui représenter l'horreur des vexations de M. de Maupeou , & lui peindre la consternation & les calamités de la magistrature , calamités si nouvelles , si extrêmes & si inouïes qu'elles éveillèrent même le zèle du parlement de Douai qui , jusques-là , n'avoit fait de réclamation en aucun cas qui annonçât qu'il adoptoit le plan d'unité découvert entre toutes les classes, ils se livrèrent entièrement à l'ennemi commun & se rangèrent servilement sous son joug. M. le chancelier n'eut donc garde de frapper aucun coup sur un tribunal absolument à ses ordres , & depuis long-temps aussi fantastique que ceux qu'il élevoit en ce moment. En ce sens , ils
ont

ont raison de dire (1) que la situation du parlement de Pau n'avoit, en 1771, aucun rapport avec celles des autres parlemens du royaume, puisqu'il gémissoit déjà depuis six ans dans la disgrâce du souverain. Reste à savoir si, parce qu'ils avoient éprouvé le double de souffrances, en 1775, ils devoient être moins susceptibles de justice & de faveur que les autres.

Je ne vois plus que deux objections graves au premier coup d'œil, à résoudre pour la justification complète des magistrats rétablis, & la réfutation non moins entière des inculpations consignées contre eux dans le mémoire des expulsés.

Si les démissions n'avoient pas été volontaires; si elles étoient forcées pour ne pas accepter la déclaration de 1747, pourquoi donc ces magistrats, lorsque d'après les supplications de leurs confreres reités (2), elle fut retirée, ne se sont-ils pas rendus au desir, à l'invitation du monarque? Toujours par la même raison qui avoit motivé leur première démarche. C'est que, pour cette loi insolite retirée, il auroit fallu approuver vingt autres infractions plus graves aux principes, puisque tout ce qui s'étoit passé depuis lors, même la radiation de la déclaration, étoit illégal & donne dans le piège du ministère, qui, suivant la citation plus haut, *ne négocie jamais que pour tromper.*

(1) Page 3 du *mémoire*.

(2) Pages 19 & 20 du *mémoire*.

On va plus loin , & on leur dit : « mais , en supposant même que vous eussiez personnellement la liberté de donner vos démissions , pourquoi vous être refusé aux gémissemens de la province qui vous redemandoit , & dont vous compromettiez , sans objet , les intérêts & les privilèges (1) ? Que lui importoit la destruction d'un ancien attribut , conservé à la place du premier-président ? Cela lui étoit d'autant plus indifférent que votre corps y est borné à la distribution de la justice , & assujetti à l'observation des loix & des réglemens accordés par nos rois sur la demande ou du consentement des états généraux de la nation Béarnoise. (2)

Remarquons d'abord qui parle ainsi. Sont-ce les états de Béarn ? Sans doute il faudroit plaindre leur aveuglement , leur asservissement au despotisme. Mais non , ce sont les gens intéressés à noircir la conduite des démettans , à imputer à une vanité futile le sacrifice généreux de leur état par zèle pour leur devoir , par attachement à leur patrie. Ce sont les commissaires du roi (3) , qui la force à la main , entourés d'une garde nombreuse par cet appareil militaire , par ce cortège nouveau dans le temple de Thémis , démentoient trop bien cette assertion en manifestant leur crainte d'un soulèvement de la province en faveur de ses magistrats.

(1) Page 18 du *mémoire*.

(2) Page 26 du *mémoire*.

(3) Page 16 du *mémoire*.

On fait bien que les principes de ces sup-
pôts de l'autorité arbitraire sont trop opposés
à ceux des parlemens , pour qu'ils n'aient pas
cherché à déguiser ainsi aux Béarnois la pu-
reté des sentimens de leurs magistrats. Et vous,
lâches intrus , je vous prends par vos pro-
pres paroles : *te judico , serve nequam*. Vous avez
la bassesse de vous dégrader jusqu'à convenir
que vous n'étiez que de simples juges de pro-
cès ; que les intérêts de la province , ses pri-
vileges , la conservation de son droit public
ne vous regardoient en rien ; que , consé-
quemment vous n'avez jamais été qu'un tri-
bunal bâtard & non vrai parlement. Et de
quel droit dégraderiez-vous celui-ci au des-
sous des autres ? N'y a-t-il pas des états en
Bretagne , en Languedoc , en Provence , en
Artois ? Les parlemens de ces provinces en sont-
ils moins leurs défenseurs , leurs états *en rac-
courci au petit-pié* ? Mais ce n'est pas contre
vous qu'il s'agit d'établir cette grande question,
contre vous , vils jouets de l'autorité , enfans
adoptés de M. de Maupeou , bien dignes d'un
tel pere !

Vous vous trahissez encore dans les plain-
tes que vous portez contre l'effervescence du
peuple Béarnois (1), contre cette joie , telle
qu'elle éclate aux fêtes publiques (2), mani-
festée par les salves d'artillerie , par les ac-
tions de grâces à l'Eternel , par les feux de
joie , par les acclamations du peuple. Vous

(1) Page 24 du *mémoire*

(2) Page 37 du *mémoire*.

vous réfutez vous-mêmes, imposteurs impudens ! Et c'est ainsi que se manifeste le vœu sincere, le cri véritable de la patrie, & vous n'avez jamais joui d'un pareil triomphe ! »

Tel est, Milord, le résultat des réflexions de mon magistrat dans ce mémoire seulement esquissé, mais qui m'a jetté un grand jour sur les nuages élevés dans mon esprit par la requête des expulsés. Il n'a point approuvé au surplus, l'insolence des vainqueurs. Il a regardé cela comme une suite inévitable de l'ivresse d'une joie nationale, où l'on fort toujours des bornes de la modération : *væ victis* ! a-t-il ajouté ; ce n'est qu'en revanche de celle des premiers.

Au fond, il regarde leur requête si aisée à confondre par les vrais principes, comme très-embarrassante pour la cour, qui ne les admet pas ; pour le garde des sceaux, qui, au moment où il leur rendoit hommage, s'en est souvent écarté, & dont il seroit trop dangereux que l'autorité convînt catégoriquement, parce qu'elle détruiroit ainsi un arbitraire auquel elle n'a pas renoncé. Il croit donc que toute la réponse fera d'exiler l'auteur du mémoire & de défendre à ses confreres de se plaindre, en leur jetant, comme à Cerbere, quelques gâteaux de miel dans la bouche, c'est-à-dire, de l'argent, des pensions.

Adieu, Milord, j'apprends qu'il est arrivé un député de nos colonies ici. Je tâcherai de le voir.

Paris, ce 10 Juin 1776.

 LETTRE XXXIX.

Sur un poëme plaisant , intitulé : Parapilla.

Vous desirez, Milord, que je vous régale de temps en temps, & que j'entre-mêle les objets politiques & sérieux des facéties dont ce pays abonde. En voici une, qui n'est pas nationale, mais qui a été francisée par un poëte aimable qu'on ne m'a pu nommer. C'est une bouffonnerie ultramontaine : on reconnoît aisément aux détails le terroir d'où elle vient. Ce poëme dans son origine s'annonçoit plus ouvertement. Il est encore intitulé dans la première langue : *il cazzo*, mot fort usité chez les Italiens, en forme de juron, & que Benoît XIV avoit souvent à la bouche. On raconte qu'un jour un de ses confidens lui reprochoit d'employer ce mot sale : « *cazzo*, » *cazzo*, répondit-il ; *je le répéterai si fréquemment qu'il ne le fera plus.* » On ne fait si c'est ce qui a fait naître l'idée au premier auteur de la plaisanterie en question. Quoi qu'il en soit, il suppose qu'un certain *Rodric*, ayant sans doute la même habitude du saint pere, accueillit ainsi un bel inconnu qui lui vint demander brusquement ce qu'il faisoit au moment où il cultivoit son jardin & mettoit quelque chose en terre.

» Holà, l'ami, dis-moi ce que tu plantes ?
 » *Cazzo*, *cazzo*, » répond l'hermite bourru.

L'autre ne lui donne pas le temps d'achever & reprend :

» Vous en plantez, eh bien ! il en viendra. »

La prophétie s'accomplit ; car c'étoit un ange qui la faisoit. Que devient cette tige singulière ? quel usage en fait Rodric ? Comment s'en défait-il ? En quelles mains tombe-t-elle ? Quel est son dernier sort ? C'est ce qu'on voit dans le courant du poëme , divisé en cinq chants, fournis d'épisodes très-ingénieuses & très-agréablement narrées. Ce qui en fait le principal charme & le mérite rare, c'est que roulant sur le sujet le plus obscène, il n'y a pas un seul mot de ce genre & la fiction soutenue d'un bout à l'autre sur le même plan, présente des images très-licencieuses, toujours gazées sous des expressions honnêtes. On ne fait d'où est tiré le mot *parapilla*, qu'a substitué le traducteur à celui de *cazzo*. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne signifie rien en françois, mais il a une grande vertu dans l'ouvrage, comme vous le verrez.

Dans le premier chant, après l'exorde & l'invocation ordinaire, l'auteur établit d'abord quel personnage étoit ce Rodric, à qui le ciel fit un si étrange présent :

Jadis vivoit dans les murs de Florence
Un beau galant, d'une haute naissance,
Nommé Rodric, hélas, trop généreux,
Car de la blonde allant droit à la brune,
En beaux festins, cadeaux, plaisirs & jeux;
Il eut bientôt dissipé sa fortune.
Que devenir en cette extrémité ?
Sage il devint, grace à l'adversité.

Fuyant sa honte , & cachant sa misere ,
 L'infortuné , d'un peu d'argent comptant
 Qui lui restoit , achete une chaumiere ,
 Et tout auprès un petit bout de champ.
 Là , tout pensif , sans valets ni servantes ,
 Il travailloit , ayant parmi ces soins
 Un peu d'humeur : on en auroit à moins.

Suit l'apparition de Gabriël , la réponse &
 le pronostic déjà rapportés :

Soudain il fuit comme une ombre légère ,
 Et de son pied touche à peine la terre.
 Rodric alors resta pétrifié ;
 Lui , qui parloit en tous temps comme un livre ,
 Avoir ainsi manqué de savoir-vivre ,
 Brutalement avoir congédié ,
 O ciel ! & qui ? c'est un ange sans doute ,
 C'est Gabriël , de la celeste voûte
 Exprès pour lui descendu par pitié.
 Un tel soupçon n'a rien de fort étrange.
 Durant le cours de ses plaisirs mondains ,
 Toujours Rodric honora ce bel ange ,
 Beau messager du maître des destins ;
 Car à Florence on brûle plus de cierges
 Aux chérubins , qu'aux onze mille vierges ;
 Informez-vous , chacun vous le dira.
 Mais quel remords & quelle étourderie ?
 Comme il gémit & se désespéra !
 Si de l'effet la menace est suivie ,
 Plus de ressource , & comment se nourrir ?
 Pauvre Rodric , tu n'as plus qu'à mourir.

C'est bien pis , lorsqu'il voit la prédiction
 s'accomplir.

Le fruit fatal s'élevant sur la terre ,
 Nouvel Œdipe , est vainqueur de sa mere.

Rodric n'a d'autre maniere de sortir d'em-

barras que de se repentir , de pleurer & d'invoquer le secours de l'esprit céleste.

Ce Gabriël est né plaissant , mais bon ;
 Il pardonna. Les ailes étendues ,
 Je l'apperçois , qui , d'un air triomphant ,
 Pere de pourpre & porté sur des nues ,
 Dit à Rodric : « calme toi , mon enfant ;
 » Tu viens de voir un singulier prodige ,
 » Mais ce n'est rien ; prends la plus belle tige ;
 » Dans un panier alors tu la vendras
 » Cent mille écus ; c'est le prix , & pour cause ;
 » Car aussi-tôt que l'on verra la chose ,
 » Femme ni fille , à tous ne manquera
 » De s'étonner , & de crier AH ! AH ;
 » Or , dans l'instant la divine merveille ,
 » Chez celle-là qui poussera ce cri ,
 » S'introduira , mais non pas par l'oreille ;
 » Et là sans cesse un doux charivari
 » Excitera volupté sans pareille ,
 » Si l'on ne dit ce mot , PARAFILLA.
 » Adieu , Rodric ; retiens bien tout cela. »
 L'ange s'envole , & Rodric s'humilie.

On voit dans le second chant comment le possesseur d'une si belle plante fait fortune. Allégorie toute naturelle de ce qui est arrivé à tant d'autres. C'est une madame Capponi veuve , & se désolant de cet état , qui la première veut voir le bijou. Elle fait appeler le marchand.

Le marchand donc à l'instant comparut ;
 Bien humblement il fit sa révérence ,
 Ota le voile , & le tout se passa
 Comme à Rodric Gabriel l'annonça.
 Figurez-vous en pareille occurrence
 L'émotion & le saisissement
 D'une beauté qui se voit envahie ,
 Et sans respect ainsi prise à partie.
 Et néanmoins le premier mouvement ,
 Si naturel , fut de le laisser faire ,

Se résignant , soupirant de grand cœur ,
 Et des deux mains , par excès de pudeur ,
 Cachant ses yeux . Le second , tout contraire ,
 Fut d'écarter , hélas , le téméraire :
 Mais vains efforts & nouvel embarras ;
 Elle le veut , elle ne le peut pas .
 — Mon cher Monsieur , voulez-vous que je meure ,
 Je ne puis plus endurer ce méchant
 Ah ! par pitié , délivrez-moi sur l'heure .
 — Très-volontiers . Prononcez seulement
 PARAPILLA . — Fi donc c'est du grimoire ,
 Vous me trompez . — Non ; vous pouvez m'en croire .
 Le terme est neuf . . . propre à la chose . — Mais
 Elle frémit , & ne dira jamais
 Ce vilain mot . La charmante hypocrite
 Gagnoit ainsi du temps & du plaisir ,
 Et ce ne fut qu'avec un grand soupir
 Qu'elle lâcha la parole susdite .
 L'esprit malin a déjà pris la fuite
 Parmi les fleurs prompt à se recueillir ,
 On le prendroit pour un saint dans sa niche .
 Ah ! reprit-elle avec un air confus ,
 Et le voilà dans l'instant qui déniche ,
 Pour se nichier tout comme ci-dessus ,
 Que ne peut point un procédé si tendre ,
 Le cher ami déjà ressuscité ,
 PARAPILLA se fait long-temps attendre !
 Ce phénomène est vingt fois répété ;
 Précaution que prend toujours le sage ,
 S'il veut à fond savoir la vérité .
 Je n'en dirai sur cela davantage ;
 J'en ai trop dit , peut-être . Mais enfin
 Vous connoissez ce pauvre genre-humain ;
 Pour peu qu'on soit dehors de leur portée ;
 Un grave sot , une tête éventée
 Vous traiteront de menteur ou de sot ,
 Si l'on ne dit comment , pourquoi , par où ,
 Pour terminer , la Dame bien instruite ,
 Bien exercée acheta le bijou ,
 Sans marchander sur la valeur prescrite ,
 Le bon Rodric eut les cent mille écus .

Cette veuve avoit pour sœur une abbessé , à qui elle avoue sa découverte. Curiosité de la nonnain. Madame Capponi l'aime si tendrement qu'elle ne peut lui refuser de lui en faire part. Quoiqu'elle déclare que la chose vienne d'un ange , la bonne religieuse ne peut se persuader que ce ne soit pas quelque outil du diable , inventé par art magique. Elle veut le voir , en essayer , en juger. Sa sœur , après bien des débats , consent à cette épreuve , promet d'envoyer au monastere la cassette contenant le don du ciel , mais avec les plus grandes précautions , & sous le serment de renvoyer le tout avant le soir.

Au troisieme chant on lit d'abord une description du couvent.

Mais j'apperçois les murs de l'abbaye ,
Vaste édifice , où les Burneleschis ,
Les Sartonis , par cent travaux exquis ,
Ont de leur art épuisé le génie.
L'azur & l'or y mêlent leurs couleurs.
Là , dans le sein de la magnificence ,
L'oïfiveté , par des vœux imposteurs ,
Se vante encor d'embrasser l'indigence.
La chasteté s'y garde comme ailleurs.
C'est un ferrail de sultanes jalouses ,
Et qui par fois , pour charmer leur ennui ,
D'un même dieu se disant les épouses ,
Font des enfans qui ne sont pas de lui.
Pour mon héros , c'est l'isle de cythere.
Que l'aumônier va languir aujourd'hui !

L'endroit vraiment plaisant est celui où les religieuses , surprises de ne point voir l'abbessé au chœur , & craignant qu'elle ne soit malade , accourent pour en savoir des nouvelles. Elle

n'avoit point eu la précaution de fermer la porte. Ses ouailles entrent en foule , & la trouvent avec son hôte vacant en ce moment-là. Elle se reposoit de ses fatigues.

Alors la chose à l'écart étoit mise ;
 Même la boîte , où gît le beau phénix ,
 Étoit ouverte aux pieds du crucifix.
 Agnès l'a vu , la voilà qui s'écrie...
 A ses genoux le vainqueur a volé ;
 L'affaire est faite , autant de violé.
 La sotte , hélas ! craint de perdre la vie ,
 Elle est sans art , ne sachant rien de rien.
 L'abbesse dit que tout est pour son bien ,
 Mais vainement , & pour la faire taire ,
 Car à ses cris tout le monde accouroit ,
 Il fallut bien révéler le mystère ,
 Et les deux mots par qui tout s'opéroit ,
 Dont l'autre sœur , très-habile écolière ,
 Fort à propos sut faire son profit ;
 Car le grand mot par Agnès étant dit ,
 Le fier Tarquin soudain la répudie.
 Sœur Madelon , qui ne craint pas le viol ,
 Le couche en joue & l'arrête en son vol ;
 L'oiseau s'abat ; elle se l'approprie.
 Et cependant interrogeant Agnès ,
 Toutes les sœurs autour d'elle assemblées.
 De Gabriël ont appris les secrets.
 Les cris , les pleurs les avoient fort troublées ;
 Mais contemplant l'adresse & la valeur
 De Madelon , & la grace divine
 Dont à leurs yeux sa face s'illumine ,
 Ce noble exemple a ranimé leur cœur.
 Elles n'ont vu jamais dans leur église
 Miracle aucun qui soit plus à leur guise :
 Au don du ciel toutes prétendent part ,
 Toutes l'auront , l'abbesse l'autorise.
 Il le falloit , & sans plus de retard ,
 Ou c'étoit fait du vœu d'obéissance.
 L'ordre est donné , les sœurs sont en silence ,
 A deux genoux , & l'abbesse commence.

Vous avez vu dans le saint temps pascal
 Un directeur assis au tribunal :
 A droite , à gauche , un essain de femelles
 Est à l'affut , avançant pas à pas
 L'une après l'autre , & si l'une d'entre elles
 Est trop long-temps à débrouiller son cas ,
 Chacune dit : " elle ne finit pas ;
 „ Quoi ! tout le jour il faudra se morfondre ! „
 Tel des nonnains étoit l'empressement ,
 Plus grand cent fois , j'ose vous en répondre.
 PARAPILLA marchoit si lentement ,
 A chaque fois les AH ! font tel esclandre ,
 Sont si nombreux , si prompts , que bien souvent
 Le directeur ne fait auquel entendre.
 Plusieurs disoient leur *benedicite* ,
 En attendant , d'autres *veni , sancte*.
 Un beau spectacle étoit la sous-prieure
 Se recueillant en fille intérieure ,
 Et foumettant la chair à l'éternel ;
 L'instant d'après un autre moins docile ,
 Pleine de Dieu , n'ayant rien de mortel ,
 Se débatoit ainsi que la Sibylle ;
 L'autre s'enfuit avec le trait fatal :
 La mere Alix pensa se trouver mal ;
 Il est trop vrai que ses forces succombent ;
 Son œil se ferme & ses lunettes tombent.
 Sœur Madelon , déjà faite au péril ,
 Tint fort long-temps le galant en fourrière ;
 On murmuroit : " où le miracle est-il ? „
 Bref , le héros accomplit sa carrière ,
 Mais ce ne fut qu'après un long combat ,
 Bien disputé , bien digne de mémoire ;
 Puis on entonne un beau *magnificat*.
 Tort ou raison , les sœurs crioient victoire.
 Mais ce qui doit charmer tout bon chrétien ,
 Trente blessés se portent tous très-bien ,
 Et vont gaiement souper au réfectoire.

Un point historique ouvre le quatrieme chant.
 Il est question de la rivalité des deux familles
 de Florence , dont il résulte la capture du

trésor précieux. Laissons raconter le fait au poète.

En ce temps-là vous saurez que la ville
Fut divisée en différens partis,
Et qu'on craignoit une guerre civile.
Les plus suspects étoient les Capponis.
Le barigel couroit toutes les nuits,
Espionnant, faisant par-tout la ronde,
Interrogeant & fouillant tout le monde,
Et pour un rien les menant en prison.
Il rencontra cheminant dans la rue,
L'homme au coffret : l'heure étoit très-indue;
Et la livrée excitant le soupçon :
„ Arrête-là.... Dis-moi ce que tu portes.
„ — Je n'en fais rien. — La clef. — Je ne l'ai pas.
„ Allons, coquin, au cachot de ce pas. „
L'autre entendant ces paroles trop fortes,
Jette la boîte, objet du démêlé,
Et court & fuit, & tout honteux arrive
A la maison, disant on m'a volé.
Mais la cassette? hélas ! elle est captive.
Ce cher trésor, par quel arrêt du ciel
Va-t-il tomber aux mains d'un barigel ?

Le barigel, à qui l'on apporte la boîte ;
force la serrure, & ne fait pas grand cas de
cette prise. Précisément il marioit sa fille le
lendemain. Par un hasard unique le jour de
l'hymen, l'épousée inquiète attendant le soir
avec impatience, rodant de côté & d'autre,
trouve le coffret; ce qui donne lieu à la des-
cription d'une troisième jouissance, non moins
variée que les premières. C'est dans ces dé-
tails que brille la fécondité du peintre, tou-
jours pudique, voluptueux & gai :

.... Quoi ! dit-elle, un coffret
De bois de rose en belle mosaïque.

Sachons un peu quel est ce beau secret.
 Ainsi pensoient Eve , Psiché , Pandore ,
 Madame Loth , & bien d'autres encore :
 Incessamment vous jugez qu'elle l'ouvrit ;
 Vous devinez comment l'autre s'y prit ,
 Comme il accourt , comme il entre en ménage ,
 Si que la belle , à son apprentissage ,
 Croit que c'est là la fin du sacrement
 Qu'elle ignoroit , & se pâmé d'autant.
 L'époux survient , qui la trouvant précoce :
 „ Parbîeu , dit-il , ne vous pressez pas tant ,
 „ Vous allez voir un beau présent de nôce.
 „ Non , mon ami , non , je le tiens... hélas ,
 C'est bien en vain qu'il se jette en ses bras ,
 Ivre d'amour , impatient , superbe ;
 On lui crioit : “ vous nous importunez ; „
 Notre homme reste avec un pied de nez ,
 Et c'est de-là que nous vient le proverbe ,
 Du haut des cieux Gabriël a souri.
 Que voulez-vous ? tel est son caractère ,
 Il ne craint pas de berner un mari.
 Le voilà donc fixé dans la carrière ,
 Bravant l'hymen , étonnant les amours ,
 Ce fier athlète & triomphant toujours.
 Mortels heureux , on vante l'élysée ;
 Il étoit là , mais quoi dans ce bas lieu
 Du plus grand bien il ne nous faut qu'un peu ,
 Et toujours seindre est chose mal-aisée.
 La chere enfant , si l'on veut le savoir ,
 Fuyoit le monde , & sur-tout les voisines :
 Chacun disoit : elle fait trop de mines.
 Vous qui riez , je voudrois vous y voir.
 Mais tout prend fin parmi l'espece humaine ;
 Car un beau jour que son pere mourut ,
 Que les parens , amis , tout accourut ,
 Ah , disoit-elle en respirant à peine.
 Chaque soupir trompoit , encourageoit ,
 Notre héros , plus elle s'affligeoit ,
 Plus son aspect vous séduit , vous enchante :
 Baignés de pleurs , ses regards sont divins ,
 C'est Médicis , des crayons de Rubens.

Bref, sa douleur parut si ravissante,
 Que le scandale en fut universel.
 Toute éperdue & le cœur plein d'angoisse,
 Elle s'échappe & vole à sa paroisse,
 Et se prosterne, & dit : " pouvoir du ciel,
 „ Rendez la paix à ces sombres demeures, „
 Ce *memento* n'étoit pas dans ses heures ;
 Elles sont-là, près d'elle, à l'abandon.
 Une dévote à coëffe rabattue,
 A ses côtés faisant le cou de grue,
 Prioit aussi, mais sur un autre ton.
 L'autre reprit son livre de prieres;
 Et tout-à-coup à ses regards brilla
 Un beau billet en très-gros caracteres,
 En lettres d'or : dites PARAPILLA.
 Ne doutant point de quelques grands mysteres,
 Elle obéit. Mesdames, plaignez-la.
 Triste miracle, & peu digne d'envie;
 Elle ne fit de mines de sa vie.

Cette dévote étoit une femme-de-chambre de Madame Capponi. Instruite par le laquais de la maniere dont il a perdu la cassette, elle est aux aguets pour la retrouver. A la figure elle découvre aisément qui possède ou plutôt est possédé de l'instrument tenace. La beauté dont il s'étoit emparé, ignoroit absolument le mot seul qui pouvoit la soustraire aux fureurs d'un amant de nouvelle espece, & l'adresse de la soubrette est de le lui découvrir & d'enlever soudain par un AH! AH! élané fort à propos le bijou vacant.

Marion, c'est le nom de la chambrière, ne peut se lasser de faire l'exercice avec cet instrument. Elle y vaque avec tant d'assiduité, qu'elle en perd sa place auprès de sa maîtresse & est chassée : ce qui arrive au commencement du cinquième chant. D'abord elle

s'embarrasse peu de ce congé , ayant avec elle son compagnon assidu.

..... Tous deux incognito
 Ne se lassant de leur charmant duo ,
 Vont occuper une chambre garnie ,
 Ne voyant qu'eux dans ce vaste univers ,
 Et fort contents d'avoir brisé leurs fers.
 Amour ; Amour ; quelle est ton imprudence ;
 Diane même a senti ta puissance :
 Combien de soins pour son Endymion ;
 Combien l'Aurore a gémi pour Titon ;
 Et qu'à Vénus tes malheurs & tes charmes ,
 Bel Adonis , ont fait verser de larmes ;
 Mais sans chercher des exemples si beaux ,
 Que de Laïs jadis si bien payées
 Par des prélats , par des chefs de bureaux ,
 Dans un grenier maintenant oubliées ,
 Ont tout perdu pour des godelureaux ;

Mais enfin elle tombe dans l'indigence. Ne sachant comment faire , elle se résout à vendre ce bijou. Elle trouve bientôt pour acquéreuse une certaine courtisane nommée *Lucrece* , fille & maîtresse du saint pere.

Alors siégeoit le fameux Borgia ,
 Du doux Jesus terrible grand vicaire ,
 Haï de Rome & chéri dans Cythere ;
 Comme l'on fait , chantant *Alleluia* ,
 Et célébrant plus souvent que la messe ,
 Le cas joyeux dans les bras de *Lucrece*.
 Nul n'a jamais violé celle-ci ,
 Même à Tarquin elle eut dit grand merci.

La courtisane , glorieuse de sa conquête , s'en retourne à Rome. Le poète , en passant , compare cette capitale du monde chrétien à ce qu'elle est de nos jours.

Mais quoi? déjà le toit du capitol
 Et des chrétiens l'auguste métropole,
 Frappe ses yeux : non telle qu'aujourd'hui ;
 Où d'Agrippa la fameuse rotonde ,
 S'élève aux cieus pour commander au monde ;
 Mais telle encor que le grand Constantin
 L'avoit jadis par ses mains consacrée.
 Humble au dehors , & bien plus révérée
 Avant le temps de Luther & Calvin.
 Oh , qu'ici-bas les destins sont bizarres ,
 Tout change en mal sur ce globe maudit :
 Rome autrefois redoutoit les barbares ,
 Ses Attilas ce font des gens d'esprit.
 Mais des enfers que peut la folle rage.

Le dialogue de la maîtresse de Borgia avec son
 pere , & ce qui arrive de la jalousie de celui-ci ,
 conduisent à la fin de cette féerie charmante.

La voyageuse enfin rentre au palais ,
 Le cher objet toujours ferré de près.
 » Bon jour , ma fille , as-tu fait bon voyage »
 En fourrageant déjà tous ses attraits ,
 D'une main libre.... « Alte-là , dit Lucrece :
 » Mon très-cher pere , & mon très-cher amant ,
 » Vous que mon cœur doit chérir doublement :
 » Votre santé , c'est ce qui m'intéresse.
 » Vous pouvez tout , & mieux que Jupiter ,
 » Savez lancer & la foudre & l'éclair.
 » En fait d'amour il n'en est pas tout comme :
 » Vous le savez , ailleurs qu'*in cathedra* ,
 » Je vous ai vu sujet à l'*errata* :
 » Le dieu du monde est souvent moins qu'un homme.
 » Pour m'épargner tout fâcheux accident ,
 » Saint Gabriel m'a fait un beau présent.
 » Malgré l'église , en dépit de la bible ,
 » Pour cette fois j'ai trouvé l'*infaillible*.
 » Voyez plutôt : ce n'est pas tout encor , »
 Ajoura-t-elle avec un air novice ;
 » Quand je permets qu'il prenne un peu l'effor ,
 » Vous allez voir comme il fait l'exercice. »

Incontinent le lutin mis en jeu,
 Part, s'élançant comme d'une soupape,
 Et va brider le nez du pere en dieu.
 Imaginez l'effroi du vieux satrape
 A cet aspect subit, inattendu :
 Dans sa fureur il poursuit l'anti-pape;
 Mais à son poste un soupir l'a rendu.
 Plus d'une fois on répéra la chose.
 Tel qu'un volant qui jamais ne repose;
 L'oiseau léger partoît & retournoit.
 Le saint prélat couroit & entonnoit :
 „ Au nom du ciel, de la vierge Marie,
 „ Démon, fuyez, je vous excommunie : „
 Le pourchassant, alongeant ses deux doigts,
 Faisant sur lui de grands signes de croix,
 Le tout en vain, & s'il court à Lucrece,
 Déjà l'intrus l'a gagné de vitesse.
 La folle éclate, & l'orgueilleux rival
 Demeure ferme au lieu pontifical.
 Notre Alexandre étoit non moins colere
 Que celui-là qui prit Persépolis,
 „ Je n'ai donc plus les clefs du paradis, „
 Et tout de suite il écrit à Saint-Pierre,
 Jurant de mettre & le ciel & la terre
 En interdit, si justice on ne rend
 Brieve & prompte, & sur-tout accusant
 Le Gabriël d'être un mauvais plaisant.

Le dénouement du poëme n'est pas ce qu'il
 y a de plus heureux. L'auteur termine par
 faire l'apothéose de l'instrument & par le pla-
 cer au ciel. C'est la seule maniere dont on
 trouve dans l'empirée pouvoir appaiser les
 plaintes du pontife.

Ce fut au ciel une rumeur du diable :
 Saintes & saints tout s'assemble, tout court.
 L'ange a beau jeu pour ne pas rester court ;
 Il s'en explique, & d'un art admirable,
 Il détailla les vices du vaurien :
 Puis persiflant le pape & sa pantoufle

Qu'il fait baïser, le traite de marouffe.
 A tout cela Pierre dit : " j'en conviens;
 „ Je n'eus jamais cet orgueil peu chrétien :
 „ Pourtant là-bas, il occupe ma place;
 „ Pour ce brigand je vous demande grace. „
 Le tout s'apaise; & tout s'arrange au mieux.
 Mais Gabriël, par une bonne clause,
 Pour son client obtint l'apothéose.
 Le beau phénix, transporté dans les cieux,
 Devint le page & l'amant des comètes.
 Chacun d'ici peut le voir sans lunettes.

Tel est ce petit ouvrage, que bien des gens comparent au *Vert-Vert*, mais dont le sujet porte beaucoup plus d'intérêt, dont les épisodes très-variées enchaînent plus ingénieusement l'action, & dont le style plus lesté marche avec une rapidité que n'a pas M. Cresfer. Mais encore un coup, le chef-d'œuvre de l'auteur c'est de friser continuellement l'obscénité & de s'en garantir toujours. Je ne connois point l'original, & il y a à parier que le traducteur l'a de beaucoup amélioré, & sur-tout y a répandu ce goût exquis que je vois n'appartenir qu'aux françois dans cette espèce de productions & qu'on ne trouve dans aucun des autres peuples. Si je puis avoir occasion d'acheter cette bagatelle, fort rare, je vous la ferai passer complète & vous conviendrez qu'elle surpasse infiniment les nôtres, même *la boucle de cheveux enlevée* de notre fameux *Pope*.

Claudite jam rivos, pueri, sat prata biberunt.

Je reviens incessamment à des objets d'une plus grande importance.

Paris, ce 17 Juin 1776.

L E T T R E X L.

*Sur diverses pieces pour & contre M. Turgot.
Ouvrage apologétique de ce ministre.*

JE suis charmé, Milord, que vous ayez les *mannequins* imprimés; vous êtes plus heureux que nous dans ce pays-ci. Cette satyre contre le ministre expulsé n'y est encore que manuscrite, mais elle est presque aussi répandue que si elle étoit moulée. Par l'annonce que vous m'en donnez, vous me dispensez de vous la faire copier & de vous l'envoyer. Mais vous êtes empressé de savoir ce que l'on en pense. En pouvez-vous douter d'après tout ce que je vous ai écrit? M. Turgot n'ayant jamais eu pour lui que la classe des gens qui ne savent pas lire, jugez avec quelle fureur ce pamphlet a été accueilli! Je ne serois pas surpris que notre nation n'en fut pas aussi engouée. Le sel qui y regne, car il y en a beaucoup, doit s'évaporer dans l'éloignement, & quoique les portraits puissent, par l'importance des personnages sur le chandelier, être saisis de tous les gens au fait du gouvernement actuel de France, on y trouve cependant bien des finesse qu'un étranger ne peut sentir. En général, trop de dureté caractérise cette satyre. Il y a beaucoup de mauvaise foi, mais le fond historique en est vrai & tracé de main de maître; les économistes sur-

tout y sont peints d'après nature ; enfin les œuvres du ministre jugées , appréciées , réduites à leur juste valeur , mais ses intentions noircies cruellement , & sa philosophie , son patriotisme horriblement calomniés. Tel est mon jugement , Milord , & je fouhaite me rencontrer avec vous.

Vous trouverez à la suite de cette lettre les pieces que vous desirez (1) & que je n'avois pas estimées dignes de vous être transmises. Vous les voulez comme vaudevilles servant à l'histoire de l'administration de M. Turgot. J'y joindrai des notes suivant mon usage ; pour vous en éclaircir le texte , souvent embrouillé pour les gens les plus au courant , à plus forte raison pour les lecteurs éloignés. Les partisans de M. Turgot ont eu soin de répandre au dehors les productions de M. de Voltaire servant de contre-poison à celles-là , comme son *sésostris* , ses *remontrances du pays de Gex* , son *épître à un homme*. Vous connoissez aussi celle de M. Saurin sur la disgrâce du ministre. Il ne me reste plus qu'à vous parler d'une brochure nouvellement imprimée , car par la date (2) & son contenu on la juge antérieure à l'événement , craint par l'auteur & sur lequel il n'auroit pas manqué de gémir. C'est une apologie du ministere de M. Turgot (3). Elle

(1) *Les'Etonnemens* , chanson , sur l'air : *Robin , turelure* ; *Prophétie Turgotine. Analyse du système de M. Turgot.*

(2) Du 29 Avril 1776.

(3) Le titre est : *lettre d'un cultivateur de province à un citoyen de Paris.*

est mise dans la bouche d'un homme destiné à ce rôle par état. C'est un cultivateur de province, qui écrit à un citoyen de Paris. Il s'annonce dès l'ouverture de sa lettre.

» Tant que je n'ai entendu que des clameurs vagues sur les opérations, ou faites, ou prévues de la part du gouvernement, j'ai cultivé paisiblement mon champ, sans y faire beaucoup d'attention, & j'ai dit : « voilà nos François, à chaque opération, bonne ou mauvaise, un cri, une chanson, une boutade. Faites-leur du mal, une épigramme; faites-leur du bien, une épigramme. Laissons-les dire; & tâchons à bon comte de nous procurer une bonne récolte, que nous vendrons comme nous l'entendrons.

» Aujourd'hui, il nous revient dans nos campagnes, qu'un ministre qui veut le bien, désespérant presque d'y réussir, pense à une retraite prochaine. Je souhaite ardemment, pour ma patrie & pour mon roi, qu'il n'en soit rien. Mais ces bruits répétés & appuyés de plus en plus, m'ont persuadé qu'il étoit temps que de bons citoyens s'occupassent, chacun dans le cercle de leurs sociétés à tâcher de s'éclairer les uns & les autres, & de faire consentir les gens à se laisser faire du bien. Nous sommes, il faut l'avouer, un singulier peuple, & je crains bien qu'on ne répète de nous ce que Tacite disoit des Romains, *nec servitutem, nec libertatem pati possunt.* »

L'auteur voudroit que tout le monde se dégageât, comme lui, de toute passion, de toute prévention, de l'esprit de parti, du pré

jugé d'état ; qu'on ne dit pas lorsqu'un nouveau ministère se forme :

» Voyons, si ces gens-ci ne vont pas nous faire des changemens, dont nous aurons chacun séparément à souffrir. Voyons si mon intérêt dans les fermes ne sera pas affoibli, si la pension que j'ai arrachée ne sera pas réduite, si quelqu'une des places que j'accumule ne sera point supprimée, si les droits abusifs dont je jouis, & que j'appelle *droits de place*, ne seront point restreints, si mes bénéfices ne seront pas regardés comme existans dans le Royaume, où ils existent en effet, & si je ne serai pas un peu plus fortement invité de contribuer à ses besoins. En vérité, ce seroit pourtant une chose bien dure & bien injuste, de me voir obligé de diminuer mon train, ma dépense, de quitter mon appartement, mon équipage, de renvoyer quelques-uns de mes gens, de quitter ma demi-loge, &c. On ne peut pas se passer de toutes ces choses-là. Et pour qui m'en verrois-je dépouiller ? Pour donner du pain à des millions de gens, qui de temps immémorial sont en possession de n'en pas manger ; cela est ridicule. »

Des citoyens honnêtes, humains & patriotes s'écrieroient au contraire :

» Voyons, comment ces gens-ci vont s'y prendre pour rétablir des finances délabrées, & rendre du ressort à une nation qui l'a perdu. Voyons, comment du sein d'un désordre universel, qui a vicié toutes les parties, ils feront sortir l'ordre, l'économie, l'exactitude

dans les traités , la modération dans la perception , la fidélité dans l'emploi. Si je vois qu'ils tendent vraiment à nous procurer ces biens-là , que chacune de leurs opérations faites partie à partie , (parce qu'il y aura trop d'obstacles à vaincre pour exécuter tout d'un coup l'ensemble) soit marqué au coin de l'intérêt public , d'une justice générale , d'une bienfaisance universelle , il est juste que j'en souffre , & je ne m'y refuserai pas ; je donnerai même , autant qu'il sera en moi , support & appui au gouvernement , en défendant ses opérations dans mes sociétés , parmi mes connoissances & mes amis , dans les assemblées publiques , & par-tout où un homme de courage , soit dans une fonction publique , soit dans une fonction privée , a le droit de se faire entendre. Un vertueux Spartiate (1) , n'ayant pu être élu parmi les magistrats de sa patrie , se félicitoit en rentrant chez lui , que Sparte renfermât dans ses murs trois cents citoyens plus vertueux que lui ; & moi je ne m'affligerai pas s'il m'en coûte des sacrifices , ou de fortune , ou de pouvoir , ou d'amour-propre , pour que mes concitoyens soient plus heureux & meilleurs ; je serai , autant que je le pourrai , ce Spartiate-là. »

Si chacun entendoit bien son intérêt personnel , il tiendrait encore le même langage. En effet , à l'avènement de Louis XVI au trône , la dépense excédant de beaucoup la

(1) *Pedarete.*

recette (1), qu'y avoit-il à faire, sinon de diminuer l'une ou d'augmenter l'autre, ou de cesser les paiemens pour se mettre au pair? Ce dernier parti ne plairoit pas sans doute aux Parisiens, & contrarieroit trop leur égoïsme : il faut donc avoir recours aux deux autres, & c'est ce qu'a fait M. Turgot. 1°. Il a réglé le nombre des agens de l'état nécessaires à employer. 2°. Il a réduit le paiement de ces agens, sans mesquinerie & sans profusion. Voilà pour le premier point. Quant au second, écartant la première manière d'augmenter la recette par les impôts, il a employé des moyens plus réguliers & plus patriotiques : 1°. Il a simplifié & diminué les frais de perception. 2°. Il a créé des branches de revenu public, & a amélioré des objets de revenu déjà existans.

Si ce tableau de l'administration de M. Turgot étoit réel & bien établi, sans doute son ministère, quelque court qu'il ait été, seroit un des plus mémorables & des plus bienfaisans de la monarchie. Malheureusement ce magnifique cadre reste à remplir; l'écrivain ne rapporte aucune économie faite par son héros sur les objets de dépense : il trace seulement une description magnifique des opérations de M. le comte de St. Germain pour les troupes, dont le résultat seroit, après avoir procuré une défense plus stable, plus

(1) L'auteur suppose la recette de 400 millions, & la dépense de 450, c'est-à-dire, plus forte d'un huitième.

permanente, mieux ordonnée, mieux disciplinée, plus encourageante pour l'officier & le soldat, de réduire son département à huit millions de moins. Mais outre que tout l'éloge de ce revirement devoit s'attribuer au ministre de la guerre, c'est que vous avez vu que son plan, faute de l'exécution complète, est absolument chimérique, &, s'il se réalise jamais, est calculé beaucoup plus cher que ceux de ses prédécesseurs.

Du reste, malgré la simplicité du maître, son goût pour l'économie, sa volonté de se réduire, on ne voit point que les dépenses de la maison royale aient diminué en rien sous M. Turgot, ni dans le nombre des officiers, ni dans les attributs de leurs places, ni dans les tables, ni dans les voyages, ni même les abus dans le gaspillage & les déprédations : par-tout, même faste, même profusion, même brigandage, jusques chez les alteses royales, où tout s'affimile aux entours du souverain ; on a vu un ministre y renoncer pour la partie qui le concernoit, & abandonner la cour, cette Babylone, dont il ne pouvoit réprimer ni tolérer les scandales.

La liste des pensions est restée, comme sous Louis XV, chargée d'une infinité de noms odieux, que le patriotisme en auroit dû effacer. Que dis-je ? elle s'est trouvée grossie de beaucoup d'autres non moins dignement associés aux premiers. Enfin, M. Turgot n'a pas même réformé ce qui se présentait autour de lui. Vous avez vu avec quelle magnificence il a traité un certain *Vaines* dont il s'étoit en-

goué : il récompensoit avec la même indiscretion tous les économistes qui s'attachoient à lui & le leurroient de leurs idées séduisantes par des vues de bien public.

Le panégyriste est donc obligé de se retrancher sur le point de la recette. On pourroit lui dire d'abord qu'il est inutile & fol de chercher à remplir un vase avant d'avoir bouché l'ouverture par où la liqueur s'enfuit, ou, pour parler sans allégorie, de trouver des moyens d'amener avec plus d'abondance l'argent au fisc public, avant d'avoir prévenu ceux de l'en détourner & de le prodiguer. Mais en supposant qu'il ne fût pas réellement possible d'obvier à aucun article de dépense, suivons l'auteur dans son énumération des manieres dont M. Turgot a simplifié & diminué les frais de perception. Ce sont, 1^o. la suppression des receveurs-généraux des finances. 2^o. Une réduction considérable des fermiers-généraux. 3^o. Le dédoublement des receveurs des tailles. Il est fâcheux que les deux premières n'aient existé réellement que dans sa tête : quant à la troisième, il faut convenir qu'elle est misérable par son objet (1); qu'il est en outre ridicule de retrancher des agens utiles, tandis qu'on en laisse subsister de superflus qui ne font qu'embarrasser la ma-

(1) Il est de 600,000 livres de rentes suivant l'auteur, mais il n'en déduit pas les intérêts des capitaux à emprunter pour rembourser les changes de ces financiers ou les intérêts à leur faire, si on ne les remboursoit pas.

chine politique, ou même d'onéreux, qui la surchargent effroyablement.

Puisque l'auteur vouloit s'étendre sur les spéculations de M. Turgot, que ne parloit-il de celle de mettre toute province en pays d'états. En voilà une vraiment grande dans son espece, digne d'un génie sublime, parce que de ce revirement unique, simple & fécond, tout le monde voit qu'il en doit subvenir sur le champ un meilleur bien-être dans le corps politique, & qu'indépendamment de l'avantage immense qui en résulteroit pour la libération de la finance, il tendoit à le ramener à sa constitution véritable & primitive. Si ce contrôleur-général ne l'a point exécuté, on doit lui savoir gré du moins d'avoir proposé au conseil un plan si contraire au despotisme auquel on tend si ouvertement depuis long-temps.

L'écrivain n'est pas plus heureux à préconiser le ministre, lorsqu'il vient aux branches de revenu découvertes, vivifiées, propagées par M. Turgot. L'article des messageries, bien loin de devoir être compté au nombre de ses opérations utiles, est encore problématique pour le grand nombre. Les détracteurs du ministre la regardent même comme onéreuse. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est question de la détruire comme les autres. Puisque nous en sommes sur cet objet, il faut vous l'éclaircir. Il est traité dans les mannequins, mais d'une façon si ambiguë que vous n'avez dû y rien comprendre. (1)

(1) Voici le paragraphe : « on remarquoit dans

Un nommé Bernard, pendu en effigie en Prusse, & accueilli ici du ministère, avoit présenté à M. Turgot un projet de voitures publiques pour leur amélioration, de façon que les voyageurs se plaignant depuis longtemps de leur incommodité, de leur lenteur, de leur conformation, de leur cherté, rouleroient plus sûrement, plus promptement, plus décemment & à meilleur compte; que le roi y feroit un gros bénéfice en rentrant dans cette propriété patrimoniale, en rappelant en lui des privilèges & des engagements essentiellement révocables par leur nature. Tout ce qui est objet de bien public, sur-tout relativement à la classe des plus modestes citoyens, usant particulièrement de cette manière de se transporter, étoit fait pour éblouir le ministre patriote : il adopta aveuglément les idées du

Ispar une demi-douzaine d'honnêtes citoyens qui dormoient, sur la foi des traités, dans une aisance héréditaire, & cette aisance n'étoit ni le prix de l'opinion ni le scandale des mœurs. L'intérêt de la *liberté publique*, l'accroissement du fisc devinrent subitement le prétexte de leur ruine. Les pauvres Persans ne pouvant opposer à l'abus de l'autorité que la raison & la justice, s'agitèrent long-temps sous la main patriotique qui les opprimoit. Il fallut enfin céder. On leur promit des merveilles, ainsi qu'au Sophi, dont on prétendoit enfler les trésors, & au public, qu'on vouloit soulager. Mais tout le monde fut trompé. Togur obtint seul ce qu'il s'étoit proposé, la satisfaction de remuer les esprits, de braver les murmures, de calculer ses forces, & de mesurer l'intervalle, qu'il pouvoit parcourir au nom de la *liberté* dans la carrière du despotisme. »

fugitif (1) ; il les communiqua au conseil & les fit passer , malgré M. Bertin , dont le système proposé écornoit le département.

Comme le nouveau service devoit être rempli par les postes , M. Turgot en fut fait surintendant-général , afin que rien ne pût le contrarier ou gêner dans l'exécution de son plan ; mais il refusa généreusement les gros émolumens attachés à cette place.

En conséquence , il fut écrit aux entrepreneurs une lettre ministérielle , par laquelle ils furent prévenus que S. M. avoit décidé de retirer ces droits domaniaux engagés & de les mettre en régie. Elle leur enjoignoit en même temps , sans leur fixer aucun délai , de continuer leur service sans aucune interruption , avec le même zèle , la même exactitude , jusqu'à ce qu'il en fût autrement ordonné.

Bientôt parut un premier arrêt du conseil (2) , où , sans s'expliquer davantage dans le préambule , S. M. en donne pour motif l'importance de remédier à différens inconvéniens qui se sont introduits dans cette partie du service public , tant à l'égard de la manutention desdits établissemens qu'au sujet des contestations qui y sont relatives , elle déclare avoir résolu de prendre une connoissance particulière & approfondie de tout ce

(1) Le Sr. Bernard avoit été long-temps proclamé dans les gazettes comme tel.

(2) En date du 4 Juin 1775 , concernant l'exercice des privilèges & concessions des messageries , diligences , carrosses & autres voitures publiques.

qui a rapport auxdits privilèges & à leur exercice. (1)

Peu après on en publia un second (2), où l'objet précis du changement d'administration étoit déterminé & motivé sur l'utilité qui en devoit résulter tant pour les sujets que pour le roi. (3)

(1) En conséquence elle ordonne que tous les pourvus de concessions ou privilèges, propriétaires, aliénataires, ou entrepreneurs de carrosses, de voitures, diligences, messageries & autres voitures publiques, leurs fermiers, sous-fermiers ou préposés seront tenus d'envoyer dans le délai de six mois, à compter de la date du présent, copie de leurs titres, baux, tarifs, pancartes & réglemens particuliers, au secrétaire d'état ayant dans son département la police des carrosses, diligences & messageries pour, sur le compte qui en sera rendu au roi en son conseil, y être statué ce que S. M. jugera convenable.

S. M. ordonne en outre par provision que toute les contestations qui surviendront entre lesdits fermiers ou entrepreneurs, leurs procureurs, commis ou préposés, concernant l'exercice des droits résultans de leurs baux, circonstances & dépendances, & les marchands, voituriers, voyageurs & tous autres, seront portées pardevant le lieutenant-général de police de Paris, ou pardevant les intendans commissaires départis, &c.

(2) En date du 7 Août.

(3) Voici ce préambule, verbeux comme tous ceux de M. Turgot : « Le roi s'étant fait rendre » compte des différens arrêts & réglemens rendus » pour l'administration des messageries, ensemble des » concessions faites par les rois ses prédécesseurs, » des différens droits des carrosses & de quelques » messageries ; S. M. a reconnu que la forme de ré- » gie adoptée pour cette partie ne présente pas à ses » sujets les avantages qu'ils devroient en tirer ; que

Les entrepreneurs, que cet événement dérangeoit dans leurs gros bénéfices crièrent

„ la construction des voitures & la loi imposée aux
 „ fermiers de ne les faire marcher qu'à journées ré-
 „ glées de dix à onze lieues, est très-incommode
 „ aux voyageurs qui, par la modicité de leur for-
 „ tune, sont obligés de s'en servir; que le com-
 „ merce ne peut que souffrir de la lenteur dans
 „ le transport de l'argent & des marchandises; que
 „ d'ailleurs cette ferme soumet les peuples à un
 „ privilège exclusif qui ne peut que leur être oné-
 „ reux, & qu'il lui seroit impossible de détruire s'il
 „ continuoit d'être exploité par des fermiers; que,
 „ quoiqu'au moyen dudit privilège, cette ferme dût
 „ donner un revenu considérable, cependant l'imper-
 „ fection du service en rend le produit presque nul
 „ pour ses finances; S. M. a pensé qu'il étoit éga-
 „ lement intéressant pour elle & pour ses peuples
 „ d'adopter un plan qui, en présentant au public un
 „ service plus prompt & plus commode, augmentât
 „ le revenu qu'elle tire de cette branche de ses
 „ finances, & préparât en même temps les moyens
 „ d'abroger un privilège exclusif onéreux au com-
 „ merce. Pour y parvenir, S. M. a jugé qu'il étoit
 „ indispensable de distraire du bail des postes les
 „ messageries & diligences qui y sont comprises,
 „ de retirer des mains de ceux qui en sont en pos-
 „ session, les droits de carrosse concédés par les
 „ rois ses prédécesseurs, de résilier tous les baux qui
 „ ont été passés pour leur exploitation en assurant,
 „ tant aux fermiers qu'au concessionnaires l'indem-
 „ nité qui pourra leur être due, S. M. desirant faire
 „ jouir ses sujets de tous les avantages qu'ils doi-
 „ vent tirer des messageries bien administrées, & se
 „ mettre en état de leur en procurer de nouveaux
 „ par la suppression du privilège exclusif accordé
 „ auxdites messageries, aussi-tôt que les circonstances
 „ pourront le permettre, a résolu de faire rentrer
 „ dans sa main tant lesdits droits de carrosse que

à l'injustice, entr'autres une Madame Herbert qui gagnoit à ce métier cent mille livres de rentes, & au-lieu d'économiser, affichant un faste de princesse, se trouvoit par-là réduite à une fortune très-modique. Le public, toujours bien-aïse de voir humiliés les citoyens insultant aux autres par leur luxe, en fut enchanté, sur-tout dans l'espoir de trouver à ce revirement les avantages qu'on lui faisoit envisager ; mais ce qui révolta d'abord, ce fut qu'au-lieu d'exercer cette rentrée du roi dans les messageries avec justice, avec modération, en achetant pour lui, au prix le plus favorable pour les dépossédés, leurs fonds, leurs magasins & équipages, on le fit militairement. Un huissier de la chaîne vint signifier à quelques-uns (1) qui batailloient & discutoient leurs intérêts, qu'on alloit prendre leurs chevaux, voitures & ustensiles sur le pied de l'estimation qui en feroit faite ; ce qui s'exécuta de haute lutte, & au grand mécontentement de ceux-ci, qu'on renvoya à payer sur le bé-

„ les messageries qui font partie du bail général
 „ des postes, pour former du tout une administra-
 „ tion royale ; de substituer aux carrosses dont se ser-
 „ vent les fermiers actuels, des voitures légères,
 „ commodés & bien suspendues d'en faire faire le
 „ service à un prix modéré, également avantageux
 „ au commerce & aux voyageurs ; enfin d'astreindre
 „ les maîtres de poste à fournir les chevaux néces-
 „ saires pour la conduite desdites voitures, *sans*
 „ aucun retard & avec la célérité que ce service
 „ exige, &c. „

(1) Aux entrepreneurs des voitures de Versailles
 & de St. Germain, le 1. Septembre 1776.

néfice de la chose. On trouva ce coup d'autorité bien contraire au système de liberté de M. Turgot, & à son respect pour les propriétés.

A cette première clameur succéderent beaucoup d'autres bruits propres à décréditer l'entreprise, & qui firent regarder comme impossible qu'elle subsistât. On reconnut, que les deux avantages sensibles pour les voyageurs qu'elle présentait, la célérité & le prix modique du transport n'étoit qu'illusoire & momentanés, puisque les chevaux de poste ne pourroient suffire à conduire les nouveaux carrosses durant la mauvaise saison dans les chemins rompus; que l'espèce de ces coureurs seroit bientôt détruite par la quantité qui en périroit, & que la construction des voitures, trop fragiles & trop légères, les exposeroit à des accidens fréquens, à des réparations continuelles & dispendieuses; qu'il faudroit donc incessamment augmenter les places pour que le roi pût se retirer, bien-loin de bénéficier. (1)

Les plus modérés se moquent de la bonhomie de M. Turgot, se laissant ainsi bercer de toutes les chimères patriotiques dont on l'endormoit. Mais d'autres trouverent cruel que sous un prétexte de bien public aussi mal-entendu, il opérât un bouleversement ruinant 200 familles, c'est-à-dire environ 1,200 per-

(1) Les voitures de la cour, durant le voyage de Fontainebleau, en 1775, ont coûté 40,000 livres de perte au roi.

sonnes , & , dans une boutade poétique , on fit ce méchant quatrain :

Ministre ivre d'orgueil , tranchant du souverain ,
Toi qui , sans r'émouvoir , fais tant de misérables ,
Puisse ta poste absurde aller un si grand train
Qu'elle te mene à tous les diables.

Sans doute , il se trouva des défenseurs qui ; même en admettant que la réunion des messageries dans la main du roi , bien-loin d'être économique , fut à charge au premier coup-d'œil , soutinrent qu'il ne falloit pas se décourager d'un début toujours frayeux (1) ; mais ils alloient plus loin , & riant à leur tour de ceux qui persifloient leur héros de s'occuper d'un objet aussi petit & aussi secondaire , lorsqu'il en avoit d'autres de si grande conséquence à traiter ; ils prétendoient que cette nouvelle manutention tenoit au plan vaste de M. Turgot ; qu'ayant résolu de faire faire le service en argent , il devoit être voituré par les diligences , & qu'au moyen de cet ordre les

(1) Par l'examen fait concernant l'administration de nouvelles voitures pour le compte du roi , on a trouvé que la premiere mise dehors de S. M. est de dix millions , qu'il faudroit qu'elle retirât d'abord sur les bénéfices de la nouvelle régie pour qu'elle ne lui fût pas onéreuse : & il est calculé , au contraire , que la dépense excède la recette ; en sorte qu'il n'y a que deux choses à faire ; ou augmenter les places des voyageurs assez haut pour se mettre au pair & même au-dessus , afin de retirer les fonds d'avance & les profits que les fermiers donnoient à S. M. ou remettre la chose à ces derniers , & c'est ce qu'on fera , à ce qu'on croit.

bénéfices des trésoriers & receveurs-généraux des finances se réduiroient à rien ; que la circulation en ce genre étant un objet d'environ 200 millions par an , calcul fait des droits de remise , d'escompte , &c. le roi économiseroit au moins trois pour cent , dont il résulteroit un bénéfice sur la chose même de cinq à six millions par an.

Quoi qu'il en soit , ce profit ne pouvant être réputé que comme chimérique , aujourd'hui que le successeur a repris les anciens errements de la finance , il a résulté de l'innovation un mal réel & qui fait crier si généralement qu'il passe pour certain que la manutention des coches & messageries sera incessamment rétablie sur l'ancien pied , & rendue aux propriétaires dépossédés.

Ainsi , loin de mettre en ligne de compte d'augmentation sur la recette le million auquel l'apologiste fait monter le bénéfice de cette opération , il faut la ranger dans la classe des essais inutilement dispendieux qu'a fait faire M. Turgot , pour tâter de cette multitude de spéculations qu'il adoptoit avec une trop grande facilité.

Après cette digression nécessaire pour éclaircir un point capital du ministère de ce contrôleur-général , revenons à la brochure.

» Par exemple encore , suivant lui , on crée une branche de revenu public qui ne soit point un impôt , lorsque le roi dit : « terres incultes de mes sujets , marais stagnans , landes » couvertes de mousse & de mauvaises herbes , devenez des champs fertiles : chan-

» gez-vous en une surface *productive & impro-*
» *sable.* »

Enfin, on améliore un objet de revenu déjà existant, lorsque le roi ordonne dans les terres incultes, dans les marais stagnans, dans les landes de son domaine, les mêmes améliorations qu'il favorise & encourage dans les terres de ses sujets; lorsqu'il tire de ses bois un plus grand revenu par une meilleure administration; lorsqu'il se procure l'équivalent, ou même l'excédent d'un impôt déjà existant, en le commuant en un autre versement dans son trésor, moins gênant pour ses sujets, moins prenant pécuniairement sur eux, moins décourageant par l'arbitraire, les inquisitions, les visites, les entraves des formalités, &c.

» Or, pour procurer ou ces créations, ou ces améliorations de revenus, il a fallu, à l'égard de plusieurs objets, que l'église & le fisc relâchassent pendant quelque temps de leurs droits. C'est ce que nous devons au dernier regne par la déclaration du mois d'Avril 1766, qui exempte pendant quinze ans les nouvelles créations de valeurs territoriales, de dîmes, de tailles, de vingtièmes, &c. »

» Il a fallu encourager l'agriculture, c'est ce qu'a commencé à faire le dernier regne par l'établissement des sociétés d'agriculture, & par des soins & des secours utiles donnés aux laboureurs. »

» C'est ce qu'a fait plus éminemment encore le regne actuel, en établissant la pleine liberté du commerce, en mettant la France en état de tirer de ses bleds les avantages qu'en

retire la Pologne , qui n'a presque que cette source de substance. »

» C'est ce qu'on travaille à faire , en accélérant la perfection des chemins , en assurant leur entretien , en rendant à l'agriculture la portion fastueuse de leur surface (1). Laissons donc faire les chemins , & n'exigeons pas inhumainement qu'ils soient arrosés de sueurs & du sang de tant de malheureux , à qui la vivification de l'intérieur & la prospérité du royaume seroient chose absolument indifférente , absolument étrangere & même odieuse , s'ils n'avoient pas de pain , & s'ils ne pouvoient espérer d'en avoir jamais. »

Il y a des choses plus vraies dans cette énumération des bienfaits patriotiques de M. Turgot , quoique sujets encore à discussion , à contestation ; mais on ne peut nier qu'on n'y découvre des vues vastes , dignes d'occuper un homme d'état.

Au surplus pour vaincre dans leurs derniers retranchemens , ces frondeurs éternels , qui , à force de critiquer tous les moyens imaginés d'administrer de mieux en mieux , soit par une diminution de dépense , soit par une augmentation de dépense , soit par une augmentation

(1) Par un arrêt du conseil du 6 Février , on réduit à 42 pieds la largeur des routes principales , fixées ci-devant à 60 ; ce qui rend à l'agriculture un terrain perdu , sans qu'il en résulte aucun avantage pour le commerce. Cet arrêt prescrit en outre des regies pour fixer la largeur des routes moins importantes.

de recette , réduiroient à l'inaction un ministre qui voudroit les écouter & leur plaire. Il leur demande ce qu'ils veulent donc ; comment on subviendra à un *deficit* qui ne peut que s'augmenter s'il ne diminue ?

» Oh ! moi (dit l'auteur de la lettre) je vais vous l'apprendre : il viendra quelque ministre bien doux , bien honnête , qui n'aura pas le courage de se faire hair de quelques-uns de ses compatriotes pour les servir tous ; ce qui demande un grand fond d'*esprit public* & de patriotisme , n'étant pas fort agréable d'être le chirurgien qui coupe les bras ou les jambes d'un malade mal avisé , qui , au risque de la gangrene , voudroit les conserver. »

» Ce ministre accort & bénin poussera , comme l'on dit , le temps avec l'épaule pendant quelques années , en faisant faire à l'état *des affaires* , comme à un enfant de famille qui achete du galon , du velours , des dentelles , qu'il revend à perte ; & quand la place ne sera plus tenable , il la quittera , sans pourtant avoir oublié de faire , chemin faisant , ses propres affaires assez honnêtement bien. »

» Lui parti , il en viendra un autre , qui trouvant tout dans un état désespéré , & ne pouvant même tenter d'y faire face , commencera , comme le cardinal Dubois , par se *mettre au courant* , en laissant tout le passé en arriere , ne payant plus chaque année qu'au pair de la recette. Il vous donnera tout simplement l'édit suivant , que je vous défie même de blâmer , si vous êtes juste , puisque vous l'aurez rendu nécessaire , en ne voulant souffrir

ni qu'on augmente la recette de l'état , ni qu'on diminue sa dépense. »

LOUIS, *par la grace de Dieu, &c.*

» Dans le premier moment de notre regne ;
 » nous donnâmes une déclaration pour nous
 » charger de toutes les dettes du feu roi ,
 » notre très-honoré seigneur & aïeul, ne con-
 » sultant dans cet acte de bienfaisance que
 » notre amour pour nos sujets. Mais comme
 » *l'exacte justice est la bienfaisance des rois*, nous
 » avons reconnu depuis que nous n'aurions
 » pas dû prendre sur nous une telle charge ,
 » attendu que *c'est en France une maxime con-*
 » *sacrée* par tous les publicistes de notre royau-
 » me, & par un arrêt solennel de notre cour
 » de parlement, rendu en 1256, sous l'un des
 » plus religieux & des plus équitables des rois ,
 » nos prédécesseurs, que le roi qui monte sur
 » le trône n'est pas tenu des dettes des rois
 » qui l'ont précédé , qu'autant qu'elles ont
 » tourné manifestement au profit de l'état mé-
 » me ; en sorte que la légalité de leur créa-
 » tion ne suffit pas, sans la nécessité évidente
 » de leur cause & la réalité prouvée de l'em-
 » ploi : nous aurions continué néanmoins à
 » faire tous nos efforts pour tâcher de les ac-
 » quitter, si par les retranchemens & les sa-
 » crifices personnels les plus étendus nous
 » avions pu espérer d'y parvenir ; ils ne nous
 » auroient rien coûté, ayant pour objet de
 » donner à nos sujets cette nouvelle preuve
 » de notre amour pour eux. Ils ont vu avec

» reconnoissance comment , sans avoir même
 » pu prendre aucune connoissance des dettes
 » & des charges de notre état , nous nous
 » étions empressés d'abord de nous en im-
 » poser indéfiniment le paiement , n'écoulant
 » que les mouvemens de notre cœur & no-
 » tre sensibilité pour un si grand nombre de
 » familles qui avoient besoin de cette assu-
 » rance pour exister. Mais ayant reconnu ,
 » par l'examen le plus approfondi , qu'il nous
 » est impossible d'acquitter les dettes & char-
 » ges antérieures à notre avènement au trône ,
 » & de faire acquitter en même temps les
 » véritables charges annuelles de notre état ,
 » & d'ailleurs le paiement de ces dettes an-
 » térieures , pour autant qu'elles ne feront
 » pas prouvées avoir véritablement tourné au
 » profit de notre royaume , étant une pure
 » grace , au-lieu que l'acquiescement des vraies
 » & nécessaires charges annuelles de notre
 » état , est un devoir , il ne nous est pas
 » permis de les mettre en concurrence : un
 » roi ne pouvant jamais avoir à balancer
 » entre la bonté & la justice. *A ces causes* , &c.
 » nous avons dit , statué & ordonné , &c. qu'à
 » compter du jour de l'enregistrement de no-
 » tre présent édit , il ne sera fait fond assigné
 » à l'avenir , 1^o. Que des vraies & nécessai-
 » res charges annuelles de notre état , sui-
 » vant le rôle qui en sera dressé par nos or-
 » dres. 2^o. Que des rentes & charges anté-
 » rieures au 1^{er}. Octobre 1715 : Et quant à
 » celles qui ont été créées depuis le 1^{er}. Sep-
 » tembre 1715 , jusqu'au 10 Mai 1774 , or-

» donnons qu'il fera surfis indéfiniment à leur
 » paiement, jusqu'à ce que par l'examen &
 » vérification de leur cause, & de l'emploi
 » de deniers qui en sont provenus, (examen
 » que nous ferons faire incessamment par des
 » commissaires à ce députés) nous ayons re-
 » connu quelles sont les dettes de cette épo-
 » que qui ont tourné véritablement au profit
 » de notre royaume; pour en ordonner le
 » paiement, & quelles seront celles qui n'y
 » ont pas tourné, pour statuer à l'égard de
 » celles-ci ce que nous prescrira notre justi-
 » ce; sans avoir à établir, pour raison de
 » ce, d'impositions nouvelles. *Si donnons en*
 » *mandement, &c.*

Mais outre l'intérêt personnel, cet agent si
 éclairé & si actif, si propre à déterminer les
 sujets à concourir aux opérations évidemment
 bienfaisantes du gouvernement, n'y a-t-il pas
 des motifs plus nobles qui devraient les gui-
 der? Ne doit-on rien à sa postérité? l'écrivain
 part de-là pour envisager sous ce point de vue
 les améliorations de M. Turgot & jette dans
 ses apostrophes un intérêt & un pathétique
 vraiment éloquens.

» Par exemple, étoit-ce un bien, étoit-ce
 une justice, que ce malheureux pere de fa-
 mille, qui laissoit dans sa chaumière décou-
 verte, une femme have & desséchée, les ma-
 melles pendantes & autour d'elle six enfans
 tout nus, sans lait, sans pain, s'allât traîner
 à deux lieues de-là, douze ou quinze jours
 par an, pour préparer sans paiement les che-
 mins qui sont rouler plus mollement le char.

du prélat & du publicain, & qui doublent l'opulence du cultivateur ? Quelle sera l'ame de fer & de boue qui l'oseroit dire ? Eh bien, que n'avons-nous pas vu, que n'avons-nous pas entendu au sujet des *corvées* ? »

» Etoit-ce un bien, étoit-ce une justice, qu'un fermier fût obligé de donner son bled, *vraiment à perte* dans un marché, je dis *vraiment à perte*, lorsque la masse annuelle de sa récolte ne pouvoit, par les entraves des ventes forcées, remplir les impôts du roi, la dîme, les frais de semence & d'exploitation, le paiement du propriétaire & la très-chétive subsistance du colon & de sa famille ? Quel est l'homme aveugle qui l'oseroit soutenir ? Comment ne verroit-il pas qu'on ne sème que pour recueillir ; que si l'agriculture ne peut faire vivre ceux qui s'y consacrent, il faut nécessairement l'abandonner pour d'autres travaux qui puissent nourrir leur homme, & qu'ainsi c'étoit appeler la stérilité & la disette, par les moyens mêmes mal-adroitement imaginés pour les prévenir. »

» Etoit-ce un bien, étoit-ce une justice, que l'industrie fût perpétuellement retenue captive & dans la dépression, faute d'une première mise pour pouvoir s'exercer librement ? N'étoit-il pas juste de lui tendre une main secourable ? »

» Etoit-ce un bien, étoit-ce une justice, que tel port fût privé de commerce pour enrichir les ports voisins (1) ; que le commerce

(1) Ceci est relatif à un édit donné à Versailles

des vins d'une grande province & des provinces voisines , fût sacrifié à l'intérêt de quelques propriétaires d'une ville ; que de grandes & de belles manufactures de verrerie fussent amenées à un état de décadence & de désertion , par la coaction de vendre leurs verres dans telles villes plutôt que dans telles autres , & à tels acheteurs plutôt qu'à tels autres , & qu'enfin une inondation de privilèges exclusifs , de ventes forcées , de gênes sans nombre , d'entraves incroyables , couvrît toute la surface d'un royaume pour qui la nature a tout fait , & qui n'avoit à gémir que de ses propres loix ? Combien d'autres choses encore je pourrois vous citer , si je ne craignois de faire un volume au-lieu d'une lettre ? Cependant , quels efforts n'a-t-il pas fallu faire pour briser ces entraves , & pour amener , peu-à-peu & par degrés , la liberté de s'affeoier à côté de la propriété , pour les faire s'entr'aider l'une par l'autre ? »

L'orateur poursuit avec une logique pressante & pleine d'énergie.

» Mais , dit-on , ce sont des innovations. Je le veux. L'aimant , la bouffole , les lunettes , l'émétique , l'imprimerie , l'agarc , les forces pour mouvoir & élever les fardeaux , tant de découvertes en un mot en physique , en

au mois d'Avril , par lequel S. M. permet de faire circuler librement les vins dans toute l'étendue du royaume , de les emmagasiner ; de les vendre en tous lieux & en tous temps , & de les exporter en toute saison , nonobstant tous privilèges particuliers & locaux à ce contraires , que S. M. supprime.

chymie , en médecine , en géométrie , en astronomie , &c. découvertes , non pas seulement spéculatives , mais véritablement & utilement appliquées aux besoins des hommes , ont été aussi des innovations , car on ne les connoissoit pas sûrement la veille du jour où on les a faites : falloit-il donc les proscrire par cela seul qu'elles étoient des innovations , & retenir le genre humain dans une éternelle enfance ? Mais d'ailleurs peut-on de bonne foi appeller des innovations l'exécution du vœu des états d'une grande nation , le retour à la liberté primitive , enfin l'exercice respectable des premiers actes de la justice naturelle ? Si la fortune a jetté sur nous un regard favorable , si nos peres nous ont transmis une propriété honnête , une aisance qui nous fasse jouir des douceurs de la vie , devons-nous voir avec indifférence , avec insensibilité , avec dédain nos malheureux freres , nos concitoyens souffrans , & ne devons-nous pas nous réjouir qu'un jeune monarque regarde comme son plaisir le plus vif , comme son devoir le plus sacré , de leur adoucir les miseres de cette vie humaine , de leur rendre leur condition supportable ? »

L'apologiste , profitant de ce moment d'enthousiasme pour ne pas laisser respirer les destructeurs terrassés du ministre , termine par ce morceau , où l'on trouve l'éloge de M. de St. Germain réuni à celui de M. Turgot. «

» Voulons-nous d'autres motifs encore ? Des François compteroient-ils pour rien la gloire , a prospérité , la sûreté même de leur patrie ?

Voyez ce royaume que ses mauvaises loix , que son administration vicieuse ont amené à sa ruine , & à qui il n'est resté que ce que les puissances voisines ont daigné lui laisser. Comparez dans Puffendorff notre population du temps de Charles IX , à notre population d'aujourd'hui. Voyez seulement ce qu'elle étoit il y a un siecle , & ce qu'elle est à présent. Il existe encore des registres & des états fideles , qui constateront que dans ces cent dernieres années elle a diminué de plus d'un cinquieme. Falloit-il donc que nous nous laissions mourir , pour ainsi dire , d'inanition , & parvenir au dernier période d'affoiblissement politique , sans nous en appercevoir & sans y remédier , semblables à ces hommes qui , condamnés à la mort , préfèrent de mourir doucement dans un bain , en se faisant ouvrir les veines , & s'éteignant sans s'en appercevoir ? Il a donc fallu nous revivifier & au dedans & au dehors.

» Sous un roi , pour qui l'amour du bien est une passion & un besoin , deux hommes se sont rencontrés qui l'ont courageusement entrepris : tous deux fermes , pleins de grandes vues , animés d'un grand intérêt public , tous deux si fort supérieurs à l'intérêt personnel , que de ce côté-là l'envie elle-même n'a pas osé les entamer. Ils ont marché à grands pas dans une carrière pleine d'écueils & de précipices. Ils ont eu la noble assurance de se rendre volontairement l'objet d'une multitude innombrable de mécontentemens & de haines pour faire le bien général , le bien même de ceux qui les outragent. Et nous n'avons pas

la patience de les laisser faire , lors même qu'en lisant attentivement & en secret leurs premiers essais , nous sommes forcés de convenir que le seul amour du bien a pu les dicter , que le vain amour de la nouveauté , la prétendue illustration qu'on veut tirer des grands changemens , & si je puis m'exprimer ainsi , l'*Eros-tratisme ministériel* n'inspirent point de tels plans ; que quand même ils se feroient trompés en quelque chose , ce ne pourroit être que les erreurs d'un homme de bien qui mérite qu'on l'éclaire , & non pas qu'on l'outrage. Et cependant on les trouble , on les harcele , on les calomnie , on les accuse , on voit de mauvais œil ceux qui osent penser & parler pour eux ? Et nous disons que nous aimons notre patrie , que nous aimons nos semblables ! Et nous sommes François ! »

Je trouve , Milord , dans le courant de ce pamphlet une anecdote que je révoque en doute , parce que vous ne m'en avez pas parlé : l'auteur prétend que les édits de M. Turgot ont causé la plus vive émotion de joie en Angleterre ; qu'on les y a traduits dans notre langue & qu'on y en a faits , coup sur coup , cinq ou six éditions ; que dans plusieurs de nos villes , à Bristol sur-tout , on a bu des *tostes* , on a fait des danses , on a célébré des fêtes en l'honneur de Louis XVI & de son ministre. Je ne crois pas que le peuple chez nous aime assez les *chiens des François* pour s'être réjoui à ce point de leur bonheur , surtout dans ce moment où il n'ignore pas que ceux-ci ne s'affligent nullement de nos cala-

mités, & voient avec une satisfaction trop conforme à leur conduite, la guerre sanglante qui s'ouvre avec nos colonies en contribuant de leur mieux à les seconder dans leur scission. C'est ce qui fera la matiere de ma prochaine lettre.

Paris, ce 30 Juin 1776.

Les étonnemens des Chartreux.

Que notre roi consulte *Maurepas*,
 Qu'il soit son Mentor & son guide;
 Qu'à tous ses conseils il préside,
 Cela ne nous surprend pas:
 Mais qu'à *Turgot* le Mentor s'abandonne;
 Qu'il laisse ce ministre fou
 Le traiter de foible & de mou,
 Quand il peut lui river son clou,
 C'est ce qui nous étonne.

Dans tout Paris, au milieu du fracas;
 Que personne ne s'entretienne,
 Du gobbe-mouche de *Vergenne*, (1)
 Cela ne nous surprend pas:
 Mais qu'avec lui notre pauvre couronne,
 Dont l'honneur est un peu déchu,
 Dans l'Europe n'ait pas reçu
 Quelque coup de pied dans le cu,
 C'est ce qui nous étonne.

Que *Lamoignon* (2) trouve aussi peu d'appas
 Au ministère qu'il occupe

(1) Rien de plus juste que cette épithete : M. de Vergennes est certainement le meilleur ministre qu'ait la France.

(2) M. de Malesherbes, qui passe pour peu galant
 Qu'aux

Qu'aux amusemens de la jupe ,
 Cela ne nous surprend pas :
 Mais qu'un mortel qui pense & qui raisonne ,
 Qui n'est ni bête ni cagot ,
 Se laisse traiter d'Ostrogoth ,
 Pour soutenir son cher *Turgot* ,
 C'est ce qui nous étonne.

Que *Saint-Germain* connoisse les soldats ,
 Qu'il soit un brave homme à la guerre ,
 Et qu'on l'éleve au ministère ,
 Cela ne nous surprend pas :
 Mais qu'il admette auprès de sa personne
 Un petit *Guibert* (1) , ce pied-plat ,
 Qui se croit un homme d'état ,
 Et qui dans le fond n'est qu'un fat ,
 C'est ce qui nous étonne ,

Que de *Sartine* on ait fait quelque cas ,
 Tant qu'il n'exerçoit que l'office
 De lieutenant de la police ,
 Cela ne nous surprend pas :
 Mais qu'on lui trouve une tête assez bonne
 Pour une place où ce chrétien ,
 En conscience n'entend rien ,
 Et qu'il ne fera jamais bien ,
 C'est ce qui nous étonne ,

Qu'avec gens sur l'honneur peu délicats ,
Saint-Germain traite & leur confie
 Des vivres l'utile régie ,
 Cela ne nous surprend pas :
 Mais qu'il s'obstine à vouloir qu'on la donne ,
 Pour enrichir ses favoris ,
 A des frippons (2) qui , dans Paris ,
 Sont déshonorés & flétris ;
 C'est ce qui nous étonne.

(1) Voyez ma première lettre de 1776.

(2) Doumer & Saurin , accusés de monopole , & mis à la Bastille dans les temps des émeutes.

Prophétie Turgotine.

V IVENT tous nos beaux esprits,
 Encyclopédistes,
 Du bonheur françois épris,
 Grands Economistes;
 Par leurs soins, au temps d'Adam,
 Nous reviendrons, c'est leur plan:
 Momus les assiste,
 O gué,
 Momus les assiste.

Ce n'est pas de nos bouquins
 Que vient leur science;
 En eux ces fiers palladins
 Ont la sâpience:
 Les Colbert & les Sully
 Nous paroissent grands, mais
 Ce n'est qu'ignorance
 O gué,
 Ce n'est qu'ignorance.

On verra tous les états
 Entr'eux se confondre
 Les pauvres sur leurs grabats
 Ne plus se morfondre;
 Des biens on fera des lots
 Qui rendront les gens égaux;
 Le bel œuf à pondre,
 O gué,
 Le bel œuf à pondre.

Du même pas marcheront
 Noblesse & roture;
 Les François retourneront
 Au droit de nature.
 Adieu parlement & loix,
 Ducs & pairs, princes & rois,

(363)

La bonne aventure,
O gué,
La bonne aventure.

Puis devenus vertueux,
Par philosophie;
Les François auront des dieux
A leur fantaisie :
Nous reverrons un oignon,
A Jesus damer le pion :
Ah, quelle harmonie,
O gué,
Ah, quelle harmonie.

Alors d'amour sûreté,
Entre sœurs & freres;
Sacremens & parenté,
Seront des chimeres :
Chaque pere initiera
Noé, quand il s'enivra :
Liberté plénierie,
O gué,
Liberté plénierie.

Plus de moines langoureux,
De plaintives nonnes :
Au-lieu d'adresser aux cieux
Matines & nones,
On verra ces malheureux
Danfer, abjurant leurs vœux,
Galante chaconne,
O gué!
Galante chaconne.

Partisans des novations
La fine sequelle !
La France des nations
Sera le modele :
Et cet honneur nous devrons,
Au Turgot & compagnons.

Befogne immortelle,
O gué,
Befogne immortelle.

A qui devons-nous le plus ?
C'est à notre maître ,
Qui se croyant un abus ,
Ne voudra plus l'être (1).
Ah , qu'il faut aimer le bien ,
Pour de roi n'être plus rien ,
J'enverrois tout paitre ,
O gué ,
J'enverrois tout paitre.

AIR : *Robin turelurelure.*

Sous le ministre *Turgot* ,
Nous vivons à l'aventure ,
Sans savoir que mettre au pôt ,
Turelure ;
Ne buvant que de l'eau pure ,
Robin turelurelure.

Le ministre gros & gras ,
Et d'une épaisse encolure ,
Veut détruire tous états ,
Turelure ,
Même la magistrature ,
Robin turelurelure.

(1) Ceci a rapport à un propos de S. M. à M. de Malesherbes. Ce ministre suppliant le roi de vouloir bien accepter sa démission : *que vous êtes heureux , que ne puis-je m'en aller aussi* , s'écria ce prince. Mot bien philosophique , qui prouve combien il sent ses devoirs & a desir de les remplir. Le couplet exprime mal tout cela.

Si *Turgot*, né sans esprit ;
Et peu de littérature ,
Se trouve un peu contredit ,
Turelure ,
On voit qu'il a l'ame dure ,
Robin turelurelure.

Sous le regne de *Louis* ,
Nous n'aurons plus de dorure ;
Son ministre nous réduit ,
Turelure ,
A nous habiller de bure ,
Robin turelurelure.

Condorcet, son chevalier (1)
Mais de fort triste figure ,
Prétend pouvoir allier ,
Turelure ,
Avec le vrai l'imposture ,
Robin turelurelure.

Il courtise avidement ,
Cette maigre créature ,
Qu'encensent servilement ;
Turelure ,
Le délire & le parjure ,
Robin turelurelure.

Je ne dirai pas son nom ;
On le lit dans le *Mercur* ,
A l'article *déraison* ,
Turelure ,
Il est écrit sans rature ,
Robin turelurelure.

On y remarque ces mots :
Danville a forcé nature ,

(1) Le marquis de Condorcet , secrétaire de l'académie des sciences , ayant écrit pour défendre le système de M. Turgot sur les bleds.

Pour convaincre tous les fots ,
Turelure ,
Qu'on n'entend pas la culture
Robin turelurelure.

Morellet ab hoc, ab hac,
Met son esprit en torture ,
Pour nous prouver que d'un sac ,
Turelure ,
On tire double mouture ,
Robin turelurelure.

Beauveau , le plus forcené
De cette manufacture ,
Nous dit en illuminé ,
Turelure :
Messieurs, suivez la nature ,
Robin turelurelure.

Point de féodalité ,
Nous dit-il , dans ses brochures ,
Mon cri, c'est la liberté !
Turelure ;
Hors le roi , tout est roture ,
Robin turelurelure.

O royaume infortuné !
Dans quelle mésaventure
Turgo t'a-t-il donc plongé ?
Turelure ,
Toi , & la race future ,
Robin turelurelure.



Analyse du système de M. Turgot.

INONDER l'état de brigands ,
 Multiplier les mendiants ,
 Des malheurs augmenter la somme ,
 Et soulever les paysans ,
 Sont les résultats effrayans
 Du système de ce grand homme
 Dont les fous sont les partisans.
 Riez, chantez, peuple de France,
 Vous recouvrez la liberté,
 Quant à votre propriété,
 Le prince en garde la finance,
 Et de ce fortuné bienfait,
 Zéro fera le produit net.

L E T T R E X L I.

*Projets & préparatifs d'armemens en France.
 Etat de sa marine. Portraits de ses principaux officiers en cette partie.*

TANDIS que notre ministère, Milord, cherche à en imposer à la nation, en annonçant de prétendus succès & des dissensions chimériques entre les Insurgens, les François plus adroits avancent en besogne, & il passe pour constant que l'acte par lequel les colonies vont se déclarer indépendantes est à la veille d'acquiescer toute l'authenticité & toute la sanction que peut lui donner un état naissant. C'est à quoi doivent conduire naturellement les réso-

lutions prises par les parties séparées de ce grand corps , prêtes à se réunir indissolublement contre nous. Nos rivaux n'ont pas manqué de leur procurer , avec l'entremise des négocians de ce royaume , des secours en munitions de guerre (1) propres à les encourager & à fomenter la scission d'avec la mere patrie. Au reste , ils font leur métier & jouent un rôle que nous prendrions bien volontiers si nous étions dans le même cas ; mais plus fins , ils n'ont garde de se montrer ouvertement & se contentent d'attiser le feu & de préparer un incendie dont ils puissent impunément recueillir les débris. On assure que la cour de Versailles , pour accélérer plutôt la démarche de la part des Américains qu'elle a si fort à cœur , leur a promis de recevoir un député de leur part résidant ici. On le

(1) Ils en reçoivent sur-tout des colonies Françaises , où on les porte en entrepôt , comme vous pourrez juger par l'extrait que voici , d'une lettre du *Cap-François* , du 15 Avril 1776... " Nous voyons ,
 „ assez souvent ici des vaisseaux venant de l'Amé-
 „ rique septentrionale Angloise , qui se présentent
 „ sans beaucoup de mystère. Ils nous ont enlevé
 „ toutes nos munitions de guerre qu'on a voulu leur
 „ vendre , & ont fait changer d'objet à nos spéculations de commerce , qui se sont tournées vers
 „ cette partie. La poudre à tirer vaut ici à présent
 „ 7 liv. 10 sols la livre , ainsi du reste. Le congrès ne donne permission à ces bâtimens de venir chez nous qu'à charge de prendre en retour
 „ une certaine quantité de la marchandise en question. Du reste , tous ces insurgens sont pleins de
 „ confiance & ne doutent nullement du succès de
 „ leurs armes , „

nomme déjà : on l'appelle *M. d'Ean*, & l'on dit qu'il est parti le 15 Mai, mais qu'il restera caché dans cette capitale jusqu'à l'événement de la séparation légale de nos colonies.

C'est à la même astuce du ministère de Louis XVI, qu'il faut rapporter le bruit des grands préparatifs maritimes dont il est question en ce moment-ci. Il profite d'abord de la circonstance pour s'affranchir de l'espece de servitude où nous tenons la marine de ce royaume, & la monter sur un pied plus respectable. La défense naturelle de ses colonies, lorsque nous envoyons vers les nôtres des escadres & des armées, en est un prétexte bien plausible; mais un objet plus essentiel en est le but : c'est toujours de faire accroire aux insurgens qu'on songe à les défendre plus efficacement par une guerre ouverte, & de les porter au point d'une séparation contre laquelle ils ne puissent revenir.

Les armemens annoncés, prochains ou plus éloignés, dont on donne la liste (1), consistent en 36 vaisseaux de ligne & 7 frégates, savoir 18 des premiers & 7 des derniers au mois d'Août, 8 vaisseaux & 5 frégates à la fin de l'année, & 10 vaisseaux & 4 frégates l'année prochaine. Dans tout cela n'est pas comprise l'escadre d'évolutions actuellement en mer. Malgré ces efforts, comptez toujours que le gouvernement n'a aucune envie réelle & sincere de guerroyer, & ne le pourroit dans ce moment-ci. La plupart des vaisseaux désignés, quoique neufs, exigent un radoub considéra-

(1) Elle fera insérée à la suite de cette lettre.

ble, & d'ailleurs il faut le temps de garnir les magasins. Différens bâtimens, envoyés dans le Nord, ont été y charger des marchandises & approvisionnementens nécessaires. Ainsi l'Angleterre n'en doit être inquiète que par l'encouragement qu'en reçoivent nos colonies & l'embarras qui en résulte pour elle nécessairement; car, au moyen de son réveil, la France se met en état d'acquérir une prépondérance que nous sommes sur le point de prendre. Je ne vois que deux partis à prendre dans ce moment-ci; celui de terminer notre guerre d'Amérique par cette campagne, & si nous ne réussissons pas à ramener à la soumission nos colonies, d'accéder promptement à leurs desirs, de les reconnoître même indépendantes si elles l'exigent, mais en leur faisant envisager le danger pour elles de s'unir à la France, leur ennemie naturelle, ainsi que la nôtre, la nécessité de former sur le champ avec nous un traité de commerce, une alliance offensive & défensive, & de réparer ainsi promptement, autant qu'il sera possible, l'énorme faute politique commise par notre ministère.

Il y auroit un autre parti à prendre, & que ne manqueroit pas le lord Chatham, si, par une étourderie dont il est incapable, il eût engagé S. M. Britannique dans le défilé embarrassant où elle se trouve, sur la réponse peu cathégorique que vient de donner M. de Vergennes à notre ambassadeur, que sans être en guerre la France avoit, par l'exemple du passé, besoin de se mettre en garde contre quelque agression subite; il enverroit sur le

champ à Terre-Neuve un vaisseau de guerre & quelques frégates , enleveroit d'un coup de filet à la France , peut-être , dix mille de ses meilleurs matelots, l'énerveroit ainsi pour longtemps & ôteroit aux *rebelles* l'espoir des secours prochains de cette puissance , les empêcheroit de se porter à une extrémité dont ils envisageroient les suites fâcheuses.

Je vois que le lord Nord , fort entreprenant contre nous & nos sujets , malgré son génie , manque de tête dans ces occasions importantes. Il compte sur l'esprit pacifique du monarque françois & de son ministère, il espère de pouvoir les tenir assoupis & avoir le temps de réduire nos colonies avant que la France se soit mise en posture d'attaquer. Il est peu effrayé des préparatifs de l'Espagne , parce qu'il fait que leur direction est contre le Portugal , & il se flatte , en maintenant la division entre ces deux royaumes , de n'avoir rien à craindre du premier : politique détestable , puisqu'il se met dans la nécessité de soutenir un allié foible & qui ne peut résister seul , ou de se le voir enlever & de faire perdre à l'Angleterre une source féconde de richesses pour son commerce. Mais laissons les raisonnemens politiques & revenons aux faits. Vous me demandez ce que fait l'escadre de France. Voici le journal de ses sottises & de ses forfanteries. Dès son départ (1) une des

(1) Extrait d'une lettre de Brest du 22 Avril....
L'escadre " est sortie de la rade le 20 Mai ; le vent
" étant presque contraire , elle a eu beaucoup de

frégates a si mal manœuvré qu'elle s'est trouvée hors d'état de la suivre & a été forcée de rentrer pour se réparer. La jonction des deux divisions s'étant faite on a brûlé beaucoup de poudre en l'honneur de M. le duc de Chartres (1). Il y avoit déjà des relâches, & le vaisseau entr'autres que devoit monter S. A. Sérénissime étoit en Portugal. Elle a établi une

„ peine à sortir du Goulet, & il a fallu louvoyer.
 „ *La Renommée* en a souffert. Dans une anse, appelée l'anse Ste. Anne, M. de Monteuil, capitaine de cette frégate, ayant voulu revirer de bord, a donné sur une roche si lourdement, que le bâtiment y est resté, & l'on ignore encore si l'on pourra le ramener. Presque toute l'escadre a touché, mais sans être endommagée, & elle a continué sa route. Hier, à dix heures du matin on ne la voyoit plus. Le vent est bon. On blâme fort M. Duchaffault d'avoir appareillé dans une circonstance aussi critique.

„ Il est arrivé quelques retraits, mais en petit nombre. Un seul capitaine de vaisseau y est compris. Il paroît que M. de Sartine a de beaucoup ralenti son projet. On dit ici qu'il ne gardera pas la marine, & que c'est la raison de son retard. „

(1) Par des lettres reçues de notre escadre en date des 7 & 19 Mai, la division de Rochefort s'y étoit réunie à celle de Toulon. Cette dernière avoit paru le 14. M. le duc de Chartres avoit été reçu avec tous les honneurs de prince du Sang. On avoit crié trois fois *vive le roi*, & il y avoit eu une triple décharge de toute la mousqueterie & de toute l'artillerie des vaisseaux. S. A. s'étoit ensuite rendue à Lagos pour y prendre le commandement de son vaisseau, où il avoit relâché à cause de ses malades. L'escadre continuoit à croiser depuis le cap de Saint-Vincent jusques à Lagos & à exécuter différentes manœuvres.

croisiere, dont l'objet paroît être de favoriser les bâtimens des Insurgens & de leur faciliter l'entrée des ports de France. On débite une espiéglerie de M. Duchaffault, dont on ne croiroit pas capable ce marin, qui n'a rien moins que l'air d'un plaisant (1), & que les François

(1) Voici ce qu'on dit : l'escadre françoise, aux ordres de M. Duchaffault, lieutenant-général des armées navales, rencontra dans le commencement du mois de Mai, à la vue du cap la Roque, la frégate angloise *le Bedford*, chargée de troupes, qui, après diverses manœuvres fit route pour traverser l'escadre; elle n'avoit point de pavillon. M. Duchaffault ayant fait faire un mouvement à tous ses vaisseaux, cette frégate se trouva comme enfermée dans l'escadre. Ne voyant plus de jour pour passer, elle prit le parti d'amener toutes ses voiles, & de mettre enfin son pavillon. Alors le général François, changea son ordre, & tira cette frégate de l'espece de labyrinthe dans lequel elle s'étoit inconsidérément engagée. M. Duchaffault dirigea ensuite sa route sur *Saint-Vincent*.

On ajoute que le 17 du même mois, à la hauteur du cap de Saint-Vincent, l'escadre françoise, étant sur trois colonnes, on apperçut deux bâtimens portant pavillon Anglois; l'un venoit du large : M. Duchaffault le fit mettre sous son écoute; l'autre étoit la frégate du roi d'Angleterre, *l'Entrepriſe*; elle longoit la côte en forçant de voiles; ensuite elle porta sur l'escadre, & vint se mettre en panne à demi-portée du canon. Bientôt après, son canot parut à la mer, mais elle le rappella, & le fit rembarquer aussitôt que M. Duchaffault lui eut fait demander quel étoit son dessein. Las de ces manœuvres lentes, incertaines & propres à donner des soupçons, le général François s'approcha davantage du bâtiment Anglois, & le somma encore de dire qui il étoit & ce qu'il vouloit, en ajoutant que son refus ne pouvoit

citent avec complaisance. Mais je suis révolté de son propos insolent dans une autre occasion, & il faut que notre ministère soit aussi foible envers celui de Versailles qu'il est entreprenant envers nos colonies, s'il n'en fait pas demander satisfaction. Cela ne seroit point arrivé du temps de notre fameux *Pitt*.

Des lettres de Cadix annoncent du reste, que cette escadre reçoit journellement des avaries, & que c'est tous les jours quelque bâtiment qui arrive pour se raccommoder (1),

se faire prendre que pour un forban, il eût à remettre promptement son canot à la mer & à envoyer un officier pour se faire connoître. Le capitaine Anglois repliqua que si l'on exigeoit de lui cette démarche, il n'avoit point d'ordre à recevoir, & ne s'y soumettroit pas; mais que si c'étoit à titre d'égards & de politesse, il seroit charmé d'en marquer au général François. Sur la réponse honnête & polie qu'il reçut, il envoya son canot & ses deux lieutenans à bord.

M. le comte Duchaffault les reçut dans sa chambre du conseil, en présence de son état-major, & leur reprocha l'irrégularité de leur conduite: ils s'excusèrent de leur mieux, en assurant qu'ils n'avoient pas eu l'intention de manquer au pavillon François; ils ajouterent que la mer étoit libre, & qu'ayant ordre de visiter les bâtimens de Boston, ils avoient reconnu pour tel celui qui s'étoit rangé sous son écoute, & qu'ils avoient cru pouvoir le fouiller:

„ Vous n'en aviez pas le droit, leur répondit M. Duchaffault en les congédiant; c'eût été agir contre le droit de la mer & des gens & je ne souffrirai jamais la visite d'un bâtiment, de quelque nation qu'il soit, lorsqu'il se fera mis sous ma protection. „

(1) En voici une entr'autres, en date du 5 Juin. . .
 „ Nous sommes en relâche ici pour réparer le *Solitaires* & la *Terpsicore*. Le premier, par une mau-

& cependant il est à présumer que les officiers employés en ce moment sont les plus expérimentés entre leurs camarades. Jugez-en par l'échantillon & voyez ce que vous avez à craindre !

Indépendamment de ces faits j'ai voulu mieux connoître le corps, & ayant eu occasion d'en questionner un membre (1), dont le témoignage ne pouvoit m'être suspect, j'ai appris de sa bouche ce que nous en avions à redouter. C'étoit d'ailleurs lui-même un excellent officier, très-appliqué à son métier, y ayant acquis des connoissances distinguées, & dont la perte a été d'autant plus regrettée du ministre qu'il étoit à la veille d'exécuter une mission secrète en Angleterre & sur les côtes de France. Voici le résultat de notre conversation, que j'ai, suivant mon usage, tout de suite écrite en rentrant chez moi. Je le désignerai sous le nom du *Marin* dans notre dialogue.

„ vaïse manoeuvre de M. le duc de Chartres, malgré les représentations de M. de la Motte Piquet, „ son capitaine de pavillon, a abordé la frégate & „ tous deux ont été endommagés & obligés de se „ rendre à Cadix. S. A. a eu la générosité d'écrire „ en cour qu'il ne falloit attribuer cet accident à personne qu'à lui. Le vrai est que c'est au Sr. de „ Bougainville, intrus dans le corps de la marine „ & intrigant, qui a capté la bienveillance du prince, qu'il faut le reprocher. Le prince est allé „ voir Gibraltar pendant qu'on met son vaisseau en „ état de retourner à la mer. „

(1) Le chevalier d'Oisy, capitaine de vaisseau, mort depuis peu.

L E M A R I N.

Jamais , fans doute , les circonſtances ne pourront être plus favorables à la France pour une guerre contre la Grande-Bretagne. Cependant je tremblerois encore s'il ſurvenoit une rupture.

L' E S P I O N.

Comment ! eſt-ce que vous ne ſeriez pas prêts ?

L E M A R I N.

Pas tout-à-fait. Nous n'avons ni vaiſſeaux , ni munitions , ni matelots , ni officiers.

L' E S P I O N.

Je n'y conçois rien. J'entends dire dans toutes les converſations , quant aux vaiſſeaux , que vous en regorgez. Bien plus , un de vos camarades m'a aſſuré que lors de la diſgrace du duc de Choïſeul (1) , à la veille de nous déclarer la guerre , vous aviez 64 vaiſſeaux de ligne , non compris ceux de la compagnie des Indes , dont , par arrangement avec les actionnaires , le roi devenoit propriétaire.

L E M A R I N.

Il vous a dit vrai , & je puis vous en donner la preuve , car j'ai dans ma poche la liſte de notre marine en 1771 , que je me trouve par haſard à raiſon d'un travail que j'ai fait ce matin avec le miniſtre (2). Elle n'eſt pas

(1) Le 24 Décembre 1770.

(2) M. le chevalier d'Oïſy me tira en même temps cette liſte , & , ſur ma curioſité d'en prendre copie , il me le permit. Je vous l'envoie juſqu'à ce

beaucoup augmentée depuis , parce que M. de Boynes s'est plus occupé à faire des expériences que des vaisseaux , que d'ailleurs nous ne pouvions trop travailler à cet accroissement sans nous faire avec vous autres une querelle que l'humeur pacifique de Louis XV. vieillissant ne vouloit pas engager. Bien plus , elle est diminuée , en ce que n'ayant eu aucun soin de ces bâtimens , beaucoup se trouvent pourris , dans le cas d'une refonte ou d'un radoub considérable , même avant d'avoir été à la mer. On m'écrit de Toulon qu'il n'y a pas actuellement six vaisseaux en état d'être armés. Vous en pouvez juger aisément par la liste qu'on répand depuis quelque temps du nombre considérable de vaisseaux , qui doivent occuper pendant plus de dix-huit mois cette foule d'ouvriers qu'on fait passer dans nos ports.

L'ESPION.

Et vos magasins , est-ce qu'ils ne sont pas bien fournis ?

LE MARIN.

Par la prévoyance & l'activité de M. de Sartine il vient de nous arriver des flûtes du roi chargées de toutes sortes de marchandises du Nord pour la construction , le radoub & grément de nos vaisseaux ; mais malheu-

que je puisse vous faire part des changemens. La carte de la marine de Toulon sur-tout est précieuse par ses détails. Enfin , vous y trouverez un catalogue des vaisseaux de l'Espagne à cette époque. Je vous renvoie le tout à joindre à la fin de ma lettre.

reusement il ne peut se pourvoir de matelots avec la même facilité. Cette classe d'hommes ne peut se former qu'avec le temps & par un grand exercice.

L'ESPION.

Mais vous en avez dû rétablir l'espèce depuis la paix.

LE MARIN.

Vous nous en avez ôté le meilleur moyen en nous enlevant le Canada, Louisbourg & restreignant nos pêcheries. Le roi a fait très-peu d'armemens, & nous sommes fort mal pourvus en ce genre. Nous n'aurions pas actuellement de quoi armer tous nos bâtimens.

L'ESPION.

Pourquoi n'avez-vous pas cherché à suppléer aux occasions qui vous manquoient de naviger dans vos colonies du Nord de l'Amérique que nous vous avons conquises, par d'autres courses dans les mers du Nord de l'Europe, qui vous auroient procuré le triple avantage d'étendre vos classes de marins, de vous pourvoir à meilleur compte des matieres de premiere nécessité pour la marine & de les avoir d'une qualité supérieure ?

LE MARIN.

Vous avez trouvé là une des plus grandes fautes politiques qu'aient commis les ministres de la marine depuis la paix.

L'ESPION.

J'ai été surpris d'apprendre dans mon voyage en Russie qu'on voyoit à Cronstadt commu-

nément 200 vaisseaux Anglois par an, & tout au plus 4 ou 5 de votre nation. Cependant c'est par cette branche de commerce que vous auriez pu vous dédommager de vos pertes.

L E M A R I N.

Nous aurions gagné nous-mêmes le fret que nous payons continuellement à une foule de navires Hollandois, qui nous apportent le chanvre, le goudron, le bois de sapin, les mâtures, les fers, soit pour le roi, soit pour les négocians. En outre, j'ai été souvent à même de vérifier que ces facteurs étrangers ne nous procuroient que des marchandises de qualité inférieure, quelquefois même les parties avariées de ces matieres, & qu'ils nous les vendoient le double de ce qu'elles coûtent dans le pays.

L' E S P I O N.

Je m'en rapporte bien à cette nation.

L E M A R I N.

J'en ai donné un exemple dans un mémoire que j'ai fourni au ministre sur cet objet. Pour l'engager à augmenter ainsi la marine du roi, je supposois un chargement de chanvre qui coûte tout au plus 12 livres le quintal à Pétersbourg; les frais d'armement, si l'on doit les compter, avec les droits acquittés à Elseneur, quand même on supposeroit que les vaisseaux de S. M. les payassent, n'augmenteroient pas le prix de 20 sols par quintal. On auroit donc pour 13 livres ce qui coûte de la seconde main, & dans l'état actuel des choses, 26 ou 28 livres.

L'ESPION.

Je croyois, avant de connoître ce pays-ci & son commerce, que quelque raison d'état secrète ou ignorée empêchoit de prendre la résolution que vous avez suggérée à M. de Sartine; mais je fus bien surpris d'apprendre d'un François (1), chargé par *interim* du consulat de Pétersbourg, qu'il n'avoit cessé de faire à deux ministres successifs (2) des représentations vives & pressantes, de l'espece de celles dont vous me parlez.

LE MARIN.

Enfin, j'ai fait entendre raison au ministre actuel, & il vient de commencer cette utile navigation. Je fais que cette année il y a eu 25 ou 30 de nos bâtimens qui ont entrepris ce voyage, aussi nécessaire pour nous procurer des officiers que des matelots.

L'ESPION.

A légard des officiers, ce n'est pas le nombre qui vous manque. J'ai fait depuis peu acquisition d'un *état de la marine* qui me tient lieu d'almanach, & j'ai été émerveillé de cette multitude, qui ne doit pas vous servir à grand-chose en temps de paix.

LE MARIN.

Si ces Messieurs, soit dit entre nous, car ce sont mes camarades avec qui je ne veux pas me fâcher, servoient bien, du moins en

(1) M. Rimbert.

(2) M. le duc de Praslain & M. Boynes.

temps de guerre , le roi n'auroit pas à se repentir de les entretenir à si grands frais dans leur inutilité.

L'ESPION.

En effet , pendant la dernière guerre ils ont fait bien des sottises. Mais tout cela est renouvelé.

LE MARIN.

Oui , les individus. Mais l'esprit du corps , qui est diabolique , reste : la force de la vérité m'oblige d'en convenir. Elle ne doit pas être suspecte dans ma bouche.

L'ESPION.

J'aurois cru , au contraire , que la constitution de votre marine l'auroit rendue nécessairement excellente , car enfin sous Louis XIV. elle a été portée à un point de splendeur étonnant.

LE MARIN.

Ce n'a jamais été que par intervalles. Il y a un vice radical qui empêche qu'elle ne soit essentiellement bonne & se soutienne , sur-tout pendant la paix : c'est cette ligne de démarcation entre nos deux marines , suivant laquelle un officier de la marine marchande , quelque action qu'il fasse , est toujours exclu de la marine royale , & conséquemment des honneurs qui y sont attachés , même en temps de guerre ; & , au contraire , un officier de la marine royale se croiroit déshonoré s'il seroit dans la marine marchande , lorsque S. M. n'est pas dans le cas de l'employer ; ce qui ralentit l'émulation des premiers & laisse les au-

tres dans une inaction pernicieuse. Croiriez-vous que la moitié de nos gardes-marines & enseignes de vaisseau n'ont pas vu la mer (1)? En effet, depuis 14 ans de paix, le roi ayant encore fait moins d'armemens que de coutume, par la diminution de nos colonies, & ces jeunes gens ne pouvant être placés que sur les vaisseaux de S. M. & sous les ordres de leurs officiers, on n'a pu leur faire acquérir beaucoup de pratique. Ensuite la nécessité de les occuper aux moindres occasions qui se présentent, fait qu'on renforce les états-majors, lesquels étoient fort dispendieux en France, obligent le ministre, pour économiser les fonds de son département, d'être plus circonspect encore sur ces dépenses extraordinaires.

Il y a un autre inconvénient, moins sensible, mais également vrai. C'est qu'au moyen de cette quantité d'officiers, le service devient beaucoup plus doux, presque nul, & les jeunes gens ne se forment & ne s'habituent pas ainsi à la vie dure & active de leur métier.

En vous parlant, il y a un instant, des états-majors, j'ai paru y comprendre les gardes-marines, qui, dans le fait, n'en sont pas. On désigne en général sans cette dénomination ceux qui mangent à la table du capitaine, & pour lesquels il est payé par le roi. Les premiers, suivant l'esprit sage de l'institution, sont réputés de simples soldats, doi-

(1) Du moins avant les escadres d'évolution qui ont eu lieu depuis l'année dernière. C'est une restriction que me fit le chevalier d'Oisy.

vent en faire les fonctions , & manger ce qui s'appelle à la gamelle , c'est-à-dire , entr'eux , mais des mêmes vivres que l'équipage. Depuis long - temps on a oublié le principe de cette discipline sévère ; les chefs les reçoivent à leur table , & cet adoucissement funeste a introduit une familiarité , une insubordination , qui ne font que s'accroître lorsqu'ils sont parvenus au grade pour lequel ils sont faits & auquel ils aspirent. On en a vu un exemple bien remarquable l'année dernière , dans l'escadre où étoit M. le duc de Chartres. Ces jeunes gens avoient tellement abusé de la bonté , de la popularité de S. A. qu'ils n'ôtoient pas même leur chapeau en entrant où elle étoit , ou en l'abordant. Ce prince , peu accoutumé à cette indécence , n'a pas voulu s'en plaindre & les faire rentrer dans un devoir dont ils n'auroient jamais dû s'écarter. Il a seulement fait ses réflexions sur une pareille insolence & en a parlé à son retour à ses intimes , de qui je tiens l'anecdote.

L'ESPION.

Ces gardes-marines sont la pépinière de vos officiers , & ne peuvent être reçus qu'après avoir fait certaines preuves de noblesse.

LE MARIN.

Oui , l'on appelle *intrus* dans notre corps , & l'on regarde de mauvais œil tous ceux qui n'ont pas ainsi passé par les grades. Le prince dont je viens de vous parler , est censé l'avoir fait. Il partit de Rochefort l'année dernière en habit de *garde - marine* , & il fut nommé

pendant la campagne, fucceffivement ; *enseigne*, *lieutenant*, *capitaine* de vaisseau ; il a été élevé à la fin au grade de *chef d'escadre* qu'il a actuellement. Il ne sera déclaré *lieutenant-général* des armées navales qu'au retour.

L'ESPION.

Ainsi, ce qui paroîtroit devoir contribuer à la prospérité de votre marine y est un obstacle par les abus qui se sont glissés dans un établissement si exalté sous Louis XIV.

LE MARIN.

C'est que sous ce prince le mérite n'étoit pas exclu de notre corps ; que les *Dugué-Trouin* & les *Jean Barth* étoient admis à commander ses escadres. C'est que ce monarque favoit punir & récompenser. C'est que ses ministres, pleins de nerf, avoient le talent de donner des ordres, de les faire respecter & exécuter des plus illustres personnages. C'est que la discipline & les ordonnances ne souffroient aucune infraction. C'est qu'enfin les officiers de la marine, appliqués à leurs fonctions & assidus à leurs départemens, ne venoient point intriguer, cabaler à la cour, ne cirvenoient, n'obsédoient pas le ministre ; & sur-tout ne lui faisoient pas craindre de cheoir, s'il ne se rendoit docile à leurs inspirations, s'il ne gouvernoit par eux & sous eux.

L'ESPION.

Voilà de grands inconvéniens !

LE MARIN.

Si grands que M. le duc de Choiseul, lorsqu'il

qu'il avoit ce département , étoit tenté de casser tout le corps , pour le recréer ensuite sous une nouvelle forme , sentant bien qu'il n'avoit que ce moyen violent d'y remédier. Ne nous ayant plus sous sa direction , il n'y a pas pris le même intérêt. Son cousin , le duc de Praslin , étoit trop foible , trop inappliqué pour avoir de si grandes vues. Il a trouvé doux , au contraire , de laisser ainsi faire la besogne par ceux qui vouloient bien s'en charger. Est venu le Boynes (1) , tout neuf , sans consistance par lui-même , pétri d'ambition & d'amour-propre ; le moyen qu'il pût tenir tête à de grands seigneurs qui l'écrasoient de leur nom , de leur crédit , de leur supériorité ! M. Turgot n'a fait que passer. Nous avons aujourd'hui pour chef un ancien lieutenant-général de police. La marine n'a pu que se détériorer sous ces ministres , & se remplir de nouveaux abus.

L' E S P I O N.

Et qu'a-t-on fait de ce corps d'officiers de la compagnie des Indes ? J'en ai toujours ouï dire du bien.

L E M A R I N.

Certainement il faut avouer que c'étoit ce que nous avions de mieux. Sous le Boynes , il a été question un moment de les incorporer parmi nous. Bientôt un cri général s'est

(1) Je conserve l'expression même du chevalier d'Oisy , qui m'a paru avoir le plus souverain mépris pour ce ministre,

fait entendre ; toute la marine s'est révoltée contre un pareil sacrilège. Il a fallu abandonner ces braves gens à leur malheureux sort. Ils sont même , je crois , restés la plupart sans traitement , quoique les actionnaires eussent stipulé dans leur acte de cession au roi que S. M. s'obligerait de les récompenser.

L' E S P I O N.

Cela est incroyable. Il n'y a pas deux gouvernemens comme le vôtre ! en sorte qu'aujourd'hui , si vous aviez guerre avec nous , on ne sauroit qui envoyer dans l'Inde !

L E M A R I N.

Il s'est fait quelques armemens depuis pour ce pays-là. Mais en général , notre corps n'est point au fait de cette navigation.

L' E S P I O N.

Sans doute , on auroit recours alors à ces officiers qu'on dédaigne aujourd'hui.

L E M A R I N.

Cela ne seroit pas possible. Naturellement ils ne voudroient pas être sous nos ordres & jamais un officier de la marine , que dis-je ? jamais un garde-marine n'a servi sous un officier-bleu.

L' E S P I O N.

Que veut dire cette dénomination ?

L E M A R I N.

Nous appelons ainsi ceux qui n'ont point de grades dans la marine du roi , ou qui n'ont que des grades intermédiaires , & ne roulent point parmi nous. Les capitaines de flûte , de

brûlot, de frégate, même les officiers de port, quoiqu'ils aient cet avantage, & puissent parvenir au rang d'officier-général, nous répugnent beaucoup, & c'est à qui ne fera pas campagne avec eux.

L'ESPION.

Pour des marins, vous êtes bien délicats, Messieurs ?

LE MARIN.

Oh ! c'est comme cela. . . . Durant la guerre dernière un ministre qui auroit bien dû connoître l'esprit de notre corps, puisqu'il en étoit, M. de Massiat, a fait échouer une des plus utiles & des plus sûres expéditions qu'on eût entreprises. Il étoit question d'intercepter sur *Ste. Hélène* vos vaisseaux de la compagnie des Indes à leur retour.

L'ESPION.

Je me rappelle ce que vous voulez dire. C'est en 1759. Nous en avons bien ri en Angleterre. J'avois un de mes parens sur un de ces bâtimens, qui m'affura qu'il n'avoit tenu qu'aux François de s'emparer des cargaisons de ces navires, valant plus de 25 millions.

LE MARIN.

C'est précisément ce dont je voulois parler.

L'ESPION.

J'ai vu à la Haye en 1760 l'auteur du projet, un nommé Marchis. Il me conta comment M. de Massiat lui avoit laissé l'espoir de l'exécuter lui-même, comment, lorsque cet

étranger fut assez avancé pour ne pouvoir plus reculer, il lui fit entendre ensuite qu'il n'étoit pas possible qu'il commandât en chef, & l'éblouit par un brevet de capitaine de frégate pour la campagne, en l'assurant qu'il seroit toujours l'ame & le conseil d'un M. de Marnière, qui fut chargé de l'expédition; comment, par la jalousie & l'orgueil des officiers les plus subalternes & la mollesse du chef, il resta, sans la moindre fonction dans l'état le plus passif; comment, malgré toutes les sottises faites au moyen du peu d'égard qu'on eut à ses conseils, on vit cependant les navires indiqués, dans le temps prescrit, de manière à pouvoir s'en emparer; comment enfin on manqua toutes ces captures, malgré la facilité de les faire.

LE MARIN.

C'est à la lettre. Ce coup de main ne rata que par l'antipathie du corps des officiers contre l'intrus qu'on avoit mêlé parmi eux.

L'ESPION.

Cette basse envie étoit cependant bien aveugle. La pousser au point de manquer sa fortune! On a peine à croire de pareilles choses, d'autant que vous autres Messieurs de la marine royale, passez pour n'être pas dénués de l'esprit d'intérêt, pour être très-mercenaires, pour aimer à faire la pacoille.

LE MARIN.

On ne peut le nier. C'est prouvé par trop d'exemples. On a vu dans la dernière guerre des vaisseaux formidables ne pouvoir manœu-

vrer pour être trop chargés, & se laisser ainsi prendre, presque sans tirer un coup de canon. Mais si nous aimons bien l'argent, nous aimons encore plus l'honneur.

L'ESPION.

De quel *honneur* voulez-vous nous parler ? Car le véritable est de bien servir sa patrie.

LE MARIN.

Ce n'est pas de celui-là dont nous nous piquons, mais d'un qui nous touche plus personnellement, de *l'honneur du corps* ; c'est de ne point souffrir d'étrangers qui fassent mieux que nous, qui nous donnent des leçons, surtout des ordres, & de tout sacrifier plutôt que de recevoir cette humiliation.

L'ESPION.

Ce principe pourroit être bon s'il excitoit les talens parmi vos camarades, si pour ne point être surpassés, ils faisoient eux-mêmes des prodiges. Mais de la façon dont vous m'en parlez, ils n'en sont pas là.

LE MARIN.

Il ne faut cependant pas prendre les choses trop à la lettre. Dans le grand nombre nous avons encore des officiers de distinction, mais plus à la queue ou dans le centre du corps qu'à la tête. Voulez-vous bien me prêter votre almanach ?

L'ESPION.

Très-volontiers. Je serai fort aise de connaître les illustres adversaires que nous aurions à combattre, en cas de rupture.

(Ici, je lui remis mon état de la marine, & il apostilla successivement les noms que je vais vous indiquer.)

LE MARIN.

Quant à nos deux vice-amiraux, vous pouvez les apprécier aussi-bien que moi. M. le maréchal de *Conflans* (1) & M. le comte *Daché* (2) sont trop connus des Anglois pour

(1) Voici un portrait de cet officier tracé au commencement de la dernière guerre, moins défavorable. Je l'ai trouvé dans un manuscrit sur la marine, qu'on m'a confié, & l'impartialité exige d'autant mieux que je le place ici, que l'auteur étoit à même de le bien connoître & du corps de l'administration. Il est sous la date du 12 Décembre 1755. M. de *Conflans* n'étoit alors que lieutenant-général.

„ M. de *Conflans*, pour les talens du métier, élevé jusqu'aux nues par la moitié de la marine & mis par l'autre au dernier rang, réunit tous les suffrages sur l'article de la bravoure. Il a fait des fautes essentielles dans la dernière guerre. Sa campagne de 1746, auroit couvert de gloire un officier assez habile pour savoir mettre à profit les circonstances. Il dépendoit de lui de réparer le désastre de l'escadre du duc d'*Anville*, de s'emparer de *Chiboacton* & même de reprendre *Louisbourg*.

„ Il manque de grandeur d'ame, & n'a pas rougi de s'attribuer hautement la prise de *Northumberland*, que M. de *Perier* avoit réduit. La sobriété n'est pas sa vertu; il est vain, emporté, foible, capricieux, & se laisse conduire par de jeunes cerveaux. S'il peut être regardé comme un général, c'est tout au plus un jour d'action. „

(2) Dans le même manuscrit, voici ce qu'on disoit de M. *Daché*. „ M. *Daché* a beaucoup d'acquit, de courage & d'ambition, mais il n'est pas heureux ... au reste, aimable & très-généreux. Il est à la tête des capitaines. „

avoir rien à vous en dire. Tous deux vous ont encore été plus utiles que l'amiral Byng à la France. Vous devez au premier la perte entière de notre marine & au second vos prodigieux succès dans l'Inde, la prospérité de vos établissemens & la destruction de notre compagnie ; mais vous avez tiré parti même de la faute de votre amiral en le faisant servir d'exemple. On ne connoît point cette manière d'instruire chez nous : au contraire, on a récompensé M. Daché, en le mettant à la tête de notre corps, & l'on s'est contenté de ne pas donner à M. de Conflans le cordon-bleu auquel il aspirait.

L'ESPION.

Que cet honnête homme ne venoit-il chez nous ? Nous ne lui aurions pas donné nos flottes à commander, mais tous les cordons qu'il auroit désiré.

LE MARIN.

C'étoit celui de Turquie qu'il lui falloit.

L'ESPION.

Et vos lieutenans-généraux ? Vous avez, sans doute, là de vieux routiers, des loups de mer ?

LE MARIN.

Ne plaîfantez pas. En voilà un qui vaut bien les vôtres : le comte d'Estaing. Il a toutes les qualités essentielles à un sîbustier, un courage intrépide, une santé robuste, une activité, une patience infatigable : il n'a d'autre défaut que d'avoir la vue basse. Il a en outre toutes

celles nécessaires au commandement , la tête la mieux organisée , de la dignité , de la fermeté , un amour ardent de la discipline. Il est travailleur : actuellement il a quatre secrétaires qu'il emploie ; il joint la théorie à la pratique , il a de grandes vues , s'occupe sans relâche de son métier , & ne seroit pas moins bon ministre qu'excellent général.

L' E S P I O N.

Malgré cela j'ai ouï dire que votre corps ne l'aimoit pas.

L E M A R I N.

Parce qu'il est entaché de ce péché originel que rien ne peut effacer , qu'il est un intrus.

L' E S P I O N.

Mais c'est un homme d'un grand nom , ce me semble ?

L E M A R I N.

Personne ne l'ignore , mais il n'a point passé par les grades. Un gentilhomme qui sert depuis quarante ans ; qui fait que sans se presser en rien , sans se distinguer , il doit parvenir avec le temps à être officier-général , voit de mauvais œil un personnage qui , sous prétexte de belles actions , vient lui passer sur le corps & le reculer de son rang. Cela n'étoit point dans ses arrangemens lorsqu'il s'est fait garde de la marine ; & une récompense ainsi accordée au mérite , est à ses yeux un passe-droit , lui rendant odieux l'individu couvert d'une gloire qui l'offusque.

L'ESPION.

Je commence à me rendre. Je n'étois pas au fait d'une hiérarchie militaire, où les rangs se reglent sur les rides & non sur les cicatrices. Cela ne se pratique pas ainsi chez nous. Chaque nation a sa méthode.

LE MARIN.

Raillerie à part, il faut convenir que nous n'avons dans notre corps personne qui approche du mérite de M. le comte d'Estaing. Aussi, malgré les clameurs élevées contre lui, lorsque le Boynes, le redoutant, l'a envoyé à Brest pour y commander, personne n'osa broncher, & il fit respecter ses ordres avec une austérité à laquelle nous n'étions pas accoutumés. C'est ce qui s'appelle un maître homme dans toute la force du terme.

L'ESPION.

Qu'est-ce que ce M. de *Beaufremont*, Prince de *Listenois*? Voilà encore un grand nom! (1)

LE MARIN.

Celui-là est dans les regles. Il a cheminé par

(1) On en avoit des espérances en 1755, suivant le manuscrit déjà cité: on disoit le chevalier de *Beaufremont*, chef d'escadre, est rempli d'ardeur & animé d'une noble émulation; il fait ce qu'il doit à son nom & n'en démentira pas l'éclat lorsque l'occasion lui fournira les moyens de se distinguer: il s'est trop peu appliqué au métier, mais il s'en apperçoit, & pourra réparer son peu d'acquit: c'est l'homme du monde le plus aimable, cultivant la jeunesse jusqu'à l'indécence: ses manieres contrastent parfaitement avec la morgue de bien d'autres.

tous les degrés. Aussi a-t-il l'esprit du corps supérieurement. Du reste il a bien fait, car ses talens ne l'auroient sûrement pas fait connoître. Il aime cependant assez son métier, il en parle avec plaisir, par loquacité, pour bavarder, plutôt que par attrait véritable, car il ne l'a jamais étudié. Il est d'une ignorance crasse. Il commandoit une division dans l'escadre de M. de *Conflans*, & prenant pour signal de chasse celui de ralliement, il se mit à fuir à pleines voiles jusqu'à ce qu'il eût atteint la rade de l'isle d'Aix.

L'ESPION.

En voilà assez. Je m'en souviens à présent. C'est encore un de nos amis. J'avois l'ingratitude de le méconnoître !

LE MARIN.

Quant au comte d'*Aubigny* (1), c'est un homme sage, appliqué à son métier, bon pour

(1) Voici ce qu'on en écrivoit de Rochefort, le 17 Janvier 1756.... « Je ne vous dirai rien de nos » matadors, parce que vous savez aussi-bien que moi » ce qu'ils jaugent, & qu'il n'y a aucun d'eux qui » ait jamais rien fait de fort éclatant, & qui mérite » une place bien honorable dans l'histoire; je n'en » vois que trois ici au-dessus du commun. Mrs. de » *Marnemara*, lieutenant-général, d'*Aubigny* & de l'*E-* » *guille*, Capitaines de vaisseau. Le premier est capa- » ble d'un grand détail & heureux. Le second passe » pour brave & entendu. Le dernier promet beau- » coup, sachant sa besogne, ayant de la tête & con- » servant un grand sang froid dans l'action la plus » chaude. Ce trio actuel est une espece de bouts rimés » que les événemens rempliront. »

remplir une mission ordinaire, mais qui ne s'est pas signalé dans aucune action d'éclat ni de tête.

Le comte de *Roquefeuil* a beaucoup d'esprit, est parfaitement instruit, mais si distrait qu'on ne peut rien lui confier, il feroit voile pour le Nord, comptant aller dans le Sud.

L'ESPION, lisant aussi.

Et le marquis de *Saint-Aignan* ?

LE MARIN.

Pauvre homme! n'ayant que son nom pour lui (1). Le comte de *Cousages la Rochefoucault* de même (2). Le Prince de *Montbazou* (3),

(1) Voici ce qu'on écrivoit de Toulon, le 1er Février 1756 : " nous avons encore Mrs. de *Saint-Aignan & Livry*, qu'on regarde comme gens faits pour parvenir bientôt à la cornette. Le premier, quoique résident dans le département, n'est pas encore bien habile. Il commande *le Lion*. Si pendant la campagne il se présente une occasion, on verra s'il est en état de s'en tirer. Quant à l'autre, comme il n'y a point à Paris d'école de marine, on ne suppose pas qu'il y ait appris son métier pendant le long séjour qu'il y a fait. "

(2) „ Né à Aix, poli, facile dans le commerce.
„ Il a eu plusieurs commandemens depuis la paix.
„ C'est au temps à développer ce qu'on doit attendre de ses talens. „

(3) Autrefois le chevalier de *Rohan*. " Il aime son métier, le possède & en est possédé. Il est de l'aveu de toute la marine le meilleur matelot du roi de France. Il n'est pas son meilleur soldat; on parle du *Terrible*, du fond de cale, & l'on se tait du reste.

excellent manœuvrier , meilleur matelot que capitaine , franc étourdi , fort libertin , en un mot , grand seigneur dans toute la force du terme , en ayant les travers & les vices. Quant au vicomte de *Morogues* , appelé dans les ports par dérision le vicomte de *Morgue* , c'est autre chose. Il ne manque point de talent ; il est bon artilleur , mais encore plus grand intrigant : c'étoit un des conseillers du Boynes ; il étoit de ses parties fines , & lui faisoit faire tout ce qu'il vouloit , c'est-à-dire , bien des sottises. Du reste , il a été peu à la mer ; il ne s'y est nullement signalé ; il n'a par devers lui aucune action , aucune campagne mémorable ou connue.

En voici un autre qui n'a pas inventé la poudre , mais qui prouve que dans notre métier , le cœur est la partie essentielle : qu'il peut suppléer à la tête. Si tous nos camarades avoient comme lui payé de leur personne dans la dernière guerre , vous n'auriez pas tant de vaisseaux à nous & tant d'autres choses vraisemblablement. Il a perdu un bras dans un commandement. (1) C'est M. de *Maurville*.

„ Il étoit bien jeune alors : c'est aux occasions à
 „ fixer sa réputation.

„ Il va être capitaine , il n'est lieutenant que de
 „ 1751. „

(1) Relation du combat de *l'Aquilon* , du 20 Mai 1756... grand courage de M. de *Maurville* , qui , le chirurgien voulant lui conserver son bras , s'écrioit *il est inutile ; coupez ce qui reste , mettez l'appareil & qu'on me monte sur le gaillard...* Il ne put monter , mais il s'écria de nouveau : *courage , grand feu ; je*

L' E S P I O N.

Je connois ce nom-là ; car nous mettons aussi sur nos tablettes ceux qui nous ont fait du mal & nous conservons de l'estime pour eux , au défaut de reconnoissance.

L E M A R I N.

Voilà tous nos lieutenans-généraux qui à les apprécier à leur juste valeur , se réduisent à un , digne à tous points de remplir les fonctions d'un grade aussi supérieur. Mais M. de Sartines nous en promet de sa façon , & nous jugerons de son choix.

L' E S P I O N.

Etes-vous mieux en chefs d'escadre ?

L E M A R I N.

Poursuivons. Le bailli de *Raimond d'Eaux* , excellent officier en temps de paix.

Le comte d'*Orvilliers* , dévot & point hypocrite , conséquemment faisant bien son métier , ce qu'il met au rang de ses devoirs ; borné , du reste , & sans aucune action d'éclat qui annonce des talens supérieurs.

Duchaffault de Besné. Nous en avons déjà fait mention. Il sera sûrement avancé à la fin de la campagne , & le meilleur lieutenant-général après M. d'*Estaing*.

défens d'amener... il ajoutoit qu'avec l'intrépidité l'on vaincroit... On ne connoit plus de sabords à l'*Aquilon*... L'Anglois a fini par envoyer ses cuillers & fourchettes faute de munitions... L'*Aquilon* a tiré 1,100 & plus de boulets de 12... On dit qu'on n'a jamais vu de vaisseau dans l'état où étoit l'Anglois. On doute qu'il puisse regagner ses côtes.

Mercier. Bon à accoupler au bailli de Raymond d'Eaux.

Le comte de *Breugnon* (1), de pierre mine, peu imposant dans le commandement, ayant beaucoup servi durant la dernière guerre & même depuis.

De la Touche. Encore un, auquel vous devez des actions de grâces, Messieurs les Anglois.

L'ESPION.

Oui; ce personnage figure dans les tableaux de notre Wauxhall. C'est à lui que nous sommes redevables, si je m'en souviens bien, de la conquête de la Martinique.

LE MARIN.

Dabon, est actuellement en activité, commande la division de Toulon, un des meilleurs marins au département de ce port, peu fécond en habiles gens.

Chevalier *Fouquet*, vicomte de *Roquesfeuille*. Ces deux n'ont encore point figuré en chef.

La Jonquière Taffanel, grand pacotilleur,

(1) Sous la date du 19 Mars on lit : " M. de Breugnon, lieutenant de vaisseau, est le fils d'un des plus anciens & des plus braves officiers de la marine, qui a servi avec distinction dans toutes les campagnes du grand Du Gay. Un exemple aussi prochain mène loin quelquefois & est bien propre à exciter l'émulation. Aussi M. de Breugnon ne manque ni d'ardeur ni de talent pour le métier. Il a servi dans les dernières guerres sur les gardes-côtes, a commandé, croisé & convoyé des flottes & a fait bien par-tout. „

comme presque tous les officiers du département de Rochefort. *Voutron*, idem.

De Broves est parvenu là par rang d'ancienneté, n'a jamais fait parler de lui, n'a point commandé. On ignore absolument son mérite.

L' E S P I O N.

Ainsi je vois que vos chefs d'escadre se réduisent à deux, *Mrs. Duchaffault & de Breugnon*, mais qui ensemble ne valent pas l'unique de vos lieutenans-généraux.

L E M A R I N.

Au gré de bien des gens ce sera juger fort à la rigueur : mais c'est mon avis.

L' E S P I O N.

Peut-être dans vos capitaines de vaisseau, dont le nombre me paroît fort considérable, en est-il davantage sur lesquels on puisse compter dans l'occasion.

L E M A R I N.

Cela doit être sur le grand nombre. Je trouve d'abord parmi ceux qui prétendent à la corvette & qui y vont passer incessamment, *M. de Guichen*, qui a commandé l'année dernière l'escadre d'évolution. *M. de la Touche Tréville* (1),

(1) Ce *M. de la Touche Tréville* est un intrus dans la marine, qui sort du corps des cadets. Il commandoit l'année dernière 1756 le *Zéphir* dans l'escadre de *M. d'Aubigny* à la Martinique. Le premier bruit qui avoit couru de la prise du *Warwick* lui attribuoit l'honneur de la victoire. On a su depuis qu'il n'avoit été que spectateur & que *M. Duchaffault* avoit tout le mérite de cette action. Néanmoins cette pre-

annonçant beaucoup de choses , & en ayant fait peu bien. Le chevalier du *Dresnay de Roches*, l'homme le plus fin , c'est-à-dire , le plus fourbe de la marine. Il a été gouverneur de l'isle de France , ne s'y est fait connoître que par des tracasseries & des querelles, dont l'astuce & la faveur l'ont tiré sans qu'il soit justifié véritablement aux yeux des honnêtes gens. Le chevalier de *Fabry* s'est emparé du ministère & a de grandes précautions , mais n'ira pas bien loin par son mérite personnel. Le vicomte de *Rochechouart* , n'ayant guere qu'un beau nom pour lui. (1)

miere impression a fait effet , & il a profité de cette disposition heureuse où l'on étoit à son égard , non-seulement pour se faire faire capitaine de vaisseau , mais pour avoir le pas sur tous ses anciens , qui ne l'ont été qu'à la promotion dernière. Il est frere du *la Touche* , qui a été en Prusse , & que tout le monde connoît. Au demeurant , c'est un homme adroit , insinuant , qui a beaucoup d'esprit , de politesse , un très-beau danseur & un très-petit guerrier ; en outre , faux & cachant sous une apparence de candeur & de bonne amitié le cœur le plus traître & le plus ulcéré. Extrait d'une lettre de *Rochechouart* du 23 Mai 1757.

(1) M. de *Rochechouart* est vain , parce qu'il s'occupe trop de ce qu'il est , & ne fait pas assez ce qu'il vaut. Il est excessivement froid & timide ; ce qui vient d'une crainte ridicule de se compromettre. Son malheur est d'avoir été élevé dans le fond de la Gascogne , de n'avoir pas connu de bonne heure le monde & la cour & d'avoir pris l'un & l'autre à gauche. Il a de la douceur dans le caractère , de la noblesse dans la façon de penser , beaucoup de justice dans l'esprit & encore plus d'entêtement. C'est
Le

Le chevalier *de Ternay*, l'officier qui s'est signalé le dernier dans la guerre de 1757, & a conservé l'honneur du pavillon, lorsque tout étoit perdu. Il a relevé le chevalier *Des Roches* dans l'Inde, & s'y est acquis plus d'amour & de considération.

Entre la foule des autres qui ne sont pas si près d'être officiers-généraux, je remarque *Riouffe*, sorti du port parvenu par son mérite. Il n'ira pas plus loin, & ses talens même sont circonscrits dans des missions particulières.

Le comte *de Grasse du Bar* a beaucoup servi, plus pour exister que pour acquérir de la gloire. Bon subalterne, parce qu'il est souple; incapable de commander, parce qu'il est insolent & n'a point de tête. Son nom est connu de tout temps dans la marine, sur les listes seulement. Aucun de ses ancêtres ne s'y est signalé par des faits mémorables dignes de passer à la postérité. L'amour de l'argent lui a fait épouser la fille d'un premier commis & faire une mésalliance, plus rare en Provence que dans les autres provinces.

Hector, plus digne de descendre du valet de carreau que du héros de Troye.

Chevalier *de Monteil* a beaucoup commandé, a desir de mériter, mais vient de faire une sottise dans l'escadre.

Bougainville, fils d'un notaire; intrus ayant fait beaucoup de métiers, encore jeune, ar-

un des meilleurs officiers de la marine, & un de ceux qui se trouvent dans la plus belle passe. Extrait d'une lettre de Brest du 12 Décembre 1775.

dent , & décidé à parvenir de quelque manière que ce soit.

Bigot , mal vu , comme frere de l'intendant du Canada , déshonoré ; d'ailleurs n'a pas un de ces mérites transcendans qui effacent toutes les taches.

Marquis de Vaudreuil , d'un nom respecté dans la marine , fait pour parvenir à tout , n'a point encore de grandes actions par devers lui , mais en fera sûrement si l'occasion s'en présente.

Tronjoly , officier de mérite , plein d'ardeur & d'imagination , sans cesse occupé de son métier.

La Poype vertrieux , connu par une mauvaise brochure sur la marine.

Le *Marquis de Chabert* , de l'académie des sciences : bon la plume à la main.

Comte *Dumaitz de Goimpy* , à distinguer , peut aller loin.

Le Comte *d'Amblimont* , le plus bête de la marine , & c'est beaucoup dire !

Saulx de Rosnevet , s'occupe de son métier , a du talent pour la construction , de l'imagination , & brûle de se faire connoître.

Entre les lieutenans & enseignes de vaisseaux , trop jeunes pour s'annoncer autrement qu'en donnant des espérances , je trouve *M. Keredern de Trobiant* , déjà ancien , & fait pour être incessamment à même de se distinguer dans le grade de capitaine de vaisseau.

M. de Fleurieu , tout jeune , & d'un mérite éminent en théorie , s'est fait connoître à Lyon , dès le college , par une these brillante

qui annonçoit sa vocation. Elle avoit pour objet *l'application des mathématiques à l'art nautique*. Ses talens lui ont valu la confiance la plus intime du ministre, & sûrement il l'avancera de bonne heure & fera en sa faveur un passe droit bien mérité.

Cornic, lieutenant parvenu à ce grade, étoit un corsaire dans la dernière guerre, & par une foule de belles actions a forcé, pour ainsi dire, l'entrée de notre corps, & seroit un des hommes les plus dangereux pour vous en cas de guerre.

De Borda est très-connu par des voyages entrepris pour la perfection des cartes marines, des instrumens utiles à la mer, de l'astronomie & des sciences occupant l'académie dont il est membre.

Le chevalier de *Marguery*, le chevalier de *la Coudraye*, d'*Asnieres*, de *Flotte*, de *Rosilly*, de *Roche gude*, de *Bonnaventure*, &c. je ne finirois pas en vous nommant toutes nos jeunes gens qui s'appliquent & sont animés d'une belle émulation. C'est au temps & aux circonstances à développer leurs talens. Puissent l'orgueil, l'insubordination & l'envie ne pas les flétrir ! Ces défauts, trop communs dans notre corps, en ont empêché plusieurs de briller dans la carrière & sur-tout d'être utiles à la patrie.

L'ESPION.

Je vois que tous ces Messieurs ne menacent que nos descendans.....

Nous nous séparâmes alors, & j'appris peu

après que cet officier, dont j'avois en quelque sorte reçu le testament de mort, n'existoit plus; ce qui me permet d'avoir moins de ménagement & de vous le nommer pour donner plus de poids à ma lettre.

Ne vous voilà pas mal au fait d'une partie qui doit vous toucher essentiellement, & peut-être en savez-vous plus long aujourd'hui que ce lord North, que je voudrois bien voir à Philadelphie. Je le desirerois là pour qu'on en fit justice, puisque nous n'avons pas le courage de nous la faire.... Pardon de mon humeur, Milord; mais toutes les fois que je lis nos gazettes, elle augmente. Il faut cependant la mettre de côté pour vous embrasser avec la cordialité que vous méritez.

Paris, ce 4 Juillet 1776.

LISTE des *Vaisseaux à mettre en armement,*
au mois d'*Août* 1776.

V A I S S E A U X.	Canons.
<i>La Ville de Paris.</i>	90
<i>Le Duc de Bourgogne.</i>	80
<i>Le Robuste.</i>	76
<i>Le Magnifique.</i>	74
<i>L'Intrepide.</i>	74
<i>L'Actif.</i>	74
<i>Le Zodiaque.</i>	74
<i>La Victoire.</i>	74
<i>Le Bien-Aimé.</i>	74

	<i>Canons.</i>
<i>Le Prothée.</i>	64
<i>L'Éveillé.</i>	64
<i>Le Roland.</i>	64
<i>Le Solitaire.</i>	64
<i>Le Bizarre.</i>	64
<i>L'Alexandre.</i>	64
<i>Le Fier.</i>	50
<i>L'Amphion.</i>	50
<i>Le Dauphin Royal.</i>	70

F R É G A T E S.

<i>L'Indiscrete.</i>	30
<i>L'Inconstante.</i>	30
<i>La Boudeuse.</i>	30
<i>L'Oiseau.</i>	26
<i>La Blanche.</i>	30
<i>Le Zéphir.</i>	26
<i>La Lunette.</i>	6

P O U R L A F I N D E L' A N N É E.

Vaisseaux.

<i>La Couronne.</i>	80
<i>Le Palmier.</i>	74
<i>Le Glorieux.</i>	74
<i>Le Citoyen.</i>	74
<i>L'Union.</i>	64
<i>L'Indien.</i>	64
<i>L'Actionnaire.</i>	64
<i>Le Sphinx.</i>	64

F R É G A T E S.

<i>La Sincere.</i>	30
<i>L'Amphitrite.</i>	30

	<i>Canons.</i>
<i>La Dédaigneuse.</i>	30
<i>La Danaë.</i>	30
<i>L'Étourdie.</i>	20

POUR L'ANNÉE PROCHAINE.

Vaisseaux.

<i>La Bretagne.</i>	100
<i>Le Saint-Esprit.</i>	80
<i>L'Orient.</i>	76
<i>Le Conquérant.</i>	74
<i>Les Six Corps.</i>	74
<i>Le Diligent.</i>	74
<i>Le Minotaure.</i>	74
<i>Le Diadème.</i>	74
<i>Le Northumberland.</i>	66
<i>Le Vengeur.</i>	66

FRÉGATES.

<i>La Belle Poule.</i>	30
<i>La Malicieuse.</i>	30
<i>La Folle.</i>	26
<i>La Légère.</i>	26

État général des Vaisseaux de la Marine de France, en 1771.

<i>Année.</i>	<i>Vaisseaux.</i>	<i>Canons.</i>	<i>Départ.</i>
---------------	-------------------	----------------	----------------

PREMIER RANG.

1759	<i>Le Royal Louis (lég. rad.)</i>	116	Brest.
1765	<i>La Bretagne.</i>	110	Idem.
1764	<i>La Ville de Paris.</i>	90	Idem.
1765	<i>Le Saint-Esprit.</i>	80	Idem.

<i>Année.</i>	<i>Vaisseaux.</i>	<i>Canons. Départ.</i>
1761	<i>Le Duc de Bourgog. (lég. rad.)</i>	80 Idem.
1763	<i>Le Languedoc.</i>	80 Toulon.
1757	<i>Le Tonnant.</i>	80 Idem.

S E C O N D R A N G .

1766	<i>L'Orient.</i>	74 Brest.
1766	<i>Le Magnifique.</i>	74 Idem.
1758	<i>L'Intrépide. (à refondre.)</i>	74 Idem.
1760	<i>Le Sceptre.</i>	74 Idem.
1760	<i>Le Palmier.</i>	74 Idem.
1760	<i>Le Diadème.</i>	74 Idem.
1760	<i>Le Zodiaque.</i>	74 Idem.
1760	<i>Le Minotaure.</i>	74 Idem.
1759	<i>Le Robuste. (grand rad.)</i>	74 Idem.
1762	<i>Le Citoyen.</i>	74 Idem.
1762	<i>Les Six Corps. (léger rad.)</i>	74 Idem.
1762	<i>Le Diligent. (grand rad.)</i>	74 Idem.
1762	<i>Le Glorieux. (grand rad.)</i>	74 Idem.
1766	<i>Le Conquérant.</i>	74 Brest.
1766	<i>La Couronne.</i>	74 Idem.
1766	<i>Le Protecteur.</i>	74 Toulon.
1766	<i>Le Zélé.</i>	74 Idem.
1766	<i>La Bourgogne.</i>	74 Idem.
1766	<i>Le Marseillois.</i>	74 Idem.
1766	<i>Le Guerrier.</i>	74 Idem.
1766	<i>Le Souverain.</i>	74 Idem.
1766	<i>L'Hector.</i>	74 Idem.
1766	<i>Le César.</i>	74 Idem.

T R O I S I E M E R A N G .

1767	<i>Le Dauphin Royal.</i>	70 Rochef.
1757	<i>Le Northumberland. (gr. rad.)</i>	68 Brest.
1761	<i>Le Prothée. (demi-refonte.)</i>	64 Idem.

<i>Année.</i>	<i>Vaisseaux.</i>	<i>Canons.</i>	<i>Départ.</i>
1761	<i>L'Atif.</i> (demi-refonte.)	64	Idem.
1761	<i>Le Sphinx.</i> (grand rad.)	64	Idem.
1765	<i>L'Éveillé.</i> (grand rad.)	64	Idem.
1765	<i>Le Solitaire.</i> (refonte après une campagne.)	64	Idem.
1765	<i>Le Vengeur.</i>	64	Idem.
1762	<i>L'Union.</i>	64	Idem.
1762	<i>Le Brillant.</i> (léger rad.)	64	Idem.
1763	<i>L'Artésien.</i>	64	Idem.
1763	<i>Le Saint-Michel.</i>	64	Idem.
1763	<i>Le Content.</i>	64	Idem.
1763	<i>Le Triton.</i>	64	Idem.
1763	<i>Le Lion.</i>	64	Idem.
1763	<i>Le Vaillant.</i> (lég. radoub.)	64	Brest.
1763	<i>Le Fantasque.</i>	64	Idem.
1763	<i>L'Altier.</i>	64	Idem.
1763	<i>L'Aventurier.</i> (construit à Gênes)	64	Idem.
1763	<i>La Rencontre.</i>	64	Idem.
1763	<i>Le Hazard.</i>	64	Idem.
1763	<i>La Provence.</i>	64	Idem.
1763	<i>Le Sage.</i>	64	Idem.
1765	<i>Le Hardi.</i>	64	Idem.
1767	<i>Le Bizarre.</i>	64	Rochef.
1763	<i>Le Bordelois.</i>	56	Idem.
1763	<i>La Ferme.</i>	56	Idem.
1764	<i>L'Utile.</i>	56	Idem.
1764	<i>Le Flamand.</i>	56	Idem.
1764	<i>Le Sagittaire.</i>	50	Toulon.
1764	<i>Le Fier.</i>	50	Rochef.
1764	<i>L'Hyppopotame.</i>	50	Idem.
1764	<i>L'Amphion.</i>	50	Idem.

Année de *Canons du ca-*
Const. FRÉGATES. libre de 12. Départ.

1764	<i>La Terpsicore.</i>	26	Brest.
1764	<i>La Légère.</i>	26	Idem.
1764	<i>L'Infidelle.</i>	26	Idem.
1764	<i>La Chimere.</i>	26	Idem.
1764	<i>La Gracieuse.</i>	26	Idem.
1764	<i>La Boudeuse.</i>	26	Nantes.
1764	<i>L'Aurore.</i>	26	Rochef.
1764	<i>La Dédaigneuse.</i>	26	Bord.
1764	<i>La Belle Poule.</i>	26	Idem.
1764	<i>L'Amphitrite.</i>	26	Idem.
1764	<i>La Tourterelle.</i>	26	Idem.
1764	<i>L'Inconstante.</i>	26	le Hav.
1764	<i>La Sincere.</i>	26	Idem.
1764	<i>La Blanche.</i>	26	Idem.
1764	<i>La Vengeance.</i>	26	Idem.

Du calibre de 8.

1764	<i>La Mignonne.</i>	26	Toulon.
1764	<i>La Malicieuse. (grand rad.)</i>	26	Brest.
1764	<i>La Licorne. &</i>	26	Idem.
1764	<i>La Folle.</i>	26	Idem.
1764	<i>La Danaë. (léger radoub.)</i>	26	Idem.
1764	<i>La Topaze.</i>	26	Idem.
1764	<i>La Pleyade.</i>	26	Idem.
1764	<i>La Fortune.</i>	26	Idem.
1764	<i>La Sultane.</i>	26	Idem.
1764	<i>L'Engageante.</i>	26	Idem.
1764	<i>Le Zéphir.</i>	26	Brest.
1764	<i>La Renommée.</i>	26	Idem.
1764	<i>L'Aigrette.</i>	26	Rochef.

<i>Année.</i>	<i>Frégates.</i>	<i>Canons. Départ.</i>
1764	<i>La Diligente.</i>	26 Idem.
1764	<i>La Comete (à refondre.)</i>	26 Idem.
1764	<i>L'Oiseau.</i>	26 Idem.
1764	<i>L'Athalante.</i>	26 Toulon.
1764	<i>L'Héroïne. (à refondre.)</i>	24 Brest.
1764	<i>La Thétis. (léger radoub.)</i>	24 Idem.

<i>Année de</i>	<i>Canons de 6</i>
<i>Constr. CORVETTES. & de 4. Départ.</i>	
1764	<i>L'Étourdie. (léger radoub.)</i> 20 Brest.
1764	<i>L'Ambition.</i> 20 Rochef.
1764	<i>L'Isis.</i> 18 Idem.
1764	<i>La Calypso.</i> 18 Idem.
1764	<i>La Fleche.</i> 18 Toulon.
1664	<i>La Perle.</i> 18 Brest.
1764	<i>L'Hirondelle.</i> 14 Idem.
1764	<i>La Sylphide.</i> 12 Rochef.
1764	<i>La Fortune.</i> 12 Idem.
1764	<i>La Bergere.</i> 12 Idem.
1764	<i>L'Écureuil.</i> 12 Idem.
1764	<i>Le Cerf-Volant.</i> 10 Rochef.
<hr/>	
	<i>Calibre de 24.</i>
1764	<i>La Lunette.</i> 4 Brest.

<i>Année de</i>	<i>Mortiers de</i>
<i>Constr. GALIOT. A BOMB. 12 pouces. Départ.</i>	
1764	<i>La Tempête.</i> 2 Toulon.
1764	<i>La Salamandre. (à refondre)</i> 2 Idem.
1764	<i>L'Ethna.</i> 2 Idem.

<i>Année de</i> <i>Constr.</i>	C H E B E C S.	<i>Canons</i> <i>de 8. Départ.</i>
1764	<i>Le Requin.</i>	24 Toulon.
1764	<i>Le Renard.</i>	20 Idem.
1764	<i>Le Caméléon.</i>	20 Idem.
1764	<i>Le Séduisant.</i>	20 Idem.
1764	<i>Le Singe.</i>	20 Idem.
		<hr/> De 16 <hr/>
1764	<i>Le Serpent.</i>	18 Idem.
1764	<i>Le Rusé.</i>	18 Brest.
1764	<i>La Revanche.</i>	24 Toulon.

<i>Année de</i> <i>Constr.</i>	F L U T E S.	<i>Port en</i> <i>Tonneaux. Départ.</i>
1764	<i>La Bricole.</i>	700 Rochef.
1764	<i>La Couliſſe.</i>	700 Idem.
1764	<i>La Garonne.</i>	700 Idem.
1764	<i>La Normande (à réfondre.)</i>	700 Idem.
1764	<i>La Fortune.</i>	600 Idem.
1764	<i>L'Éléphant.</i>	700 Bord.
1764	<i>Le Danube.</i>	700 Rochef.

<i>Année de</i> <i>Constr.</i>	G A B A R E S.	<i>Port en Ton-</i> <i>neaux. Départ.</i>
1764	<i>La Digue.</i>	350 Brest.
1764	<i>L'Écluse.</i>	350 Idem.
1764	<i>La Forte. (léger radoub.)</i>	300 Idem.
1764	<i>La Porteuſe.</i>	300 Idem.
1764	<i>La Dorothée.</i>	250 Idem.
1764	<i>La Dorade.</i>	250 Idem.
1764	<i>La Gêlinotte.</i>	200 Idem.
1764	<i>La Fauvette.</i>	150 Idem.
1764	<i>L'Eſturgeon.</i>	150 Idem.

<i>Année.</i>	<i>Gabares.</i>	<i>Port en Tonneaux.</i>	<i>Départ.</i>
1764	<i>L'Étoile.</i>	350	Rochef.
1764	<i>La Barbue.</i>	330	Idem.
1764	<i>La Corisante.</i>	300	Idem.
1764	<i>Le Parham.</i>	300	Idem.
1764	<i>Le Salomon.</i>	160	Idem.
1764	<i>L'Angélique.</i>	180	Idem.
1764	<i>La Ville da Bilbao.</i>	100	Idem.
1764	<i>Le Grand Saint-Louis.</i>	90	Idem.
1764	<i>Le David.</i>	350	Rochef.
1764	<i>La Tamponne.</i>	250	Bayonn.
1764	<i>Le Gros ventre.</i>	350	Idem.

Nota. Les Gabares portent depuis 20 jusqu'à 12 canons de 6 & de 4.

P. S. Par arrangement fait entre le roi & les actionnaires de la compagnie des Indes en l'année 1770, au moyen d'une somme de 18 millions, dont S. M. leur fait la rente, elle se met au lieu & place desdits actionnaires, qui cedent au roi toutes leurs possessions tant en France que dans l'Inde, tous leurs biens, meubles & immeubles. Dans cette classe sont compris les vaisseaux que la compagnie des Indes avoit au port de l'Orient dans l'Inde. On a cru par cette raison devoir ajouter à la suite de la marine du roi ceux de la compagnie, dont les noms sont ci-après.

VAISSEAUX DU II. RANG.

Département. L'Orient.

<i>V A I S S E A U X.</i>	<i>Canons.</i>
<i>Le Bien-Aimé.</i>	74
<i>La Victoire.</i>	74

III. RANG.

VAISSEAUX.

Canons.

<i>Le Mars.</i>	64
<i>L'Actionnaire.</i>	64
<i>L'Indien.</i>	64
<i>Le Dauphin.</i>	56
<i>Le Duc de Duras.</i>	56
<i>Le Duc de Penthièvre.</i>	56
<i>Le d'Argenson.</i>	56
<i>Le Berrier.</i>	56
<i>Le Massiat.</i>	56
<i>Le Vileraule.</i>	56
<i>Le Bertin.</i>	56
<i>Le Beaumont.</i>	56
<i>Le Duc de Choiseul.</i>	56
<i>La Paix.</i>	56
<i>Le Pondichéri.</i>	56
<i>Le Condé.</i>	56

FRÉGATES.

<i>Le Briffon.</i>	26
<i>Le Marquis de Castries.</i>	26
<i>Le Laverdy.</i>	26
<i>Le Gange.</i>	26
<i>Le Duc de Praslin.</i>	26
<i>Le Triton.</i>	26
<i>L'Éléphant.</i>	26
<i>L'Adour.</i>	26
<i>L'Ajux.</i>	24
<i>Le Sancé.</i>	24
<i>L'Outarde.</i>	24
<i>Le Mascarin.</i>	24

ETAT des *Vaisseaux de l'ESPAGNE*, y compris ceux qui sont sur les chantiers, prêts à être lancés, au premier Mars 1771.

<i>Année de leur const.</i>	V A I S S E A U X.	<i>Canons.</i>
1769	<i>La Sainte Trinité.</i>	100
1749	<i>Le Phénix.</i>	80
1749	<i>La Foudre.</i>	80
1765	<i>Le Saint-Charles.</i>	80
1765	<i>Le Ferdinand.</i>	80
1767	<i>Le Saint-Louis.</i>	80
1768	<i>Le Saint-Vincent-Ferrier.</i>	80
1769	<i>Le Saint-Nicolas.</i>	80
1750	<i>La Princesse.</i>	70
1750	<i>La Galice.</i>	70
1754	<i>Le Septentrion.</i>	70
1752	<i>L'Afrique.</i>	70
1753	<i>Le Trident.</i>	70
1754	<i>Le Sérieux.</i>	70
1754	<i>L'Arrogant.</i>	70
1754	<i>Le Magnanime.</i>	70
1754	<i>Le Gaillard.</i>	70
1754	<i>Le Puissant.</i>	70
1754	<i>Le Brillant.</i>	70
1754	<i>Le Ferme.</i>	70
1750	<i>Le Saint-Paul.</i>	70
1754	<i>L'Achille.</i>	70
1754	<i>Le Terrible.</i>	70
1754	<i>L'Amant.</i>	70
1755	<i>Le Vainqueur.</i>	70
1755	<i>Le Glorieux.</i>	70

1755	<i>Le Guerrier.</i>	70
1755	<i>L'Hector.</i>	70
1755	<i>L'Heureux.</i>	70
1755	<i>Le Triomphant.</i>	70
1755	<i>Le Monarque.</i>	70
1755	<i>Le Diligent.</i>	70
1759	<i>Le Prince.</i>	70
1759	<i>Le Victorieux.</i>	70
1754	<i>Le Velasco.</i>	70
1766	<i>Le Saint-Jenare.</i>	70
1766	<i>La Sainte-Isabelle.</i>	70
1766	<i>Le Saint-Jean-Népomucene.</i>	70
1767	<i>Le Saint-Pascal.</i>	70
1767	<i>Le Saint-François d'Assise.</i>	70
1768	<i>Le Saint-Isidore.</i>	70
1768	<i>Le Saint-Julien.</i>	70
1768	<i>Le Saint-Laurent.</i>	70
1768	<i>Le Saint-Augustin.</i>	70
1769	<i>Le Saint-Dominique.</i>	70
1769	<i>Le Saint-François de Sales.</i>	70
1769	<i>Le Saint-Joseph.</i>	70
1770	<i>Le Saint-Gabriel.</i>	70
1770	<i>Le Saint-Pierre.</i>	70
1770	<i>Le ***.</i>	70
1745	<i>Le Dragon.</i>	64
1757	<i>L'Espagne.</i>	64
1757	<i>Le Bon Conseil.</i>	64
1766	<i>Le Saint-Jacques.</i>	64
1757	<i>La Castille.</i>	64
1757	<i>Le Champion.</i>	64
1758	<i>Le Rusé.</i>	64
1758	<i>Le Peruvien.</i>	64

En tout 58 Vaisseaux.

(416)

F R É G A T E S.		Canons.
2 de		30
16		26
2		22
2		20
1		18

En tout 23 Frégates.

F L U T E S.		Canons.
2 de		18
2		14
2		8
6		

C H E B E C S.		Canons.
5 de		30
4		22
9		

P A C Q U E T B O T.		Canons.
1		18

G A L I O T T E S.		Canons.
5		14

G A B A R E S.		Canons.
3		12

B R I G A N T I N.		Canons.
1		10

Outre divers bâtimens de transport , ou galions , dont on pourroit au besoin en armer 25 de 50 ou 60 canons, 30 de 40, 22 de 18 canons.

Fin du troisieme Volume.

Noms des Vaisseaux.	Lieux de leur Construction.	Noms de leurs Construeteurs.	Années de leur Construction.	Te c
DU PREMIER RANG.				
<i>Le Languedoc.</i>	Toulon . .	Coulomb.	29 Janv. 1763.	-
<i>Le Tonnant.</i>	Idem. . .	Franç. Coulomb. . .	17 Oct. 1740.	1
DU SECOND RANG.				
<i>Le Protecteur.</i>	Toulon . .	Pommet.	1 Sept. 1757.	2
<i>Le Zélé</i>	Idem. . .	Coulomb.	15 Avril 1762.	
<i>La Bourgogne.</i>	Idem. . .	Pommet.	20 Févr. 1763.	-
<i>Le Marseillois.</i>	Idem. . .	Chapelle.	1 Mars 1763.	-
<i>Le Guerrier.</i>	Idem. . .	Coulomb.	en Août 1751.	
<i>Le Souverain.</i>	Idem. . .	Pommet.	1 Déc. 1755.	
<i>L'Hector.</i>	Idem. . .	- - - - -	Janv. 1752.	2
<i>Le Destin</i> (sur le chant.)	- - - - -	- - - - -	- - - - -	-
DU TROISIEME RANG.				
<i>Le Content.</i>	Toulon . .	Chapelle.	Février 1746.	1
<i>Le Triton.</i>	Idem. . .	Franç. Coulomb. . .	Janvier 1756.	
<i>Le Lion.</i>	Idem. . .	Ch. Coulomb. . . .	Juillet 1749.	2
<i>Le Fantasque.</i>	Idem. . .	Chapelle.	Août 1756.	1
<i>L'Allié.</i>	Idem. . .	Coulomb.	1 Oct. 1757.	2
<i>L'Aventurier.</i>	Genes. . .	- - - - -	- - - - -	-
<i>La Rencontre.</i>	Idem. . .	- - - - -	- - - - -	-
<i>Le Hasard.</i>	Idem. . .	- - - - -	- - - - -	-
<i>La Provence.</i>	Toulon . .	Gautier.	1 Avril 1762.	2
<i>Le Sage.</i>	Idem. . .	Ch. Coulomb. . . .	Juillet 1749.	2
<i>Le Vaillant.</i>	Idem. . .	Pommet.	Octobre 1752.	
<i>Le Caton</i> (sur le chant.)	Idem. . .	- - - - -	- - - - -	-
QUATRIEME RANG.				
<i>Le Sagittaire.</i>	Toulon . .	Coulomb.	19 Févr. 1760.	

Liste générale des Vaisseaux & autres Bâtimens du Roi, au Port d

s r ion.	Temps auquel ils ont été lancés à la mer.	Proportions.								Tirant d'eau arriere.	Ti d' av
		Longueur de l'étrave à l'étambot.	Largeur à son maître bau.	Creux à son mai- tre bau.	Longueur de la quille.	Queste.	Elance- ment.				
1763.	- - - - -	184.	- 48.	- 23.	2	165.	- 2.	- 17.	- - -	-	-
1740.	15 Nov. 1743.	168.	- 46.	- 22.	6	144.	- 5.	- 20.	- - -	-	-
1757.	21 Mai 1760.	164.	- 43.	6 21.	6	143.	6 4.	- 16.	6 22.	-	19
1762.	1 Juill. 1763.	168.	- 43.	6 20.	9	149.	- 2.	- 17.	- - -	-	-
1763.	- - - - -	168.	- 43.	6 21.	6	146.	- 4.	- 18.	- - -	-	-
1763.	- - - - -	167.	- 43.	6 21.	-	146.	- 3.	- 18.	- - -	-	-
1751.	7 Sept. 1753.	164.	- 43.	- 20.	8	146.	- 3.	- 16.	- 20.	5	19
1755.	6 Mai 1757.	164.	- 43.	6 21.	6	139.	3 5.	- 19.	9 20.	6	19
1752.	23 Août 1757.	164.	- 43.	- 20.	6	144.	- 4.	- 16.	- - -	-	-
-	- - - - -	-	- -	- -	-	-	- -	- -	- -	-	-
1746.	11 Févr. 1747.	146.	- 40.	- 19.	-	129.	- 3.	- 14.	- 20.	7	19
1756.	4 Août 1747.	149.	6 40.	4 19.	2	126.	3 4.	9 18.	6 20.	1	17.
749.	22 Mai 1751.	151.	- 40.	6 19.	6	131.	- 5.	- 15.	- 21.	1	1.
56.	10 Mai 1758.	151.	- 40.	6 19.	6	133.	9 3.	- 14.	3 20.	6	1.
1757.	23 Mars 1760.	151.	- 40.	6 19.	4	135.	- 2.	- 14.	- 19.	1	17.
-	- - - - -	154.	9 39.	6 19.	4	133.	- 4.	- 16.	- - -	-	-
-	- - - - -	155.	- 39.	10 19.	-	135.	- 4.	- 16.	- - -	-	-
-	- - - - -	153.	- 40.	- 19.	6	133.	- 4.	- 16.	- - -	-	-
1762.	29 Avril 1763.	153.	- 40.	6 19.	8	133.	6 2.	6 15.	- - -	-	-
749.	29 Déc. 1751.	151.	- 40.	6 19.	6	131.	- 5.	- 15.	- 20.	6	17.
1752.	1 Oct. 1755.	151.	- 40.	6 19.	8	127.	9 4.	9 18.	6 -	-	-
-	- - - - -	-	- -	- -	-	-	- -	- -	- -	-	-
1760.	8 Août 1761.	146.	- 39.	4 18.	6	129.	- 3.	- 14.	- - -	-	-

Bâtimens du Roi, au Port de Toulon, pendant l'Année 1771.

Proportions.						Equipage.			1 Batterie.		2				
à	Longueur de la quille.	Queste.	Elance- ment.	Tirant d'eau arriere.	Tirant d'eau avant.	Port en tonneaux.	Armés en guerre.	Armés en paix.	nombre.	calibre.	nombr.				
165.	-	2.	-	17.	-	-	-	-	30.	36.	32.				
144.	-	5.	-	20.	-	-	-	-	30.	36.	32.				
143.	6	4.	-	16.	6	22.	19.	1530.	650.	480.	28.	36.	30.		
149.	-	2.	-	17.	-	-	-	1500.	650.	480.	28.	36.	30.		
146.	-	4.	-	18.	-	-	-	1500.	650.	480.	28.	36.	30.		
146.	-	3.	-	18.	-	-	-	1500.	650.	480.	28.	36.	30.		
146.	-	3.	-	16.	20.	5	19.	1500.	650.	480.	28.	36.	30.		
139.	3	5.	-	19.	9	20.	6	19.	1500.	650.	480.	28.	36.	30.	
144.	-	4.	-	16.	-	-	-	1500.	650.	480.	28.	36.	30.		
-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-		
129.	-	3.	-	14.	20.	7	19.	5	1200.	450.	320.	26.	24.	28.	
126.	3	4.	9	18.	6	20.	1	17.	1250.	450.	320.	26.	24.	28.	
131.	-	5.	-	15.	21.	1	1.	3	1100.	450.	320.	26.	24.	28.	
133.	9	3.	-	14.	3	20.	6	1.	3	1150.	450.	320.	26.	24.	28.
135.	-	2.	-	14.	19.	1	17.	9	1100.	450.	320.	26.	24.	28.	
133.	-	4.	-	16.	-	-	-	-	1150.	450.	320.	26.	24.	28.	
135.	-	4.	-	16.	-	-	-	-	1150.	450.	320.	26.	24.	28.	
133.	-	4.	-	16.	-	-	-	-	1150.	450.	320.	26.	24.	28.	
133.	6	2.	6	15.	-	-	-	-	1150.	450.	320.	26.	24.	28.	
131.	-	5.	-	15.	20.	6	17.	3	1150.	450.	320.	26.	24.	28.	
127.	9	4.	9	18.	6	-	-	-	1250.	450.	320.	26.	24.	28.	
-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-		
129.	-	3.	-	14.	-	-	-	-	450.	300.	24.	24.	26.		

Artillerie.						Mois de vi- vres qu'ils peuvent porter.	Qualités.
	2 Batterie.		3 Batterie.		Total.		
nombre.	calibre.	nombre.	calibre.			mois.	
- 32.	- 24.	- 18.	- 8.	- 80.	6.		
- 32.	- 18.	- 18.	- 8.	- 80.	Id.		
					mois.		
- 30.	- 18.	- 16.	- 8.	- 74.	6.		
- 30.	- 18.	- 16.	- 8.	- 74.	Id.		
- 30.	- 18.	- 16.	- 8.	- 74.	Id.		
- 30.	- 18.	- 16.	- 8.	- 74.	Id.		
- 30.	- 18.	- 16.	- 8.	- 74.	Id.		A toutes les bonnes qualités.
- 30.	- 18.	- 16.	- 8.	- 74.	Id.		Gouverne bien & porte très- bien la voile.
- 30.	- 18.	- 16.	- 8.	- 74.	Id.		
- -	- -	- -	- -	- 74.	- - -		
					mois.		
- 28.	- 12.	- 10.	- 6.	- 64.	6.		Porte bien la voile, gouverne de même, dérive peu & a les mouvemens doux.
- 28.	- 12.	- 10.	- 6.	- 64.	Id.		A toutes les bonnes qualités.
- 28.	- 12.	- 10.	- 6.	- 64.	Id.		
- 28.	- 12.	- 10.	- 6.	- 64.	Id.		
- 28.	- 12.	- 10.	- 6.	- 64.	Id.		Gouverne bien, vire de bord facilement, un peu lent à arriver, se comportant bien, a les mouvemens doux, de- rive beaucoup.
- 28.	- 12.	- 10.	- 6.	- 64.	Id.		Gouverne bien, marche & porte bien la voile.
- 28.	- 12.	- 10.	- 6.	- 64.	Id.		Bon Vaisseau.
- 28.	- 12.	- 10.	- 6.	- 64.	Id.		Gouverne & porte la voile parfaitement bien, a les mouvemens doux.
- 28.	- 12.	- 10.	- 6.	- 64.	Id.		Gouverne bien & a les mou- vemens doux.
- 28.	- 12.	- 10.	- 6.	- 64.	Id.		
- -	- -	- -	- -	- 64.	- - -		
					mois.		
- 26.	- 12.	- -	- -	- 50.	6.		A toutes les bonnes

Noms des Vaisseaux.	Lieux de leur Construction.	Noms de leurs Constructeurs.	Années de leur Construction.
FRÉGATES.			
<i>La Chimere.</i>	Toulon . .	Coulomb.	20 Janv. 1757
<i>La Gracieuse.</i>	Idem. . . .	Chapelle.	Juin 1749.
<i>La Topaze.</i>	Brest. . . .	Ginoux.	En 1749.
<i>La Pleyade.</i>	Toulon . .	Coulomb.	25 Mai 1754
<i>La Sultane.</i>	Idem. . . .	Doumet	8 Mai 1764
<i>L'Engageante.</i>	Idem. . . .	Etienne.	Déc. 1765.
<i>La Mignone.</i>	Idem. . . .	Sauffillon.	Idem. 1765.
GALIOtes A BOMBES.			
<i>La Tempête.</i>	Toulon . .	Franç. Coulomb. . .	Août 1726.
<i>La Salamandre.</i>	Idem. . . .	Coulomb.	Avril 1753.
<i>L'Ethna.</i>	Idem. . . .	Chapelle , Pere. . .	Sept. 1753.
CHEBECs.			
<i>Le Requin.</i>	Toulon . .	Coubet de Majorque.	Juillet 1750.
<i>Le Renard.</i>	Idem. . . .	Louis Chapelle. . . .	10 Mars 1762
<i>Le Caméléon.</i>	Idem. . . .	Sauffillon.	25 Id. 1762.
<i>Le Séduisant.</i>	Idem. . . .	Etienne.	15 Id. 1762.
<i>Le Singe.</i>	Idem. . . .	Doumet	Sept. 1750.
<i>Le Serpent.</i>	Idem. . . .	Roux de Majorque.	- - - -
<i>La Revanche.</i>	Prise ang.	- - - - -	- - - -
BARQUES.			
<i>L'Hirondelle.</i>	Toulon . .	Augustin Séolum de Malthé	Sept. 1742.
<i>Le Postillon.</i>	Idem. . . .	Chapelle.	Avril 1748.
<i>L'Eclair.</i>	- - - -	- - - - -	- - - -
<i>La Sardine.</i>	- - - -	- - - - -	- - - -
DEMI-GALERES.			
<i>La Découverte.</i>	Toulon . .	Augustin Séolum. . .	- - 174
<i>La Chasse.</i>	Idem. . . .	Idem.	- - 174

Liste générale des Vaisseaux & autres Bâtimens du Roi, au Port

Années leur struction.	Temps auquel ils ont été lancés à la mer.	Proportions.													
		Longueur de l'étrave à l'étambot.	Largeur à son maître bau.	Creux à son mai- tre bau.	Longueur de la quille.	Queste.	Elance- ment.	Tirant d'eau arrière.							
1757.	6 Févr. 1758.	136.	- 35.	7	17.	- 121.	- 2.	- 13.	- 14.	8					
1749.	23 Avril 1750.	128.	- 33.	-	16.	6	111.	- 3.	- 14.	- 15.	3				
1749.	En 1750.	115.	- 30.	-	15.	- 105.	- 2.	- 13.	- 13.	8					
mai 1754.	Nov. 1755.	120.	- 29.	10	15.	10	105.	- 2.	- 13.	- 13.	8				
mai 1764.	- - - -	130.	- 34.	-	17.	4	115.	- 2.	- 13.	- -	-				
1765.	- - - -	132.	- 35.	-	17.	10	117.	- 2.	- 13.	- -	-				
1765.	25 Avril 1752.	120.	- 32.	-	15.	9	108.	- 2.	- 13.	- -	-				
1726.	En 1727.	80.	- 25.	6	10.	11	67.	6	2.	6	9.	- 11.	-		
1753.	30 Mars 1754.	81.	- 25.	-	11.	2	70.	6	1.	6	9.	- 11.	-		
1753.	13 Avril 1754.	81.	- 25.	-	11.	-	69.	- 2.	- 10.	- 11.	-				
1750.	12 Mars 1751.	115.	- 26.	-	8.	8.	10	93.	- 10.	4	10.	9	10.	4	
1762.	23 Juin 1762.	115.	- 26.	-	7.	6.	96.	6	9.	- 10.	6	- -			
1762.	27 Juill. 1762.	115.	- 27.	-	10.	-	97.	- 8.	- 10.	- -	- -				
1762.	14 Juill. 1762.	115.	- 28.	2	10.	-	96.	6	8.	- 10.	6	- -			
1750.	3 Juill. 1762.	115.	- 28.	-	10.	-	95.	6	9.	- 10.	6	9.	6		
- - -	23 Juin 1750.	103.	- 22.	4	7.	-	84.	- 10.	- 9.	- 8.	1				
- - -	- - - -	76.	- 16.	6	4.	-	65.	4	9.	- 6.	- 5.	6			
1742.	Juillet 1743.	92.	- 26.	7	11.	6	69.	3	3.	9	19.	- 12.	6		
1748.	Juillet 1748.	48.	- 14.	-	6.	6	41.	6	1.	6	5.	- -			
- - -	- - - -	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-		
- - -	- - - -	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-		
1742.	Octobre 1742.	97.	6	13.	3	6.	10	83.	9	5.	6	8.	3	4.	3
1742.	Octobre 1742.	97.	6	-	-	6.	10	83.	9	5.	6	8.	3	4.	3

Atimens du Roi, au Port de Toulon, pendant l'Année 1771.

Portions.					Equipage.								
Longueur de la quille.	Queste.	Elance- ment.	Tirant d'eau arriere.	Tirant d'eau avant.	Port en tonneaux.	Armés en guerre.	Armés en paix.	1 Batterie.		2 Ba			
								nombre.	calibre.	nombre			
21.	-	2.	-	13.	8 13.10	400.	220.	-	150.	26.	12.	-	-
11.	-	3.	-	14.	3 13.11	320.	215.	-	150.	24.	16.	-	-
05.	-	2.	-	13.	8 12. 7	300.	180.	-	150.	24.	8.	-	-
05.	-	2.	-	13.	8 12. 7	300.	205.	-	150.	26.	8.	-	-
15.	-	2.	-	13.	-	-	-	-	-	26.	8.	-	-
17.	-	2.	-	13.	-	-	-	-	-	26.	8.	-	-
08.	-	2.	-	13.	-	-	-	-	-	26.	8.	-	-
67.	6	2.	6	9.	- 11. - 12. -	180.	60.	-	40.	8.	6.	-	-
70.	6	1.	6	9.	- 11. - 12. -	180.	60.	-	40.	8.	6.	-	-
69.	-	2.	-	10.	- 11. - 12. -	180.	60.	-	40.	8.	6.	-	-
93.	-	10.	4	10.	9 10. 4 9. 11	260.	200.	-	150.	24.	8.	-	-
96.	6	9.	-	10.	6 - - -	260.	200.	-	150.	20.	8.	-	-
97.	-	8.	-	10.	- - -	260.	200.	-	150.	20.	8.	-	-
96.	6	8.	-	10.	6 - - -	260.	200.	-	150.	20.	8.	-	-
95.	6	9.	-	10.	6 9. 6 8. 6	260.	200.	-	150.	20.	8.	-	-
84.	-	10.	-	9.	- 8. 1 7. -	150.	150.	-	100.	18.	6.	-	-
65.	4	9.	-	6.	- 5. 6 3. 7	70.	-	-	-	12.	4.	-	-
69.	3	3.	9	19.	- 12. 6 12. 2	230.	180.	-	80.	16.	6.	-	-
41.	6	1.	6	5.	- - -	70.	20.	-	10.	-	-	-	-
-	-	-	-	-	- - -	-	-	-	-	-	-	-	-
-	-	-	-	-	- - -	-	-	-	-	-	-	-	-
83.	9	5.	6	8.	3 4. 3 4. 3	-	150.	-	130.	1.	6.	-	-
83.	2	5.	6	8.	3 4. 3 4. 3	-	150.	-	130.	2.	6.	-	-

Artillerie.					Total.	Mois de vi- vres qu'ils peuvent porter.	Qualités.
2 Batterie.		3 Batterie.					
nombre.	calibre.	nombre.	calibre.				
-	-	-	-	-	26.	6.	
-	-	-	-	-	24.	Id.	
-	-	-	-	-	24.	Id.	
-	-	-	-	-	26.	Id.	
-	-	-	-	-	26.	Id.	
-	-	-	-	-	26.	Id.	
-	-	-	-	-	26.	Id.	
-	-	-	-	-	26.	Id.	
-	-	-	-	-	8.	4.	
-	-	-	-	-	8.	Id.	
-	-	-	-	-	8.	Id.	
-	-	-	-	-	24.	3.	Se comporte bien, gouverne & marche de même.
-	-	-	-	-	20.	Id.	
-	-	-	-	-	20.	Id.	
-	-	-	-	-	20.	Id.	
-	-	-	-	-	20.	Id.	A toutes les bonnes qualités. Son fort en vent large.
-	-	-	-	-	18.	Id.	
-	-	-	-	-	12.	50 jours.	Marche assez bien.
-	-	-	-	-	16.	4.	Très-bon Bâtiment.
-	-	-	4. à queue	-	4.	2.	Marche bien.
-	-	-	-	-	18.	-	
-	-	-	-	-	14.	-	
-	-	-	-	-	1.	2 mois.	
-	-	-	-	-	2.	2 mois.	Ont toutes les bonnes qualités.

